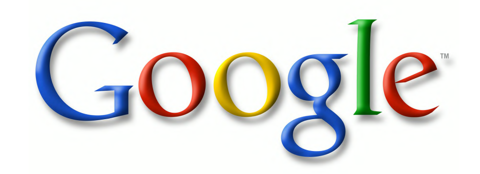
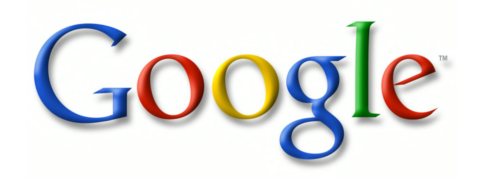
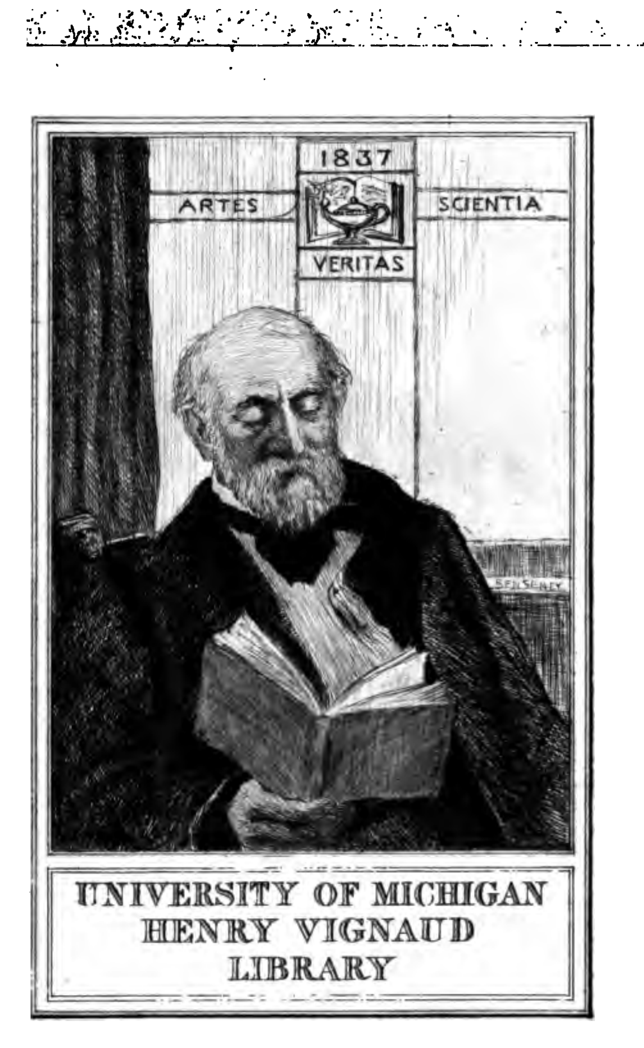

Google




1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY





HUIT MOIS

EN AMÉRIQUE

victoire des États du Nord était devenue certaine et que tout annonçait la soumission prochaine des confédérés. Dans l'intervalle, tandis que le sang coulait sur les champs de bataille, une crise politique toujours grave, mais qui empruntait aux circonstances un caractère de solennité redoutable, avait profondément agité le pays; la réélection du président Lincoln, faite en dépit des efforts d'un parti nombreux et complice du Sud, par une immense majorité du peuple, avait été l'arrêt de mort de l'esclavage et le coup de grâce de la rébellion. Mêlé pendant ce temps à la vie américaine, j'ai pu assister aux inquiétudes, aux défaillances, aux fluctuations variées de l'opinion publique; j'ai vu peu à peu le parti de l'abolition de l'esclavage grandir par la résistance obstinée du Sud, et la résolution courageuse de maintenir à tout prix l'autorité nationale s'affermir dans le peuple à mesure même qu'elle exigeait de sa part de plus grands et de plus pénibles sacrifices; mais je n'ai pu voir que de loin le dénoûment tragique du drame et les luttes politiques qui ont suivi la conclusion de la paix. Ce livre est moins un tableau de la situation présente qu'une simple description des États-Unis pendant la dernière année de la guerre civile.

Il m'a semblé pourtant qu'il y aurait encore quelque profit à considérer les États-Unis pendant cette crise unique dans leur histoire et décisive pour leur avenir. C'est à l'épreuve des révolutions que se montrent le vrai caractère des peuples et la valeur réelle des institutions

qui les gouvernent; une année de troubles civils en dit plus sur leurs vertus et leurs vices qu'un siècle de vie régulière et machinale sous l'empire incontesté de la force. Or il y a quarante ans que la grande convulsion que vient de traverser la république américaine est attendue et prédite; tous les esprits clairvoyants ont compris qu'un jour une lutte mortelle devait s'engager entre le Sud et le Nord sur la question de l'esclavage, élevée presque à la hauteur d'une question nationale, et que cette lutte envelopperait l'existence même de la république. On allait jusqu'à prédire que ce serait la ruine de la civilisation américaine, et que cette démocratie tumultueuse ferait justice d'elle-même en se détruisant de ses propres mains. A tout le moins on croyait que le grand effort qu'elle aurait à faire serait fatal à cette liberté dont elle se vantait de donner l'exemple au monde, et que, pour se sauver de l'anarchie, il lui faudrait invoquer à son tour cette forte main du pouvoir absolu que notre expérience nous montre comme l'héritière naturelle et ordinairé des révolutions. Aussi, quand éclata la guerre, tout le monde s'imagina que c'en était fait de la liberté américaine. Ses ennemis se réjouissaient de ses épreuves et s'applaudissaient par avance de sa ruine; ses amis affligés la croyaient près de sa dernière heure, et craignaient d'avoir encore une fois à enregistrer dans l'histoire moderne l'abaissement moral d'une grande nation.

L'Amérique a grandi dans le danger. Elle a montré le cas qu'il fallait faire de nos malveillances impuissantes ou

de nos pitiés pusillanimes. Le choc qui devait anéantir la nationalité américaine a servi, au contraire, à prouver sa permanence et son énergie. Cette liberté qui devait périr à la moindre épreuve a traversé sans encombre cinq ans de révolution, de trouble politique et de guerre civile. D'immenses armées se sont levées de terre en quelques semaines, et au bout de cinq ans elles ont été licenciées en quelques mois, sans peine, sans effort, sans désordre, sans faire courir le moindre péril aux libertés du pays, sans usurper sur l'autorité civile la moindre part de son pouvoir, ni contraindre les élus du peuple à subir l'ascendant de la force. Il fallait au président, au congrès, à l'autorité militaire elle-même des pouvoirs extraordinaires pour faire face au danger public : ils les ont trouvés dans le consentement raisonné, dans la volontaire soumission du peuple, ils les ont exercés pleinement tout le temps qu'a duré la guerre, pour les abdiquer le lendemain à la hâte, et rentrer avec joie dans l'ordre légal. Ces institutions démocratiques et fédératives qu'on disait bonnes peut-être pour un temps de calme et de prospérité, mais impuissantes à résister aux secousses violentes des révolutions, ont montré une fois de plus leur solidité et leur souplesse. Enfin ce peuple anarchique, intéressé, ingouvernable, ramené, disait-on, à la barbarie par l'excès de l'égoïsme et de l'indépendance individuelle, a déployé tout à coup un esprit d'ordre et de discipline, une entente patriotique, un dévouement et une persévérance dont n'auraient pas toujours été capables les grandes

nations militaires et monarchiques de l'ancien monde.

Il m'a paru que les souvenirs d'un témoin oculaire de cette grande épreuve pouvaient encore exciter l'intérêt du lecteur. J'ai pensé que les impressions les plus simples, les détails les plus familiers empruntaient de l'importance à la gravité même des événements contemporains. Je n'ai pas voulu imposer un ordre logique et artificiel à des récits tout personnels, écrits au jour le jour, et sans aucune arrière-pensée de publicité. J'ai cru qu'il valait mieux livrer au lecteur mes impressions de chaque jour, les péripéties, les contradictions même de ma pensée, et le faire assister pour ainsi dire à la formation de mon jugement, que de lui donner une conclusion dogmatique qui n'eût montré qu'une des faces de la vérité. En décrivant minutieusement le caractère américain tel qu'il m'est apparu pendant les huit mois que j'ai passés dans le nouveau monde, je n'ai pas la prétention d'ajouter des traits nouveaux et singuliers à cette physionomie déjà surchargée, mais au contraire d'adoucir et d'atténuer les enluminures grotesques dont l'a couverte l'imagination ou le charlatanisme des caricaturistes européens. Je veux opposer des impressions sincères à des préjugés théoriques, à des diatribes ou à des éloges de parti pris. Moi-même, venu en Amérique avec une estime presque exagérée de sa liberté, j'y venais aussi avec une crainte puérile de ses mœurs. N'avais-je pas lu ces nouvelles, ces romans, ces peintures de mœurs, qui se prétendent des portraits fidèles de la société américaine et qui ne

sont que des contes bleus forgés à plaisir pour réveiller l'attention blasée du public européen? Celui-ci traverse l'Amérique à toute vapeur, au fond d'un *sleeping-car*, et il croit voir des troupeaux de buffles sauvages dans les grandes prairies cultivées de l'Illinois, sur le chemin de fer de Chicago à Saint-Louis. Cet autre montre les blancs embrassant les nègres, et fait un tableau touchant de la tendre amitié des deux races. Un troisième nous fait voir les jeunes filles américaines les mieux élevées, les plus honnêtes, appartenant aux familles les plus *respectables*, établies dans les auberges pour guetter l'étranger comme une proie, et lui donnant la chasse avec une meute de grands gaillards armés de pistolets et de couteaux : ce commerce édifiant a le même nom par tout pays. Tel autre écrivain a tenu un magasin de mercerie dans une grande ville des États-Unis, et prétend, du fond de sa boutique, nous faire pénétrer dans la meilleure société. Tous enfin s'accordent à représenter l'Américain comme un être farouche, intraitable, d'un commerce difficile et dangereux, comme une espèce de sauvage civilisé, à moins pourtant qu'ils ne prennent le contre-pied de l'opinion commune et n'essayent d'en faire le modèle de toutes les vertus.

Ces fantaisies ne doivent plus être tolérées. Il fut un temps où l'ancien monde pouvait ignorer le nouveau ; la distance permettait encore les mensonges pittoresques et les récits fantastiques ; mais à présent qu'en dix jours on va de New-York à Paris ou à Londres, l'Amérique ne

loit plus être pour nous un objet d'étonnement ni d'épou-
ânte, d'admiration ni d'aversion exagérée, un champ de
ataille idéal où se combattent les amis et les ennemis de
a démocratie moderne, mais un vaste champ d'expé-
iences, où nous devons recueillir sans préjugé les aver-
issements et les exemples.

Je sais bien qu'il est plus facile de prendre son parti
l'avance et de soutenir passionnément une cause toute
réparée. Rien n'est plus incommode que de réunir des
ues opposées et de rassembler dans un même tableau
es faits qui se contredisent. Il faut pourtant s'y résigner,
moins d'omettre volontairement ceux qui déplaisent, et
e faire encore une œuvre de polémique pure, un plai-
oyer plus qu'un portrait fidèle. Il y a chez nous, sur le
ujet qui m'occupe, deux écoles opposées, mais égale-
ment absolues dans leurs jugements, également ortho-
oxes chacune à sa manière, et hors desquelles il n'y a
oint de salut pour le libre penseur. L'une dénigre systé-
natiquement l'Amérique et tout ce qui lui appartient;
autre admire tout sans réserve, vante les yeux fermés,
t donne naïvement dans tous les panneaux du charlata-
isme américain. C'est le moyen de penser avec ordre,
vec fermeté, d'écrire avec vivacité et d'être lu avec in-
érêt. L'impartialité ressemble trop à l'indifférence pour
e pas être ennuyeuse. L'écrivain équitable, à moins
l'avoir cette façon souveraine de penser et de dire qui
'appartient qu'aux grands génies, est le plus incolore et
e plus triste des compagnons. Mais il ne suffit pas de

convaincre et de plaire, il faut encore dire la vérité. J
crois même que c'est mal servir la cause de la démocrati
que de la leurrer d'espérances vaines et de lui trop vant
ses perfections.

L'autre école, qui ne voit rien que de mauvais dans l
démocratie américaine, est en même temps l'ennemie d
la liberté. Sous quelque nom qu'elle se déguise, et que
que soient les ménagements qu'elle croit prudent d
mettre à son langage, elle n'a pour la liberté qu'u
amour hypocrite. C'est elle qui oblige les vrais défen
seurs des idées libérales à se rejeter dans l'extrême, et
dépasser à leur tour la juste limite de l'admiration. El
est responsable de leurs exagérations habituelles; elle le
a presque rendues nécessaires, et j'ai peur, en entra
dans la lice, de ne m'être pas assez mis en garde cont
ses doctrines. L'expression aurait bien trahi ma pensée
l'impression que le lecteur retirait de ce livre était déf
vorable à la démocratie et à la liberté américaines. J'ai
merais mieux me taire que de fournir une arme à leu
ennemis et de prêter malgré moi quelque assistance à ce
pitoyables théories absolutistes, auxquelles le gran
exemple des États-Unis vient d'enlever leur dernier ar
gument.

La nature humaine est ainsi faite que lorsque l'o
considère pour la première fois un objet quelconqu
c'est d'abord le mal qu'on aperçoit et qui frappe le plu
Quand nous sommes jetés brusquement dans un milie
nouveau, tout nous surprend, tout nous offusque, et nou

›mmes disposés tout d'abord à nous montrer sévères ›ur les choses que nous estimerons ou que nous admi-›rons peut-être quand nos préventions seront dissipées. es mêmes défauts passent souvent inaperçus chez nos nis et nos frères, qui nous révoltent chez des personnes rangères, et la parabole évangélique de la poutre et de paille n'est pas applicable seulement à la conscience e chacun, mais aux sociétés et aux nations tout entières, ›rsqu'elles essayent de se connaître et de se juger mu-›ellement. Les défauts auxquels on s'accoutume finissent ır ne plus choquer la vue ; on les voit même avec une dulgence marquée, avec une sorte d'affection singulière, ›mme de vieilles connaissances dont on aime à retrouver figure. Ceux, au contraire, qui semblent nouveaux, ne fussent-ils que par la forme et par l'apparence, atti-›nt l'œil, retiennent l'attention, et nous font la même npression pénible qu'une couleur criarde ou une note ›usse. A vrai dire, ce qui nous repousse, c'est moins eut-être le vice en lui-même que le costume dont il est ffublé, et la langue plus ou moins familière ou étrangère u'il nous parle. La vertu même a besoin de se mettre à › mode pour être admirée, et lorsqu'elle porte un habit ustique ou étrange, elle court grand risque de nous dé-laire et d'être prise pour un défaut. Je n'ai pas échappé lus qu'un autre à cette influence. D'abord abandonné ›ut entier aux impressions du premier coup d'œil, je n'ai ien vu qu'à travers le prisme de l'habitude, et j'ai ma-ifesté librement les répugnances instinctives que me

faisait éprouver cette société toute nouvelle. Puis, à mesure que je pénétrais de la surface au fond des choses, j'ai senti se dissiper mon aversion, se rectifier mes jugements, le dénigrement faire place à l'estime, et l'estime enfin s'élever peu à peu jusqu'à l'admiration. Ce sont ces vicissitudes dont je n'ai pas craint de retracer l'histoire. Ce livre n'est pas une critique ni une apologie raisonnée de la démocratie, mais le récit des émotions naïves d'un Français libéral qui se jette sans préparation dans le tumulte de la société américaine; qui, trop exigeant d'abord, s'étonne de ne pas y trouver la perfection qu'il désire; qui, enfin, tout en professant pour la liberté un culte platonique, ignore encore la pratique des institutions libres, et porte malgré lui dans ses jugements les goûts et les habitudes qu'on contracte sous le despotisme.

Je n'ai plus maintenant qu'un mot à dire. Les hommes ont trop l'habitude de prendre la critique qu'on fait de leur prochain pour un compliment à leur adresse. Ils triomphent des défauts d'autrui, se rengorgent et disent avec le pharisien : « Au moins ne suis-je pas un pécheur comme cet homme. » Que le lecteur ne s'y trompe pas. En mettant sous ses yeux un jugement vrai, je crois, dans l'ensemble, mais parfois trop sévère du peuple américain, je n'ai pas entendu vanter ni flatter le peuple français. Je pourrais dire avec quelle surprise et quel déplaisir, accoutumé que j'étais moi-même à la libre et énergique allure de la civilisation américaine, j'ai retrouvé, en abordant à la terre française, ces deux types inconnus dans

le nouveau monde, le gendarme et le mendiant, — avec quel sentiment de gêne et de malaise je me suis senti enfermé dans cette prison étouffée de la réglementation française, après avoir respiré si longtemps l'air vivifiant de la concurrence et de la liberté. Mais j'aime mieux ne pas faire entre les deux peuples et les deux systèmes de gouvernement une comparaison qui ne serait pas sans danger peut-être, et qui dans tous les cas ne serait pas glorieuse pour mon pays. Si nous voulons qu'on soit indulgent pour nos fautes, respectons nous-mêmes le légitime orgueil d'une nation libre, notre aînée en bien des choses, notre cadette en quelques autres, et qui vient de nous donner un exemple dont nous ne pouvons pas nier la grandeur. Si nous trouvons à l'Amérique plusieurs défauts qui nous déplaisent et qui méritent justement notre blâme, combien les Américains n'en peuvent-ils pas découvrir en France qui révoltent leur conscience et confondent leur raison !

Paris, 7 avril 1866.

HUIT MOIS

EN AMÉRIQUE

CHAPITRE PREMIER

LA TRAVERSÉE. NEW-YORK

Un vaisseau d'émigrants. — Terre-Neuve. — Un homme du Nord et un homme du Sud. — Un débarquement difficile. — New-York, Broadway, Barnum, le *humbug* américain. — Brooklyn, la rade, les ferry-boats, les omnibus. — Une promenade à Central-Park. — Irlandais et nègres. — La milice et l'armée.

2 juin 1864. En mer.

Nous disons adieu à la terre d'Europe. Les montagnes d'Irlande s'abaissent à l'horizon, tandis que la pleine mer s'ouvre devant nous, froide et pâle. Des nuées violettes, mais toutes baignées de lumière, courent sur l'azur doré du ciel. Çà et là un point noir mobile ondoie sur la vague. C'est un phoque venu des régions polaires avec la bise qui nous souffle au visage le froid des glaces éternelles. Le soleil s'éteint vers le nord, au milieu d'une fauve auréole. La nuit tombe, obscure et silencieuse, et

nous semblons errer dans le vide. J'aime à entendre, avec le bouillonnement des vagues, les bruits confus de la manœuvre, le sifflet perçant du quartier-maître, le chant âpre et rhythmé des matelots. Cette cadence étrange ressemble à la plainte du vent, aux cris des oiseaux de mer dans la tempête. Mêlée d'angoisse et de joie, elle est comme le cri de guerre, le défi sauvage de l'homme aux éléments.

L'extrême activité qui règne sur le navire fait contraste avec son isolement. Le *City of Washington* porte dans ses flancs de sept à huit cents vies humaines. A Cork, où nous avons relâché deux heures, notre population flottante s'est accrue de quelques centaines d'émigrants. Cette courte visite d'adieu à la terre nous a paru bien riante après une première journée de navigation. Au sortir d'un étroit défilé, le beau golfe arrondit sa coupe d'azur et ses festons de vertes collines. Au milieu, Queenstown se dresse sur une île escarpée, plongeant ses murs dans l'eau limpide. Un capricieux archipel d'îlots et de rochers se mêle aux grands vaisseaux de guerre mouillés dans la rade. Le ciel a les teintes vives et chaudes des climats du Midi. Sous cette lumière ardente, on dirait un paysage italien.

Une foule compacte, bigarrée, tumultueuse, nous attendait sur le quai. Nous abordons, et l'assaut commence : deux heures durant, la masse confuse et agitée roula sur l'étroite planche. Le navire en était inondé et ne semblait pas pouvoir contenir cette fourmilière humaine. Caisses, ballots, besaces, matelas, marmites, s'entassaient pêle-mêle avec les sacs de houille, comme une montagne de débris où grimpait ensuite une cohue bariolée de figures incultes et de haillons éclatants : spectacle curieux et pittoresque dont l'étrangeté faisait ou-

blier la tristesse. — L'Irlande envoie ainsi au Nouveau Monde le trop-plein de son peuple. Cette vieille ruche toujours affamée et toujours féconde ne se lasse pas d'enfanter des hommes; chaque année, les jeunes essaims s'expatrient. Peuple vivace, aventureux, qui accepte gaiement la misère et l'exil! D'abord ahuris, dépaysés, un peu abattus, leur nature insouciante se relève. On les entasse la nuit dans l'entre-pont, sorte de cachot fétide où le jour ne pénètre que par des soupiraux submergés. En attendant, ils vont et viennent, ils considèrent curieusement tant d'objets nouveaux; ils se couchent sur les sacs, les cordages, les voiles, font leur nid partout. Ils essayent même de se rejouir. Deux virtuoses déguenillés font les frais de la fête : l'un tient un chalumeau et en tire des notes aiguës et sauvages dont l'harmonie n'est pas sans charme, l'autre marque et bat la mesure avec frénésie sur un tambourin. Le rhythme agile et régulier s'accélère; l'auditoire rit, gesticule, trépigne de joie; enfin, vieux et jeunes, tout le monde se met en danse. A deux pas de là, un homme et une femme, assis à l'écart, restaient immobiles et silencieux; ils semblaient regarder attentivement la côte déjà lointaine. Leurs habits simples, mais propres, se distinguaient parmi tant de sordides guenilles. L'homme, absorbé dans une méditation douloureuse, portait sur son visage mâle les traces d'une lutte et d'un sourd chagrin; la femme semblait calme, patiente et résignée. Il se tourna vers elle, l'entoura de son bras, l'attira près de lui, et, penchant la tête, demeura l'œil fixé sur la terre natale.

Plus loin, une foule altérée se pressait autour d'une fontaine d'eau douce où chacun faisait dans un vase d'étain sa provision du soir. Triste chose que ces physionomies grimaçantes ou stupides! Une sorte de créature

hideuse, échevelée, dégradée par la misère et l'ivrognerie, traînait à la fontaine un enfant demi-nu. Un matelot posté là pour empêcher le désordre, leur donnait de coups de canne sur les mains en leur disant des injure qui les faisaient ricaner. Voilà pourtant les recrues d l'Amérique! Ce sont les matériaux bruts d'un gran peuple...

11 juin.

Vous dirai-je les émotions de la traversée? Nou avons eu un gros temps, un brouillard et des coucher de soleil admirables : le tout se résume à une impression générale d'extrême solitude et d'incommensurabl ennui. D'abord on ouvre grands les yeux, on se repaît satiété du spectacle des vagues; on attache ses regard à la limite du ciel, et l'imagination s'égare à la suite de nuées. Mais bientôt l'horizon maritime semble une prison : on est toujours au centre du cercle immense. O dirait qu'il avance en même temps que vous...

L'autre soir, nous roulions lourdement sur les lame grises, et l'horizon noyé de vapeurs semblait se fondr avec le ciel. La mer était sombre, courroucée, éclairé par instants d'une lueur farouche. Si loin qu'on pû regarder, on voyait venir en foule innombrable et pressé les gueules écumantes des vagues. Elles se ruaient su l'avant du navire, qui se cabrait avec des gémissement sourds, comme un nageur haletant et épuisé. Soudai les nuages se déchirent et le soleil apparaît tout glorieux La lumière se couche sur les vagues comme sur un immense continent de cimes étincelantes et de vallée obscures. On eût dit alors un océan de montagnes nei-

geuses balayées par un vent furieux. C'était un tableau sauvage et superbe, empreint d'une désolation sublime.

Plus loin, nous rencontrons les brouillards de Terre-Neuve. Plus d'horizon, plus de ciel, — une vapeur épaisse et grise qui laisse à peine entrevoir les hautes vagues tourmentées. On chemine lentement dans ce crépuscule polaire, sondant à chaque pas la profondeur de l'eau. De minute en minute, la machine pousse un cri rauque et lugubre pour avertir les passants invisibles. C'est à la fois hideux et terrible. Le thermomètre descend presque à glace : on se croirait volontiers à la porte de ce cercle de l'enfer de Dante, où l'hiver règne sur un océan glacé...

Enfin nous sommes au bout de nos épreuves. J'écris, au murmure des conversations étrangères, dans l'unique et étroite salle qui nous sert d'abri. Les cris, les jeux des enfants, les éclats de rire poussés par trois *misses* américaines évaporées, leurs essais de musique barbare sur un accordéon asthmatique, tous ces bruits irritants me sont à la longue devenus familiers. Peut-être l'ennui de notre prison commune me faisait-il paraître mes compagnons de voyage haïssables sans motif. A présent la glace commence à se rompre; on se sent plus de bienveillance pour des gens dont on va tout à l'heure être délivré. Rien de plus cosmopolite et de plus bigarré que notre petite cité ambulante. Les Américains cependant y dominent, et ce sont les seuls qui m'intéressent. Il y a d'abord les trois *misses* turbulentes, à figure sèche et pâle comme des poupées de cire, et qui semblent animées par un ressort d'acier, tant elles sont infatigables. Elles jasent, jouent, chantent, rient aux éclats. Qu'il y ait calme ou tempête, foule ou solitude, la mécanique agile et retentissante tourne, tourne toujours. Du reste, *very nice*

people! me dit un grand homme barbu, ancien maître d'hôtel à New-York et meilleur juge que moi des bonnes façons américaines. Un officier de la marine fédérale, quelques Français grossiers, un ministre anglican ventru, un Californien tout enivré encore des délices du bal Mabille, dont il remporte un impérissable souvenir, un ancien capitaine, héros de Gettysburg, mais désabusé de la gloire, qu'il qualifie de *humbug*, et principalement occupé à soigner une caille apprivoisée qui semble absorber toutes ses affections, quelques Anglais comme on en voit partout, enfin une troupe d'Allemands lourds, naïfs, souriants, laids de cette laideur gauche et ingrate qui devient pourtant sympathique à force d'innocence et de simplicité, complètent à peu près mon petit monde. J'oubliais un Français déserteur de l'armée confédérée et ruiné par la guerre civile. C'est un artisan émigré en Louisiane, qui commençait à y acquérir une modeste aisance et songeait au retour quand la guerre éclata. Quoique étranger, on le força de s'enrôler. Envoyé dans le Texas, au milieu des marais, et rongé de fièvre, il résolut de s'enfuir avec quelques-uns de ses camarades. Construisant un radeau avec des troncs d'arbres, ils y mirent des armes, des munitions et leurs vêtements; puis, tantôt nageant, tantôt embourbés dans la vase et les herbes, le courant contre eux, l'œil au guet, les balles sifflant à leurs oreilles, ils arrivèrent au bout de dix heures aux avant-postes fédéraux. Ce pauvre homme n'est point emphatique ni raisonneur, il ne parle guère et s'abstient de rien juger. Il faut seulement l'entendre raconter son dénûment et ses souffrances : rien n'est éloquent comme les faits.

13 juin.

La traversée s'achève en partie de plaisir. La mer est brillante et bleue comme la Méditerranée. Tous les visages s'épanouissent à l'espoir de la délivrance. De temps en temps, un voilier nonchalant passe à l'horizon. On échange le salut maritime et la pittoresque cérémonie des pavillons bariolés.

Je me mêle aux groupes, je cause politique, je m'informe de l'élection présidentielle et des chances des partis. Je ne vois guère que des républicains et des amis de Lincoln. Tous parlent mal du général Mac-Clellan, sauf l'ancien maître d'hôtel, homme réservé par métier et qui semble être avant tout du parti de ses pratiques. Tous ont une confiance inaltérable dans le succès du Nord. Mes doutes, si poliment que je les exprime, offensent leur patriotisme, et l'un d'eux, le lieutenant C..., doué d'une certaine faconde, entreprend de me faire la leçon. Il faut, dit-il, que le Sud soit abaissé. Il a dédaigné le Nord, il a cru que le Nord ne saurait pas se battre. Qu'il apprenne à le respecter. Le Sud a voulu la guerre; il l'a poussée à tel point qu'il faut qu'un des deux partis succombe : qu'il soit victime de son obstination. L'esclavage peut être un régime commode à l'entretien d'une aristocratie militaire. Les ilotes bêchent la terre, nourrissent le pays, tandis que les maîtres consacrent leurs loisirs aux armes; mais cela ne peut durer : ils ont trouvé au Nord des adversaires égaux en courage et supérieurs en force, car le Nord produit tout en faisant la guerre; le Sud s'épuise et ne se renouvelle pas. L'esclavage, qui l'a rendu redoutable, est à la longue un germe de mort.

Il en est presque à son dernier sou et à son dernier homme. Sur un million de soldats, il en a perdu sept cent mille. Tous les hommes de quinze à cinquante ans sont sous les armes; il y a des enfants qui ont déjà vu vingt batailles. Encore un peu de temps, et cette classe arrogante qui se dit l'aristocratie du Sud rentrera dans la masse commune. Le sol sera aplani pour une colonisation nouvelle. Des hommes venus du Nord, des capitaux venus du Nord, régneront sur la terre conquise; l'industrie, incompatible avec l'esclavage, prendra son essor; la prospérité renaîtra en peu d'années, et la conquête s'achèvera par une régénération...

La question des finances ne l'effraye pas plus. Il y a des gens qui menacent les États-Unis d'une banqueroute. Le lieutenant dit que son pays n'a jamais été si riche. Si l'on dépense plus, eh bien! l'on produira plus. L'industrie est plus active et la population plus nombreuse que jamais. Chaque jour d'immenses territoires sont défrichés, peuplés, conquis à l'agriculture et à la civilisation. L'Ouest est destiné à être le grenier du monde. Quant aux richesses métallurgiques de l'Est et du Nord, elles supplanteront bientôt celles de l'Angleterre et de la Suède. La seule récolte du foin de l'an dernier vaut plus que les anciennes récoltes de coton dans tous les États du Sud. Il ne faut pas appliquer à l'Amérique les théories surannées de l'économie politique européenne. C'est une immense mine inexploitée qui appelle les capitaux et les hommes. La banqueroute même, dût-on y recourir, serait une perturbation passagère qui retarderait à peine l'essor de la richesse publique. Que seulement l'esclavage, ce germe de discordes éternelles, soit déraciné de la terre du Sud; que l'unité nationale soit maintenue et fortifiée à tout prix; qu'on détruise, s'il le faut, le membre malade!

Pour une branche coupée, cent autres naîtront à sa place. L'Amérique est comme l'ancienne Rome,

. . . . Ab ipso
Ducit opes, animumque ferro.

Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela? L'humilité n'est pas, vous le voyez, leur défaut. De tant de forfanteries je peux conclure au moins ceci : qu'ils sont un peuple hardi, obstiné, vivace, peu sujet à ces découragements et à ces terreurs vaines qui ailleurs sont devenus chroniques.

15 juin.

Après la thèse l'antithèse. J'ai entendu le son d'une autre cloche. et l'orateur du Sud après celui du Nord. C'est un Français, ancien possesseur d'esclaves aux colonies, aujourd'hui même propriétaire dans les États du Sud, élevé au-dessus du grossier préjugé de ses pareils, qui fait de l'esclavage un principe sacré. Sur la question morale et abstraite, M. d'A... m'accordera tout ce qu'il me plaira. Il parle volontiers du principe antichrétien et antihumain de l'esclavage. Il dira même qu'il s'applaudit de le voir chassé du Nouveau Monde; mais il n'a pas moins d'indulgence pour le fait que d'horreur pour le principe. « Ce n'est pas tant, dit-il, la question de l'esclavage qui est en jeu que les ambitions des deux sociétés rivales. » Enfin il trouve bien dur de payer du sang d'un million d'hommes et de la ruine de tout un peuple l'affranchissement de quatre millions de noirs. « Il fallait, dit-il, s'en remettre au temps et à la Providence, — non pas que les gens du Sud songeassent à l'émancipation

des noirs, ni que les esclaves mêmes l'eussent jamais désirée ; mais le temps aurait adouci l'hostilité des deux peuples ; après quelques générations, l'aristocratie territoriale du Sud, abaissée par la division des fortunes, serait rentrée dans la foule. Cependant la race noire aurait lentement dépéri. La mort est l'émancipation naturelle qui, sans révolution ni guerre fratricide, devait résoudre et pacifier la question de l'esclavage. Les abolitionistes ne font que hâter l'inévitable destinée d'une race inférieure. On a prononcé en Europe des mots horribles ; on a parlé des haras d'hommes de la Virginie : ce sont d'abominables calomnies. Les maîtres sont doux, humains, bienfaisants. Les vrais persécuteurs sont ces philanthropes qui prêchent au nègre les droits de l'homme, et ne veulent même pas lui laisser sa place au soleil, qui dans l'Ouest font des lois pour lui défendre de s'établir sur leur territoire, si ce n'est comme domestique et par tolérance, qui le repoussent, le proscrivent, le pourchassent comme une bête impure, et le forcent à chercher un refuge au Canada ou dans les États du Sud. »

Quant à l'union, M. d'A... ne la croit plus possible. Il avoue qu'elle n'a de salut que dans la guerre ; mais il connaît le Sud, qui n'est pas, dit-il, si affaibli qu'on l'imagine. « Ce n'est pas une ville assiégée qu'on puisse réduire par la famine, c'est un vaste pays agricole qui puise en lui même ses ressources, qui d'ailleurs vend son coton à l'Angleterre pour des armes et des munitions. Il a du fer pour fondre ses canons, du salpêtre pour faire de la poudre, une armée aguerrie de cinq cent mille citoyens, et par-dessus tout l'énergie morale et la discipline. Le Nord a d'immenses armées ; mais où se recrutent-elles? Parmi ces pauvres hères que ce vaisseau jettera demain sur le quai de New-York, et qui se laisseront

séduire par la bonne paye et la bonne viande. Le Nord a d'immenses richesses, mais il les gaspille. Au Sud, le trésor est vide, la banqueroute faite depuis longtemps; chacun s'y dévoue, corps et biens, à la cause nationale. Encore un peu de temps, et le Nord fatigué quitte la partie, l'Ouest se rend indépendant, le Sud répare ses pertes, et la guerre n'a servi qu'à éterniser la division de la république. Elle se flatte vainement d'échapper aux maux de l'ancien monde : la voilà qui entre dans l'ère des révolutions et des guerres civiles. Dieu sait quand elle en sortira ! »

Me voilà donc entre les avocats des deux partis, qui me débitent ce que j'appellerai les lieux communs de leur cause; mais je ne puis conclure avant de voir moi-même les pièces du procès.

Ce matin, grand émoi, grande joie sur le navire. Le bateau-pilote venait à nous, bercé gracieusement par ses blanches voiles. Il apportait les journaux et les nouvelles. C... comptait sur la prise de Richmond; d'A... croyait plutôt à l'invasion du Maryland. Moi seul, je n'attendais rien, sinon peut-être une ou deux batailles sanglantes sans résultat. On se pousse, on se précipite, on se presse autour du pilote : il nous jette un journal, qui est aussitôt saisi, disputé, presque mis en pièces; puis on en fait la lecture à haute voix, d'abord le change de l'or, le cours de l'emprunt, ensuite les nouvelles de la guerre. On lit alors, au milieu des rires, un article injurieux sur le président Lincoln, qu'il accuse de mensonge, d'ineptie, de despotisme, d'odieux attentats à la liberté de la presse, en adjurant le peuple d'en finir avec cet aristocrate, ce pourvoyeur de gibets et de prisons, qui a fait jeter aux oubliettes des milliers de citoyens. Ne dirait-on pas Louis XI ou Tibère?...

16 juin, New-York.

Il fait une nuit étouffante et lumineuse, une de ces nuits tropicales où l'air n'a pas un souffle. Je suis à terre depuis vingt-quatre heures, et je veux vous dire l'impression de ma première journée dans le nouveau monde.

Hier matin, comme nous déjeunions gaiement et que les côtes de Long-Island fuyaient déjà sur la droite, le capitaine se lève et nous annonce qu'un cas de petite vérole s'est déclaré à bord, qu'il n'en a voulu rien dire pour ne pas effrayer les dames, mais qu'il faut nous résigner d'avance aux tracasseries de l'administration sanitaire. Jugez de notre mauvaise humeur. Nous ne vîmes plus ni le golfe, ni les îles, ni les côtes gracieusement ondulées et les blanches villas cachées sous la verdure, mais seulement cette prison du lazaret dont on apercevait déjà les murailles, et où nous attendaient peut-être les douceurs de la quarantaine. La baie de New-York, que les Américains comparent au golfe de Naples, lui ressemble à peu près comme le lac d'Enghien ressemble au lac de Genève. Il y a pourtant un grand charme dans ce ciel voilé, dans cette eau calme et blanche, dans ces mille voiles silencieuses indolemment balancées par la brise, dans les douces collines qui encadrent ce riant tableau. Çà et là un *steamer* hennissant, effaré, traverse le lent troupeau des voiliers paisibles, comme un cheval échappé dans les pâturages parmi les bœufs endormis.

Déjà nous avions passé l'étroit canal défendu par les forts Tomkins et Lafayette ; nous étions dans la rade, en face de la ville, quand le bateau s'arrête. L'ancre est jetée, et nous apprenons que l'autorité compétente a

décidé que nous serions tous vaccinés par son médecin spécial aux frais de la compagnie. Nous eûmes le temps d'étudier le paysage ; nous touchions presque à la terre : à gauche, ***Staten Island***, sa rive verte et fraîche, dont les douces formes rappellent les collines si gaies du lac de Zurich; à droite, ***Brooklyn***, un faubourg de trois cent mille âmes, situé sur Long Island, en face de la grande ville; devant nous, les clochers des églises, les mâts des vaisseaux, les toits pressés des maisons. Après deux longues heures d'attente, le libérateur apparut. Alors commença une scène burlesque qui dérida les plus courroucés. On nous convoqua tous au salon, pêle-mêle, hommes et femmes, et là chacun tendit son bras nu au charlatan officiel, qui de la pointe d'une plume d'oie piquait l'épiderme. Cette cérémonie coûte à la compagnie cinq cents dollars. L'Amérique est donc aussi le pays des formalités et des exactions officielles?

Une autre tribulation nous attendait à la douane. Le douanier français connaît la politesse lors même qu'il fait de l'autorité; l'Italien est un homme obligeant, qui vous comprend à demi-mot : le ***Yankee*** est à la fois tracassier et inexorable. Ces messieurs troublent tout, salissent tout et trouvent partout à redire. Mon pistolet, mon pliant, mes gants, jusqu'à un pot de pommade, excitent leur défiance. Un de mes compagnons a deux montres, on lui en prend une. Deux autres sont fouillés. Les Anglais seuls sont un peu respectés : ils savent l'être partout. Je regrettais malgré moi la bénigne formalité du passe-port et la douce tyrannie du gendarme. Avouez que c'est un étrange début sur la terre classique de la liberté.

On parle trop des splendeurs américaines. Le premier aspect de New-York est rebutant et vulgaire. Les pavés effondrés, les rues boueuses, les squares pleins d'herbes

et de broussailles, les omnibus, disgracieux wagons qui roulent sur des voies ferrées, les maisons irrégulières, bariolées d'affiches colossales, ont la laideur négligée d'un bazar en plein vent. Nos vieilles cités d'Europe ont toutes un caractère : celle-ci n'en a d'autre que sa platitude. C'est un grand village né d'hier, sans monuments, sans limites, envahissant la campagne à mesure qu'il lui faut des maisons et des magasins. L'édilité, qui pourtant se paye assez cher, ne s'y occupe guère, à ce qu'il paraît, que de l'alignement des rues. Elle adopte pour les désigner un plan symétrique et uniforme, qui divise la ville en carrés d'échiquier. Toutes les voies parallèles à *Broadway* sont des avenues, toutes les voies perpendiculaires sont des rues. Chacune a pour tout nom un numéro d'ordre. Les rues se comptent du sud au nord, les avenues de l'est à l'ouest; de façon qu'on se dirige dans les rues de New-York par longitude et latitude, comme sur mer. Cela est commode assurément; mais une ville où les rues sont des nombres, c'est comme un peuple où les hommes sont des machines; cela semble n'avoir ni traditions ni patrie; c'est une vaste hôtellerie ouverte à tout venant, où l'argent seul distingue les hommes.

Tout le monde s'y occupe d'affaires. Broadway, Wall street et toute la basse ville sont chaque jour, pendant dix heures, le rendez-vous universel. Des milliers d'omnibus descendent la grande rue, remplis tous les matins d'une foule compacte, qu'ils ramènent tous les soirs. Ni les boulevards, ni le Strand, ni le Corso de Rome aux jours de carnaval ne peuvent donner l'idée de ce mouvement tumultueux. Nos flâneurs parisiens ne ressemblent guère à cette population maussade, affairée, soucieuse, qui se coudoie et s'encombre parmi les camions et les

charrettes. Nos boutiques riches et élégantes font bien dédaigner ces somptueuses vitrines, où une marchandise rare et pauvre disparaît sous la pompeuse immensité des enseignes. Ces passants, tous vêtus de même, ont l'air d'un peuple endimanché. J'observe avec étonnement la brusquerie de leur allure, leur infatigable et disgracieuse activité. Il semble que l'excès de la civilisation et du bien-être ait étouffé en eux l'intelligence et le sentiment du beau, que le positivisme utilitaire y règne en maître absolu. Ces hommes si éclairés, si sages, si bien munis d'expérience et de savoir pratique, en sont venus, pour les plaisirs de l'esprit, à la naïveté des sauvages ou des paysans. Le temple de l'art, à New-York, c'est le musée Barnum, où l'on montre des géants d'Islande, des femmes de Patagonie, des nains, des serpents de mer, des albinos, que sais-je encore? et où l'on enseigne au peuple ébahi le grand art de la mystification. Voilà l'espèce de beauté qui les charme, et peut-être bien faut-il voir dans ce vaste édifice peinturluré comme les tréteaux de la foire le modèle idéal du goût démocratique. Il faut l'avouer, au premier coup d'œil, ces Américains, si dédaigneux du reste du monde semblent bien inférieurs en tout ce qui fait la délicatesse et la vraie valeur de l'homme.

Mais nous étions chez Barnum. Ce grand artiste compte parmi les gloires nationales de son pays : nul n'a poussé plus loin la science américaine du *humbug*. On raconte ses propos, ses inventions, ses traits de génie. « Les hommes, dit-il, se divisent en *humbuggers* et *humbugged*, et les *humbuggers* eux-mêmes aiment à être *humbugged*. » L'an dernier, il fit célébrer en grande pompe le mariage du général Tom Pouce avec une gentille « lady » du même volume. Il y eut cérémonie solennelle, procession, bal, banquet, et le lendemain, dans tous les

journaux, récit magnifique de la fête, le tout gratis et aux frais du général, qui envoya lui-même les invitations. On attend le baptême de son premier-né.

Le plumet et la grosse caisse sont l'attirail indispensable de cette grande foire de village. On n'y voit que bannières flottantes, enseignes monstrueuses, oripeaux flamboyants. La réclame manque de place et déborde jusque dans la rue, sur le rebord des trottoirs, entre le ruisseau et les pieds des passants. Tantôt je lis ce mot sinistre : ***Blood!*** écrit en lettres rouges, et dont personne encore ne connaît le sens : l'an dernier, à la même place, le public étonné lut pendant six mois ce mot mystérieux : ***Sozodont!*** et pendant six mois le persévérant mystificateur garda le mot de l'énigme ; il s'agissait d'ume eau dentifrice qui se vend à profusion. Tantôt cette annonce énergique : ***Books at Tremendous low prices;*** puis une majestueuse rangée d'affiches toutes pareilles : ***On demande dix mille volontaires***, avec le détail des primes offertes et des boissons promises, ou bien encore un large drapeau où se déploie en couleurs brillantes l'image d'une bataille fantastique. Tout se fait ainsi, même les choses sérieuses, même l'achat du sang !

Ce que j'admire le plus à New-York, ce ne sont ni les Banques, ni la Poste, ni la Monnaie, édifices lourds et mercantiles, ni même ce joujou gothique de Trinity Church, miniature mesquine des cathédrales anglaises : ce sont les quais et les rades, le mouvement prodigieux des îles et des rivages, le tourbillon continuel de ces bateaux à vapeur bizarres, sortes de maisons flottantes surmontées d'une machine qui se balance comme un bras nerveux et agité. Ils vont, viennent, s'entre-croisent en poussant des mugissements rauques, et c'est un miracle qu'ils ne s'abordent pas tous les jours. J'ai pris, au

bout de Wall street, le *ferry boat* de Brooklyn. Imaginez-vous une boîte carrée sur un bateau couvert d'un large tablier; deux tunnels pour les voitures, une tour en avant, une tour en arrière, et de chaque côté un gouvernail, — un immense bras de machine et deux énormes roues. Cet édifice se meut avec une sûreté, une légèreté extrêmes. Il touche au quai, les voitures s'ébranlent, les passants suivent de plain-pied leur route. Puis il repart sens devant derrière, véritable pont voyageur entre les deux rives. Trois hommes suffisent pour le diriger. Quelquefois, les jours de fête, la population s'y entasse en telle foule qu'on y respire à peine. Brooklyn, New-Jersey, tous les faubourgs, n'ont pas d'autre communication avec la ville. On dit qu'il y a sur le chemin de fer de Washington un ferry-boat qui charge les trains entiers à toute vapeur.

Brooklyn est un ancien lieu de plaisance peu à peu transformé en ville. Elle a plutôt l'air d'un riche village que d'une cité commerçante et populeuse. Toutes les rues sont ombragées d'arbres, les maisons entourées de jardinets fleuris, et la solitude si grande que les enfants jouent sur les portes et sur les chemins. C'est la demeure d'une foule de familles qui ne peuvent habiter les quartiers élégants. Rien de plus gai, des hauteurs de Brooklyn, que la vue du *Long Island Sound*, et de cette rade, vrai faubourg flottant de la ville, où les maisons mouvantes circulent parmi les îlots couronnés de verdure. La vie, l'activité, le pouvoir de l'homme sont partout.

Je rentre dans le quartier que j'habite; j'y trouve un autre aspect de la grande ville. Là, tout près de Broadway, la foule s'éclaircit, les bruits s'éteignent. Les allées silencieuses sont ombragées d'arbres touffus. Souvent

un frêne, un catalpa dans une cour voisine se penche par-dessus la muraille, et envahit la rue, où pendent ses vertes guirlandes. Les maisons rouges, bâties de briques, s'entourent de grilles élégantes et d'escaliers de grès rouge, d'une couleur sévère. Pour la plupart sans ornements et sans luxe inutile, elles ont pourtant un air d'aisance bien assise et de tranquille solidité. Derrière les hautes fenêtres, on aperçoit des enfants au regard curieux; souvent le soir ils jouent sur le seuil. Alors les balcons s'ouvrent et se parent de fraîches toilettes. Enfin ce quartier respire le bien-être de la vie de famille. C'est là que ces hommes affairés, ces spéculateurs audacieux, ces travailleurs infatigables reviennent jouir de leur *home* paisible et de la richesse acquise dans le tourbillon de chaque jour. On parle de familles riches qui vivent au jour le jour dans les auberges et n'ont jamais connu le foyer domestique. Ce sont les parvenus, les bohèmes de la finance, qui mènent cette vie agitée et incertaine. Il y a pour les fortunes modiques un grand nombre de *boarding-houses*, de pensions bourgeoises où se rassemblent plusieurs familles; mais tout homme riche et « respectable » veut avoir sa maison loin du quartier sale et bruyant des affaires. L'individualisme aventureux du spéculateur américain n'a pas encore étouffé chez lui ce goût du *home* qui est propre à la race anglaise...

Il se fait tard. Tout dort depuis longtemps, sauf le mugissement lugubre du chemin de fer et l'éternelle alarme d'incendie qui tinte dans le silence nocturne. Est-ce la distance? est-ce la solitude? Hommes et choses, tout m'effarouche, tout me semble étrange et nouveau. Travailleur, commerçant, homme de labeur et de fatigue, l'Américain n'a pas eu ces loisirs où la sensibilité s'aiguise et où l'esprit se raffine : il a gardé toute sa rude écorce.

On s'en aperçoit aux compliments que les adversaires politiques se jettent mutuellement à la tête. Hier le *Herald* dressait l'acte d'accusation du sanguinaire Lincoln; aujourd'hui le *Times* rend leur monnaie aux démocrates, à ces serpents venimeux, les *copperheads*. « Ce sont, dit-il, des écureuils enfermés dans leur cage roulante, qui font des efforts surhumains sans avancer d'une ligne. Ils n'en sont pas moins une ignoble et sale vermine. » La presse de New-York abonde en pareilles aménités. J'invite les raffinés qu'irrite la licence de la presse française à venir s'aguerrir en Amérique.

19 juin.

Rien de bien neuf depuis deux jours. Sauf les différences extérieures, dont je vous ai parlé, et les différences sociales, dont je ne puis juger encore, le Nouveau Monde ressemble beaucoup à l'ancien. Il suffit de la plus courte expérience pour s'en apercevoir. Le duel au canon et la loi de Lynch ont ému nos imaginations craintives, et nous ne nous figurons l'Américain que le revolver au poing et le blasphème aux lèvres, ou du moins la chique à la bouche. Tels sont peut-être les habitués des cabarets, des *bar-rooms;* quant aux gens bien élevés, est-il besoin de dire qu'ils sont les mêmes que partout ailleurs ? Suffit-il d'un habit disgracieux, d'un chapeau un peu rustique, d'une mode malheureuse qui veut qu'ils aient une espèce de barbe de bouc au menton, pour nier leurs qualités, j'allais presque dire leurs vertus? D'ailleurs, pour les connaître, ce n'est pas assez de les voir dans la rue, ni même à leur comptoir; ils y gardent une certaine froideur sèche et brève, en hommes d'affaires économes de temps

et de paroles. C'est chez eux qu'il faut aller pour savoir comment ils pratiquent l'hospitalité. Ils ignorent peut-être les raffinements de notre politesse; en revanche, ils ont une simplicité franche, affectueuse et cordiale, qui vaut bien notre faux empressement. Nous savons faire des offres chaleureuses, des protestations de dévouement; mais il est convenu que tout se passe en paroles. L'Américain, au contraire, n'aime pas qu'on lui refuse; il n'attend même pas qu'on le remercie. Il vous tend la main, vous invite, et tout est dit. Sa maison, son temps, son argent même, sont à vous. Ainsi le veut la loi de l'hospitalité.

On m'assure que cette largeur se retrouve en toutes choses. Un commerçant entre chez son voisin, lui emprunte 10, 20, 40,000 dollars, et s'en va sans donner de reçu, sans autre garantie que sa parole. Il paye le lendemain ou la semaine suivante, quand ses fonds rentrent, et presque toujours exactement, car c'est une dette d'honneur qui passe avant les dettes légales. Appelez-la imprudence ou sécurité, cette confiance du créancier n'est pas moins surprenante que la ponctualité du débiteur.

Autre exemple, — ce sont les petits détails qui peignent les mœurs : — montez dans un omnibus. Vous entrez librement, nul ne vous surveille, nul ne vous fait rien payer. Il y a seulement une boîte carrée au fond de la voiture, où vous devez mettre le prix de la place. Je suis sûr qu'il n'y a pas d'exemple, je ne dis pas d'une soustraction frauduleuse, mais encore d'un payement irrégulier. C'est qu'à défaut d'un surveillant titré, l'œil du public est là qui veille. Mettez le public en tutelle, faites étalage d'autorité, et la règle devient une ennemie qu'on a l'envie d'enfreindre; mais l'opinion libre est la meil-

leure des polices : elle veille à l'honnêteté des petites transactions quotidiennes, elle impose le respect des femmes, elle leur fournit une protection toute-puissante.

Celles-ci ont, je l'avoue, des dehors qui bouleversent toutes nos idées du comme il faut, et qui peuvent exposer un étranger à bien des méprises ; mais, quoi qu'on en dise, je ne les ai point encore vues s'asseoir en omnibus sur les genoux des hommes ; les hommes, en revanche, se lèvent pour leur faire place. Ainsi le veut une habitude qui est devenue presque une loi. Dans cette ville corrompue comme toutes les grandes capitales, la femme isolée jouit d'une parfaite sécurité. L'opinion, appuyée de la coutume, punit d'une flétrissure certaine quiconque oserait la braver.

On dit qu'en Amérique les femmes sont de beaucoup supérieures aux hommes, et cela se comprend. L'homme vit à son bureau ou à son chantier, occupé de soins vulgaires dont il rapporte toujours quelque chose chez lui. Partagé entre un labeur positif et la jouissance de son bien-être, il n'a ni le loisir, ni même l'envie de cultiver beaucoup son esprit. La femme, au contraire, a des loisirs : elle a lu, elle a pensé, ou du moins elle veut qu'on le croie. Si à la somme assez modique de son savoir il se joignait parfois un peu de pédanterie, il ne faudrait pas s'en étonner. Fille, elle s'adonne à l'enseignement, qui est devenu son domaine ; femme, elle est l'ornement et le bel esprit de la maison. Elle est seule, dans ce monde mercantile, à conserver le goût et le dépôt des idées ; il est tout simple qu'elle le fasse sentir.

Chez les Indiens, la femme était l'esclave et la bête de somme : l'homme faisait la guerre et fumait sa pipe. Les rôles sont renversés aujourd'hui, et s'il fallait mesurer

à l'indépendance des femmes le degré de civilisation des peuples, la société américaine aurait le pas sur toutes les autres.

20 juin.

Mes amis m'ont mené à Central-Park, vaste bois de Boulogne américain, avec vallons, rochers, cascades, ponts, aqueducs, lacs et montagnes, qui s'ouvre au bout de la cinquième avenue. C'est là, sur une longueur d'une lieue, et dans les rues transversales, que demeure le monde élégant.

Les maisons sont coquettes, entourées de grilles, de parterres, de buissons de roses grimpantes. L'intérieur est aussi soigné que le dehors : toutes les recherches du luxe sont réunies dans ces bonbonnières. Chaque chambre a ses conduites d'eau, de gaz et de chaleur; chacune est munie d'une salle de bains. Le tout tient d'ordinaire dans un rectangle de vingt-cinq pieds de façade sur cent pieds de profondeur. C'est la mesure consacrée, l'unité de superficie des terrains des villes. Chaque famille d'ailleurs vit seule dans sa maison. Il y a loin de ces agréables demeures à nos escaliers sombres, à nos cours étroites et à nos logements étouffés.

Le parc, s'il faut en croire son nom, sera un jour le centre de la ville. Rien de plus américain que ce nom ambitieux donné de prime abord à un terrain sauvage situé au delà des faubourgs. Quelle limite assigner à cette ville envahissante, qui déborde dans la banlieue et qui a peut-être doublé depuis quinze ans? Aussi la municipalité tranche-t-elle de la capitale. Elle emprunte soixante millions pour construire le parc; elle envoie des architectes étudier en Europe l'art des jardins. On bâtit des

ponts, des terrasses de marbre, on creuse un lac dans une vallée, on plante des parterres de fleurs et d'arbustes rares. Tout cela est récent, à peine achevé, mais déjà envahi chaque soir par une légion de cavaliers et d'équipages, où je remarque surtout ces surprenantes voitures américaines aux roues grêles, qui ressemblent à de frêles bijoux de filigrane, et courent avec leurs longues jambes comme de grandes araignées.—Près de là est situé le grand réservoir des eaux de la ville. C'est un bassin de granit qui a deux milles de tour, et dont l'étendue est presque effrayante. Nos réservoirs de Versailles ne sont que des jeux d'enfants.

Au retour, je remarque çà et là de grands édifices : ce sont des écoles, des églises, des hôpitaux, des asiles, toutes institutions particulières et soutenues par la charité privée. Tous le monde a entendu parler de ces églises en même temps salles de danse et de concert, qui se louent à la séance et entendent les farces du bateleur après les sermons du missionnaire. La construction d'un temple est une affaire comme celle d'une auberge ou d'un théâtre : l'entrepreneur le loue, l'aliène, ou bien vend aux fidèles des bancs héréditaires moyennant des rentes annuelles; mais ces choses se font le plus souvent par dons volontaires, et nul ne les marchande moins que ces hommes avides dont il semble que l'argent soit l'unique passion. Les souscriptions sont aussitôt remplies qu'ouvertes. L'Américain ne donne pas seulement beaucoup, ce qui pourrait s'expliquer par l'ostentation, mais il donne avec bonne grâce et simplicité. Quand le défunt archevêque de New-York voulut bâtir une cathédrale, il fit une liste de cent personnes à qui il écrivit pour leur demander 1,000 dollars à chacune : le soir même, quatre-vingt-dix-neuf avaient répondu.

Voulez-vous l'ombre au tableau? Il y a entre Broadway et la rivière du nord, autrement dit l'Hudson, un quartier sale et dépenaillé où vivent les Irlandais et les gens de couleur. Rien de plus tristement misérable que ces masures de planches, ces longues avenues boueuses et cette pauvre population. De temps à autre, un lourd wagon roule sur une voie ferrée, traîné par deux chevaux étiques, au bruit d'une clochette fêlée, et l'étranger y lit, stupéfait, cette inscription : « Voiture permise aux gens de couleur. » Qu'est-ce à dire? Sommes-nous dans l'Illinois? y a-t-il des lois contre les nègres? sont-ils en dehors du droit commun? Non pas; mais le préjugé public les persécute plus tyranniquement qu'aucune loi. On les chasse des omnibus, on les exclut des églises. Voilà comment ces démocrates comprennent l'égalité, et ces puritains la charité chrétienne. Les catholiques du Sud, sous le régime de l'esclavage, admettaient les noirs dans leurs temples : les hommes du Nord, qui les émancipent, ne les veulent même pas pour égaux devant Dieu! Les amis du Sud ont-ils donc raison? Est-il vrai que l'esclavage ne soit qu'un prétexte et l'abolition une machine de guerre? Sans doute cela ne justifierait pas les gens du Sud de s'armer pour la défense d'un odieux préjugé; mais si les principes n'étaient en effet pour les gens du Nord qu'une enseigne, un masque ingénieux pour couvrir leur intérêt, il serait difficile de ne pas devenir tiède à la vue d'une inconséquence qui ressemblerait si fort à de l'hypocrisie.

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui la destinée de l'esclavage dépend du sort de la guerre, et nul ne doit refuser sa sympathie à une cause qui est l'alliée de la liberté humaine. Qui ne sait d'ailleurs qu'un principe une fois admis porte ses conséquences malgré les hommes? Il s'im-

pose à leur esprit et à leur volonté. Le prétexte qu'on a invoqué, si peu sincère qu'on soit d'abord, devient un engagement auquel on ne peut plus échapper, et le préjugé qu'on désavoue perd toute sa force du jour où l'on n'ose plus le justifier. Hier, une pauvre femme de couleur, veuve du sergent Anderson, des troupes nègres, mort au champ d'honneur, fut outragée et battue par un cocher avec l'aide d'un *policeman ;* mais ce soir un journal relève avec indignation cette brutalité. Ceux-là seuls qui connaissent l'Amérique d'autrefois peuvent dire la réaction qui s'est faite contre les préjugés de couleur. Il faudra bien que la logique ait son cours, et que cette grande réforme sociale passe des institutions dans les mœurs. Déjà ces blancs qui ne veulent pas s'asseoir auprès des nègres en ont fait leurs compagnons d'armes. Il est difficile de traiter comme des chiens ceux qu'on appelle ses frères, et d'interdire de prier Dieu à ceux qu'on a jugés dignes de servir la patrie.

New-York est d'ailleurs une ville démocrate et sudiste, ou de pareilles scènes sont à leur place. La finance et la populace, qui y règnent ensemble, veulent avant tout la fin de la guerre, l'allégement des taxes, la suppression des levées militaires. Elles ne demandent qu'à s'engraisser seules, et se soucient peu des intérêts de l'Union. C'est que dans cette Amérique, où déjà le lien national est si fragile, New-York est entre toutes une ville sans patrie. C'est le marché cosmopolite, la vaste hôtellerie que l'Amérique ouvre à tous les peuples. Il est naturel qu'on y déteste des sacrifices faits sans dévouement. L'an dernier, à propos de la conscription, l'argent des riches *copperheads* obtint des Irlandais une émeute que leur archevêque lui-même ne put réprimer. Le signal fut donné au moment où la ville, dégarnie de troupes et pri-

vée de sa milice, ne pouvait opposer aucune résistance aux insurgés. Cette guerre des rues, la première qui ait ensanglanté la république, a été une guerre de sauvages. On a tué, pillé, pendu les nègres aux lanternes, mutilé et torturé les prisonniers. La cruauté de la populace était poussée jusqu'au délire; les femmes mêmes donnaient l'exemple de la férocité. Deux officiers, pris dans leurs maisons, ont été traînés dans les rues, sanglants et défigurés, puis hachés en pièces. Enfin les troupes vinrent, on tira le canon, et il y eut douze cents morts. Les Allemands sont en général plus paisibles, quand le *whiskey* ne les gouverne pas.

J'ai rencontré ce matin un régiment de milices qui marchait enseignes déployées, musique en tête, à la grande admiration des passants. C'est la première fois que les Américains jouent au soldat, du moins depuis longues années, et, si terrible que soit le jeu de la guerre, les peuples s'en amusent toujours. Moi-même, en voyant l'orgueil patriotique peint sur tous les visages, je m'y associais bon gré, mal gré, tant le bruit du clairon et du tambour va au cœur de l'homme! Ces milices ne ressemblent guère à nos gardes nationales: encore moins rappellent-elles les volontaires anglais : ce n'est ni une parade, ni un *crickett-club;* demain, à toute heure, un ordre du gouverneur peut les jeter dans la mêlée.

Il y a trois ans que la guerre dure; on se forme vite à pareille école, et les Américains sont devenus plus belliqueux qu'il n'est de mode de le penser en Europe. Leur temps d'apprentissage est fait. Il y a loin des vieilles bandes aguerries de l'armée de Grant au ramassis qui s'enfuyait à Bull's-Run. J'ai rencontré çà et là des échantillons peu brillants de cette première armée. Les avocats et les boutiquiers sont rentrés dans la vie civile. Il n'en

est resté qu'un noyau de vétérans qui maintiennent l'esprit militaire et forment les recrues nouvelles. Il en est de même des officiers; ce ne sont plus des agents recruteurs récompensés par une épaulette; il n'y a plus ni grades improvisés, ni avancements à vendre. Les cadres sont encombrés d'officiers méritants qui attendent. D'ailleurs il y a beaucoup de provisoire dans l'organisation de l'armée. Elle se divise en armée régulière, autrefois la seule, et directement soumise au gouvernement fédéral, et en armée volontaire, levée, équipée, organisée par les États particuliers, et mise au service de l'Union. L'armée régulière s'amoindrit chaque jour; elle ne comble pas ses vides et elle aura bientôt disparu. On la délaisse pour l'armée volontaire, où l'avancement est plus rapide et la solde plus forte. L'engagement des volontaires n'est point permanent; ils s'enrôlent pour la durée de la guerre, et pour trois ans au plus si la guerre ne finit point. Ils sont l'armée la mieux payée du monde. Je lisais l'autre jour dans Broadway une affiche qui leur promettait une prime d'engagement de 400 dollars et le choix de leur arme. « On peut compter, me dit le général T..., de qui je tiens ces détails, que chaque vétéran a gagné 750 piastres environ depuis le début de la guerre. » On se demande comment le pays suffit à ces dépenses. Il escompte hardiment l'avenir. Hier c'était l'emprunt d'un milliard, dont la souscription n'est pas encore close. Aujourd'hui c'est un nouvel emprunt de deux milliards, dont le congrès discute les conditions. Les États font comme l'Union. Pour fournir leur contingent, ils préfèrent encore l'emprunt à la ressource extrême de la conscription. Le seul État de New-York s'endette de 300 millions, et le pire est qu'il faudra recommencer demain. Cette guerre terrible dévore par milliers les hommes : 400,000 en quatre

ans, 30,000 pour les deux derniers mois seulement, sans compter ni les prisonniers ni les malades. Les troupes de couleur forment un corps séparé. Il y a 100,000 nègres sous les drapeaux de l'Union, pour la plupart réfugiés du Sud. Ils savent que l'ennemi ne leur fera pas quartier et se battent en conséquence. Leurs officiers, nommés directement par le président, sont choisis après examen parmi les plus capables. Fidèles, dociles, laborieuses, ces troupes sont peut-être les meilleures de l'armée.

Quant à la dictature militaire que leur prédit l'Europe, les Américains se contentent d'en rire. Accoutumés nous-mêmes à cette issue des discordes civiles, nous ne nous figurons pas qu'un peuple ait pu s'armer sans s'asservir. La liberté nous paraît être la rançon du salut qu'il doit à un général victorieux. Peut-être quelques milliers de mercenaires étrangers et d'aventuriers sans famille répugneront à poser les armes : on leur ouvrira les portes du *far-west*, et même, s'il le faut, on les poussera au Mexique à coups de canon. Mais la grande masse des citoyens qui composent l'armée fédérale reprendront leur charrue, leur métier ou leur négoce. Quand même un général élevé par l'engouement populaire s'assiérait à la présidence, sa dictature d'un jour finirait avec la guerre, et le lendemain il subirait les lois comme le premier venu. Enfin l'Amérique est si peu menacée d'une tyrannie militaire, qu'aujourd'hui, dans le feu de l'action, le candidat désigné pour l'élection prochaine n'est pas même un soldat : c'est le représentant des classes agricoles et laborieuses, le pacifique président Lincoln.

CHAPITRE II

PHILADELPHIE ET WASHINGTON

Un chemin de fer américain. — Philadelphie, la ville des quakers. — La Sanitary fair; un musée; un hôtel américain; un pamphlet humanitaire. — Les splendeurs de la capitale. — Le Capitole; une visite au Congrès. — Crise financière. — M. Sumner; Mount Vernon; un coucher de soleil. — Une soirée à l'opéra; un jacobin abolitioniste. — M. Seward; querelles ministérielles. — Les Great Falls du Potomac.

Philadelphie, 21 juin.

Parti ce matin de New-York, je prends, au pied de Cortland street, le ferry de Jersey-City, qui me dépose sur l'autre bord de l'Hudson, à la gare du chemin de fer de Philadelphie.

On a décrit cent fois les chemins de fer américains, et je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'y faut attendre ni coussins moelleux, ni vaste espace, ni société choisie. Ils n'ont pas de distinctions de classes, ou plutôt, établies à l'origine, elles ont cédé bientôt à l'esprit d'égalité d'un peuple où tout le monde s'élève, mais où personne n'est abaissé. Un citoyen des États-Unis ne voyage jamais qu'en première, et même en Europe, je devrais dire surtout en Europe, il se croira humilié si la pénurie de

sa bourse l'oblige à descendre au second rang. Ainsi le veut la démocratie, car les Américains sont, comme les Romains, un peuple de rois. Seulement, comme les conditions de la société moderne l'obligent à balayer ses rues lui-même et à retourner lui-même son fumier, il arrive que le souverain se dispense un peu de l'étiquette : c'est en bottes crottées et en habits crasseux qu'il use de sa prérogative royale ; et, sauf quelques lambeaux de velours fané, ces wagons-palais (*palace-cars*, comme les annonces les appellent) semblent avoir perdu tout souvenir de leur rang. On s'est tiré d'affaire en imaginant le wagon des dames, ouvert seulement aux *ladies* et à leurs compagnons. Je m'assieds donc auprès d'une sorte de valet de ferme, en compagnie d'une cinquantaine de personnages du genre masculin. La voiture peut en tenir soixante : c'est une grande cage vitrée montée sur huit roues, traversée d'un corridor et d'un courant d'air, et terminée aux deux bouts par un balcon et un double escalier. Malgré la défense affichée partout, on se promène d'une voiture à l'autre, on va manger et boire à la cantine ambulante; des nègres passent vendant des journaux, des romans, des fruits, des glaces, des *fig-drops*, et certaines tablettes trompeuses d'un bonbon indigène qui se trouve être du tabac. On fume, on mâche la susdite friandise, on crache, on se mouche dans les doigts. Voilà donc enfin la saveur et le parfum de l'Amérique.

Les locomotives ont aussi leur caractère. Longues, massives, pesantes, hautes sur pattes, elles ont sur le dos deux grosses chaudières de cuivre pareilles aux bosses d'un chameau. Leur sifflet est un hurlement rauque. Elles portent, comme les navires, une grosse cloche sur la proue; et c'est ainsi, mugissant et carillonnant

tour à tour, qu'elles parcourent les forêts, les champs, les villages, au milieu des voitures, des piétons et des enfants.

Nous traversons l'État de New-Jersey, territoire étendu, pays maigre et sablonneux. L'horizon est plat et uniforme; le même aspect nous suit tout le long du chemin. Ce n'est pourtant pas un désert. La maison de ferme, espèce de chalet blanc, aux murs de planches, ou bien le *log-house* plus rude, avec ses poutres mal équarries, se montre à tous les détours, au fond de toutes les vallées, parmi de frais pâturages et des moissons jaunissantes. De place en place, un joli village se groupe sur les deux bords, mêlé de jardinets fleuris et de verdure grimpante. Enfin nous sommes à Philadelphie.

La grande ville des quakers s'étend au bord du Delaware, dans une contrée agricole, à peine accidentée par les ondulations de quelques douces collines. Quoique riche et somptueuse, son premier aspect est somnolent, silencieux, presque abandonné. Peu de voitures dans les rues; tout le va-et-vient se fait dans les *cars*, tristes et disgracieux véhicules qui roulent lourdement sur deux rails avec un vilain bruit de ferraille. De grands squares plantés de charmilles coupent quelquefois l'uniformité de ses longues rues désertes, proprement alignées entre des maisonnettes roses qui ressemblent, avec leurs entablements et leurs collerettes de marbre, à une file de jolies quakeresses en bonnet blanc. Cela est coquet, propre, décent, mais fastidieux et insipide N'en croyez pas trop cette absence de mouvement et de bruit qui donne à ce quartier de la ville un air de cimetière : la vieille cité sommeille, mais elle n'est pas morte. Tournez l'angle de cette avenue, suivez l'une ou l'autre de ces

deux grandes rues parallèles, Chestnut et Walnut street, qui parcourent Philadelphie dans toute sa longueur, de la rivière à la banlieue, et vous êtes entouré d'un luxe de bon aloi qui, pour être moins pompeux que celui de New-York, n'en est que plus solide et plus sérieux. Des magasins vastes, ornés avec art, auprès desquels ceux de Londres et de Paris semblent des échoppes, de riches étalages d'étoffes, de livres, d'orfévrerie, de hautes et monumentales maisons, s'alignent à perte de vue. Plus loin, Market street (la rue du Marché), large voie bordée de maisons noircies et irrégulières, offre tout le mouvement, tout le tumulte industriel d'une ville commerçante et populeuse, et cette animation grandit à mesure qu'on descend vers le port. Philadelphie est la seconde ville de l'Amérique; sa population dépasse 500,000 âmes. New-York, qui, tout compris, compte environ 1,500,000 habitants (900,000 dans la cité, 300,000 à Brooklyn, 300,000 à Jersey-City, Hoboken et autres faubourgs), est devenue en peu d'années le port et le marché de l'Amérique entière. Philadelphie est au contraire l'ancienne ville manufacturière et industrielle de l'Est, et sa prospérité, déjà séculaire, n'augmente pas en proportion du rapide accroissement de sa rivale. C'est l'histoire de toutes les vieilles villes d'Amérique : elles reconnaissent avec peine la suprématie de leurs voisines récentes, et leur font une sourde guerre d'influence qui a souvent de bons comme de mauvais résultats. Cette émulation, jointe au patriotisme, a produit la grande entreprise qui depuis quinze jours met la ville en émoi : c'est une vente de charité au profit des soldats blessés. Tout le monde m'avait parlé de cette œuvre, qui est à la fois une entreprise charitable, une manifestation politique et une sorte de fête nationale. Ne

vous rappelez ni la bienfaisance des coteries parisiennes, ni cette mendicité fashionable où les billets doux se mêlent aux billets de quête, ni ces bazars où nos dames élégantes rassemblent un petit monde poli, indifférent et raffiné. La charité américaine n'est pas le luxe ou l'amusement des désœuvrés. Figurez-vous une sorte d'exposition universelle où est conviée l'Amérique entière, enrichie par cent mille donateurs, soutenue par le zèle et le dévouement d'un millier de personnes, et suscitant les aumônes par millions de dollars : voilà le miracle accompli par l'initiative hardie de quelques hommes généreux, au premier rang desquels je peux vous citer l'infatigable organisateur de cette entreprise nationale, M. J. Barklay.

La *sanitary fair* se tient sous de vastes hangars de planches, somptueusement décorés, qui occupent un des squares les plus spacieux de la ville. Cinq cents dames se sont volontairement enrôlées dans l'œuvre, et passent treize heures par jour à leurs comptoirs. Rien d'ingénieux d'ailleurs comme leur système d'impôt : elles ont su varier et multiplier à l'infini les tentations et les piéges. Je paye en entrant, je paye en sortant; je paye pour voir un musée où resplendissent à la lumière du gaz les platitudes bien vernies de la peinture indigène ; je payerai si je veux prendre part au vote qui décerne un vase d'argent à l'homme politique le plus populaire; je payerai encore si je veux contribuer au choix du général à qui sera offerte une épée d'honneur. Chaque suffrage pèse en proportion de l'offrande qui l'accompagne. Je retrouve là ce génie du négoce, cet art souverain de la réclame, que les Américains portent dans toutes leurs entreprises, et auquel répond si bien la générosité du public.

La *commission sanitaire*, qui recueille les bénéfices de la vente, n'est pas seulement une bonne œuvre, c'est une institution politique. Quand le gouvernement, surpris par la guerre, eut tout d'un coup à improviser une armée, l'initiative individuelle, qui en ce pays ne sommeille jamais, vint bravement à son aide. Les uns formèrent une compagnie, les autres un régiment, ceux-là un peloton, et en quelques semaines l'armée fut prête. Ce qui s'était fait pour l'armée, la commission sanitaire le fit pour le service des ambulances et des hôpitaux, et elle s'imposa le devoir difficile de pourvoir au bien-être du soldat. C'est cette association purement volontaire, soutenue d'abord par ses seuls fondateurs, qui bientôt se répandit, s'organisa, et qui continue encore, sans subvention aucune, à remplir la tâche qu'elle s'est donnée. Vous voyez que le peuple américain n'est pas près de la laisser périr. Harrisburg, Pittsburg, vingt autres villes, imitent l'exemple de Philadelphie. A l'heure même où les impôts sont triplés, les aumônes pleuvent plus que jamais : l'agriculteur envoie son blé, l'artisan le produit de son travail, le financier ses bénéfices, chaque famille son superflu. On ne croit pas avoir payé sa dette à la patrie en satisfaisant aux obligations communes et aux vertus passives du citoyen. Je vous livre le fait sans commentaire ; à vous d'en tirer la leçon.

Rien de curieux au musée, si ce n'est des nègres, vêtus en *gentlemen*, qui semblent s'y promener sans scandale. J'avais déjà remarqué avec étonnement quelques négresses assises au comptoir parmi les *ladies* de la ville. On dit qu'à Philadelphie la tradition locale des quakers a toujours adouci les préjugés de couleur. Depuis le temps de William Penn, la cité de l'amour fraternel a pourtant bien dégénéré. Je m'en suis aperçu à un

concert d'amateurs donné au profit de l'œuvre par quelques dames de la ville. Il y avait là des toilettes de quakeresses qui n'étaient pas d'une simplicité primitive. Ces dames parlent français; elles ont été à Paris chercher la mode. Elles sont trop de leur temps pour être de leur pays.

Quant aux tableaux, j'essaye en vain d'y reconnaître un caractère particulier du génie américain. Il y a sans doute plus d'une peinture qui ne figurerait pas au dernier rang de nos expositions annuelles. Il y a surtout des paysages, des tempêtes, des couchers de soleil, des clairs de lune pâles miroitant au pied des falaises, à la marée basse, sur l'eau ruisselante qui descend des grèves. L'artiste américain comprend mieux le paysage et la nature immobile que les scènes animées et les groupes d'êtres vivants. Les grands modèles de l'antiquité, qui pourraient lui enseigner la noblesse et le style, sont trop loin pour qu'il s'en inspire, et l'aspect utilitaire d'une civilisation toute moderne n'est pas fait pour lui enseigner le secret de ces tableaux de genre, dont le pittoresque bourgeois a remplacé chez nous les grands sujets classiques. Il n'a d'ailleurs, en général, qu'une conception lente et pauvre : il copie minutieusement et pour ainsi dire mot à mot. C'est dans l'invention surtout que sa faiblesse se montre : ses personnages sont roides et durs comme des morceaux de bois ou bêtement grimaciers comme de mauvais acteurs. Parmi ces magots sans pensée, un tableau français médiocre, une réduction de la *Conciergerie* de Muller, a un air de distinction et d'aristocratie qui me fait bien sentir en quelle mauvaise compagnie il s'est égaré.

L'hôtel d'où je vous écris est neuf et à la dernière mode. C'est toute une ville, tout un labyrinthe. Une foule

mouvante encombre ses salons, ses escaliers aux riches tapis, son grand vestibule de marbre blanc. Le service est fait par la vapeur, l'électricité et une armée de domestiques noirs. Pas de comptes détaillés qui embarrassent les livres : on paye tant par jour, tout compris. Cela ressemble un peu à un palais et beaucoup à une caserne.

22 juin.

J'ai vu le port, l'arsenal, les monitors, les vaisseaux de fer, et ces terribles canons américains dont un seul coup blesse à mort les géants cuirassés. J'ai vu surtout l'hôtel de ville, lieu consacré où tous les bons patriotes font leur pèlerinage, car c'est ici le berceau de l'indépendance. On montre encore la salle où siégea le premier Congrès américain, dit Congrès continental, et où il signa la fameuse Déclaration. Les murs sont couverts des portraits des héros de la révolution : Washington, Franklin, Jefferson, Lincoln, et cet impétueux John Hancock qui signait l'acte d'indépendance en lettres colossales, afin, disait-il, que les Anglais pussent voir son nom de l'autre côté de l'Océan. On a conservé les anciens meubles, les bancs où ils ont siégé. Les reliques de William Penn, le vénéré fondateur de Philadelphie, sont mêlées à ces glorieux souvenirs. Voici le fac-simile de la charte qui lui fut octroyée par le roi. Voici l'original même de la déclaration d'indépendance, où, proclamant d'abord le droit souverain des peuples, énumérant leurs longs griefs, leurs longues et patientes remontrances, les immortels signataires déclarent solennellement George déchu de sa royauté, et « en foi de leur parole, confiants

dans la justice divine, s'engagent mutuellement leur vie, leurs biens et leur honneur sacré. » On redresse la tête en lisant ce morceau d'éloquence mâle et fière, qui répand pour ainsi dire la vie au milieu de ces monuments du passé.

Je monte au clocher du State-House, d'où la vue embrasse la contrée et la ville entière. Sous mes pieds flotte une armée de drapeaux patriotiques. C'est une habitude née en Amérique depuis la guerre. Non-seulement les maisons des villes, mais souvent les fermes dans les campagnes ou même la blanche cabane au fond des forêts, portent le signe menacé de l'Union. La ville, de cette hauteur, ne se distingue pas de la riante plaine qui l'entoure : ses dernières maisons éparses se perdent dans la ligne verte de l'horizon. A l'est, la Delaware l'entoure d'une ceinture blanche. L'aspect général de la contrée est fertile, pastoral et assez semblable à l'Europe.

En revenant, je m'arrête à la vitrine d'un libraire, dans *Chestnut street;* j'y vois l'annonce d'un écrit en vogue intitulé *Miscegénation* (théorie de la régénération de l'humanité par le mélange universel des races). L'auteur pose en principe que la race blanche est dégénérée, et la noire supérieure, parce qu'elle a dans le sang les ardeurs du tropique. Il ajoute que le type idéal de l'humanité ne s'obtiendra que par l'amalgamation des races, que le plus haut degré d'intelligence et de civilisation appartient aux races mêlées. Qu'on ne parle pas de l'infériorité intellectuelle des noirs : toutes nos religions viennent de leur race ; l'homme blanc, matérialiste et borné, a reçu d'elle toutes ses notions de l'idéal. Sans le funeste préjugé qui les sépare, les deux races, comme c'est le vœu de la nature, tendraient à se réunir. Le nègre a du goût pour la blonde, la blonde n'est pas

insensible aux charmes du nègre. La sympathie des races du Nord pour le nègre n'est qu'une forme épurée de cette attraction des contraires. A quoi tient la supériorité des hommes du Sud? A l'éducation, aux lumières? Non pas, mais à leurs relations intimes avec les noirs, leurs esclaves et amis. Que de romans ignorés dans ces maisons opulentes où les blanches filles du Sud vivent parmi les noirs! Que d'inclinations secrètes et opprimées, que de poétiques enthousiasmes dans ces jeunes cœurs pour les aimables compagnons de leur enfance!... Je vous fais grâce du reste. L'auteur conclut en prophétisant l'unification du genre humain, et il en voit le glorieux présage dans la statue de la Liberté, moitié blanche, moitié noire, qui couronne à Washington le dôme du Capitole, image et symbole des générations futures et de la race composite de l'avenir!

Est-ce burlesque, est-ce sérieux? Ni l'un ni l'autre. Demandez à l'écrivain anonyme de ce pamphlet honteux s'il est unioniste ou rebelle : il n'en saura rien. C'est quelque charlatan vendeur de scandale, payé sans doute pour jeter de la boue au rédacteur du journal le plus honnête de New-York, M. Horace Greeley. Déjà les démocrates vont imputant au directeur de la *Tribune* cette « ordure abolitioniste. » N'est-il pas triste de voir travestir la plus juste des causes, et mêler à d'indécentes plaisanteries les nobles paroles d'un Charles Sumner et d'un Wendell-Phillips?

Autre pays, autres mœurs et autre idée des convenances. Ce soir, assis dans le grand salon de l'hôtel, j'avais pris une Bible qui se trouvait là, et tout en feignant de lire, j'observais les passants. Une jeune femme de tournure distinguée et tout à fait *ladylike* s'assit en face de moi avec un homme de belle figure et d'appa-

rence un peu militaire. Le salon se vida : ils se prirent les mains et se parlèrent longtemps à l'oreille, de l'air le plus tendre et le plus intime. Je me levai, je déposai mon livre : ils ne parurent ni embarrassés ni surpris. Je revins au bout d'une minute : ils n'étaient plus seuls, mais l'amoureuse conversation ne s'en troublait guère et les deux mains restaient unies. J'étais le seul à m'en étonner. Ce qui ailleurs se voile et se dérobe, ce qu'une ombre, un souffle effarouche, affronte ici le regard de la foule. A force d'ignorer le foyer domestique, on s'accoutume à vivre en public, dans les auberges, toutes portes ouvertes. C'est la maison de verre du philosophe latin.

On me montre deux dames du Sud qui attendent ici la fin de la guerre, tandis que leurs fils, leurs maris et leurs frères combattent dans l'armée de Lee. Nul ne les voit d'un mauvais œil, et elles ont les meilleurs rapports avec leurs pires ennemis. Les Américains, si violents dans la vie publique, sont plus que tolérants dans la vie privée. D'ailleurs, les deux sociétés, si profondément divisées par l'intérêt politique, n'en font qu'une par l'intelligence, les relations et les goûts. Il est souvent difficile d'en fixer la frontière exacte et de dire positivement : C'est un homme du Sud, c'est un homme du Nord. Il y a des familles que le hasard a divisées encore plus que l'opinion. J'ai vu ce matin le commodore ***, qui a quatre fils dans l'armée du Sud, un cinquième avec lui dans la marine fédérale. On m'a parlé de deux frères, officiers dans les deux armées, qui eurent un jour à se combattre aux avant-postes. On me nomme sans cesse des nordistes qui vivent au Sud, des sudistes qui vivent au Nord. Le bas peuple du Sud, qui, dit-on, se souciait peu de la guerre et n'a fait que suivre ses chefs, a fini par conce-

voir une haine mortelle pour ces *Yankees* qu'on lui représente comme des exterminateurs; mais je ne puis guère admettre qu'on me parle de « guerre nationale » quand je vois les classes élevées, qui ont fait tout le mal, se tendre encore en souriant leurs mains rouges du sang de leurs frères.

Washington, 25 juin.

Je suis dans les splendeurs de la capitale des États-Unis, au quatrième étage d'une maison sale, brûlante, étroite, infestée de rats et d'araignées, et si mal établie qu'à certaines heures du jour on fait queue à la salle à manger, à la salle de bains, avec des billets d'entrée comme au théâtre. Là-dedans bourdonne une population de raccroc, la plus bigarrée et la plus débraillée du monde : soldats, marins, commis, spéculateurs et surtout chevaliers d'industrie, horde bruyante et vulgaire comme la guerre en rassemble à l'arrière-garde des armées. Si l'on jugeait du peuple américain par sa capitale, on en aurait une triste opinion. A vrai dire, Washington n'est pas une ville : elle n'a ni commerce, ni industrie, ni rien. C'est un camp d'administrateurs et de soldats : la vie politique n'y rassemble quelque société que dans la saison du congrès; encore la plupart des sénateurs, qui sont la classe élevée du monde politique, y viennent-ils sans leurs familles. C'est une ébauche de ville, taillée dans des proportions monumentales qu'elle ne peut remplir. Le Capitole, immense édifice de marbre, a beau élever ses imposantes colonnades et son dôme fastueux dans la solitude : il trône sur sa colline comme une grandeur déchue. Les vastes avenues plantées d'arbres

qui rayonnent alentour ne se couvriront sans doute jamais de maisons. En face, à une lieue de distance, un autre portique de marbre, celui du ministère des finances, ressemble dans sa nudité triste et grave à un somptueux tombeau. C'est là pourtant le cœur de la ville, le quartier des affaires, où s'agite un petit peuple affairé de soldats, de marchands et de nègres sur le trottoir nord de l'avenue de Pensylvanie, construite d'un seul côté. Les neuf dixièmes de Washington sont vides, et les trois quarts de ce qui reste sont bâtis en bois. Je ne connais rien de plus morne et de plus délabré que ces longues et larges rues tantôt désertes, tantôt bordées de pauvres baraques, avec la vue lointaine du Post-Office, du Patent-Office ou de quelque autre massive montagne de pierre. Certaines habitations isolées dans les terrains vagues ou les fondrières sont littéralement inabordables. On ne voit que convois d'artillerie, caissons, équipages militaires, pelotons de cavalerie galopant à travers la ville, ambulances chargées de malades qui se traînent lourdement vers les hôpitaux. C'est l'aspect d'une place de guerre improvisée et en tenue de campagne. Jamais d'ailleurs on n'y a vu une si nombreuse population. L'existence artificielle de la capitale dépend du maintien de l'Union. Si les confédérés ont le dessus, il faudra bien la retirer et l'éloigner de la frontière : alors en dix ans Washington aura disparu.

Je suis venu directement de Philadelphie sans m'arrêter à Baltimore. A mesure qu'on approche de la guerre, on voit changer l'aspect des populations; le chemin de fer est plein de soldats. Quelques-uns portent des lambeaux d'uniforme ; leurs figures hâlées, amaigries, attestent leurs fatigues. D'autres, tout de neuf équipés, s'en vont l'air joyeux et martial. Quel contraste entre

ceux qui vont et ceux qui reviennent! Dans le Maryland, nous rencontrons à chaque station des soldats par centaines, convalescents, blessés, malades, affreux à voir sous leurs chapeaux déformés et leurs capotes sales, tristes témoins de la partie sanglante qui se joue près de Richmond. En même temps la robuste et brune figure du fermier marylandais ou virginien, le visage osseux, la tête mince et la barbe de bouc de l'homme du Nord, dans un coin le mulâtre silencieux et humilié, toute une galerie de types américains défile sous mes yeux. Quant au pays, il devient plus sauvage à mesure qu'on descend vers le sud : d'abord les riches plateaux de la Pensylvanie, de grasses campagnes, de populeux villages, des vallées riantes où coulent des rivières tranquilles, tributaires du grand fleuve, devenu déjà presque une mer; plus loin, des forêts épaisses, une région heurtée, presque montagneuse, dont le versant s'incline à demi noyé sous les eaux calmes de la baie de Chesapeake. Des hêtres, des chênes, des platanes, tous les arbres de nos bois, et mille autres frais feuillages aux nuances tendres, aux fines découpures, s'y disputent le sol et l'espace; c'est pour moi la nature vierge. Quelquefois une cabane apparaît sous la feuillée, parmi les lianes et les herbes fleuries, témoin furtif et comme effrayé de notre bruyant passage à travers la solitude. Ou bien un large pli se fait entre les collines, et l'on traverse, soit un bras de mer environné de forêts baignantes et parsemé de petites îles gracieuses comme des bouquets de fleurs, soit la riante embouchure de quelque large et royale rivière qui serpente à perte de vue vers un horizon de montagnes vaporeuses. On traverse l'une de ces rivières, la Susquehannah, en bateau à vapeur. Nous faisons halte; je me lève : je vois la mer sous nos pieds. Ailleurs de longues

lignes de pilotis forment des ponts à jour où l'on roule au-dessus des vagues. Je remarque, au bord de la Susquehannah, un joli village appelé Havre-de-Grâce, sans doute une ancienne colonie française. Ici les bois sont plus sombres, la terre plus riche et plus humide. De grands champs de maïs s'étendent sur les hauteurs, de belles plantations s'abritent sous l'ombrage dans les vallons. Cette campagne adoucie, mais jeune encore, semble conquise sans peine. Elle déploie une richesse sauvage à deux pas de la demeure de l'homme, qu'elle entoure de sa caressante beauté. Voici enfin Baltimore; on détache les wagons, on y attelle des chevaux : nous traversons les bas quartiers de la ville; puis le voyageur s'endort jusqu'aux portes de Washington pour ne s'éveiller que dans la plaine aride, blanchâtre, poudreuse, uniforme, où s'alignent majestueusement les baraques misérables de la grande ville avortée.

Je vous entends déjà dire que je mène une vie bien frivole et que j'aurais dû aller voir le congrès. Je l'ai été voir; mais ses dernières séances, consacrées à expédier les affaires, sont d'un mortel ennui. J'ai entendu le sénateur Davis, du Kentucky, vieillard plein d'énergie, qui, vaincu deux fois dans une motion sur l'esclavage, voulait, malgré l'ordre du jour, ramener la question déjà jugée. Le sénat est une assemblée grave, paisible, clair-semée, qui s'élève rarement au ton oratoire, et préfère dans la discussion quotidienne l'allure aisée d'une conversation d'affaires. Peu de solennité et nulle prétention : le président siége en veste grise; une douzaine d'enfants servent d'huissiers. Au côté droit, les fauteuils vides des sénateurs du Sud semblent attendre que leurs titulaires les reprennent.

Quant à la chambre des représentants, nous n'avons

pas l'idée d'une pareille réunion. C'est bien là une assemblée démocratique, peu soucieuse du cérémonial, dédaigneuse de l'étiquette. Pas de cravates, pas de gilets, des figures vulgaires, incultes, des cris violents, des gestes désordonnés; on dirait les successeurs des clubistes de la Révolution plutôt que les héritiers de ces graves personnages dont les portraits décorent le Capitole. Cependant au milieu de ce tumulte la voix du *speaker* retentit nette et forte; les affaires se discutent, se votent, et la chambre a même la patience d'écouter l'apostrophe injurieuse de deux forcenés *copperheads* qui viennent, avec force éclats de voix et imprécations démagogiques, glorifier l'esclavage et la sécession. Voilà peut-être la centième motion qu'ils font pour la paix et le deux-centième discours qu'ils fulminent. Nous ne sommes pas habitués à cette tolérance d'une majorité qui, pour imposer silence à la minorité, n'aurait qu'à le vouloir; mais ces actes d'autorité sont la ressource des assemblées peureuses qui craignent la vérité. Ici la chambre laisse les orateurs véhéments de l'opposition déclamer tout à leur aise; mais quand à bout d'haleine et d'éloquence ils ont repris leur place, personne ne se lève pour leur répliquer, et l'assemblée reprend avec sang-froid le cours des discussions interrompues, leur faisant par son silence même la plus méprisante réponse. Elle est du reste habituée à ces liqueurs fortes, qui ne font pas plus d'effet sur elle que de l'eau tiède.

Puisque nous sommes au Capitole, visitons un peu l'édifice. Cette montagne de marbre blanc, posée sur la colline au milieu d'une charmille d'ormes et de platanes comme sur un piédestal de verdure, a dans l'ensemble un aspect majestueux. Malheureusement, l'ancien Capitole a été augmenté il y a dix ans de deux immenses

ailes qui en ruinent toute l'harmonie. L'ancien dôme a été remplacé par une coupole immense qui écrase la colonnade du fronton. D'un côté, l'on y monte par une suite monumentale d'escaliers ornés de fontaines jaillissantes. Mais tout est disgracieux sur l'autre face. Deux groupes d'un sculpteur américain célèbre sont postés du côté de la colline, aux deux coins d'un péristyle grec. Celui qui représente Christophe Colomb et l'Amérique est d'un ridicule achevé. Colomb, un poing sur la hanche, une jambe en avant, un globe dans la main droite au bout de son bras tendu, semble un hercule de la foire qui soulève un boulet de canon. Au dedans il y a des peintures, des bas-reliefs, des escaliers de marbre, des balustres de bronze ; puis des corridors nus et sombres, qui ressemblent aux voûtes d'une cave. « Voilà, me dit-on, le plus beau monument du monde ; il est construit tout entier en fer et en pierre : il n'y entre pas un morceau de bois. » Les Américains ont une manière à eux et toute positive de prouver la beauté d'une œuvre d'art : ils en jugent par la dépense et par l'excellence des matériaux.

26 juin.

La question financière préoccupe tous les esprits. Le papier-monnaie, avec lequel le gouvernement fédéral pourvoit depuis trois ans aux charges de la guerre, et qui la semaine dernière valait encore 50 pour 100, vient de tomber soudainement à 34 ou 35 pour 100. L'or s'est élevé jusqu'à près de 300 sur le marché de New-York. On se demande si ce n'est pas le commencement de la grande débâcle. A supposer même que le cours de l'or

doive rester quelque temps stationnaire, il est difficile que le gouvernement ne perde pas bientôt la faculté de battre monnaie avec du papier. Jusqu'ici on a pourvu au présent, mais sans souci de l'avenir. On a emprunté démesurément et sous toutes les formes. Je trouve des optimistes qui me disent d'un air de patriotisme offensé : « En trente ans, la dette sera payée. » Alors pourquoi ces mesures extrêmes qui avouent la détresse? Pourquoi l'emprunt de 200 millions de dollars voté le 9 mars dernier et payable en papier porte-t-il un intérêt de 6 pour 100 en or, c'est-à-dire, au taux actuel, un intérêt véritable de 17 ou 18 pour 100? Pourquoi le remboursement, promis dans un délai de trente ou quarante années au plus, doit-il se faire en or, c'est-à-dire au double ou au triple du capital emprunté? Le trésor fédéral reçoit 200 millions de piastres, un milliard de notre monnaie; mais il les reçoit en papier, c'est-à-dire qu'il aura 400 millions tout au plus pour un milliard dont il se reconnaîtra débiteur. De plus, il lui faudra chaque année 60 millions en espèces pour payer les rentes : ce qui, dans le cas même où l'or redescendrait au cours de 200, ferait 12 pour 100 d'intérêt. A ces déboursés annuels ajoutez l'amortissement du capital fictif que l'on reconnaît au créancier, ajoutez enfin l'immunité privilégiée de l'impôt sur le revenu, et vous aurez une idée des conditions exorbitantes auxquelles se contractent les emprunts des État-Unis. Aussi les pessimistes prédisent-ils qu'après la guerre, quoi qu'il arrive, la banqueroute est certaine. La bonne politique, à défaut de conscience, ordonnerait de sauver à tout prix le crédit et la probité de l'État; mais les Américains n'ont qu'à un faible degré la notion de l'État : ils ne sentent pas leur parole engagée avec la sienne. L'État n'est pour eux qu'un étranger

dont ils veulent être indépendants, parce qu'ils n'ont pas besoin de son appui. Le sentiment national existe, mais le lien national n'est pas encore formé. Capable à l'occasion de grands sacrifices, mais plus dévoué à la patrie que fidèle à l'État, l'Américain ne peut le concevoir comme une personne morale dont il ait à conserver l'honneur et à respecter les engagements. Il est bien à craindre qu'au jour de la liquidation dernière le peuple ne se sente lié par aucun vote des législatures précédentes, par aucune signature de ses magistrats, et ne préfère une banqueroute commode à l'ennui des impôts prolongés. On dit que la guerre est utile pour fortifier l'esprit national, qu'il est bon qu'il y ait une dette perpétuelle pour unir le peuple dans le sentiment d'une obligation commune. J'ai grand'peur qu'au contraire elle ne l'en dégoûte.

Ne cherchons pas entre nous et l'Amérique des comparaisons impossibles. Chacun de nous sait que sa fortune est inséparable de celle de l'État; mais ici la fortune de l'État et celle des citoyens ne sont point solidaires, et l'on discute froidement lequel serait plus avantageux, du remboursement ou de la banqueroute. Ce mot terrible, avant-coureur chez nous de révolution et de ruine, certaines gens voudraient ici en faire le synonyme de délivrance. Si la nouvelle élection mettait le pouvoir dans des mains nouvelles, les maîtres du jour voudraient-ils accepter l'héritage onéreux de leurs prédécesseurs? A quoi bon s'appauvrir en acceptant des charges qu'on peut répudier d'un trait de plume? Les capitaux trouveraient ailleurs un meilleur emploi, et la nation a toujours le droit de se dispenser elle-même de ses propres engagements. En définitive, la banqueroute n'est qu'une manière plus simple et plus expéditive d'éteindre la dette. Que ce so-

phisme, déjà trop répété, pénètre dans les esprits, et la répudiation de la dette est certaine.

Voilà ce que me disent des observateurs peut-être un peu chagrins, mais certainement impartiaux. Ils nous reprochent de trop juger l'Amérique d'après ses vertus passées. A les entendre, s'il y reste des habitudes, des souvenirs de son ancienne liberté, elle en a perdu les principes. Ce qu'on admire surtout dans la liberté américaine, c'est qu'elle est non pas un édifice abstrait, fondé sur des théories, mais un fait puissant, enraciné dans la coutume, et le résultat d'une indépendance locale plus forte que tous les pouvoirs. L'heure n'est-elle pas venue où cette indépendance locale va périr? Déjà la guerre civile a rendu nécessaire un lien plus étroit entre les membres indociles de ce grand corps divisé; mais est-il bien sûr que la liberté résiste à cette concentration de pouvoir? Un gouvernement que les lois désarment trouve dans leur impuissance une excuse trop facile à l'arbitraire. Dernièrement deux journaux de New-York — si je ne me trompe, le *World* et le *Daily News* — publièrent une fausse proclamation du président qui appelait aux armes 400,000 hommes. Ce n'était pas une calomnie, puisque la nouvelle s'est vérifiée. C'était un faux, le plus odieux des délits de presse. Pourtant comment faire? Il n'y a pas de lois sur la presse. La seule action judiciaire possible est celle en diffamation, réservée aux individus, et dont la tradition constitutionnelle ne permet pas l'usage au gouvernement. Alors que fit-on? On mit la main sur les journaux, sur les journalistes; on laissa huit jours durant les scellés sur les presses, jusqu'à ce qu'on eût trouvé le coupable, qui reste renfermé au fort Lafayette. Les démocrates s'indignent; mais à qui la faute? Il faut bien que l'administration se défende. La faute est

de ne pas comprendre que les lois répressives sont moins une menace qu'une protection pour la liberté.

27 juin.

J'ai vu hier M. Charles Sumner, assez connu pour que je me dispense de faire sa biographie. Tout le monde sait le rôle courageux que joue dans le congrès, depuis vingt années, ce généreux et infatigable défenseur de la liberté humaine. Tout le monde se rappelle le scandale de cette séance mémorable où un homme du Sud, un député, vint en plein sénat assommer lâchement par derrière, et sur son fauteuil, l'orateur trop éloquent de la cause abolitioniste, — haut fait qui d'ailleurs lui valut de son parti un gourdin d'honneur, à pomme d'or, avec cette inscription : *Hit him again*. C'est par ces aménités parlementaires que le Sud préludait à la guerre civile. M. Sumner s'est relevé, grâce à Dieu, plus redoutable et plus honoré que jamais. L'État de Massachusetts l'a réélu sénateur avec une unanimité touchante. Ses collègues lui ont confié les importantes fonctions de président du comité des affaires étrangères, et c'est au milieu des notes et des documents diplomatiques que je le trouvai la première fois, trop occupé pour que je pusse prolonger ma visite. Je suis retourné chez lui hier dimanche ; il m'accueillit avec une grande bonté et voulut bien s'entretenir longuement avec moi.

M. Sumner est un homme grand, à traits un peu lourds, à figure intelligente et bonne. Sa manière est flegmatique, simple, cordiale, pleine de droiture et de sincérité. Il a conscience de son mérite, mais sans vanité aucune et sans cette fausse modestie souvent pire que la vanité.

Érudit, curieux de toutes les choses nouvelles, sachant sur le bout du doigt notre littérature et notre histoire, il a immensément lu, appris et retenu. Dans notre causerie longue et rapide, il a passé en revue bien des hommes et bien des époques. A vrai dire, il est bien plus philosophe qu'homme d'État. Sous son apparence calme, c'est une sorte d'enthousiaste plein de foi dans sa mission morale et dans l'idée maîtresse à laquelle il a dévoué sa vie. C'est l'homme d'un principe plutôt que le chef d'un parti.

J'entends dire qu'il néglige un peu la diplomatie pour s'occuper de ses chers nègres, dont il est le défenseur attitré et en quelque sorte le père adoptif. Voilà la pensée noble sans doute, mais trop exclusive peut-être, à laquelle il a consacré sa vie, Hier le contentement rayonnait sur sa figure : il venait d'obtenir dans le sénat l'abolition de la loi, odieuse d'ailleurs, qui refusait aux nègres le droit de témoigner en justice. Sa motion fut repoussée d'abord; il revint à la charge et triompha. Comme il m'exposait sa politique, immobile dans son fauteuil, d'une voix grave et d'un ton presque religieux, il me disait : « L'homme d'État doit se guider par la lumière immuable des principes, comme le marinier par l'étoile du matin. » Et ce langage solennel tombait naturellement de ses lèvres comme la langue intime et familière de ses pensées. Je crois que ce seul mot suffit à le peindre. Vous le voyez maintenant, cet homme d'esprit élevé et de loyale conscience, ce philanthrope convaincu, propagateur, j'allais presque dire prédicateur persévérant de la grande réforme morale dont le triomphe est son unique ambition. On le blâme d'aller toujours droit devant lui, guidé, comme il le dit lui-même, par la lumière des principes, sans faire aux préjugés les concessions que la politique

exige, et de ne pas assez louvoyer parmi les écueils qui menacent les libertés publiques. On ajoute même qu'il sacrifie parfois au droit des nègres les droits essentiels des citoyens. Quand cela serait, c'est le défaut commun des idéalistes : comme ces soldats de Villars qui jetaient leur pain pour courir plus vite à la bataille, ils oublient le bien nécessaire de tous les jours pour la glorieuse conquête d'un bien superflu; mais en vérité est-ce donc un bien superflu que d'en finir avec l'esclavage et de réhabiliter l'Amérique parmi les nations du monde? Plût à Dieu que la république eût compté dès l'origine beaucoup de *fanatiques* de son espèce!...

En sortant de chez M. Sumner, j'allai faire une excursion sur *le Potomac*. L'équipage était cosmopolite, composé de toutes les légations européennes, nos hôtes, le capitaine A... et sa famille, représentant seuls l'Amérique. Je devais cette bonne fortune à l'aimable intervention de notre chargé d'affaires, M. Louis de Geofroy, toujours si amical et si sympathique aux voyageurs français. Nous nous embarquons au Navy-Yard sur un bateau de l'État, ancienne prise de guerre, qui sert aujourd'hui de yacht au président. J'admire ce beau fleuve, large et profond comme un lac, ces vaisseaux armés, ces barques à voiles, ces rives chevelues, et ces riches feuillages où le rose printanier des premières pousses se mêle à la verdure argentée et aux couleurs plus sombres de l'été. Le but de notre promenade était Mount-Vernon, l'ancienne résidence de Washington, vendue il y a quelque vingt ans par le dernier héritier du nom pour payer ses dettes, mais rachetée aussitôt par une société de dames patriotes, qui en ont fait un lieu de pèlerinage et de souvenir. Quand les confédérés menaçaient la capitale, Mount-Vernon, qui n'en est pas éloigné de plus de vingt

milles, resta isolé dans l'espace incertain laissé vide entre les armées. Aujourd'hui la vieille demeure n'est plus exposée qu'à la visite irrégulière de quelque bande de guérillas malapprise. Voici déjà les forêts touffues, les grands chênes, les prairies, et la blanche maison sur la colline, à demi dérobée sous l'ombrage. On nous annonce alors que l'heure avancée ne nous permet pas de mettre pied à terre. Nous rebroussons chemin, et les dames se consolent par une rasade de *mint julep*, boisson nationale aromatique tout imprégnée de feuilles de menthe. Je les imite, mais timidement, mélangeant la liqueur suspecte d'une forte ration d'eau pure. Mais, hélas! il fallut bien vite avouer l'avantage des têtes saxonnes sur les têtes latines, et tandis que mes compagnons, ranimés par le généreux breuvage, semblaient redoubler de bonne humeur, j'allais mélancoliquement admirer à l'écart les magnificences d'un de ces couchers de soleil d'Amérique, dont jamais voyageur ni peintre n'ont pu faire un assez merveilleux tableau.

La journée avait été brûlante et finissait par un vaste embrasement. Figurez-vous un ciel diapré, des nuées violettes et brillantes, dont les contours, noyés dans une lumière de pourpre et d'orange, se mariaient insensiblement à l'azur pâle. Sur les eaux huileuses et dormantes, il y avait un jeu mobile de rubans argentés et de bandes vives, éclatantes comme des ruisseaux de feu; — plus près, une espèce de fournaise rouge où petillaient des flammes bleues; et à nos pieds enfin, un bleu sombre et déjà nocturne, où traînaient les dernières lueurs de l'incendie. Rivière, forêts, rivage, tout avait disparu : il n'y avait plus que des couleurs.

28 juin.

J'allai hier au théâtre. On jouait *Ali-Baba ou les Quarante Voleurs*. La représentation commença par une longue et déchirante ouverture, entremêlée de valses, de polkas, d'adagios mélancoliques, de tutti grinçants à réveiller les morts, et terminée par une stretta triomphale avec tonnerre continu de grosse caisse. Enfin la toile se leva sur les quarante voleurs, réduits à quinze, mais d'un aspect vraiment terrible. La salle entière trépignait. Ils reparurent cabriolant dans des chevaux de carton, tandis que des marionnettes figuraient au second plan la suite de la cavalcade. Alors l'enthousiasme fut au comble, mais un enthousiasme sérieux et convaincu, comme jamais nos gamins du boulevard n'en éprouvèrent aux féeries et aux mélodrames de la Gaîté. L'Américain n'est pas encore dédaigneux ni difficile. Avec son sens sagace et pratique, ce n'est au fond qu'un grand enfant robuste qui s'étonne et s'amuse de tout.

..... Je retrouve ici mon premier maître de politique américaine, le lieutenant C... Ce n'est pas seulement un républicain, c'est un radical, et nous avons déjà rompu quelques lances. Comme tous les Américains, il pousse l'infatuation nationale au delà des limites polies et permises. La démocratie est son oracle, son dieu, et il ne permet pas qu'on la distingue de la liberté. Si je lui réponds que la volonté populaire doit encore avoir ses limites, et que si elle exerce en Amérique le règne absolu dont il parle, elle assure moins la liberté qu'elle ne prépare la tyrannie, il me réplique brutalement que je suis Français, que je n'entends rien à la liberté, et que je n'ai pas le droit de juger son pays. Bref, il m'a fait une pro-

fession de foi, celle de son parti, où je vois un signe curieux de l'esprit public. — Les Européens, me dit-il, sont nés esclaves; ils l'ont toujours été, et ils le seront toujours. L'Amérique seule connaît la liberté.

— Oh! lui répliquai-je, rabattez un peu de votre hauteur. Il sied mal d'être arrogant quand on n'est pas sans reproche. Il y a bien des ombres à votre merveilleux tableau de la liberté américaine. Là-dessus je lui énumérai la suspension de l'*habeas corpus*, la violation de la liberté de la presse, la suspension de la justice légale au profit des tribunaux militaires, les arrestations secrètes, les emprisonnements arbitraires, et toutes ces usurpations qui sont le triste cortége de la guerre civile. Je lui demandai si c'était là ce qu'il appelait la liberté. — C'est la liberté, si nous l'avons voulu. Nous avons le droit de suspendre l'*habeas corpus*; la constitution nous le donne. Nous suspendons le jugement par jury, parce que nous sommes sous l'empire de la loi martiale et sous un régime d'exception. M. Seward se vante de n'avoir qu'à agiter sa petite sonnette pour faire emprisonner n'importe qui. Cela est vrai, mais derrière lui il y a le peuple américain qui le dirige. Laissez frapper les rebelles et les traîtres, n'invoquez pas pour eux l'impunité. Nous voulons la loi martiale, entendez-vous? Nous la voulons, et voilà pourquoi nous sommes libres.

— Je ne vous le reproche pas : je crois la loi martiale nécessaire. Je vous reproche de ne pas sentir la grandeur de votre sacrifice. C'est un germe de dictature qu'un pouvoir révolutionnaire. Prenez garde que la mauvaise herbe ne s'enracine. Vous refusez de voir le danger : peu vous importe la liberté du voisin! C'est le moyen de perdre la vôtre, et d'aller quelque jour donner tête baissée dans le despotisme.

— Ne parlez pas de despotisme : c'est nous qui avons voulu, nous qui avons voté l'abdication temporaire de nos libertés. C'est la preuve que nous sommes libres, et que vous ne le serez jamais.

J'objectai les droits de l'individu. — Il ne s'agit pas, reprit-il, des droits de l'individu, mais des devoirs du citoyen. Le droit d'un seul ne doit rien peser dans la balance contre le bien public et la volonté nationale.

— Allons, lui dis-je, finissons-en. Je connais vos théories. Nous les avons pratiquées sous la Convention nationale. Vous croyez découvrir une idée neuve, et vous ne faites que bégayer les sophismes du comité de salut public.

Voilà, n'est-ce pas? une opinion curieuse dans la bouche d'un Américain, et qui conviendrait mieux à un jacobin d'Europe qu'à un whig du Massachusetts. Nous croyons les Américains fous de leur indépendance individuelle, et voici qu'une école s'élève qui la nie au nom du salut public, et qui met la liberté dans l'obéissance à la multitude. Une longue paix énerve les vertus militaires d'un peuple, peut-être une trop facile indépendance énerve-t-elle ses vertus politiques. — L'amour de la liberté, comme toutes les passions humaines, s'endort quand il n'est pas combattu. Les Anglais, tenus en haleine par une aristocratie groupée autour d'un trône, n'ont jamais attendu leur liberté que d'eux-mêmes et de leur défense énergique des droits qu'on leur avait reconnus. Les Américains semblent avoir pris l'habitude de s'abandonner sans résistance au pouvoir démocratique. Douter de la démocratie, se défier de ses erreurs ou de ses exigences, est devenu pour eux un crime de lèse-patrie.

Quand les États rebelles eurent voté la guerre, le peuple entier suivit en masse; les plus hésitants obéirent à

l'impulsion générale, et sauf une poignée d'hommes c rageux qui furent en butte à toute sorte de persécuti cruelles, nul n'osa plus défendre les lois de l'Union coı la majorité qui les avait violées.

Il en est de même ici. La légalité n'a plus pour fenseurs que les ennemis publics. Un pouvoir maté nouveau s'est élevé, l'armée, moyen de domination p l'État. L'arbitraire, chose nouvelle, a paru plus comm qu'une réforme légale. Un excès de presse est puni un coup de violence; un soupçon des ministres em| sonne un homme. Le représentant d'une puissance eu péenne me racontait qu'un de ses nationaux, quoi étranger, avait été mis en prison pour refus de se s mettre à la conscription. On l'y avait laissé plusie semaines, et le secrétaire d'État, pressé de faire justi avouait naïvement, comme un célèbre magistrat royali de la Restauration, que le temps passait bien vite, qu'on l'avait oublié (1).

2 juillet.

Je connais enfin M. Seward. Il m'invita l'autre jou venir le voir au ministère. On me fit entrer dans un sa aux murailles nues, aux meubles dépareillés, orné l'indispensable pot d'eau glacée américain, de là dans

(1) J'adoucirai plus loin ces jugements trop sévères. maintenu à dessein ces premières impressions du désappoi ment auquel nous exposent les illusions entretenues chez n par certains admirateurs extrêmes de l'Amérique. Les Ét Unis ne sont pas assez loin de l'Europe pour qu'on puiss bâtir je ne sais quelle Salente fabuleuse de la démocratie. n'est pas servir la cause de la liberté que de la travestir.

cabinet encombré de meubles de toute sorte, bureaux de chêne et d'acajou, sphères terrestres et célestes, fauteuils de cuir et de soie. Puis M. Seward entra. Figurez-vous un petit homme souple et leste malgré son âge, avec une broussaille de cheveux blancs mal peignés, un nez aquilin et narquois, une bouche édentée, mais ironique et spirituelle, qui vous regarde avec des yeux noirs pleins de bonne humeur et de malice. On l'appelle ici un jésuite; il est vrai que ni dans son esprit, ni dans ses manières, il n'a rien de la rudesse ni de la raideur américaines. Il y a dans ses gestes, dans ses vêtements négligés, dans son accueil plein de bonhomie, une désinvolture, un laisser-aller plébéien où perce toujours une nuance de distinction naturelle. Sa conversation n'est ni très-originale, ni très-brillante; elle a gardé l'allure de son pays, c'est-à-dire une lenteur, une solidité un peu massive de pensée, et une simplicité un peu terne dans l'expression. Cependant il circule à travers tout cela un fil souple et délié, une veine de finesse native qui donne du piquant à des choses fort simples. La nature lui a donné toutes les qualités subtiles que nous appelons l'esprit français; mais l'éducation américaine, les coutumes démocratiques du pays, le terre-à-terre général des intelligences, l'ont bien forcé de se mettre au niveau. On le compare à lord Palmerston, dont il n'a pourtant ni la *scholarship* achevée, ni les élégances mondaines. Avec l'étoffe d'un aristocrate, M. Seward garde l'apparence du vieux politique américain sans raffinement, sans prétentions, et claquemuré dans *sa partie*. Il n'est pas besoin cependant d'un œil bien sagace pour découvrir sous ces allures bourgeoises une largeur d'idées trop rare parmi les élèves et les favoris de la démocratie américaine.

Aussi ne l'aime-t-on guère. On l'accuse d'être un

Machiavel, un homme sans croyances ni principes : reproche vulgaire des esprits bornés aux esprits supérieurs. On se fonde sur ce qu'ayant été dans le sénat le chef et l'orateur du parti abolitioniste, il se montre au ministère le plus prudent et le plus modéré des ennemis de l'esclavage, comme si cette union d'une politique tolérante à une opinion ferme ne lui faisait pas honneur. On lui reproche aussi d'avoir accepté le ministère d'État du président Lincoln, dont il avait été le concurrent aux élections dernières, comme si un antagonisme personnel ne devait pas céder à une foi commune. Le fait est qu'il ne ressemble pas assez à ses compatriotes pour les satisfaire; il a des vues trop hautes, un sens critique trop fin, trop de douceur naturelle et peut-être aussi d'indulgence calculée pour flatter les passions brutales d'aucun parti. De tous les Américains, c'est peut-être le plus capable de porter avec dignité le portefeuille, aujourd'hui si incommode, des affaires étrangères, et, passez-moi le mot, de servir de tampon entre l'humeur malveillante des puissances européennes et la rudesse agressive de ses concitoyens. Il ne partage ni leur monstrueuse vanité nationale, ni leur insupportable admiration d'eux-mêmes, ni leur confiance belliqueuse en leurs propres forces. Sa politique extérieure, sans être humble ni servile (il l'a bien prouvé par sa verte réponse aux accusations de la chambre des lords), se résume en un mot : la paix. Vous ne voyez ici que brûlots prêts à se lancer sur l'Angleterre et sur la France. Quant à lui, il pense que l'Amérique a bien assez de sa guerre civile pour ne pas chercher de nouveaux ennemis. Je m'attendais du moins à le trouver violent et intraitable sur la question du Mexique; mais il m'a dit : « Tant que ce métier coûteux plaira à la France et aux mexicains, tant pis pour eux ; ce n'est pas à nous de nous

en plaindre, à nous qui du reste avons pareil péché sur la conscience. » Quand les envoyés du Sud furent pris sur le *Trent*, M. Seward seul insista pour qu'ils fussent rendus, jouant sa popularité pour le bien public. L'outrecuidance *yankee* ne lui a jamais pardonné cet acte de bon sens et de patriotisme. Il est là comme isolé dans son ministère d'État, mais au fond tenant, je crois, tous les fils de la marionnette appelée gouvernement. Il lui importe peu que son pouvoir soit caché, pourvu qu'il soit réel. Les trois quarts des Américains croient ou feignent de croire que M. Lincoln est son maître, que la volonté ferme, persévérante du président met en mouvement cet ingénieux et subtil instrument. Quelques autres pensent au contraire que M. Seward est la petite bête intérieure et invisible qui anime la charpente plus lourde du président. C'est un de ces hommes qui ne cherchent leur satisfaction ni dans le bruit ni dans l'exercice fastueux de l'autorité, mais dans le spectacle que leur donne à eux-mêmes, au fond de leur cabinet, le rôle qu'ils jouent devant le monde. Il consent volontiers à passer pour dupe et à rester confondu dans la foule; le demi-sourire malicieux qui lui échappe trahit seul l'ironie intérieure et le sentiment calme d'une supériorité discrète. Jamais il ne se donnera le sot plaisir d'humilier les autres; il lui suffira de savoir qu'il les domine. Ouvert, facile, accessible à tous, sachant plaire, mais sans se livrer, il les traite avec cette aisance familière des hommes heureusement nés à qui leur bonne humeur fait prendre leurs semblables en pitié plutôt qu'en haine : figure attachante, originale, et que je définirais volontiers un diplomate aristocrate dans la peau d'un bourgeois américain.

Son fils, M. Frédéric Seward, sous-secrétaire d'État, m'a promené en voiture aux environs. Le voisinage im-

médiat de la ville est poudreux et aride; on y bâtit une ceinture de forteresses. Hier encore c'était une campagne solitaire, à présent c'est un atelier et un champ de manœuvres : fossés, murailles, redoutes, routes stratégiques, toute espèce de vilains terrassements déparent les collines. Cependant le magnolia fleurit dans les vallons humides, le chèvrefeuille sauvage, blanc, délicat et odorant comme l'azalée, la vigne aux larges feuilles y suspendent leurs guirlandes. Des chênes robustes, des châtaigniers en fleur, des hêtres, des platanes se pressent sur les pentes où rampent à leurs pieds le feuillage sombre de l'arbousier et la branche élégante et fine du laurier sauvage. Çà et là un ruisseau frais et tranquille, où gisent des troncs d'arbres déracinés pendant l'hiver, coule en travers du chemin. Plus loin, la destruction recommence; la terre est jonchée de grands arbres abattus, à la place desquels s'élèvent des baraques pleines de malades et de mourants.

Les environs de Washington ne sont qu'un immense hôpital. Le service même de la ville et des forts est fait par une garnison d'invalides. J'ai vu l'ancien asile bâti autrefois par le général Scott pour ses compagnons d'armes blessés du Mexique. C'est une jolie maison, dans un parc anglais, d'où la vue s'étend sur la plaine et sur le dôme imposant du Capitole qui rappelle Saint-Pierre de Rome. Mais tous les hôpitaux ne ressemblent pas à cette maison de plaisance, retraite de quelques vétérans privilégiés. Rien de plus triste que ces pauvres hangars de planches près desquels se traînent quelques convalescents faibles sous l'uniforme gris des soldats invalides. L'un d'eux est l'hôpital des chevaux : c'est là que s'allume tous les soirs le bûcher dont le vent d'est rabat sur la ville les émanations fétides. . . . . . .

Je compte sur M. Seward pour me présenter à M. Lin-
:oln et me faire serrer la main du président des États-
Jnis. C'est une faveur qui ne se refuse guère, le magis-
rat suprême de la république ayant pour fonction de
hake hands à toute heure avec tout le genre humain.
)n dit que l'année dernière, rendant visite à un corps
l'armée, il passa tout le jour à distribuer cinquante mille
)oignées de main. Telle est l'unique, mais impérieuse
'ormalité de l'étiquette républicaine.

La discorde est dans le ministère. Il n'est question que
le la rivalité du ministre d'État et du ministre des
inances. M. Lincoln a eu jusqu'à présent l'habileté d'unir
et de faire vivre en harmonie dans le cabinet les deux
ractions opposées du parti républicain. M. Seward y
'eprésente les modérés, et M. Chase l'abolitioniste, l'in-
/enteur du papier-monnaie, y représente les radicaux.
On le regarde ici, à tort ou à raison, comme le premier
inancier du monde. Il me semble que toute sa science a
:onsisté à maintenir la barque à flot en jetant les provi-
sions à la mer. L'épreuve difficile n'est pas tant d'em-
)runter que de rendre, et je crains que M. Chase ne
aisse une rude tâche à ceux qui le suivront. Toujours
:st-il que son crédit chancelle, et que la discorde des
leux chefs, qui a longtemps troublé le cabinet, vient
l'éclater au dehors. La débâcle financière et l'échec d'un
)ill sur l'or qu'il vient de proposer au congrès ont décidé
M. Chase à offrir sa démission. L'opinion publique le
)resse de la reprendre. M. David Tod, ancien gouver-
ieur de l'Ohio, refuse le ministère, et nul ne paraît
l'humeur à lui succéder. Rentrera-t-il? C'est la ques-
ion. S'il rentre, l'influence de M. Seward en sera amoin-
lrie. Ce serait un grand malheur si jamais le secrétaire
l'État quittait le ministère.

3 juillet.

J'ai fait hier une excursion dans la *wilderness*, aux *Great-Falls* du Potomac. J'ai loué une de ces petites voitures aux roues fines comme des dentelles, aux ressorts minces comme des aiguilles, et cependant si solides qu'on les fait bondir dans les mauvais chemins pardessus les grosses pierres et les fossés sans qu'elles se brisent jamais. Mon conducteur était un nègre, ancien esclave de la Virginie, du type africain le plus prononcé. Jamais je n'ai vu mâchoires plus saillantes, bouche plus béante, lèvres plus épaisses, râtelier plus semblable à des dents de chevaux.

La route des *Great-Falls* ou plutôt celle de *Harper's-Ferry* traverse le faubourg de Georgetown, et suit l'aqueduc qui fournit les eaux de Washington. Elle longe d'abord un grand bras de mer qui s'enfonce profondément dans les terres, plus semblable à un lac qu'à un golfe. La colline en face de nous baignait son frais manteau de verdure dans l'eau dormante, et la teignait à ses pieds d'un long reflet d'émeraude. Sur sa pente escarpée des trains de bois roulaient, comme dans les Alpes, de gros troncs d'arbres dépouillés jusqu'à la rivière. De notre côté, de belles prairies s'inclinaient jusqu'au rivage, peuplées de grands troupeaux rassemblés sous des groupes de chênes. Le long du chemin courait un canal bordé de platanes. C'était déjà la solitude, mais envahie par les travaux militaires qui entourent partout la capitale; çà et là quelques maisons blanches, et surtout des fourgons, des équipages, des campements de soldats, des elotons de cavalerie; plus haut, sur les plateaux élevé

et déserts, des postes semés de place en place et embusqués sous des huttes de feuillages.

Bientôt nous quittons la vallée, le chemin raboteux s'engage dans un étroit ravin dont j'admire la végétation luxuriante : de hauts chênes de toute forme, de toute couleur et de tous feuillages, soit lustrés et sombres, soit tendres et cendrés, soit aux feuilles larges et charnues, soit aux feuilles minces, légères et délicatement ciselées, ceux-ci droits et décidés, ceux-là languissants et pleureurs; puis des platanes, des hêtres, des érables, beaucoup d'autres arbres qui me sont inconnus. Plus haut, nous vîmes s'étendre à nos pieds la vallée où la rivière n'était déjà plus qu'un large et gracieux torrent mêlé d'îles vertes. Nous les suivîmes longtemps à mi-côte, dans une forêt maigre, mais fraîche, et capricieusement mêlée de tous les arbres de la création : il y avait là ceux de nos pays et les arbres de Virginie, une sorte de pin aborigène aux touffes grises, le chêne nain à côté du chêne monumental, et au milieu de ce désordre la foule parasite des vignes et des lianes passait d'arbre en arbre et de buisson en buisson. Nous montions toujours (quand je dis nous, je veux parler de moi et de mon nègre, oubliant qu'en ce pays un nègre est une chose neutre et ne se compte pas); nous marchions sans voir âme qui vive, sans entendre autre chose que les cris des oiseaux de proie ou le murmure lointain du Potomac, dont nous apercevions quelquefois au fond de la vallée la nappe blanche et bleue, les rives verdoyantes et les îles chevelues. Nous gagnâmes un plateau désert, coupé de broussailles et de maigres prairies, où nous retrouvons à peine la route. Ici la solitude absolue, de toutes parts un vaste horizon de forêts, de temps en temps une clairière, une maison ruinée servant d'étable

et d'abri nocturne à quelques bestiaux abandonnés. Nous nous lançons sur un chemin rapide qui se glisse dans un vallon, sous un bois de pins, puis sous des châtaigniers en fleur. Enfin voici le village, une sorte de terre-plein déblayé, deux ou trois baraques de planches, un canal, une écluse et des bateaux qui passent : c'est le hameau des *Great-Falls*, composé d'un cabaret et d'un corps-de-garde. J'y laisse cheval et voiture, et seul avec mon nègre, guidé par le bruit des cataractes, je m'engage à travers bois.

Rien de gracieux et d'agreste comme cette libre végétation, ces fourrés épais où la serpe n'a pratiqué que des brèches capricieuses, aussitôt réparées par la nature vierge. Les fleurs y foisonnent; de brillants papillons et de petits oiseaux y butinent. Le magnolia s'y épanouit au soleil dans les lieux humides, avec le chèvrefeuille sauvage et ces beaux bignonias grimpants à fleurs de lis que nous cultivons dans nos jardins. Le fracas grandit : encore un pas, et nous sommes au bord de la coupure profonde où la lourde rivière a creusé son lit. Elle tombe de marche en marche au milieu d'un pêle-mêle de roches immenses et déchirées. J'ai longtemps admiré ce combat terrible des eaux et de la montagne. Le tonnerre de la cascade semblait une clameur immense de mille voix confondues; je croyais parfois y démêler le cri d'une poitrine humaine, et dans les jets d'écume qui bondissaient au sein du tourbillon, il me semblait voir s'élever et disparaître des bras humains désespérés. Le Potomac vient d'une vallée large et riante, bordée de forêts épaisses, et s'enfonce dans un ravin tortueux, non cependant inaccessible, où je suis descendu en m'aidant des pieds et des mains. J'ai trouvé là, à l'abri d'une falaise de granit, une petite plage douce où le remous

limpide vient s'endormir à deux pas de la chute. J'y ai pris un bain délicieux dans une eau tiède et dormante, tout près d'un flot rapide qui m'aurait roulé et englouti comme une feuille. Je suis resté trois heures dans ce désert, suivi toujours de mon fidèle Africain, qui était bien le plus patient, le plus discret serviteur du monde. J'aurais pu y errer bien des jours sans voir d'autre figure humaine. Nulle part je n'avais senti cette impression solennelle de la solitude et ce plaisir sauvage de la liberté...

Un orage nous mit en fuite, et tout à l'heure je dînais à Willard-Hôtel, gravement assis près d'une figure noire, attentive à chasser les mouches en éventant ma seigneurie. Je vous écris dans une chambre étouffante, au souffle empesté des cuisines, au bruit d'une machine à vapeur située sous mes fenêtres. Je suis souffrant, la chaleur est extrême. Chacun me conseille de fuir cette ville malsaine et brûlée, où viennent aboutir toutes les immondices de l'armée. J'abandonne Washington, sauf à y revenir plus tard, et je m'achemine demain vers New-York.

CHAPITRE III

L'INVASION DU MARYLAND

Une fête nationale. — Le *gold bill* de M. Chase. — a charité à New-York; l'île Randall et l'île Blackwell; taxes municipales. — Le général Dix e+ la presse; le jury à New-York; les impôts de la guerre. — Invasion ..ı Maryland. — Les vraies causes de la guerre; l'esclavage et l'abolition; les states-rights. — Droits des États et droits de l'Union. — L'élection présidentielle; les candidats et les partis.

New-York, 5 juillet.

Il y a quinze jours, New-York ne me frappait que par sa vulgaire et disgracieuse magnificence. Je m'y retrouve aujourd'hui avec une sensation de bien-être que je ne saurais vous dire. Je reprends mon logis, je retrouve les amitiés commencées. La ville enfin me sourit comme une figure de connaissance. Quel lieu ne serait pas un paradis au sortir de Washington?

C'était hier le 4 juillet, l'anniversaire de l'indépendance, le grand jour de fête nationale. Réveillé de bon matin par la pétarade et la canonnade, je maudis un peu l'Amérique et son bruyant patriotisme. Washington est en liesse : quelques âmes religieuses vont au temple et rendent des actions de grâces; on lit publiquement la

déclaration de l'indépendance; des bandes de musiciens parcourent la ville. On dirait le vacarme de la nuit de Noël à Naples. Partout cette scène de carnaval nous accompagne. Nous traversons les villes au milieu des pétards et des drapeaux déployés : une multitude avinée nous salue de ses acclamations. J'admire encore en passant les forêts du Maryland, leurs buissons fleuris de roses sauvages, leurs petites mares sombres, qui dorment sur un lit de feuilles mortes, enfouies sous les nénufars et sous les branches des aulnes. A Philadelphie, je me trompe de wagon, et je traverse la ville juché sur le *car* des bagages, au grand ébahissement des familles paisibles qui passent ce jour de fête assises au frais sur leur petit perron de marbre : c'est leur façon grave de se réjouir. Dans la banlieue de New-York, une foule endimanchée nous envahit. Les femmes s'appuient sur mes épaules, les enfants me grimpent sur les genoux. J'arrive à demi mort à Jersey-City, où la cohue se rue sur le *ferry-boat*. Enfin j'aborde à New-York vers minuit, échiné, affamé, nourri à l'américaine d'eau glacée pour tout potage, au bruit des feux d'artifices, des fusées qui font pleuvoir sur la rivière des gerbes d'étoiles, et à la lueur d'un formidable incendie planant sur la ville comme un immense feu de joie...

Une crise financière peut d'un jour à l'autre réduire à néant le papier-monnaie. Tout repose sur l'espérance de la prise de Richmond; mais comme Grant tourne et retourne sans avancer, comme Petersburg, cette ville défendue « par des enfants et des maîtres d'école », tient bon devant cent mille hommes, comme les confédérés, bien loin de se rendre, menacent le Maryland d'une invasion qui oblige le président à mobiliser les milices, comme en un mot nul n'entrevoit la fin de la

guerre, la confiance publique diminue. La spéculation, qui se risque partout, s'empare du marché de New-York ; elle y fait faire au cours de l'or, presque d'heure en heure, des bonds insensés : les variations sont de 20, 30, 40 pour 100 dans la même journée. Les commerçants sérieux aiment mieux garder leurs marchandises que de les livrer en échange d'une valeur si mobile et si menacée. Le gouvernement même, obligé de payer en or l'intérêt de la dette, exige que tous les droits de douane soient acquittés en or. Rien ne déprécie plus la *currency* que cette espèce de défiance du trésor envers lui-même. Jusqu'à présent les *greenbacks* (1) ont plus de valeur dans le commerce qu'au cours officiel du marché de l'or. Qu'une fois les petits commerçants refusent de les prendre, qu'ils cessent d'avoir cours parmi le peuple, et ce pauvre M. Fessenden, qui vient de succéder à M. Chase, n'aura pris la direction des finances que pour associer son nom à la ruine publique.

Vous vous demandez peut-être ce que signifie ce changement partiel du ministère et cette retraite isolée de M. Chase. Défaites-vous, pour le comprendre, de toutes vos idées parlementaires de solidarité ministérielle. Le gouvernement ressemble ici à la cour du roi Pétaud. Sans la suprématie nominale du président, élu du peuple, — élu *temporaire* bien entendu, — qui couvre ces querelles et donne à ce désordre quelque unité, on verrait clairement qu'il n'y a pas en Amérique un gouvernement, mais autant de gouvernements qu'il y a de ministères et d'armées. Voilà un an que les ministres n'ont tenu con-

(1) Littéralement *dos verts*. C'est le nom donné en Amérique aux assignats de M. Chase. L'usage en a fait un nom générique pour désigner toute espèce d'assignats.

seil. Quand le général Grant fait la sourde oreille, il n'y a pas de porte-voix qui le force d'entendre. Chacun est maître dans son département, et tous ces lambeaux divisés du pouvoir ne cherchent à se rejoindre que pour se dominer. La guerre veut usurper sur l'intérieur, les finances veulent usurper sur les affaires étrangères. Le Congrès est le seul juge avec lequel on compte, parce qu'il faut bien lui demander les lois. C'est lui qui, en rejetant le *gold bill* de M. Chase, a décidé le ministre à la retraite. Et remarquez en passant que, si le système parlementaire de la responsabilité collective des ministres met, comme on le dit, le gouvernement dans les chambres, le système contraire les assujettit plus étroitement encore, dans une république où chacun d'eux se trouve exposé isolément aux coups du despotisme représentatif.

Revenons à M. Chase. Il avait une idée fixe : étouffer la spéculation et faire baisser le cours de l'or. Il croyait qu'il suffisait pour cela de relever par ordonnance le crédit du papier-monnaie, et que les intérêts pouvaient se manier comme des machines. Il proposa donc une loi qui interdît les opérations à découvert, les achats et les ventes fictives qui se résolvent en payement de la différence. Vous jugez si le coup de baguette du ministre a eu le pouvoir magique qu'il en attendait. Dès le lendemain, la spéculation effrayée se concentra dans un petit nombre de mains; elle se poursuivit en secret, sans concurrence, et sur-le-champ cette espèce de monopole éleva l'or de 40 pour 100. Le Congrès voulut retirer le bill. M. Chase insista pour qu'il fût maintenu, et ce fut lui-même qui se retira. Vous savez quelle peine on a eue à lui trouver un successeur. Enfin le sénateur Fessenden, président du comité des finances, s'est laissé vaincre par le vœu de

s collègues et les prières du président. Je ne sais s'il a système, et je souhaite qu'il n'en ait pas d'autre que onnêteté. Il annonce l'intention de recourir aux emunts et aux taxes plutôt qu'au papier-monnaie. Si l'on t s'arrêter, je ne crois pas que le peuple abandonne le pier-monnaie. La banqueroute porterait plutôt sur la tte et sur une réduction du remboursement promis. ngez que le nouvel emprunt récemment voté de cent llions de dollars se négocierait à 30 pour 100 au cours tuel de l'or; mais le papier lui-même peut chavirer ns une panique, et rien alors ne le remettrait à flot. Le ır où la crise l'aurait jeté dans les mains du petit mbre, le peuple ne songerait plus qu'à s'en défaire, et Amérique offrirait doublement au monde le spectacle de « hideuse banqueroute ».

Quand je vous disais qu'on la voyait venir sans crainte que les ressources étaient assez grandes pour que la hesse privée pût braver la ruine publique, j'exagérais ıvulnérabilité financière de ce grand pays. J'entends rler de misères que je n'avais pas soupçonnées sous ır apparence de prospérité. Sans parler des fortunes e la guerre civile a directement atteintes, il y a des nilles dont l'épargne est anéantie. La richesse comerciale est gravement ébranlée : elle tomberait dès la emière secousse; mais il restera toujours des fondans, des matériaux préparés, et surtout un ouvrier fort, génieux, persévérant, qui ne se laisse pas décourager. agriculture demeurera florissante, l'industrie active, la e abondante et facile pour le travailleur. Quant au capi- englouti dans le désastre des grandes maisons comerciales, l'Amérique, pour en tenir lieu, demanderait ıe nouvelle mise de fonds à l'Europe. Une terre fertile devient pas inculte parce qu'un orage a détruit une

récolte ou un incendie brûlé la maison de ferme. L'Amérique a ceci de remarquable, que son avenir matériel ne dépend pas des hommes et qu'elle puise en elle-même sa prospérité. Elle peut changer de mains, changer d'institutions, se morceler en plusieurs peuples, cesser d'être le grand et heureux pays qui s'offre en exemple au monde; ce sera toujours une terre qui appellera les hommes et qui aura pour elle l'avenir.

7 juillet.

J'ai vu le grand asile municipal de l'île Randall, où la ville élève gratuitement huit cents enfants pauvres ou abandonnés; puis les prisons, les hôpitaux, la maison de refuge. Mon guide était M. Isaac Bell, le secrétaire et le membre le plus actif du comité directeur. Un bateau à vapeur attaché à l'établissement nous attendait aux environs de la 30e rue. Nous y montâmes, M. Bell, quelques religieuses françaises bien reconnaissables sous leurs habits de ville, moi-même enfin, et derrière nous, à distance respectueuse, une foule de pauvres gens qui allaient faire visite aux habitants de l'asile, de la prison ou de l'hôpital.

Chemin faisant, notre hôte nous expliquait le mécanisme de l'institution. La commission dont il fait partie et qui dirige à la fois tous les établissements charitables et pénitentiaires de la ville, se compose de quatre membres aux appointements de trois mille dollars. Autrefois elle sortait directement du vote populaire : nommés par le suffrage universel, les commissaires se trouvaient quasi indépendants du maire et des autres pouvoirs municipaux. L'élection leur confiait un pouvoir isolé, dont per-

sonne ne surveillait l'usage. Sans comptes à rendre, maîtres de tout faire, nommant, destituant leurs subalternes, ils usaient largement des commodités de l'arbitraire; puis, leur terme expiré, devenaient les esclaves de la popularité. Cette administration n'avait ni le contrôle qui corrige, ni la durée qui fortifie. Aujourd'hui les commissaires ont encore la haute main sur l'institution, mais le corps municipal les nomme et les surveille. Cette réforme laisse l'autorité où elle doit être, en l'assujettissant à une responsabilité sévère. L'expérience est décisive : que ne l'applique-t-on à toute l'administration municipale? Pour la réformer, il suffit d'un peu plus de cette hiérarchie qui lui manque, d'un peu moins de cette simplicité de mécanisme qui semble plaire si fort aux démocraties. Qu'une fois une direction suprême se substitue à l'exercice anarchique de plusieurs pouvoirs isolés et parallèles, que le peuple se contente d'être le maître sans choisir directement tous ceux qui le servent, et ce n'est certes pas la liberté qui en souffrira.

La ville et le comté de New-York, — car le comté et la municipalité s'y confondent, — a rassemblé toutes ses entreprises charitables sous la direction de ce comité. Dans un grand État, les mêmes hommes ne pourraient mener de front les détails et l'ensemble; c'est l'avantage des petites sociétés qu'elles n'éloignent pas la tête qui dirige du bras qui exécute. M. Bell visite deux fois par semaine tous les établissements commis à sa garde. Le principal, celui qui fait l'orgueil de ses directeurs et de la ville, est situé sur la rivière de l'est, en face de Long-Island, sur deux îles riantes incessamment égayées par le mouvement des navires. Nous débarquons à l'île Randall, en face d'une petite armée de cent cinquante garçons, que nous passons en revue avec tous les hon-

neurs militaires. Propres, gais, bien portants, on ne les caserne pas dans une cour étouffée, on ne les accable pas de travail et de fatigue. Ils ont l'île entière pour s'ébattre. Ils vivent par troupes choisies dans de jolis *cottages* aux larges fenêtres, aux planchers blancs et polis, entourés de galeries couvertes. Les plus grands s'occupent de travaux agricoles; les plus petits restent dans la *nursery* et jouent sous la surveillance des *matrones*. L'école les reçoit chaque jour pendant un nombre d'heures qui varie suivant leur âge. On leur apprend à lire, à écrire, à calculer, à chanter; on leur fait même un cours d'histoire et de politique qui commence à la révolution, finit à la guerre civile, et où ces deux grands événements sont sans cesse et patriotiquement rapprochés. Un Français s'étonne toujours de voir des petites filles de dix ans parler politique et expliquer la constitution. Cela paraît indispensable en Amérique, car si les hommes y font les affaires publiques, ce sont les femmes qui les enseignent. En entrant dans la grande salle de l'école, nous cherchâmes vainement la figure d'un homme : une femme tenait le piano et conduisait le chant. Des femmes assises près d'elle semblaient être les docteurs de l'université enfantine. Toutes les petites têtes blondes, encadrées dans leurs tabliers blancs, fixaient avidement les yeux sur l'estrade où nos seigneuries venaient de paraître, et après la formalité des trois *hurrahs* obligatoires tout retomba dans un profond silence. Alors on entonna le *God save the Queen*, puis l'air national américain; enfin un jeune garçon décoré de l'épaulette, un des chefs de l'armée qui venait de manœuvrer devant nous, monta sur une sorte de tribune, et nous adressa un compliment en forme de discours. Un second récita une pièce de vers; puis deux petites filles vêtues de blanc, représentant

l'une l'Amérique, l'autre la France, s'avancèrent leurs drapeaux à la main et nous dirent un dialogue politique sur les causes de la rébellion. Elles conclurent par un vœu patriotique qui fut vivement applaudi, et nous sortîmes comme nous étions entrés, au bruit des *hurrahs* et des *cheers*.

C'était le plus joyeux de notre visite. On nous mena ensuite à l'hôpital, où les petits malades succombent plus souvent qu'ils ne guérissent, exténués qu'ils sont d'avance par la misère et les privations. Les uns, pâles et silencieux, mouraient sans plainte; les autres, convalescents, nous souriaient d'un air étonné, et essayaient quelques petits jeux pour charmer leurs longues heures d'ennui. Il m'a paru que l'insouciance enfantine recevait quelque atteinte de ce continuel voisinage de la mort.

Il y a dans l'île un grand nombre d'enfants rachitiques : ce sont ceux que leurs parents abandonnent le plus volontiers à la charité publique. Il y a aussi beaucoup d'idiots et de fous. Rien n'est plus triste que le riant cottage qui leur sert de demeure. Là une sorte de singe à tête d'oiseau est venu nous tendre la main, et, les yeux stupidement fixés sur les nôtres, répondre à nos questions par des grimaces. Un pauvre enfant mince et frêle, à tête énorme et pleine d'eau, penchait son cou faible et ouvrait à peine ses yeux appesantis, tandis que son bras tremblant étendait vers nous sa main crispée. Quelle vie que celle des malheureuses qui leur servent de mères! quels regards tristes! quels visages abattus! L'intérêt n'explique pas cette abnégation. On ne saurait voir figures plus douces, plus honnêtes, sollicitude plus attentive et plus simple, enfin plus grand amour de l'ordre et de la propreté que chez ces *teachers*, ces *nurses*, qui pourtant font profit de leur métier. L'éducation est ici,

pour beaucoup de femmes sans famille, à la fois une ressource honnête et un apostolat. Les directeurs ne font entre elles aucune distinction de croyance ; les ministres de tous les cultes trouvent la porte ouverte à toute heure ; ils célèbrent tour à tour leur service devant leurs fidèles. Si un abus se produit, l'administration ne prend parti pour personne : elle renvoie la plainte au supérieur du coupable, et ne demande que ce qu'elle donne à tous, l'ordre et la tolérance.

Les enfants de l'île sont au nombre d'environ huit cents. Tous sont admis ; mais on se montre sévère pour les parents qui les réclament : on exige des preuves de leurs ressources et des témoignages de leur moralité. Trois mois, c'est le temps le plus court que les enfants puissent passer dans l'asile. On n'a pas voulu qu'il fût une hôtellerie gratuite où les parents les déposassent pour un jour. La plupart du reste n'ont pas de famille et sont vraiment les enfants de la ville. On en envoie chaque année un grand nombre en apprentissage chez des artisans ou en service chez des fermiers. Les parents adoptifs viennent les choisir eux-mêmes, et, pour ne laisser aucun prétexte aux mauvais traitements, la maison leur offre de les reprendre dès qu'ils n'en voudront plus ; elle exige même qu'ils lui soient rendus si le maître ne tient pas ses engagements. Beaucoup de ces abandonnés font fortune. On me racontait l'histoire touchante d'un ancien enfant de l'île qui, adopté par un fermier de l'ouest, avait épousé la fille de son maître, et demandait à son tour à s'y choisir un fils.

Je ne vous parle pas de la maison des fous, située en face de l'asile, sur l'île Blackwell, ni de la *workhouse* ou maison de refuge pour les vieillards et les infirmes, entourée de vastes jardins où ces bonnes gens occupent leur

oisiveté par l'apparence d'un travail inutile, ni de la prison des femmes, qu'on emploie à fabriquer des cigares, ni enfin des prisonniers, voleurs, faussaires et autres condamnés de la justice du comté, que je vis revenir du travail et se jeter sur leur repas du soir comme une bande de loups faméliques, puis rentrer dans leurs donjons fortifiés à double enceinte, derrière des grilles de fer. Depuis la guerre, on fait remise d'une partie de leur peine aux *bons sujets* qui s'enrôlent pour trois ans dans l'armée.

Tous ces établissements n'ont aucune rente, et sont soutenus par des taxes. La dépense est d'environ 500,000 dollars par an, soit 2,500,000 francs. Elle dépend du vote de chaque année, et cependant n'a jamais souffert de la parcimonie des citoyens. C'est que les comptes sont rendus publics. On ne connaît pas en Amérique ce système ingénieux de l'*abonnement* qui fait de l'impôt une sorte de redevance féodale, et du vote de l'impôt une abdication ; on ne croit pas que les taxes, une fois recueillies, soient la propriété des administrateurs. Aussi le principe de la spécialité s'applique-t-il dans les budgets municipaux non-seulement aux dépenses, mais aux taxes elles-mêmes. Il y a l'impôt des rues, l'impôt des écoles, l'impôt des hôpitaux, l'impôt des prisons, tous discutés chaque année et réglés sur les besoins actuels. On donne plus librement quand on sait que l'argent destiné à nourrir les pauvres n'ira pas grossir le traitement d'un maire ou enrichir la demeure d'un préfet.

10 juillet.

Je lis dans un journal un article qui signale assez bien la différence de nos traditions politiques et de celles des Américains. Il s'agit de certaines visites domiciliaires faites à Paris et de notre loi préventive sur les associations, chose incompréhensible pour des Américains. Ils exercent volontiers un acte de violence isolé; mais que l'arbitraire soit ordonné, légalisé, qu'il y ait des règles permanentes qui le font peser constamment sur tout le monde, cela confond leurs idées. Ils ont en revanche des procédés nouveaux et sans façons. Veut-on tuer un journal, on ne lance ni accusation ni décret, on ne recourt pas toujours à la force, car il peut se trouver un gouverneur démocrate, comme M. Seymour, pour traduire en justice l'imitateur hardi du général Dix (1). Voici comment on s'y prend. On dit à la poste : « Vous refuserez de servir ce journal. » L'administration de la poste, qui est républicaine, se prête à la chose, et le journal est tué du coup. Est-ce le gouvernement qui le tue? Non pas; c'est la poste, qui dans son libre arbitre, et par scrupule de conscience, a cessé de prêter son concours à des ennemis de l'État.

Le grand mal de la démocratie américaine n'est pas tant cet arbitraire, toujours rare, contenu d'ailleurs par l'habitude ancienne d'une liberté sans limite, que l'absten-

(1) On sait que le général Dix commandait alors le département militaire dont le siége est à New-York, et usa quelquefois contre la presse des pouvoirs extraordinaires qui lui étaient confiés.

tion des honnêtes gens. Vous vous figuriez peut-être que c'était un fléau inconnu des républiques, et que le tumulte du *self-government* guérissait de cette langueur les classes respectables, mais timorées, qui s'y abandonnent. On conçoit que l'individu appelé de temps en temps à formuler une opinion abstraite et vague par un vote silencieux se dégoûte d'une formalité qu'il regarde comme inutile ; mais dans une démocratie il paraît singulier que les hommes éclairés et influents se tiennent à l'écart des affaires publiques. C'est pourtant un fait avéré, avoué des Américains eux-mêmes : on abandonne la politique aux intrigants et aux subalternes, et l'on se fait une distinction, presque une vertu, de ne pas s'en mêler; de sorte qu'en général, et sauf des exceptions brillantes, elle tombe aux mains d'une classe obscure, sans considération comme sans fortune, et qui s'en fait un métier. Les hommes qui ont un nom et une fortune n'aiment pas, disent-ils, à les compromettre en les livrant aux hasards de la popularité. Les partis changent tous les jours; ce n'est pas le parti qui suit les chefs, ce sont les chefs qu'on traîne à la suite du parti. Cela est possible; mais le secret de leur inaction est bien plutôt cet égoïsme qui se développe toujours au sein des classes parvenues, et qui leur fait redouter avant tout les charges de la liberté.

Vous savez le rôle important du jury dans la justice américaine. Il juge tous les procès, civils et criminels, excepté les questions de loi pure, et les Américains en vantent l'institution comme une des plus sûres garanties de leur liberté. La loi prononce contre les jurés réfractaires une amende de 25 dollars à chaque absence. Eh bien ! l'usage a prévalu de la réduire à 25 dollars payés une fois pour toute la session, et il n'est pas un homme « respectable » à New-York, pas un commerçant, pas

un boutiquier, qui ne s'exempte à ce prix de ses devoirs de citoyen, abandonnant les hautes et solennelles fonctions de juge à de pauvres hères trop heureux de s'en faire un gagne-pain. Le juré n'est plus un citoyen qui exerce un droit public, c'est un corvéable qui se libère à prix d'argent. Ces capitulations sont funestes : elles corrompent les institutions et altèrent la moralité des peuples...

En revanche, il est admirable de voir avec quelle soumission courageuse les Américains acceptent les charges toujours croissantes de la guerre. Quand on songe que les États-Unis n'avaient pas d'armée, ou peu s'en faut, et qu'il font aujourd'hui coup sur coup des levées de deux, trois et quatre cent mille hommes, qu'ils ne payaient rien, ou presque rien, au gouvernement fédéral, et qu'en trois ans ils se sont soumis, sans rien diminuer de leurs charges locales, au plus rude système d'impôts qui fut jamais, on ne peut méconnaître leur grand esprit d'ordre et de ténacité. C'est peut-être le seul pays au monde qui eût assez d'empire sur lui-même pour improviser si vite ce que d'autres ont mis tant de siècles à fonder. Aujourd'hui l'Américain paye à toute heure, directement ou indirectement, pour tous les actes de sa vie; il ne peut faire un pas sans laisser quelques flocons de sa laine aux mains de l'État : impôts fonciers et mobiliers, sur la consommation et sur le revenu, sur les échanges et sur le luxe, toutes les inventions fiscales de l'Europe sont adoptées à la fois. La viande paye, le vin paye, et l'eau-de-vie, et le sucre, et l'huile, et le tabac, et le sel, et le papier, et l'habit que vous portez, et le piano qui est dans votre salon, et le cheval qui est dans votre écurie, tous les produits du sol, tous les produits des manufactures sauf le pain et les journaux. Les douanes frappent

l'importation et l'exportation indistinctement. Le timbre est imposé au moindre contrat, au moindre billet, à la moindre signature ou quittance, et sous peine de nullité, pour toute somme au-dessus de 10 dollars. Il atteint jusqu'aux petites transactions qui se font de la main à la main : une bouteille d'encre, un pain de savon, un paquet de plumes, une boite d'allumettes, payent le timbre. Et ce n'est pas tout : le gouvernement, qui puise à toute heure et sous tous les prétextes dans votre bourse, vous exploite encore en grand par cette dîme appelée l'impôt du revenu, qui vient d'être portée de 3 à 8 pour 100, augmentée d'un tribut supplémentaire de 5 pour 100 sous le nom d'impôt rétrospectif et de complément des années dernières, et aggravée par l'obligation de payer double taxe pour les citoyens qui vivent à l'étranger. Ajoutez-y les charges locales, municipales, les impôts des États, l'entretien des villes; souvenez-vous enfin que toutes les taxes réunies n'arrivent pas à payer la moitié de la dépense, et vous serez comme moi épouvanté. C'en serait assez pour lasser un peuple éprouvé au joug, à plus forte raison une nation neuve, qui semblait tenir à ses immunités pécuniaires comme à une part de sa liberté...

J'arrive de Long-Island, où j'ai passé un jour à la campagne chez le consul général de France, M. Gauldrée-Boilleau, qui joint à l'hospitalité américaine tout l'agrément de l'esprit français. Je connais peu de conversations aussi nourries et aussi variées que la sienne. Ancien élève de l'École polytechnique et de l'École des Mines, il porte en toutes choses cet esprit absolu, ce goût de rigueur et de certitude qui distingue les mathématiciens. D'ailleurs ses idées sont larges et indépendantes. Il a parcouru la Chine, l'Inde, la Sibérie, l'Europe entière, et durant tous ses voyages, il n'a cessé d'occuper son

esprit de mille choses diverses, d'ethnologie, de philologie, d'économie politique, cherchant à toutes les questions une solution sur les lieux mêmes où se trouvent les témoins et les preuves. Il connaît surtout dans ses moindres détails cette Amérique où il a vécu presque une moitié de sa vie, et qui est comme son pays adoptif. Vous concevez quel plaisir et quel profit j'ai à l'entendre.

12 juillet.

Si j'étais resté à Washington, j'y aurais été enfermé par l'ennemi. Si je m'étais arrêté à Baltimore, le gouverneur m'aurait, comme les autres, mis à contribution pour les travaux de la défense. L'incursion dont les confédérés menaçaient la frontière a pénétré jusqu'au cœur du Maryland. Il était curieux de suivre le progrès de la nouvelle et de voir l'incrédulité lâcher pied peu à peu. Washington était si loin de se croire en danger, qu'on y attendait la dernière bataille qui devait faire tomber Richmond. On glorifiait le général Grant, sa prudence hardie, ses inventions napoléoniennes, sa campagne semblable à celle d'Austerlitz. Il courait des bruits de victoire chaque matin. Trois fois Petersburg fut pris par la renommée; trois fois on apprit que cette place « si misérablement défendue » tenait bon contre toute l'armée. On s'en consolait en disant que Petersburg était la clef de Richmond. Cependant le général Sherman se laissait battre dans l'Ouest; le lendemain venait la revanche obligée. Grant aussi « changeait de base » avec de grandes pertes. Était-ce victoire ou défaite? C'était un « mouvement, » disait la dépêche, mot de mauvais augure dans les rap-

ports officiels. N'importe, la confiance publique n'était pas ébranlée. Le 4 juillet, jour anniversaire de l'indépendance, on avait distribué aux soldats plusieurs millions de pommes de terre, navets et oignons, et « les garçons avaient eu une joyeuse journée. » L'attention s'était détournée de la guerre, et les variations de l'or absorbaient de nouveau tous les esprits, quand soudain la bombe éclate. Les rebelles ont franchi le Potomac, tourné la capitale; le président appelle aux armes les milices des États de New-York et de Pensylvanie. Que croire? Il y a ici comme ailleurs des spéculateurs haut placés qui tiennent le sac aux nouvelles. Le bruit est nié, la proclamation du président démentie; l'invasion n'est qu'une ruse de guerre; les confédérés, qui étaient vingt mille il y a une heure, sont à présent quelques centaines, une troupe de pillards qui prendra peur à la première vue du drapeau fédéral. New-York, un instant troublé, se rassure.

Le lendemain, c'était bien pis : Baltimore menacée, Baltimore, la ville sudiste, qui peut-être ne résistera pas. Stupéfaction, puis incrédulité nouvelle. — Les rebelles coupent les chemins de fer. Ils n'oseront détruire celui de Washington... Ils l'ont détruit, la capitale est bloquée; ils ont battu le général Wallace, ils sont maintenant quarante mille hommes. Ils ont franchi le Potomac sans qu'on se doutât de leur approche; ils dévastent le Maryland sans résistance. Les villes effrayées se replient sur elles-mêmes. Washington, Baltimore regorgent de familles fugitives; Philadelphie elle-même a tremblé. Nul n'espère plus de salut que dans l'arrivée du général Tyler, détaché de l'armée de Grant au premier bruit de l'expédition.

Ici tout est calme. L'étranger qui débarque ne se doute

pas de la gravité des événements. On attend les nouvelles avec impatience, mais sans tumulte; l'intérêt personnel poursuit son règne tranquille. On s'aborde, on se raconte les bruits incertains; puis chacun s'en retourne à son bureau ou à sa boutique. Ces grands coups de théâtre n'excitent plus ni alarme ni chagrin; on en a tant vu qu'on y est accoutumé.

Ce n'est pas que les Américains manquent de patriotisme; ils sont persévérants et obstinés. Ils engloutiront dans cette guerre l'épargne du passé et le gain de l'avenir. Ils se ruineront pour payer des mercenaires, mais ils protesteront contre la conscription; ils consentiront sans peine à creuser le gouffre de la dette, de la banqueroute peut-être, mais ils ne s'indigneront pas si l'ennemi insulte le territoire et dévaste les États voisins. Enfin ils n'ont rien de commun avec ce peuple de badauds aimables, toujours prêts à regarder la première mouche qui vole et à s'en faire un prétexte de trouble et d'oisiveté. La mouche est une montagne qui menace de les écraser. L'anxiété règne au fond des esprits, mais on vaque aux affaires avec tout le sang-froid accoutumé...

La justice de la cause fédérale est trop évidente pour que j'hésite encore à prendre parti. Je me décide enfin à vous faire ma profession de foi. On dit que l'esclavage sert de prétexte à l'ambition du Nord, que son humeur envahissante, sa tyrannie inconstitutionnelle, sont les causes véritables qui ont poussé à l'insurrection les populations désespérées du Sud. On travestit les fédéraux en despotes étrangers, les confédérés en défenseurs de la patrie et de la liberté. Cela n'est pas vrai : l'abolition n'est pas un prétexte; le gouvernement fédéral n'a pas donné l'exemple de la violation des lois. L'exemple est venu des rebelles : tout en se disant les champions de la

constitution déchirée, ils ont été les premiers à y porter les mains. Les causes véritables de la guerre sont l'esclavage, l'antagonisme des deux sociétés rivales, surtout l'ambition des hommes du Sud, qui prétendaient rester les maîtres en dépit de l'opinion publique, et qui ont levé le drapeau de la révolte le jour où la présidence leur a échappé.

Tandis qu'au sud l'esclavage, lié à la propriété foncière, développait au sein des institutions républicaines les défauts de l'aristocratie, au nord il était frappé de mort et de stérilité. Il ne se propageait point parmi les fils des *pèlerins* et des *quakers*, ni dans les contrées peuplées sous leur influence. L'air de la démocratie lui était funeste, la force des choses le repoussait du territoire que lui ouvraient les lois. C'est dans ce sens que l'esclavage est le principe de la guerre. Je ne prétends pas qu'elle se soit engagée sur la question morale et philosophique de l'abolition. Qu'on me montre un peuple ou un parti qui ait combattu pour une idée pure, et chez qui la question de principes n'ait pas touché à une question d'intérêt. L'esclavage a été attaqué d'une part, défendu de l'autre, comme l'allié et pour ainsi dire le symbole de l'aristocratie, comme le seul appui sur lequel elle pût en Amérique se fonder et se maintenir. Je sais des hommes convaincus qui ont dévoué leur vie à l'idée de l'abolition; mais, quand ces hommes-là joueraient un rôle, ils n'en rendraient pas moins service à l'humanité, et l'on ne peut comprendre que l'esclavage compte encore pour ses défenseurs des hommes qui ont foi dans l'Évangile.

Quant au Sud, il a bien raison de l'appeler son *institution sainte* et d'en faire dépendre sa vie. Tout le terrain perdu par l'esclavage est aussitôt envahi par la

démocratie. En revanche, la société sudiste mesure ses conquêtes aux progrès de l'esclavage. Son influence dans le gouvernement de l'Union a toujours dépendu du nombre des États à esclaves. Voilà pourquoi ses chefs ont prétendu à l'indépendance le jour où, la majorité leur manquant, ils n'ont pu prétendre au pouvoir.

On dit que le Nord dépouille le Sud. Où voit-on qu'il ait porté avant la guerre la moindre atteinte aux propriétés? Il ne s'agissait alors ni de confiscation, ni d'affranchissement. La querelle s'est élevée à propos de l'introduction de l'esclavage dans les territoires et de la loi des esclaves fugitifs. Vous savez qu'à côté des États déjà formés il y a des *territoires* soumis à l'autorité fédérale, en attendant qu'ils soient élevés à la dignité d'États. La plupart de ces grands États de l'Ouest, qui pèsent aujourd'hui d'un tel poids dans les destinées de l'Amérique, étaient encore, il y a peu d'années, soumis à ce régime. La question de l'organisation des territoires fut de bonne heure le champ de bataille accoutumé du Nord et du Sud : ils comprenaient l'un et l'autre que de l'avenir des territoires dépendait la prépondérance de la ligue des États à esclaves ou de celle des États libres. Aussi, tandis que le Nord voulait en exclure l'esclavage, le Sud cherchait par tous les moyens à l'y propager. Sous peine de perdre sa majorité compromise, il fallait bien qu'il inoculât son mal aux territoires et prît la tutelle de cette pépinière d'États futurs. La guerre civile qui désola le Kansas il y a peu d'années ne fut qu'un effort impuissant du Sud pour arracher ce sol libre aux émigrants du Nord. Longtemps avant l'élection présidentielle, les esclavagistes avaient menacé de s'insurger si elle tournait contre eux.

La loi des esclaves fugitifs était l'autre condition de

leur fidélité. Je n'hésite pas à dire qu'elle était une honte pour le gouvernement fédéral. Les gens du Sud se plaignent qu'on leur a fait la loi ; ce qui est vrai, c'est qu'ils ont voulu la faire aux autres, et que les autres ont résisté. Du jour où ils ont cessé d'être une majorité oppressive, ils sont devenus une minorité rebelle, et leurs théories constitutionnelles ont changé au gré de leurs prétentions. Vous vous figuriez peut-être qu'un pouvoir central, reconnu par des gouvernements locaux, était souverain dans la limite de ses attributions légales : défaites-vous de cette erreur anti-libérale ; les gens du Sud ont changé tout cela. Ils ont découvert que les fondateurs de l'Union ont fait la constitution pour être violée, le pouvoir souverain pour être mis à la discrétion des États, le lien national pour être rompu sans forme de procès. Ils ont tourmenté les articles de la constitution pour en tirer la théorie démocratique des *states-rights* : on a décidé que l'Union n'était pas la souveraine, mais la servante des États ; puis de cette doctrine commode on a déduit toute une série de principes qui ne tendent à rien moins qu'à annuler le gouvernement.

Les États, disait-on, sont indépendants et souverains ; ils peuvent, à leur gré, se séparer de l'Union fédérale, et *nullifier* les lois du congrès. En revanche, le pouvoir fédéral est tenu de leur venir en aide chaque fois qu'ils ont besoin de son appui. En cas d'invasion étrangère, par exemple, si les États restent fidèles, l'Union est tenue de les défendre ; si, au contraire, ils ont appelé l'ennemi, il faut bien qu'elle s'y résigne. Elle repose sur un contrat dont voici le sens : le gouvernement doit tout aux États, et ceux-ci ne lui doivent rien.

Que dit pourtant la constitution ? — « Le gouvernement fédéral exécute les lois de l'Union, réprime les in-

surrections... repousse les invasions. — Aucun État n'entrera dans aucune ligue, alliance, ni confédération, ne donnera de lettres de marque et de prise, ne frappera monnaie, n'émettra de billets de crédit, » — en un mot, ne fera acte de nation séparée et souveraine. Les démocrates répondent que, la souveraineté des États étant antérieure à celle de l'Union, le pacte fédéral est non avenu dès qu'il leur plaît de le rompre. — Mais la Louisiane achetée à la France, la Floride achetée à l'Espagne avec l'argent de l'Union, mais tous ces États de l'Ouest élevés dans la tutelle du gouvernement fédéral, et qui ont pour ainsi dire reçu de ses mains leurs chartes de liberté, sont-ils donc nés indépendants et souverains? — Et quand même l'Union nationale ne serait qu'une alliance fédérative, un traité fait entre des nations étrangères pour la gestion et la défense des intérêts communs, au moins faudrait-il y rester fidèle, et n'en pas rompre les engagements d'un jour à l'autre au nom du bon plaisir.

On reproche au Nord les mesures extrêmes prises depuis la guerre. Quelques-unes peuvent être regrettées; mais elles sont la conséquence naturelle de l'état de guerre et le châtiment de la rébellion. Le Sud n'avait pas tant de scrupules lorsqu'en pleine paix il préparait traîtreusement la révolte, lorsque ses chefs, ministres du gouvernement qu'ils voulaient détruire, usaient de leur pouvoir pour dérober à l'Union son argent, ses vaisseaux, ses munitions, et pour remplir des dépouilles du Nord les ports et les arsenaux des États insurgés.

Ce qui leur fait honneur, c'est l'énergie de leur résistance. Il y a de l'héroïsme dans cette obstination d'un petit peuple qui, depuis deux ans, bloqué, envahi, décimé, trouve des ressources, fait face aux forces immenses de

l'Union, et qui hier encore, serré dans sa dernière enceinte, osait reporter la guerre sur le territoire ennemi.

Mais peut-on faire aux hommes du Nord un devoir de renoncer à leur bon droit, à leur prospérité, à leur grandeur nationale, pour faire grâce à des gens qui la refusent? La charité qui se dépouille et tend la joue droite après la joue gauche n'est point une vertu politique. La grâce, d'ailleurs, est offerte comme prix du retour à l'Union, et l'on ne prétend pas sans doute qu'elle soit donnée sans condition. La société du Sud travaille elle-même à se détruire. Elle a poussé la guerre au point qu'aujourd'hui elle se consume et se nivelle par sa résistance. Si le Nord en profite et s'établit dans sa conquête, c'est le Sud lui-même qui l'aura voulu.

14 juillet.

Les rebelles gagnent du terrain; ils pillent les villages, brûlent les ponts du chemin de fer, arrêtent les trains, dévalisent les voyageurs, fusillent les employés, détruisent le télégraphe. La maison du gouverneur Bradford du Maryland a été brûlée, et sa femme chassée de chez elle. On dit que l'ennemi en veut surtout aux montres, aux bijoux et à l'argent. De temps en temps il court des bruits sinistres; on annonçait hier dans Wall street la prise de Washington; on affirme ce matin qu'un combat a été livré aux portes de la ville. D'autres disent que les rebelles ont pris le chemin du Potomac, emmenant leur butin et un immense convoi de chevaux. Voilà tout : New-York d'ailleurs ne s'est pas ému. Le gouverneur et

le maire, aux appels du gouvernement fédéral qui demandait des troupes, ont répondu par des protestations malveillantes. Là-bas la terreur, ici l'indifférence, nulle part des mesures énergiques. Les milices s'organisent lentement. Cependant l'or baisse jusqu'à 260. Pourquoi? Nul ne le sait. Qui peut rien entendre à cette confusion?

Les rebelles ont au nord beaucoup d'amis et de complices. On se demande même si cette incursion audacieuse n'a pas été guidée par la trahison. On nomme ceux des chefs du parti démocrate qu'on soupçonne d'y avoir trempé. C'est du moins par la connivence passive de ce parti que partout l'incurie est si grande. Le gouvernement fédéral donne des ordres; mais qui les exécute? Ses ennemis, investis par l'élection de toutes les magistratures locales et municipales de New-York. Ainsi s'explique cet étrange et triste spectacle d'un grand peuple impunément insulté par une poignée de malfaiteurs résolus.

L'approche de l'élection est aussi une cause de faiblesse. La campagne présidentielle commence, et chaque jour qui s'écoule enlève quelque chose au pouvoir du magistrat détrôné. La constitution, qui a limité à quatre ans la durée de sa charge et permis néanmoins qu'il fût réélu, le réduit pendant les derniers mois au rôle de suppliant et d'accusé. Le chef de la république devient un candidat qui se prosterne devant l'idole populaire et ne songe plus qu'à mendier des voix. Il y a alors une sorte d'interrègne et de suspension de l'autorité, Les *meetings* et la presse font une guerre brutale au malheureux titulaire de ce gouvernement décapité. On imprime, on débite ouvertement sur son compte des plaisanteries indécentes, de grossiers libelles. Il suffit d'en citer les titres : *Lincolniana, les Farces du père Abe, l'Honneur du vieux*

Abe, Abe faux monnayeur, Abraham Africanus Ier ou les Mystères de la Maison-Blanche. D'autres prennent l'air indigné, et l'accusent sérieusement d'être un parjure, un meurtrier, un traître. On ne respecte même pas sa vie privée. Et c'est le même homme qui est investi par la loi martiale de pouvoirs presque illimités !

Cette crise est toujours dangereuse dans les républiques où à jour fixe l'existence même du gouvernement est mise en question. Les partis s'agitent, se combattent, s'absorbent dans leurs ambitions rivales, et pendant ce temps le bien public est oublié. La nation, divisée en plusieurs camps ennemis, néglige jusqu'au soin de sa défense; il peut même arriver que les partis voient des alliés dans l'ennemi public, et qu'ils se réjouissent de ses victoires comme d'autant de chances de succès. Je ne parle pas des démocrates, qui sont trop souvent les secrets amis du Sud; je connais de zélés partisans de l'Union, des abolitionistes radicaux, qui se consolent des derniers désastres en songeant qu'ils peuvent chasser Lincoln de la présidence et en ouvrir la porte au général Fremont. L'autre soir, dans un *meeting* radical tenu à *Union square*, on s'est plus occupé d'injurier le président que de porter secours à la patrie menacée. L'unique question est de savoir qui sera élu. C'est qu'en vérité la destinée de l'Amérique dépend du choix qu'elle va faire. Jamais élection n'a été si périlleuse, ni division si profonde entre les partis; jamais, par conséquent, la présidence expirante n'a eu plus de causes de faiblesse qu'à l'heure même où se fait sentir le besoin de sa force.

Voilà donc trois partis en présence : les radicaux, les républicains et les démocrates. Qui sera vainqueur? Je

n'affirme rien, et ne veux pas m'exposer au danger d'une fausse prophétie; mais il paraît certain que les radicaux, qui sont l'aile avancée du parti républicain, n'ont aucune chance de succès. Leur candidat préféré est le général Fremont, surnommé le *pathfinder* ou le trouveur de chemins, à la suite d'une exploration des montagnes Rocheuses, et qui fut en 1856 candidat du parti républicain contre M. Buchanan. M. Fremont, qui est le représentant des maximes de la centralisation européenne, est regardé ici comme un révolutionnaire; car, soit dit en passant, le radicalisme est européen en Amérique, s'il est américain en Europe. Il a de nombreux partisans dans les populations allemandes de l'Ouest, récemment venues de la mère patrie, et plus sensibles aux idées absolues qu'aux prudences de la politique. M. Chase, qui est l'autre candidat possible des abolitionistes et qui certainement vise à la présidence, convient peut-être mieux à une fraction plus ancienne et plus nationale du parti. Dans tous les cas, ces candidatures radicales ne sont bonnes qu'à servir les démocrates en divisant à leur profit le grand parti républicain.

Les démocrates sont en théorie les partisans des *states-rights*. Ils doutent de la justice de la guerre, inclinent à l'indépendance des États rebelles, et recommandent la paix avant tout. Ils ont pour chefs les hommes les plus influents et les plus riches des villes, pour armée la plèbe irlandaise, et pour alliées les populations des États déjà reconquis. On les distinguait jadis en démocrates de la paix et démocrates de la guerre (*peace democrats* et *war democrats*). Ces derniers, qui ne poussaient pas jusqu'au mépris de l'Union la vénération des *states-rights*, se confondent presque avec les républicains. Les *peace democrats*, au contraire, se rapprochent

du Sud, et la paix quand même devient de plus en plus leur politique. En réalité, beaucoup de démocrates sont des sudistes égarés dans le Nord et obligés de servir la cause d'une majorité qu'ils détestent. Ils affectent d'être dévoués à l'Union; mais leur joie éclate lorsqu'ils disent: « Nous sommes battus. » Craignant d'avouer leurs sympathies, ils récriminent sans dire précisément quelle politique ils veulent suivre. Aussi leur a-t-on donné le nom d'un serpent venimeux qui mord sans bruit, le *cop perhead*.

A vrai dire, les démocrates n'ont pas encore de candidats. On se répète le nom du général Mac Clellan comme celui du Messie inconnu qui doit surgir à la dernière heure; mais ce candidat représente imparfaitement les démocrates, et rien mieux que ce choix timide ne dénote leur faiblesse. Quand le général partagerait leurs secrètes pensées et ne serait pas sincèrement dévoué à l'Union, pour laquelle il a combattu, sa situation, son passé, son opinion, déclarée hier encore à West-Point dans un discours officiel, lui interdiraient de consentir au démembrement de son pays. Il faut dire qu'il s'est exprimé avec une réserve qui ressemble à de l'indécision. Dans ce pays où l'on parle si haut et si fort, il semble avoir pris à tâche d'envelopper d'ornements littéraires une pensée fort ambiguë. Il fait plutôt la critique du passé que le plan de l'avenir, et l'on ne sait en définitive s'il veut la paix ou la guerre. Ce n'est pas là le langage d'un chef de parti, qui doit avant tout formuler nettement son programme, et de qui l'on exige bien moins des vues impartiales qu'une politique positive. Du reste, le « jeune général » paraît être singulièrement délaissé de la faveur populaire, et sa fortune a déjà bien pâli depuis le temps où on l'appelait « le Napoléon de l'Amérique. » On lui

conteste à présent jusqu'à ses talents militaires, tant l'Amérique est le pays des étoiles filantes et des brillants météores soudainement éclipsés!

Je ne crois pas au succès des démocrates; leurs manœuvres occultes ne peuvent que leur nuire. Le pouvoir, dans un pays libre, n'est pas le prix des conspirations: on y arrive tête haute et visière levée. C'est donc, selon toute apparence, le président Abraham Lincoln qui sera réélu. Quand un peuple a déjà dépensé 10 milliards et 500,000 hommes, il n'est pas naturel qu'il abandonne la partie à l'heure où elle va devenir décisive et le payer de ses sacrifices. Les Américains ont trop de bon sens pour ne pas comprendre que la crise présidentielle est par elle-même un assez grand trouble, et que tout changement les affaiblirait. N'eussent-ils pour président qu'un soliveau, le plus sage serait de le garder jusqu'au bout de la guerre et de s'en remettre à ses ministres; mais M. Lincoln a su remplir quatre ans avec dignité la tâche difficile du gouvernement; il appartient à ce parti de l'abolition modérée qui est le plus en faveur; il représente mieux que personne la politique de la guerre et le principe de l'Union. Peu importe aux Américains le ridicule injuste qu'on s'est plu à jeter sur celui qui les représente devant les nations du monde. Ils choisiront l'homme le plus capable, ou de poursuivre l'œuvre commencée, ou d'y renoncer honorablement, si elle échoue.

15 juillet.

Les rebelles, dont on avait fort exagéré le nombre, ont enfin quitté le Maryland après une attaque simulée sur Washington; on s'est mis à leur poursuite. Ils se re-

tirent avec un ample butin de chevaux, de bétail et de vivres. En définitive, ils ont réussi; ils sont venus en maraudeurs et s'en retournent en conquérants. Les journaux d'ici chantent victoire : ils sont contents à bon marché.

CHAPITRE IV

SARATOGA. LA VIE DES EAUX

Une levée de 500,000 hommes; la chasse au soldat; les primes; la conscription. — Mécontentement des démocrates; troubles à Newark; le Sud *conservateur*. — L'Hudson; les monts Cauterskill; un incendie de forêts. — Saratoga, le Vichy de l'Amérique; l'United States hôtel; la vie de campagne à l'américaine. — Un concert; un bal; la flirtation; la foire aux mariages; vanités aristocratiques. — Le lac Champlain; un village agricole; le lac George, Glen's falls.

New-York, 19 juillet.

Le président des États-Unis vient de faire un nouvel appel aux armes de cinq cent mille hommes. Si dans le délai de cinquante jours, les États n'ont point fourni leur contingent, la conscription remplira les cadres. Or il n'est rien que les Américains redoutent plus que la conscription : elle répugne à leurs mœurs, elle blesse leurs principes, elle touche à ce qu'ils ont de plus sensible et de plus obstiné. De tous ceux que le sort désigne, il en est bien peu qui ne se rachètent. La conscription, même ainsi transformée, reste encore un objet d'horreur. Le gouvernement fixe le contingent des États; ceux-ci le répartissent entre les localités : alors commence la chasse au soldat. Les États empruntent, les municipalités s'im-

6

posent, les souscriptions affluent, le gouvernement fédéral lui-même offre une prime fixe de deux cents dollars par homme. Comme toute chose nouvelle et improvisée, ce système de recrutement est loin d'être sans défaut. Ainsi l'État pourvoit au remplacement des conscrits qui se libèrent, et bien qu'on ne puisse l'accuser d'en faire un commerce déshonnête, puisque le prix de l'exonération est inférieur à la prime de l'engagement, son intervention en cette matière l'expose toujours à des soupçons fâcheux. Les exonérations ont d'ailleurs un caractère provisoire qui ne laisse aucune sécurité. Le citoyen qui s'exonère ne se rachète pas pour l'avenir; il n'échappe pas aux chances des tirages futurs. Le lendemain du jour où le collecteur a reçu son argent en échange de sa personne, le président peut décréter une levée nouvelle et l'appeler à servir une seconde fois. Il fait donc avec l'État un marché sans garantie qui ressemble à un impôt déguisé. Enfin la règle des exemptions légitimes est loin d'être certaine. A vrai dire, les exemptions sont plutôt des faveurs spéciales que des priviléges légaux, et le désordre est si grand que les démocrates peuvent soutenir, en s'appuyant sur des précédents authentiques, que les milices tout entières des États, c'est-à-dire les trois quarts des citoyens valides, sont exemptées de servir dans les armées de l'Union.

Au commencement de la guerre, l'Amérique avait une armée de citoyens : ses commerçants, ses ouvriers, ses laboureurs s'étaient un beau jour éveillés soldats. Rien de plus beau que ce soulèvement unanime, rien de plus fort, disait-on, que cette armée nationale, composée d'hommes pensants et convaincus. Au premier choc, ils furent dispersés; braves, mais étonnés de la résistance, effrayés de la discipline, ils comprirent que la guerre

n'était pas le jeu facile qu'ils avaient songé, et en peu de mois ces héros improvisés étaient rentrés, plus ou moins glorieux, dans leurs foyers. Il fallait pourtant remplir les rangs vides et opposer des hommes à l'ennemi. On eut recours à l'argent, aux primes annoncées à son de trompe, à l'enrôlement des Irlandais, des Allemands, des étrangers. Ce fut la seconde armée, celle qui, renouvelée à grands frais, dure encore aujourd'hui. L'enthousiasme et le goût nouveau des armes avaient fourni pour quelques jours des hommes qui n'étaient pas tous des soldats; l'argent et les promesses ont acheté pour quelques années des mercenaires qui ne sont pas tous des citoyens.

Cependant ce moyen s'use à son tour; le prix du sang s'élève. Le peuple est fatigué. La crainte même de la conscription n'obtient ni les subsides ni les enrôlements accoutumés. C'est alors le tour de l'impôt du sang. Quelques démocrates protestent contre cette mesure, qu'ils disent violente, oppressive et inconstitutionnelle. Elle ne s'en appuie pas moins sur le vote souverain du congrès. Quant à la constitution, savez-vous quelles sont les formalités requises pour l'amender? Il faut que les deux Chambres du Congrès fédéral votent l'amendement à la majorité des deux tiers, puis que les trois quarts des États le ratifient dans leurs législatures séparées; ou bien la législature d'un État propose elle-même l'amendement, qui est alors discuté et voté par une convention nationale extraordinaire. Il semble que les fondateurs de la constitution aient voulu la mettre à l'abri comme l'arche sainte, et lui donner autant que possible le caractère de l'immobilité. Ils ont bien fait; mais ils font bien aussi, ceux qui en temps de guerre civile savent briser la serrure de cette double enceinte et trouver des voies nou-

velles, mieux appropriées aux événements. Il serait vraiment bien commode pour l'ennemi, qui s'en est remis à la dictature, d'avoir un adversaire lié scrupuleusement à la lettre de la loi. On peut murmurer contre la conscription, mais tout homme sincère avoue qu'elle est inévitable. Ceux qui la combattent n'agissent que dans l'intérêt du Sud, et pour obliger à une paix humiliante un gouvernement désarmé.

Au moment où j'écris, j'entends le bruit d'un tambour, et je vois passer dans la rue une bande de recruteurs mêlée de recrues. C'est ainsi qu'ils s'en vont tambourinant à travers la ville, cherchant à faire la boule de neige, mais n'y réussissant guère. Je crois que l'État de New-York devra recourir au tirage. Ce sera peut-être le signe d'une émeute pour les Irlandais et les démocrates.

22 juillet.

Le mécontentement paraît grandir, malgré les homélies patriotiques des journaux républicains. Le *Times* et la *Tribune* exhortent les citoyens, vieux et jeunes, les femmes elles-mêmes, à grossir l'armée. S'ils sont riches, qu'ils s'y fassent représenter par un, deux ou même trois mercenaires; s'ils sont pauvres, qu'ils se cotisent pour fournir un homme à la patrie. Il n'est pas jusqu'aux volontaires, qui ont déjà donné leur personne, qu'on n'engage à compléter le sacrifice en donnant leur argent. Quant aux journaux démocrates, plusieurs restent silencieux et réservés, n'osant combattre ouvertement la mesure et témoignant de leur sourde hostilité par une résistance de détail; d'autres s'abandonnent à

leurs vivacités habituelles. A ce propos, le général Dix, commandant le département militaire, a sommé l'*attorney general* de poursuivre le *Journal de Newark* pour article injurieux au président des États-Unis. J'avais vu jusqu'ici la répression arbitraire, mais point encore la répression légale de la presse. Cette mesure isolée contient en germe toute une révolution : elle a pour but d'invoquer la justice ordinaire contre des délits que l'arbitraire pouvait seul atteindre. Singulier pays où les législateurs laissent au pouvoir militaire l'initiative des réformes légales, et où tout part d'en bas pour s'établir par l'usage avant d'être sanctionné par les lois !

Newark n'appartient pas à l'État de New-York; comme tous les faubourgs situés à l'ouest de l'Hudson, il fait partie de l'État de New-Jersey, régi par une législation différente. Les cours fédérales, chargées d'appliquer la constitution des États-Unis, ont pu suffire, en temps de paix, à faire respecter dans chaque État l'autorité du gouvernement; mais depuis la guerre, le territoire tout entier de l'Union a été divisé en grands commandements militaires, dont les chefs sont les vrais représentants du pouvoir fédéral. Bien que le général Dix donne aujourd'hui un exemple salutaire, le peuple de New-York en paraît irrité. On s'attendait ce soir à une émeute sur l'autre bord de la rivière. On ne croit pas qu'il se passe beaucoup de semaines avant que le sang coule une seconde fois dans les rues. Les démocrates chauffent le four et espèrent que leurs adversaires tireront les marrons du feu. Tandis que l'administration anonce l'énergique propos de persévérer jusqu'à la soumission du Sud, ils affectent de promettre au peuple une paix facile. Savez-vous à quelles conditions ils *espèrent* obtenir le retour arrogant du Sud à l'Union? Ces conditions ont été procla-

mées l'autre jour par des émissaires confédérés dans une convention tenue à Niagara. Il s'agit de reconnaître la dette confédérée et de l'ajouter à celle du Nord; il s'agit de fortifier l'esclavage en lui donnant des garanties nouvelles; il s'agit en un mot de payer les frais de la rébellion. Ce serait pour arriver à ce beau résultat qu'on aurait fait trois ans de guerre, dépensé plus de dix milliards, troublé le commerce, ébranlé les fortunes privées, violé enfin bon nombre des principes de l'ancienne liberté américaine. Quoi qu'en puissent dire les gens charitables qui se prennent d'indignation à la vue de cette guerre *fratricide*, il faut savoir ce que le mot de paix déguise et comprendre qu'il n'y a plus, à l'heure qu'il est, de salut, d'honneur ni de justice sans l'abaissement de la société du Sud. Il ne s'agit pas, comme se le figurent chez nous des imaginations toutes pleines encore des terreurs de 93, d'élever dans Richmond une guillotine où l'on fasse monter les chefs de l'aristocratie esclavagiste, il s'agit simplement de tenir bon jusqu'à ce que la place assiégée se rende où s'écroule. Je m'indigne chaque fois que j'entends parler de la « grande cause du Sud conservateur. » Le Sud n'est conservateur de rien que de l'esclavage. Le Nord, qu'on appelle révolutionnaire et qui pourrait s'en honorer dans une pareille cause, ne s'est armé que pour défendre la nationalité et la loi. Croyez bien que les hommes du Nord sont les vrais conservateurs, et que cette guerre est pour eux un devoir national; quand bien même ils auraient la pensée d'humilier le drapeau de l'Union devant une minorité rebelle, ils n'en auraient pas le droit.

Nous faisons voile demain pour le Nord. Nous remontons l'Hudson jusqu'à Catskill, une sorte de Righi américain où l'on ne monte point encore en chemin de fer,

et d'où la vue se repose d'habitude sur un océan de nuages.

24 juillet.

J'écris d'une auberge borgne, encombrée de monde, au fond du petit village de Catskill, sur les bords de l'Hudson. Nous sommes assez heureux pour y trouver encore un lit et une chambrette meublée de deux chaises. D'autres couchent dans les corridors; une troupe de dames campe dans le salon. Un incendie nous chasse de la montagne : on aperçoit, à une distance de quatorze milles, tous les sommets embrasés.

Hier matin, nous nous embarquions sur le steamer d'Albany, par un brouillard mélancolique qui laissait voir à peine la silhouette grise des rivages. L'Hudson est une rivière large comme un lac, où la marée remonte bien au-dessus de New-York, bordée de rives tantôt escarpées et montagneuses, tantôt douces et cultivées. Le cyprès et le thuya s'y mêlent aux châtaigniers et aux chênes. Ici la rivière s'élargit, là elle se resserre; — ici la vue pénètre dans des baies agrestes; là elle s'étend sur des ilots de sable ou de roche; tout cela deviné plutôt qu'entrevu à travers la brume opaque qui règne souvent dans les jours d'été. L'Hudson est la grande route du commerce intérieur de l'État de New-York. Le continuel passage des steamers rapides qui descendent d'Albany, la lente et pénible démarche des remorqueurs qui traînent à la fois jusqu'à douze bateaux lourdement chargés, la rencontre de vingt bourgades populeuses, dont plusieurs sont déjà des villes, égayent cette navigation. Ainsi se succèdent West-Point, Newburg, Poughkee-

psie, et enfin Castkill, où de grands *stages* attelés de quatre chevaux nous attendent pour nous conduire à la montagne. La route traverse d'abord une longue plaine ondulée qui s'élève d'étage en étage vers la chaîne abrupte et brisée où la rivière Catskill prend sa source. Ici des vallées fraîches où l'on serpente, là une forêt déserte, plus loin des prairies, des vergers, des terres raboteuses et nouvellement défrichées où la charrue mord avec peine. Grande est la hardiesse américaine qui lance ces lourdes voitures dans ces chemins étroits, escarpés, où l'on glisse sur la roche nue, où les ponts craquent sous les pas des chevaux, où l'on se hisse comme sur une échelle. Cette région est pourtant une des plus anciennement colonisées de l'Amérique. La vallée large et riante qui s'ouvre au pied même de la montagne était habitée il y a deux siècles par les premiers colons hollandais, et le premier village rustique où nous faisons halte dépasse en antiquité les plus grandes cités du nouveau monde.

Ici le Kaatsberg, longtemps voilé par la brume, se dressa subitement en face de nous. Nous gravissions déjà ses flancs abrupts, mais couverts de forêts luxuriantes : érables, chênes, châtaigniers, sycomores, pins du lord avec leurs touffes soyeuses, genévriers avec leur laine crépue, sapins à fines aiguilles, lauriers nains rampant sous les futaies, pressés sur la pente d'une ravine étroite et profonde. Au fond de la gorge, une petite maison de bois est nichée dans une clairière au bord d'un torrent où ruisselle une eau rare. Une claire fontaine jaillit à côté, dans une auge agreste faite d'un tronc d'arbre. Une enseigne grossière porte l'image d'un personnage grotesque, orné d'une longue barbe blanche, qui se tord les bras avec désespoir. C'est le vieux Hollandais Rip Van Winkle, se réveillant de son somme de

vingt années pour trouver le monde bouleversé et méconnaissable. Le lieu n'a rien qui surprenne, mais il est devenu presque historique, depuis que Washington Irving en a fait la scène du plus populaire de ses contes. C'est d'ailleurs une retraite si calme, les grands arbres qui se penchent des flancs de la montagne font à la cabane une coupole de verdure si fraîche, qu'on y éprouve une sensation de sauvagerie délicieuse.

Plus haut, voici les traces de l'incendie : la terre noire, les taillis en cendres, les grandes tiges flétries et tristement penchées, d'épaisses fumées qui traînent dans la forêt. Encore un pas, et voilà l'auberge, vaste maison de bois située sur une esplanade, au bord d'un précipice. De cette terrasse naturelle la vue plonge à vol d'oiseau dans la plaine. Quand le ciel est pur, l'œil plane comme du haut d'un nid d'aigle sur une immense étendue, jusqu'aux montagnes de la Nouvelle-Angleterre, au delà, bien au delà de l'Hudson. Telle on se figure cette montagne de l'Écriture où le démon mena le Seigneur pour lui montrer les royaumes de la terre. Le brouillard nous a dérobé la plaine; mais nous avons joui d'un autre spectacle : les nuées entouraient la montagne d'une ceinture blanche, et, prolongeant le ciel jusque sous nos pieds, nous faisaient croire que nous étions sur un rivage aérien, sur une île merveilleuse flottant dans les espaces. Cependant l'incendie devenait visible et nous enveloppait de toutes parts. Les grands sapins flambaient comme des torches, le vent soulevait des gerbes d'étincelles et des tourbillons de fumée rouge. A mesure que la nuit tombait, ces lueurs sinistres donnaient à la scène plus de magnificence et de terreur.

Nous sommes allés ce matin à la cascade du Cauterskill ou Kaaters-Kill, décrite par Cooper dans son roman des

Pionniers. Il n'y manque absolument que de l'eau; un mince filet ruisselait d'une hauteur de cent vingt pieds. Le South lake, où le cours d'eau prend sa source, est une miniature de lac suisse, un peu marécageux et desséché dans cette saison. On descend aux cascades sous une futaie de sapins sombres, tapissée de lauriers, dont la pente rapide se dérobe à mesure qu'on avance. Un escalier de planches, attaché aux rochers et aux racines, conduit au fond de l'entonnoir, sous la demi-voûte creusée derrière la chute par le travail des eaux. La gorge où le torrent s'enfonce avec un gracieux détour, les montagnes bleues qui ferment l'horizon, la douce et robuste végétation qui recouvre et arrondit les aspérités de ce site sauvage, tout est charmant, sauf une guinguette surmontée du drapeau national, et un flot de promeneurs indiscrets qui font retentir bruyamment les échos.

Il y a de vieilles traditions indiennes qui donnent à cette rivière une singulière origine. Irving raconte que ces montagnes ont été longtemps une région fabuleuse, habitée par des esprits qui dispensaient le soleil et les nuages.

« Il y avait, dit-il, un Manitou qui fréquentait leurs plus sauvages retraites, et prenait un malin plaisir à tourmenter les hommes rouges. Parfois il prenait la forme d'un ours ou d'un cerf, il fatiguait le chasseur égaré parmi les âpres rochers et les fourrés impénétrables, puis disparaissant d'un bond avec un ho! ho! retentissant, le laissait épouvanté sur le bord d'un précipice on d'un torrent furieux. On montre encore la demeure favorite de ce Manitou. C'est un grand rocher dans la région la plus retirée de la montagne, que les lianes fleuries qui y grimpent et les fleurs sauvages qui abondent alentour ont fait nommer Garden-Rock. Près de sa base est un petit lac, hanté par le héron solitaire, où les serpents d'eau se chauffent au soleil sur les feuilles des nénufars qui flottent à la surface. Ce lieu était très-redouté des Indiens, à tel point que le plus

ardi chasseur n'y osait pas suivre le gibier. Une fois, cepenant, un chasseur égaré parvint au Garden-Rock, où il vit ombre de gourdes pendues au branches des arbres. Il en prit ne et l'emporta ; mais dans la précipitation de sa retraite, ayant laissée tomber sur les rochers, il en sortit un fleuve qui entraîna, tourbillonnant au fond des précipices, où il fut mis n pièces, et le fleuve descendit jusqu'à l'Hudson, où il continue e couler encore, n'étant autre que la rivière appelée Kaaterskill. »

Au retour, j'allai voir ce lac dont parle le gracieux conteur. Je le trouvai entouré de flammes ; les broussailles petillaient, le feu courait le long des lianes. Quelques troncs d'arbres n'étaient plus que des charbons embrasés. Le vent s'élevait et soufflait dans la direction de l'auberge. On nous faisait craindre l'incendie pour la nuit prochaine. Nous suivîmes la foule qui s'enfuyait.

Saratoga, 25 juillet.

Figurez-vous un pays plat, sablonneux, insignifiant, un grand village bâti en planches et coupé de longues avenues : c'est Saratoga, lieu d'eaux et de plaisir qui est un peu le Vichy de l'Amérique. A la porte de la gare s'élève une énorme baraque de bois et de briques mêlées : c'est l'*United States hotel*, rendez-vous du monde élégant de Saratoga. Vous entrez par une sorte de porche en madriers dans une cour plantée d'arbres, bordée de deux immenses ailes, fermée d'un côté par le chemin de fer, de l'autre par un vaste bâtiment blanc. Une galerie couverte, où aboutissent d'innombrables escaliers, fait le tour de l'enclos. Au fond s'ouvrent les fenêtres d'une salle à manger colossale et d'un salon encombré de femmes en toilette. Les corridors intérieurs ressemblent

à ceux d'une prison. Les appartements sont misérables, à peine meublés : chaque chambre a des murs blancs peints à la colle, deux chaises de bois et une armoire grossière en planches rudes. C'est au milieu de ce dénûment que s'agite une population parée, désœuvrée, en gilets blancs et en robes de soie. La journée se passe dans le salon, où l'on s'assemble par centaines, où les uns piétinent et les autres s'assoient par groupes. Il s'élève du promenoir un grondement confus de pas et de voix mêlés; c'est comme une basse continue sur laquelle se détache à l'heure des repas un épouvantable cliquetis d'assiettes, de couteaux et de verres. Enfin, pour compléter le vacarme, une bande de musique vient deux fois le jour s'établir sous les arbres et corner des airs de danse avec accompagnement des cloches du chemin de fer et du rugissement des locomotives. Le soir paraissent des robes de bal et quelques rares habits noirs. La musique alors se retire dans une grande salle nue, meublée seulement de chaises de bois, où elle résonne sans repos ni trêve jusqu'à une heure avancée de la nuit. Les hommes se rassemblent au *bar-room* et causent d'affaires; l'hôtel est comme une bourse à l'usage des négociants qui viennent de New-York y passer le dimanche en famille. Enfin c'est le plus affreux pêle-mêle qu'ait encore inventé la civilisation sous prétexte de plaisir. Les Américains appellent cela la *campagne;* cette caserne ouverte au monde entier, cette vie de troupeau entre le bal et la locomotive, leur représentent le bonheur des champs. J'exècre les lieux dits de plaisir où nos mondains vont chercher pendant l'été un lambeau de leur Paris dispersé; ce sont pourtant de véritables retraites champêtres au prix de ce phalanstère où mangent, boivent et dansent en commun, à heures fixes, un millier de créa-

tures humaines. Il appartenait au plus avancé des peuples de perfectionner cette façon moderne de mener la vie élégante en bonne société !

Quant aux femmes, il s'agit pour elles de faire toilette, de faire toilette encore et toujours. Telle demoiselle des plus *lancées* change de chevelure trois fois dans la journée. Toute ville d'eaux est le lieu par excellence de la *flirtation*. Plus d'une de ces élégantes pêchera un mari dans la bagarre. Plus d'un de ces flâneurs fashionables, une fois suffisamment enrichi, regarde s'il ne découvrira pas en eau trouble la perle dont il a préparé l'écrin. C'est une foire aux mariages, où les marchés sont publics. Tant pis pour ceux qui voudraient se dérober aux regards de la foule. Dans ce monde démocratique, on mange à la gamelle, on remue les hommes à pelletées comme des choses, et la société tout entière cuit dans la même marmite.

Je retrouve dans la cohue quelques amis de New-York, gens aimables et distingués qui deviennent mes compagnons habituels. Quant au public, rien de plus aisé que de se mettre à son niveau : il suffit de s'alléger d'un peu de politesse superflue et de mettre sous clef les idées d'art et de littérature. Le négoce et la politique remplissent les conversations, mais non pas cette politique brillante, presque philosophique, à laquelle nous sommes accoutumés. Ici les pensées d'un homme du monde ne s'élèvent guère plus haut que celles d'un homme du peuple : c'est le même bon sens solide, mais un peu terne et sans attrait. Il en est des esprits comme des habits et des maisons : la coupe en est consacrée, la couleur uniforme; si parfois on rencontre une exception à la mode, un essai de pittoresque et d'originalité, on peut compter sur un chef-d'œuvre de mauvais goût. Je compare volontiers

les Américains à leurs machines, qui sont puissantes, mais un peu rudement bâties, excellentes pour produire des objets de qualité ordinaire et de commun usage, mais inapplicables aux imaginations brillantes du luxe européen.

Les mœurs sont en général douces, flegmatiques et faciles. Nul ne se gêne pour son voisin, mais nul ne songe à le molester ni dans sa personne, ni dans ses biens. On a tort de se figurer les Américains comme des hommes durs, dangereux, rapaces, dévorés d'égoïsme, doués à la fois d'un indomptable esprit d'indépendance et d'un farouche instinct d'oppression. Je trouve chez eux plus d'esprit d'ordre et de probité usuelle que je n'en ai vu ailleurs. Je ne connais pas d'autre peuple qui sache si bien obéir sans contrainte à la règle adoptée; peut-être même sous leur rude écorce ne sont-ils que trop dociles. Avez-vous vu de ces hommes qui font étalage de mauvais caractère et mettent leur point d'honneur à se faire redouter? Vous évitez de vous trouver sur leur chemin. Ils vous inspirent pourtant quelque secrète envie. Vous vous dites : Comme ils sont maîtres chez eux! comme ils ignorent la servitude domestique à laquelle sont exposés les gens faibles! Mais le tyran, vu de près, n'est plus qu'un bonhomme débonnaire qui se laisse battre par sa femme, gruger par ses valets et dominer par ses enfants.

27 juillet.

Je vais vous dire le programme de ma journée, qui est celle de tout le monde. Le matin, on se rend à pied à la fontaine pour y boire les eaux, on joue aux boules, on tire au pistolet, on flâne démesurément. A trois heures,

le dîner commence au son de la cloche. La musique entonne sa ritournelle au moment même où les nègres qui nous servent arrivent au pas, en procession, et, sur un signal donné, déposent tous ensemble le dessert sur toutes les tables; puis, si le temps est beau, le monde élégant monte en voiture et va prendre le frais sur les bords du lac. C'est pour beaucoup de ces dames une sorte de devoir, comme le tour quotidien du bois de Boulogne. Plusieurs conduisent elles-mêmes leurs voitures avec leurs cavaliers assis près d'elles. La femme, de sa petite main gantée, tient le fouet, manie les rênes, maîtrise les chevaux fougueux; le *beau* se croise les bras et fait la roue. On va au lac souper et boire dans un café toujours plein de monde. Quelques-uns se promènent sur une miniature de bateau à vapeur qu'on a apporté tout fait des ateliers de Troy. Le site est gracieux, entouré de riantes collines, et l'aspect de l'eau, de la verdure et du ciel est toujours bienvenu.

Cette nuit enfin, il y a bal dans l'hôtel, grand bal annoncé à son de trompe, avec entrée payante pour les hommes, mais libre pour les *ladies*. Vous devinez l'extravagance des toilettes et la bigarrure du public. On voit là des *gentlemen* en cravate rouge, en souliers poudreux, beaux manqués, beaux incomplets et dépareillés, figures de boutiquiers, de paysans, d'aigrefins, de savetiers allemands, de boxeurs galants, qui s'efforcent de briller par le bon goût de leur mise et la bonne grâce de leurs manières. Les femmes, en entrant, font deux ou trois fois le tour de la salle pour étaler leurs oripeaux. Telle jeune fille est habillée à la mode du quartier Breda, telle autre semble attifée de la garde-robe de sa grand'mère : noir et or, bleu et rouge, violet et jaune, on les dirait endimanchées dans la boutique d'un mar-

chand d'habits. Cependant la fête est grave, silencieuse et presque gourmée.

Ceci m'amène à vous parler des jeunes filles américaines et de leurs séductions tant de fois décrites par les voyageurs et les romanciers. On les a si souvent et si librement jugées qu'en vérité je ne dois plus m'en faire scrupule, car elles sont tombées pour ainsi dire dans le domaine public. Les femmes, vous ai-je dit, sont la partie intellectuelle de la société américaine; mais cette qualité devient presque un défaut. Nul n'aime à entendre une grosse voix sortir d'un corps frêle et d'une bouche délicate. Eh bien ! j'éprouve une impression analogue lorsque j'entends une jeune fille disserter politique comme un vieil avocat, parler affaires comme un courtier de commerce. Qu'a-t-elle à s'occuper de balles de coton ou de porc salé? Quand la conversation prend cette pente, il me semble apercevoir sous la robe de gaze le gros soulier d'un marchand forain. Leur science d'ailleurs n'est pas toujours profonde. En Amérique, on n'apprend guère pour apprendre. On se fait à la hâte une pacotille de connaissances qu'on achète, comme les modes, au premier bazar venu; puis on s'embarque dans la vie comme on part pour un voyage, avec tout juste le nécessaire; on est trop pressé pour traîner avec soi les cargaisons lourdes et surperflues.

Les hommes sont pressés de courir après la fortune, — c'est leur métier par tout pays, — les femmes de courir après un mari, affaire sérieuse dans un pays où elles disposent souverainement d'elles-mêmes. Voilà l'occupation constante et le but final de leurs jeunes années. Il est établi qu'on ne les épouse que par inclination; il faut bien qu'elles plaisent. Le prétendant ne s'enquiert pas de la dot, et il est censé ne pas s'informer de l'hé-

ritage. Le père, quand il est riche, fait quelquefois à sa fille un cadeau qui vaut une fortune; mais rien ne l'y oblige, et entre lui et son gendre il n'en est pas question. Les *engagements* durent une, deux, trois années, puis se rompent, puis se reprennent, et les parents en sont souvent les derniers informés. L'homme ne se marie que lorsqu'il a acquis une fortune suffisante pour faire vivre une famille. La femme compte, attend patiemment, ou profite d'une occasion meilleure. C'est elle qui calcule et qui raisonne. Ces mines rieuses, évaporées, cachent souvent des desseins profonds et une tête diplomatique. L'indépendance américaine développe chez les femmes beaucoup de facultés utiles, mais elle nuit un peu à leur prestige. Faut-il s'en indigner? J'aime autant, pour ma part, la chasse au mari cousu d'or que le commerce des grosses dots.

Vous ne sauriez croire combien les Américains sont friands d'aristocratie. Hommes récents eux-mêmes, pour la plupart artisans de leur propre fortune et parvenus depuis une génération à peine, ils ont pour tout ce qui compte quelques années d'existence un respect superstitieux. Leur société est si nouvelle, il y pousse tant de ces champignons de finances qui sont ce qu'on appelle en latin *vulgo concepti*, que leur nuit des temps se fait à cinquante ans en arrière. Aussi quelle vénération pour les familles antédiluviennes qui remontent plus haut que le dix-neuvième siècle! Un Européen titré, fût-il vieux et ruiné, a encore chance de trouver femme en Amérique. On n'a qu'à se laisser faire pour devenir comte ou marquis. A bord de l'*Arabia*, Charles ayant tiré de sa poche une vieille montre qui portait des armes, est devenu pour ses compagnons de route M. le marquis de Q. Moi-même, je suis déjà, pour quelques personnes, *the french count*, le

comte français. Tout ce clinquant d'Europe vaut de l'or chez les démocrates d'Amérique. Cela prouve que l'humanité a partout les mêmes faiblesses. L'esclavage servait de prétexte aux prétentions aristocratiques : il va disparaître; mais les riches d'hier n'en sont pas moins sévères pour ceux d'aujourd'hui. Pour affecter l'aristocratie, ils s'écartent des affaires publiques et se disent partisans du Sud. J'ai vu à Washington un riche démocrate dont la femme est la fille d'un paysan irlandais débarqué, il n'y a pas bien longtemps, sur le quai de New-York, dans les haillons de sa saleté nationale. Elle haussait les épaules en parlant du bûcheron-président. Elle me montrait les nègres avec dégoût. Elle avait tort, car ces pauvres nègres rendent un grand service aux gens d'origine récente qui ont la manie des priviléges de race, et qui se rattrapent de leur extraction très-populaire sur la noblesse universelle de la race blanche. Encore, parmi les gens de couleur, les mulâtres se distinguent-ils soigneusement des nègres, tant l'homme a besoin d'avoir toujours quelqu'un au-dessous de lui. On me raconte à ce propos un mot caractéristique d'une dame pieuse du Sud, appartenant à l'Église méthodiste esclavagiste, car vous savez qu'aux États-Unis toutes les Églises, la catholique comme les autres, se sont scindées sur la question de l'esclavage. On lui demandait pourquoi, dans sa communion, les nègres n'étaient pas admis au prêche, pourquoi il leur était défendu d'apprendre à lire, pourquoi il leur était ordonné de croupir dans l'ignorance naturelle des brutes : « Ah ! dit-elle, c'est que l'Évangile est un livre très-révolutionnaire. » Un pas de plus, et les nègres n'auront plus d'âme.

On m'a montré dans le promenoir divers hommes politiques. Les partis profitent de ce rendez-vous universel

pour tenir des conciliabules. J'ai vu le gouverneur de l'État de New-York, Horatio Seymour, un des candidats possibles des démocrates à la présidence, — le théâtral et excentrique George-Francis Train, qui est le pugiliste habituel et l'enfant terrible du parti, — enfin les deux frères Fernando et Benjamin Wood, de malheureuse renommée, l'un propriétaire du *Daily News* de New-York, l'autre député au congrès, gens redoutés pour leur influence sur le bas peuple irlandais et allemand de la ville, mais suspects à leur parti même, qui n'accepte qu'à regret leur alliance. On dit que le général Mac Clellan est venu lui-même ici passer quelques heures. Ce sont, vous le voyez, les démocrates qui occupent la place; on annonce une prochaine réunion des républicains.

Je me laisse présenter aux hommes de tous les partis. Les Américains ne permettent pas qu'on regarde trop avant dans leurs querelles de famille. Non-seulement ils tolèrent, mais ils exigent même que l'étranger reste neutre. Ils lui demandent un tribut général d'admiration pour l'Amérique : cela fait, il peut serrer tour à tour des mains ennemies sans que jamais aucune d'elles se retire.

29 juillet.

Hier, de grand matin, nous partions pour le lac Champlain. Le chemin de fer nous conduit jusqu'à Whitehall, à l'extrémité du long bras qui s'étend vers le Sud. On entre dans une vallée dont les bords s'élèvent, et dont le fond marécageux semble avoir été couvert par les eaux du lac, puis abandonné à mesure que la rivière Sorel

leur creuse une issue plus profonde. C'est là que nous attend, amarré parmi les roseaux, le *steamer* somptueux de Montréal.

Le lac Champlain, c'est un nom presque fabuleux en Europe, et qui réveille chez tout lecteur des romans de Cooper bien des images et bien des souvenirs. Voilà donc les forêts où le dernier des Mohicans a mené sa vie errante, — où Bas-de-Cuir a déployé ses instincts de chien de chasse et de bête fauve ; c'est là, sur la route du Canada, aux confins du bassin de Saint-Laurent et du bassin de l'Hudson, que se sont livrées tant de batailles sanglantes entre les Français venus du Nord et les rudes colons de la Nouvelle-Angleterre ; c'est, en un mot, le pays légendaire de l'histoire américaine. Il n'est pas indispensable de remonter jusqu'à Homère pour trouver les temps héroïques, les grandes guerres de races, et ce chaos de luttes confuses où se placent les épopées nationales. L'Amérique est à la fois si récente et si vieille que ses origines sont d'hier, et paraissent déjà dans le lointain des temps fabuleux. Tandis que nous cherchons la poésie sur les ruines, elle la trouve dans ses forêts sauvages, à la suite du chasseur solitaire, avant-coureur hardi de la race nouvelle, ou de l'Indien demi-nu dont le wigwam fume près du torrent où flotte son canot d'écorce. Le cadre n'a guère changé : sauf une lisière de forêts détruites, et quelques cabanes dispersées sur leur emplacement calciné, le lac Champlain est encore le même que du temps où s'y rencontraient les tribus des Hurons et des Mohawks, des Algonquins et des Iroquois, et cette ligue redoudable des *Cinq nations* divisée contre elle-même par le zèle de nos missionnaires, plus tard, enfin, les bandes de Français canadiens et d'Anglais des colonies de l'Est, se disputant les solitudes avant

qu'il fût question de mettre en culture un pouce de la terre si chèrement achetée. Ici quelques poignées d'hommes décidèrent de l'avenir d'un continent. Les hommes blancs, à peine campés dans le nouveau monde, semblaient n'y chercher qu'un nouveau champ de bataille; séparés par d'immenses espaces, ils allaient s'entre-tuer dans les déserts avant de peupler l'étroit rivage dont ils avaient pris pompeusement possession. Les Indiens s'entre-tuaient aussi au profit de ceux qui exploitaient leurs haines. Quelquefois, on les jetait sur une colonie, comme des loups altérés de sang. Tapis dans les bois voisins, ils guettaient l'heure du repos, celle de la prière, et se ruaient sur la communauté sans défense, égorgeant, brûlant, mutilant les enfants et les femmes, emmenant des prisonniers réservés à d'affreux supplices. Les Européens alliés à ces bêtes sauvages avaient pris leur férocité. Le fameux Hertel de Rouville mena vingt fois au massacre sa bande de pionniers canadiens. Le gouverneur Frontenac recevait en hommage les scalpes des Anglais tués à Picastaqua. L'historien Bancroft fait un récit douloureux de ces horribles scènes :

« L'expédition des Trois-Rivières, commandée par Hertel, surprit la colonie de Salmon-Falls, et après un combat sanglant, brûla maisons, granges, bestiaux et étables, et fit cinquante-quatre prisonniers, presque tous femmes ou enfants. Les prisonniers furent chargés par les vainqueurs des dépouilles de leurs propres demeures. Robert Rogers, qui rejeta son fardeau, fut attaché à un arbre, et les Indiens firent tout autour un feu de feuilles sèches, ménagé de manière à brûler lentement. Mary Ferguson, une enfant de quinze ans, se mit à pleurer de fatigue, et fut scalpée sur le champ. Mehetabel Godwin s'arrêtait dans la neige pour endormir son nourrisson,

dont les cris eussent provoqué les sauvages. Irrité de sa lenteur, son maître assomma l'enfant contre un arbre, et le pendit aux branches. L'enfant de Mary Plaisted fut jeté dans la rivière pour qu'elle marchât plus vite. »

A Schenectady, soixante personnes, dont dix-sept enfants, furent massacrées ; à Deerfield, cent douze captifs furent traînés sur la neige, à demi nus, en plein hiver, et quel rude hiver que celui de ces contrées ! Le jésuite Charlevoix raconte ces horreurs comme de glorieux triomphes. On s'y préparait par la prière : pendant le massacre d'Oyster River, les femmes et les enfants du village Penobscot de Canibas avaient confessé leurs péchés au jésuite Thury ; le missionnaire et les néophytes avaient établi un rosaire perpétuel, tandis que leurs pères et leurs frères exterminaient les hérétiques. — La religion excitait les instincts de la bête féroce humaine. En même temps elle faisait des martyrs : le franciscain Viel noyé dans un rapide, Anne de Noué qui périt dans les neiges, — Jogues, qui deux fois captif, partait une dernière fois avec ces paroles prophétiques : *Ibo et non redibo* — Daniel surtout, qui tout en lambeaux, parlait encore avec une énergie surhumaine, tantôt menaçant ses meurtriers de la colère divine, tantôt implorant pour eux miséricorde. L'homme blanc, mêlé à la vie barbare, en prenait à la fois la cruauté et l'héroïsme : il était devenu la plus terrible des bêtes de proie.

Le paysage du lac Champlain a un caractère agreste, pastoral et tranquille, qui ne rappelle guère la sauvage grandeur de son histoire. Les forêts couronnent toujours la montagne ; mais à mi-côte commence une zone à moitié défrichée de prairies et de champs cultivés. Le lac, à cette extrémité, large environ comme une rivière, ser-

pente parmi des marais entrecoupés de promontoires qui viennent plonger à pic dans une eau plus profonde. On en rase presque les parois retentissantes, lorsque le lourd vaisseau circule lentement dans ces étroits défilés. Plus loin, le bassin s'élargit, enfermé de toutes parts d'un triple étage de montagnes noyées dans la vapeur blanche et douce de l'atmosphère américaine. Sur leurs flancs pendent des végétations fraîches, gracieuses, ondoyantes, et si touffues qu'elles revêtent les rochers comme une chevelure : ce sont des bouleaux blancs aux guirlandes pleureuses, des mélèzes pâles, des pins du lord fins et soyeux, des sarments de vigne qui retombent en grappes légères, formes frêles, couleurs discrètes et tendres qui mettent la terre en harmonie avec la douceur du ciel. La structure de ces côtes est aussi gracieuse que leur parure; les montagnes ne descendent pas en précipice dans le bassin du lac, mais viennent s'y éteindre en ondulations caressantes. L'œil suit avec ravissement les contours de ces pentes molles, et monte de degrés en degrés jusqu'aux cimes vaporeuses qui dessinent leur profil bleu sur le ciel. Nous faisions cette nonchalante navigation des lacs, si pleine de charme, où l'on va de rive en rive, et où la vue change à chaque mouvement. Quelquefois, mais rarement, une barque aux lourdes voiles rampait près de notre agile navire. C'était une de ces tièdes journées, en même temps voilées et lumineuses, où la campagne reste enveloppée des gazes matinales et semble endormie dans une paix profonde. L'eau grise et pâle ne faisait pas une ride; il s'y traînait seulement de longs rubans de moire blanche. Pas une vague, pas un souffle d'air, pas une cascade bruyante qui réveillât les échos de la montagne : — et nous nous abandonnions nous-mêmes à un *far-niente* silencieux.

Nous prenons terre à *Pell's-Place*, une maison moitié ferme, moitié auberge, isolée à côté des ruines de la forteresse anglaise de Ticonderoga. Ce lieu rappelle aux Américains un des hauts faits de la guerre de l'indépendance. Le 9 mai 1775, Ethan Allen, avec quatre-vingts hommes de l'État de Vermont, surprit la garnison et la força de se rendre tout entière, sans coup férir, avec cent canons. En face de Ticonderoga se dresse Mount-Independence, autre forteresse en ruines; plus bas Fort-Henry, Crown-Point et Carillon, des ruines toujours. Avec ces souvenirs, les traces de l'homme ont reparu. Le lac s'élargit, abaisse ses côtes; plus loin s'ouvre le bassin principal, où l'on navigue parmi de grandes îles en perdant de vue les rivages. C'est la route de Montréal. Quant à nous, nous nous entassons sur d'immenses charrettes à quatre chevaux et nous gravissons les pentes qui séparent le lac Champlain du lac George. Sur le faîte s'étend une prairie parsemée de grands chênes et de bouquets d'arbres isolés à la façon des parcs anglais. Regardez à vos côtés, et vous vous croyez à Windsor ou à Richmond; mais levez les yeux par-dessus la cime des chênes, et vous voyez au nord de hautes montagnes qui semblent fondues dans la blancheur éblouissante du ciel: c'est la chaîne des Adirondaks. Plongez vos regards dans les échappées qui s'ouvrent entre les bouquets de pins et d'érables, et vous voyez à vos pieds d'un côté le lac George, de l'autre le lac Champlain. La guerre est l'ouvrier qui a défriché cette clairière; le sol que nous foulons est plein d'ossements humains. Voici la place où Montcalm avait élevé ses retranchements, où douze mille Américains ou Anglais, commandés par Abercrombie et lord Howe, essayèrent de l'y forcer. Montcalm n'avait que deux mille huit cents Français et quatre cent cin-

quante Canadiens; mais le général anglais, soigneux de sa sûreté, était resté au pied de la colline, dans le hameau dont nous apercevons là-bas les maisons blanches, et quand on le chercha pour rallier la déroute, on ne le trouva nulle part. Lord Howe se fit tuer avec deux mille hommes. Un simple poteau, surmonté d'une brève inscription, est l'unique et modeste monument de ce grand deuil et de ce grand triomphe.

Plus loin, nous traversons un clair torrent qui coule sous des aulnes en un lieu où les Français avaient construit des scieries dès le milieu du siècle dernier. Il s'y est bâti un village où je cherche vainement une chaumière et un paysan. Toutes les cabanes sont proprettes, bordées d'un petit jardin fleuri. Les hommes s'en vont aux champs avec leurs chevaux, leurs machines; les femmes ont un air de dames sous leurs tabliers blancs. Un fermier, assis à la porte de sa grange, fait une grave lecture pour se délasser des travaux de la matinée. Rien de plus frappant que cet air d'aisance et de bien-être. Si l'on excepte les villes, il n'y a pas, à proprement parler, de peuple en Amérique; tout le reste est classe moyenne, c'est-à-dire classe aisée, instruite et régulière. Le paysan n'est pas, comme ailleurs, un prolétaire, c'est un bourgeois qui cultive son propre héritage. Aussi n'y a-t-il qu'une différence de degré et de fortune entre l'humble ouvrier de village et le riche négociant de Fifth-Avenue. Regardez-y de près, et vous verrez comme ils se ressemblent, comme ils se confondent aisément.

C'est la première colonie agricole que je vois en Amérique : les collines n'ont jamais été touchées par la hache, elles gardent leur vêtement sombre. La vallée cependant est riante, semée de prairies et de champs d'avoine. Les enclos sont séparés par des barrières tortueuses de rails

posés les uns sur les autres, semblables à un paravent à demi déployé. Les troupeaux errent dans les pâturages où blanchissent encore les souches déchirées des forêts anciennes. Voici enfin le lac George, ce joyau de l'Amérique, dont on m'a tant parlé.

C'est vraiment une merveille. Les Indiens, dans leur poétique langage, l'appelaient Minnehaha, ou le lac aux doux sourires. Je le retrouve tel qu'ils l'ont laissé, doux, quoique désert, et hospitalier, quoique sauvage. On voudrait s'y construire un nid dans la forêt, un canot sur la rive, et se tailler une miniature de royaume dans son archipel inhabité. J'y vois rassemblé tout ce que Côme, Zurich et Killarney, la Suisse irlandaise, ont de plus délicieux. J'y trouve de plus cette impression vivifiante, ce parfum de sauvagerie qui manque à notre Europe. Les bords sont escarpés, anguleux, puis arrondis à mesure qu'on avance. La forêt qui les enveloppe réunit tout ce que la végétation méridionale a d'énergique, tout ce que les humides contrées du Nord ont de frêle et de gracieux. Les eaux sont d'un bleu tendre, comme celles de Côme ou de Lugano. L'œil se joue dans les détours des anses profondes et se repose doucement sur les plans aériens de la montagne. Sur la plage, solitude éternelle. Deux barques nous accostent au passage : ce sont des pêcheurs qui vivent sur les eaux aussi isolés que le chasseur dans la forêt.

Nous sommes dans la région des îles : il y en a des centaines, des myriades; elles obstruent le passage, elles fourmillent dans le bassin du lac comme autant de bouquets fleuris, parmi lesquels on circule comme à travers une flottille verte. Il y en a de grandes et de montagneuses, puis des îlots dispersés autour comme de petites barques près d'un gros navire : chacun déploie sur sa

crête un panache de pins et de chênes. Nous serpentons dans ce labyrinthe, non sans jeter un regard d'envie sur ces petits continents sauvages, fourrés d'arbousiers et de bouleaux. Vous ne sauriez croire quelle variété, quelle coquetterie charmante ces premiers plans donnent au paysage. Quelquefois deux îles encadrent le tableau de leur verdure sombre, et entre deux, sur l'onde unie, le regard fuit au loin vers des cimes bleues, déjà vêtues de l'ombre du soir. Un peu plus loin, le lac s'ouvre; les collines adoucissent leurs replis sinueux. Les maisons de campagne se multiplient sur la rive; de petites barques pleines de monde sortent des criques ombreuses et nous entourent avec des cris de joie. Enfin un riant village apparaît groupé autour d'un grand édifice, l'hôtel Byron de cet autre lac de Genève. Le soleil se couchait, enveloppé de brume et rouge comme du sang; il se cachait derrière une cime, puis reparaissait au fond d'une vallée, comme s'il eût prolongé son adieu. Il projetait du haut de la montagne une longue traînée d'étincelles de pourpre sur les petites vagues mourantes du lac argenté. Au pied de la côte, à l'ombre des forêts, les eaux avaient une noirceur épaisse en contraste étrange avec le mobile feu-d'artifice qui s'étendait au large jusqu'à nos pieds. De blancs chalets dispersés sur les collines, un clocher debout au sein d'une verdure bocagère et pastorale, des fumées bleues s'élevant dans le ciel pâle et rosé, tel est le doux tableau que nous contemplâmes avant de dire adieu, pour jamais sans doute, au *lac des eaux souriantes*...

Le village moderne de Caldwell s'élève sur l'emplacement d'une ancienne forteresse anglaise, prise et détruite par Montcalm. Cooper, dans le *Dernier des Mohicans*, a tracé un tableau animé du siége et de cette curieuse

armée mêlée de Français et de Peaux-Rouges, où marchaient rassemblés, sous la bannière de Louis XV, les guerriers de toutes les tribus sauvages des côtes de l'Acadie aux bords du lac Supérieur. Après une défense courageuse, la garnison de Fort William-Henry obtint une capitulation honorable. Mais les Anglais commirent l'imprudence de donner de l'eau-de-vie à boire aux sauvages, qui, après une nuit de danses, de chansons et d'orgie, s'amusèrent à les massacrer. Montcalm et Levi, accourus à leur aide, n'en purent sauver que six cents qui s'enfuirent en déroute à fort Edward, où Webb tremblait avec six mille hommes. La colonie se crut conquise. Il sembla un moment que la France allait balayer la puissance anglaise du continent d'Amérique. Deux ans plus tard, Wolfe s'emparait de Québec...

Nos bagages sont égarés. On nous assure qu'ils nous attendent à la station de Moreau. Nous partons sur-le-champ dans une voiture légère, rapidement entraînée par deux chevaux énergiques, sur un chemin pavé de troncs d'arbres. Nous passons à Glen's-Falls, lieu que Cooper a décrit dans le *Dernier des Mohicans*. Avertis par le bruit des eaux, nous tâchons de percer les ténèbres; nous voyons bien ruisseler la blanche écume; mais nous entrevoyons un village, un moulin, un barrage surmontant la cascade. Mieux valait garder notre illusion première, et ne pas voir combien le site romantique s'était gâté entre les mains utilitaires de l'Américain civilisateur.

CHAPITRE V

TRENTON ET NIAGARA

Les cascades de Trenton : une auberge inhospitalière. — Niagara; l'hôtel Clifton; Goat Island; le *fer à cheval*. — Les rebelles au Canada; fausses négociations; MM. Clay, Saunders, Greeley; menées des démocrates ; espérances pacifiques. — Table Rock ; un musée éclectique. — Le *Whirlpool;* Blondin; la *Maid of the Mist*. Le lac Ontario. — Nouvel emprunt populaire; le jeûne fédéral. Un soleil couchant.

Niagara, 1er août.

Je suis à Niagara; mais je veux d'abord vous parler des cascades de Trenton et de ce délicieux fourré de cyprès, de genévriers et de sycomores où j'ai passé la journée d'hier à courir et à dessiner. Partis de Saratoga par le chemin de fer de Buffalo, nous traversons quelques jolies vallées, puis une vaste étendue de plaines sèches et monotones. A Utica, grande ville née d'hier, dont le nom même nous était inconnu, nous prenons la ligne d'Ogdensburg. Du sein de la plaine s'élève une montagne, ou plutôt une chaine de montagnes de sable mouvant, qui semblent des dunes entassées sur le rivage de quelque océan primitif. Le chemin de fer les escalade avec la

hardiesse américaine, franchissant les vallées sur de hautes et frêles charpentes qui tremblent sous notre poids. Des sommets où il roule, on descend dans une jolie vallée où le travail des eaux a rompu la masse du sable, mis à nu le sous-sol à lames feuilletées, et creusé dans le rocher une entaille profonde. C'est un lieu champêtre et retiré : deux auberges rustiques, quelques gentilles chaumières, des vergers, des champs de maïs et des forêts tout alentour. A deux pas de là, un escalier descend dans le lit du torrent, qui roule avec des eaux noires, huileuses, quoique limpides, sur des roches nues et fouillées. Le ravin est escarpé, fermé de toutes parts et vêtu de bois épais. On s'y promène commodément dans le lit desséché de la rivière; çà et là, elle écume par-dessus un petit saut du rocher, puis elle s'endort dans des trous profonds où elle tourne sur elle-même avec des remous silencieux. Le ciel se reflète sur sa face noire et morte, qui ne laisse rien voir de sa profondeur inconnue. Plus haut, les eaux s'épandent sur une table unie, les bords s'éloignent, mais sans s'abaisser. Ils s'élèvent au contraire, et nous montons de gradins en gradins vers la montagne, quand les grandes chutes nous apparaissent. Elles ne sont pas, comme celles des Alpes, perdues au milieu d'un paysage qui les écrase. La falaise écumeuse se dessine sur le ciel sans aucun arrière-plan de glaciers ni de sommets superbes. Il y a deux chutes qui tombent de deux amphithéâtres superposés, mais se confondent à la vue et semblent n'en former qu'une seule. La chute supérieure roule vers la gauche, où ses blancs flocons s'éparpillent sur la verdure grimpante; la seconde, au contraire, revient vers la droite et s'y étale en nappes majestueuses auprès d'un grand escarpement couronné de cèdres. On dit qu'au printemps la cascade tout entière

n'est qu'une masse d'eau mouvante : elle doit être alors grandiose et terrible.

Grimpons au flanc de la colline, jusqu'au-dessus des chutes. La gorge devient un petit chaos; le torrent se resserre, bondit sur les obstacles, formant çà et là de petits lacs noirs et immobiles. Les thuyas, les cèdres de Virginie s'accrochent aux parois de l'escarpement, qu'ils revêtent d'une épaisse muraille verte; les arbres de haute futaie s'inclinent d'un bord à l'autre et forment un gracieux arc de verdure. On aime cette retraite sauvage et pourtant aimable, dont les traits un peu rudes prennent une si douce parure. Cependant, s'il faut en croire les guides, le torrent est mobile et dangereux. Il est un point où tout sentier disparaît; on n'avance qu'en se cramponnant aux saillies du rocher. Un écriteau pathétique nous avertit avec un point d'exclamation que *passing beyond this is dangerous !* Le guide nous parle de *three lives lost*, et insiste pour nous ramener.

A Utica, où nous revînmes en voiture (car les chemins de fer chôment le dimanche), nous eûmes à stationner trois heures dans une auberge où l'on nous fournit des chambres, de l'eau glacée, toutes choses enfin, sauf le souper que notre appétit réclamait, et que les mœurs du pays nous refusèrent obstinément. Il est établi dans les hôtels qu'on ne donne pas à manger la nuit. Ces hommes si libres de tout faire sont esclaves de l'usage; ni prières ni promesses ne les y font déroger. Quand on serait le Grand-Turc ou l'empereur de la Chine, quand on aurait dans sa poche toutes les mines du Pérou, il faudrait bien se résigner à ne rien obtenir qui sortît de la routine.

Enfin nous prenons place dans un *car* étouffé, encombré, horrible. Ce voyage me laisse peu d'impressions, si

ce n'est celle des exhalaisons nocturnes qui règnent dans les wagons endormis. Le public semble à l'aise dans ce milieu irrespirable. Une bande joyeuse de jeunes gens et de filles tout barbouillés de suie et de poussière s'y ébat bruyamment. C'est bien à tort que l'on m'avait parlé du *cant* des Américains et de la sévérité au moins apparente de leurs mœurs. Ces propos, ces gestes, ce grossier langage, ne seraient pas tolérés ailleurs dans un lieu public.

Nous traversons encore plusieurs grandes villes récentes, Rome, Rochester, Syracuse, amas de briques et de planches, décorées d'un nom pompeux, comme l'âne des dépouilles du lion. Pour moi, ces noms de pacotille me rappellent toujours ces commis voyageurs qui s'appellent Marius, César ou Epaminondas. Enfin voici le ravin de Niagara, le précipice où le fleuve énorme coule écrasé entre ses rives; voici le fameux pont suspendu où passe la voie ferrée, à cent mètres au-dessus du niveau du fleuve; voici les rapides et leurs vagues furieuses, le Whirlpool avec sa masse sombre et tournoyante d'eau azurée; voilà enfin le blanc rideau des cataractes qui ferme la vallée à l'horizon.

2 août.

Vous attendez que je vous parle de la grande merveille. Je n'ai rien vu de si grandiose au monde; mais je sais beaucoup de paysages modestes qui à première vue m'ont fait plus de plaisir. Figurez-vous une plaine sans limites, où roule sur un plan rapidement incliné le fleuve immense qui sort du lac Érié. Par hasard il rencontre une veine de rochers plus tendres; il la creuse, il se pré-

cipite, il déchire un large et profond sillon dans la plaine, et voilà le Niagara. Divisé en deux branches par l'île de la Chèvre, qui se dresse au milieu des cataractes, il arrive de biais sur le précipice, à un tournant de la vallée, et se replie au bas de la chute vers la rive américaine.

L'hôtel Clifton est situé sur la rive nord, en face même des cataractes, et au-dessus du bassin circulaire où tourbillonne une sorte de bras de mer agité par une tempête éternelle. Brisée et comme étourdie de sa terrible chute, l'énorme rivière tournoie sur place et roule pesamment, comme si elle avait peine à rassembler ses flots déchirés. Un nuage de vapeur s'élève incessamment de l'abîme, comme d'une chaudière gigantesque et bouillonnante. — Ma raison me dit que j'avais sous les yeux un spectacle superbe; je n'étais pourtant ni étonné, ni séduit. Ces deux cataractes blanches séparées par une île verte, enveloppées à leurs pieds d'un nuage de poussière liquide; ces bords plats et trop petits pour l'énorme fleuve qui semble près de les inonder; ces baraques, ces ponts de bois, ces usines à cheval sur la cascade, tout ce paysage colossal à première vue semble manqué. — Je me figure ce que devait être le Niagara du temps où il ne battait que les rochers de ses rives et ne roulait que les troncs d'arbres arrachés aux forêts, du temps où ces routes et ces voies ferrées n'avaient pas déchiré le flanc du ravin. Je me figure le silence universel de la nature devant le tonnerre du grand fleuve, l'homme errant comme une bête sauvage parmi ses précipices, n'osant pas encore troubler sa majesté; et je comprends alors la grandeur du spectacle. Les Indiens vénéraient le Niagara comme la demeure d'un grand esprit; est venu l'Européen prosaïque qui l'a exploité. Il a semé des champs de maïs à la place des forêts abattues, bâti des moulins dans

les Rapides, des masures sur le bord même du gouffre et sous la pluie des cataractes. Il orne le domaine solitaire du grand fleuve comme le jardin d'une guinguette; il tente même de l'emprisonner et de s'en faire un ouvrier docile. On regarde avec colère le vêtement mesquin que les hommes ont mis à cette nature puissante : on aurait presque envie que le fleuve géant nettoyât ses rives et reprît sa liberté.

La nature américaine n'est point, comme celle d'Europe, une artiste habile qui semble se parer d'elle-même pour le regard des peintres. Elle dédaigne les arrangements coquets; elle est plus grande, plus large, plus puissante, mais aussi plus monotone; elle semble ne pas se donner la peine de nous ménager ces surprises et ces amusements auxquels nos paysages restreints nous ont accoutumés. L'homme, d'ailleurs, n'est point encore en harmonie avec elle et ne contribue pas à l'embellir. Il n'y porte que la laideur et la dévastation : son passage se reconnaît aux forêts saccagées, aux troncs noircis et calcinés, aux terres dépouillées et arides. Les moissons, improvisées parmi ces ruines, n'ont pas la riche et féconde beauté de nos champs : elles sont négligées, inégales, semblables à de mauvaises herbes; les habitations même n'ont rien de gracieux ni de rustique : ce sont des baraques de planches d'une laideur uniforme. Le pionnier fait des trouées dans le désert à coups de hache, comme à coups de canon dans les rangs ennemis. L'homme qui ailleurs s'assimile à la nature au point d'en sembler inséparable, apparaît ici comme un conquérant brutal et pillard qui la défigure, pressé de l'asservir et de la dépouiller.

J'en étais là de mes réflexions, quand le soleil, d'abord voilé, perça les nuages. Je courus sur la terrasse, et la

chute me sembla transfigurée. J'avais en face de moi tout l'amphithéâtre écumant; le soleil étincelait sur les nappes neigeuses de l'avalanche liquide. La fine vapeur rejaillie du précipice formait des nuages lumineux qui flottaient au gré du vent, tantôt élevés en piles gigantesques au-dessus des cascades, tantôt roulant sur la rivière bleue, et arrondissant de radieux arcs de lumière entre les deux rives. La chute américaine laissait tomber ses longues franges pendantes et vaporeuses, comme un voile de mousseline argentée. Quand le vent repoussait la fumée vers la gauche, la cataracte anglaise, ou du Fer-à-cheval, apparaissait dans sa nudité éblouissante et sauvage. Vous ne pouvez vous faire une idée des couleurs éclatantes de ce flot énorme, qui roule tout d'un bloc, et sans se briser, jusqu'au fond du précipice. Il arrive à la crête obscur et coloré d'un bleu sombre, puis il pâlit à mesure qu'il s'éparpille, et se perd enfin dans les blancs flocons qui couvrent les rochers comme une mer de lait. Au milieu, sa couleur est indéfinissable; c'est un vert vif et glauque, limpide et éclatant comme un flot de cristal ou d'émeraude. Ces jeux de lumière sont plus beaux mille fois que tout ce que j'ai vu sur l'Océan dans les profondeurs des vagues déchirées.

Je considérais ce tableau merveilleux, quand j'aperçus à mes pieds, du haut de la côte, le petit bateau qui passe entre les deux rives : il s'apprêtait à détacher son amarre. L'idée me vint d'aller admirer de plus près les cataractes. Aussitôt pensé, aussitôt fait. Je me lance sur un sentier rapide, et en trois bonds je saute dans la barque frêle qu'un rameur vigoureux disputait au courant. Nous abordâmes tout trempés de pluie à deux pas de la chute américaine. Je m'assis sur un plan incliné, sous une galerie couverte, et en un clin d'œil une force invisible me

transporta au sommet de la côte. J'errai d'abord dans le village de Niagara, parmi les fabriques et les scieries que font mouvoir de petits courants détournés; puis je pris un pont de fer qui joignait l'île au village. Rien de plus effrayant que ce bras étroit du torrent gigantesque. Il roule avec des convulsions furieuses sur un lit bas et rapide. A gauche, vers le lac Érié, si loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit que le ciel vide et les vagues hérissées. On dirait le déversoir d'une mer subitement précipitée par quelque bouleversement du globe. Il semble que le fleuve ait à peine eu le temps de se choisir un lit. On tremble de lui voir inonder ses rives et déraciner les îlots de verdure dispersés dans le courant jusqu'au bord et sur la pente même du gouffre. Ces petits rochers couverts d'un frêle bouquet d'érables, ressemblent à des nacelles amarrées au milieu du fleuve et surprises par la terrible invasion des eaux. Il semble qu'ils soient ébranlés par les coups incessants des lames, et que leurs arbres se balancent comme les mâts d'un navire en détresse. A demi noyés sous le flot qui les ronge, tout pénétrés de la poussière fécondante des cataractes, ils ont une végétation abondante et fleurie dont la gaieté fait contraste avec les tumultueuses terreurs qui les environnent. Ils jouent avec le colosse, le ploient entre leurs bras débiles, et s'épanouissent en repos au bord de l'abîme qui finira par les engloutir.

On peut, sur Goat-Island, aborder le sommet des deux chutes. Ma promenade me conduit d'abord à la chute américaine. Vue de loin, elle n'offre qu'un voile uni d'eau écumante; mais abordée de profil, elle se découpe en courbe gracieuse sur la verdure de la rive, et ses courants entrelacés s'abîment dans une profondeur invisible. Près du bord, presque engloutie sous les montagnes d'eau

qui la pressent, une petite île se penche sur le précipice, où il semble à chaque instant qu'elle doive être entraînée. On y passe sur un pont de bois. C'est de cette langue de terre étroite et ébranlée qu'il faut plonger ses regards sur les deux nappes divisées qui se rejoignent au fond de la gorge, en écoutant le tonnerre continu qui s'élève de ce chaos d'écume. Au delà, vous voyez se dérouler la vallée profonde avec son tapis verdâtre et mouvant. Un village, une église coquettement groupés dans le lointain, enfin le jet hardi du Suspension-Bridge, encadrent ce terrible et riant tableau. Regardez alors en arrière, et vous ne voyez qu'un frais bocage, une retraite fleurie et tranquille, où vous dormiriez en repos. Mais les oiseaux n'y chantent pas : leur voix se perdrait dans le grondement de ce déluge. L'homme même y demeure sans voix et sans pensée; cette puissance monstrueuse l'écrase, l'anéantit, et il quitte à la hâte ce riant séjour d'horreur.

L'île de la Chèvre se termine par un précipice abrupt et une plage de rochers éboulés où gisent quelques barques échouées. On y a construit un escalier de planches. C'est le chemin de la fameuse « Cave of the Winds, » dont maint écriteau attaché aux arbres de l'île nous invite à explorer les merveilles. Je n'y trouve malheureusement ni le guide, ni le vêtement de toile cirée nécessaire pour affronter une douche continue. On dit que cette excursion sous la cataracte a quelque chose de formidable et de merveilleux; ce doit être une étrange chose, que de voir briller la lumière irisée du soleil à travers les murailles humides, comme dans les cavernes où les poëtes mettaient les demeures des nymphes.

Mais c'est la chute anglaise qui est la plus redoutable. On croit, en la voyant de près, assister à un cataclysme.

Sur ses bords, l'eau tombe en nappes blanches et en franges légères; mais au milieu se creuse le précipice arrondi du *Fer-à-cheval*, avec ses prodigieuses masses d'émeraude en fusion. On frémit à la pensée des profondeurs qu'elles récèlent. Une jetée s'avance du bord de l'abîme jusqu'à un phare isolé au milieu de la tourmente, d'où la vue ne peut se comparer qu'à la tempête d'un océan débordé.

Je revins à travers les bois, par un sentier solitaire, où les colosses de la futaie canadienne entrelaçaient leur dôme obscur. Ces forêts d'Amérique ne ressemblent point aux nôtres : la végétation y est plus libre, plus grande, et pour ainsi dire moins laborieuse. On n'y voit pas de troncs noueux et malades, courbés sous l'effort d'une longue série de siècles; les arbres s'y élèvent d'un seul jet à des hauteurs prodigieuses, comme les colonnes des cathédrales. Souvent leurs troncs sont énormes; mais leur taille droite et svelte, leur ceinture ronde, leur écorce lisse et sans tache, déguisent leur massive épaisseur. Çà et là quelques tiges foudroyées gardent encore dans leur ruine un air d'élégance et de noblesse. L'île, à cette heure, était déserte; plus de promeneurs, de voitures ni de poussière. Errant sous ces futaies grandioses, aux dernières lueurs du jour abaissé, je pouvais me croire dans la forêt primitive et donner à mon rêve de solitude une apparence de réalité. Je marchais sans entendre le bruit de mes pas. De tous côtés grondait la basse profonde des cataractes, qu'accompagnait le bruit perçant des millions de sauterelles cachées sous l'herbe. De temps en temps, on entendait la gamme douce et plaintive du petit oiseau musicien qui remplace en Amérique notre éblouissant rossignol. Voilà comment j'ai fait une promenade dans la forêt vierge, sur une île qui

est un peu le Bois de Boulogne de Niagara. Cinq minutes après, j'étais assis dans un café, à manger des glaces et des oranges : le sauvage d'un quart d'heure était redevenu l'homme civilisé.

3 août.

L'hôtel Clifton où je demeure est plein de démocrates et de gens du Sud. C'est ici leur rendez-vous général, le lieu où ils viennent s'entendre à l'abri de la neutralité canadienne. Avant-hier, en traversant le *Suspension-Bridge*, un habitant de la Louisiane, débarqué en même temps que nous, ne se tenait pas d'aise, et quand nous avons touché la terre ferme, il s'est écrié : *Now we are on the land of liberty again* (1) ! C'est ici que deux émissaires du Sud, MM. Clay et Saunders, ont joué il y a quelques jours, devant « l'innocent Greeley, » accrédité par « le non moins innocent Lincoln, » une comédie de négociations pacifiques qui est tombée dans la rivière. Le bruit courait depuis quelque temps que les chefs du parti démocrate et les envoyés du Sud s'étaient rencontrés à Niagara pour y fixer ensemble les fondements d'une union nouvelle. Et remarquez en passant ce trait curieux des mœurs américaines : un parti s'organise, se discipline, déclare la guerre au pouvoir régnant, se partage même d'avance sa dépouille, et pousse la hardiesse jusqu'à susciter des plénipotentiaires bénévoles qui traitent avec l'ennemi ! On publia même le résultat des conférences : abandon par le Sud des esclaves déjà libres, consécration de l'esclavage pour ceux qui n'étaient pas encore affranchis, enfin reconnaissance de la dette con-

(1) « Nous voilà de nouveau sur la terre de la liberté ! »

fédérée. Tel était ce traité *in petto* dont les démocrates se hâtèrent de divulguer le secret. L'opinion ne s'y trompa guère et n'y vit qu'une manœuvre. Cependant le mot de paix, répété par tous les échos de la presse, exerçait un pouvoir insensible sur les esprits fatigués; on se prit à désirer que la tentative fût sérieuse. Les conditions, modérées en apparence, étaient pourtant bien lourdes et bien humiliantes. Le Sud n'abandonnait rien qu'il n'eût déjà perdu, il se faisait même payer les frais de la guerre; le Nord, au contraire, faisait à son ennemi d'énormes concessions matérielles et morales. C'était pour le Sud une victoire complète, pour le Nord une capitulation sans dignité.

Les choses en demeuraient là, et l'attention publique allait s'endormir, quand pour la ranimer MM. Clay et Saunders résolurent, à l'instigation des démocrates, de pousser plus loin la comédie. Sans aucune instruction de leur gouvernement, sans aucun titre officiel, ils se donnèrent au président pour des messagers de paix, et demandèrent un sauf-conduit, afin d'aller à Washington « échanger avec lui leurs sentiments. » En tout autre temps, il eût été de la dignité du président de laisser tomber une ouverture ainsi faite; mais l'approche de la crise électorale lui impose une extrême prudence. M. Horace Greeley, rédacteur du journal *la Tribune*, à qui s'étaient adressés les prétendus ambassadeurs, fut officieusement autorisé à entrer en négociations. Mais tout à coup ces pacificateurs qui semblaient si accommodants élèvent des prétentions énormes. Il ne s'agit plus seulement des conditions acceptées par leurs amis les démocrates. Aux deux clauses que je vous ai dites, ils en ajoutent une troisième encore plus insolente : ils exigent que le gouvernement fédéral, en reprenant dans le sein de

l'Union ses membres rebelles, admette la pernicieuse doctrine du droit de sécession, c'est-à-dire qu'il défasse d'une main ce qu'il fait de l'autre, et qu'il ruine l'avenir de l'Union pour obtenir une trêve hypocrite et fragile. M. Greeley, qui avait pris chaudement l'affaire, fut confondu, et annonça en toute hâte au président son naufrage prématuré.

Celui-ci répondit par un message un peu nuageux, rédigé avec une précaution extrême et adressé en général « à qui cela concerne, » pour mieux respecter l'anonyme et le caractère officieux des négociateurs. Il était prêt, disait-il, dans un langage amphigourique qui serait un modèle de style diplomatique, à négocier avec le Sud, pourvu qu'on lui garantît « la pleine et entière restauration de l'Union dans son intégrité territoriale, et l'abandon de l'esclavage par les États séparés, sous des conditions qui, en respectant le droit de propriété de tous les citoyens loyaux, donnassent ample sécurité contre une autre guerre entreprise dans l'intérêt de l'esclavage. » Pour quiconque a l'habitude des oracles présidentiels, cela voulait dire qu'il repoussait toute condition favorable à l'esclavage. Ainsi du moins l'entendirent les malencontreux négociateurs, et le rideau tomba au milieu de la risée publique.

Les journaux confédérés ont chanté victoire. Il faut voir comme ils s'amusent du naïf Greeley, comme ils raillent « la sotte infatuation des hommes du Nord, qui se sont figuré qu'un sénateur et un représentant du Congrès de Richmond viendraient humblement et mains jointes adorer l'*empereur des Yahous* dans sa capitale, implorer à deux genoux sa merci, et qui n'ont pas compris que ces soi-disant propositions pacifiques n'étaient qu'une insultante dérision. » Voilà le ton des moqueries que repro-

duisent avec complaisance plusieurs journaux démocrates. Leur triomphe est-il sincère? Je vois dans ces railleries plus d'amertume que de gaieté. Ce n'est un mystère pour personne que la conférence ne fut qu'un stratagème des démocrates et des sudistes coalisés; ils n'ont lancé ce ballon fragile à leurs adversaires que pour les y embarquer et les perdre : qu'ils y restent donc suspendus eux-mêmes ! Le sentiment public serait bien dépravé si cette manœuvre odieuse ne tournait pas contre ceux mêmes qui l'ont inventée.

Le plan de campagne des démocrates consiste à donner au gouvernement de Lincoln une renommée d'obstination aveugle et de rancuneuse hostilité. C'est pour le moment toute leur politique. Trois années de guerre sans résultat disposent un peuple fatigué à prêter l'oreille aux partis qui prennent la paix pour mot d'ordre. Quoique divisés entre eux, les démocrates s'entendent pour faire de ce mot unique le symbole général de leur opinion. Les plus avancés veulent la séparation pure et simple et l'indépendance du Sud, les autres veulent le rétablissement de l'Union, mais sous l'influence prépondérante des rebelles et sur la pierre angulaire de l'esclavage reconstitué. Quelques-uns enfin, les honnêtes et les sages, acceptent les faits irrévocables, renoncent à l'esclavage, et espèrent obtenir un compromis qui ralliera toute la nation : ce sont les anciens *war-democrats* de *Tammany-Hall*, dont l'appui porta M. Lincoln à la présidence et fit le succès des républicains. Tous, depuis les plus extravagants jusqu'aux plus modérés, s'accordent aujourd'hui à parler de paix. Leurs réunions générales s'appellent « conventions pacifiques, » et les bulles de savon crevées de Niagara seront bientôt suivies de quelque autre bruit ingénieux de négociations imaginaires.

De leur côté, les confédérés sont fort en péril. Sans grands événements, sans coups d'éclat, et malgré leur intrépide résistance, la guerre tourne sûrement à leur ruine. Le gouverneur Brown, de la Géorgie, ne vient-il pas de déclarer que si Atlanta n'était pas maintenue contre Sherman, si le pays n'était pas délivré de l'invasion en peu de semaines, il ne répondait plus de son État? Johnston, qui commandait à Atlanta, voulait abandonner la place; sur l'ordre qu'on lui a envoyé de combattre, il s'est démis de son commandement. Un autre général, nommé à sa place, a refusé de le prendre, et Hood n'a accepté que pour se faire battre. Grant, il est vrai, avance lentement, mais sûrement. Toutes les sorties de l'ennemi sont repoussées : il en est réduit, pour se ravitailler, à ces *raids* dont le succès ne saurait longtemps prolonger sa vie. Hier encore on s'effrayait d'une invasion nouvelle. Les rebelles avaient battu sur la frontière un petit corps de troupes, brûlé et pillé un canton de la Pensylvanie. Ce ne sont plus des expéditions militaires, mais les brigandages désespérés d'une armée en détresse.

Le Sud enfin est tellement épuisé, qu'en dépit de son attitude arrogante il pourrait bien chercher le salut dans la soumission. La paix est son unique espoir. Mais, si belle qu'on la lui fasse, il ne l'acceptera pas des républicains; son orgueil se plierait plus facilement devant les démocrates. Beaucoup de gens pensent ou affectent de croire que cet orgueil, habilement ménagé, pourrait se contenter de satisfactions apparentes et se résigner à une défaite qui aurait les dehors d'une réparation. Peut-être, dit-on, les gens du Sud n'attendent-ils que l'avénement des démocrates pour recevoir d'eux la paix et le pardon, et l'administration républicaine serait alors le seul obstacle au rétablissement du passé. Cet espoir affaiblit

le gouvernement et grossit l'opposition de beaucoup d'hommes pacifiques et honnêtes, qui ne veulent pas plus de paix déshonorante que de guerre éternelle. De même que les républicains ont rallié à leur cause les démocrates modérés dans l'élection du président Lincoln, les démocrates, s'ils sont sages, pourraient bien rallier un grand nombre de républicains. Il faut pour cela que les plus violents se modèrent et renoncent à leur cher esclavage; il faut que le parti adopte le programme des républicains. Alors, la querelle n'étant plus entre les principes, mais entre les hommes, il y aurait beaucoup à espérer de l'union d'un parti démocrate régénéré, combattant les républicains par leurs propres armes, et recueillant le fruit de leurs efforts en leur laissant la responsabilité de leurs fautes. Revenant au pouvoir avec le rétablissement de l'Union et l'abolition de l'esclavage, atteignant par la paix le but que leurs adversaires poursuivent vainement par la guerre, les démocrates s'y assureraient un grand rôle et une longue durée. Qu'ils acceptent le fait accompli, qu'ils s'emparent du drapeau national, qu'au lieu d'être des ennemis cachés et des traîtres à leur pays, ils deviennent un parti politique qui dispute à un autre l'honneur de sauver la patrie commune, et la présidence est à eux : c'est l'avis de quelques hommes éclairés, que ne dominent point les passions de la foule; mais s'ils espèrent remonter le courant, ils y seront eux-mêmes emportés. Il y a en Amérique un despotisme tout-puissant que personne ne brave, celui de l'opinion. Quiconque veut marcher dans ses propres voies avec indépendance est un homme perdu.

Quand le vice-président de la confédération rebelle, Alexandre Stephens, prononçait dans la convention de la Géorgie ce discours célèbre qui restera l'acte d'accusation

du Sud, lorsqu'il adjurait ses concitoyens de ne pas déchirer la constitution et de ne pas livrer leur pays à l'horreur d'une injuste guerre civile, qui eût prédit que le même homme deviendrait en peu de jours l'un des plus fougueux champions de la révolte? Il en sera de même des chefs du parti démocrate modéré : ils seront entraînés à des actes qu'ils réprouvent et dont ils rougiront.

Du lac Ontario, 4 août.

J'ai dit adieu au Niagara à la lueur d'un orage nocturne. A chaque éclair qui passait sur leur face blanche, les cataractes s'illuminaient comme un palais de fées. Quelquefois, entre l'éblouissement et des ténèbres, on eût dit une montagne de glaces. Ce pâle fantôme, entrevu soudainement et rentré aussitôt dans la nuit, semblait la vision fugitive d'un monde merveilleux.

Je vous avouerai d'ailleurs que les splendeurs de Niagara commençaient à m'ennuyer un peu. Les mœurs des indigènes y contribuaient peut-être. Je me suis habitué en Amérique à une façon d'agir simple et ouverte en matière d'argent. Pas d'hésitation, pas de contestation possible : on demande combien, et l'on paye; on est bien sûr qu'on a payé le prix de tout le monde. Les Américains ont en affaires une largeur qui dédaigne les petites fraudes et les petits profits. Ici, c'est autre chose : la population semble vivre du pillage des étrangers. Je retrouve le sourire narquois et impudent du filou parisien sur le visage des cochers, guides, bateliers, et de toute l'engeance qui exploite les touristes. On visite sous la chute du Fer-à-Cheval le fameux rocher de la Table, et

une petite excavation d'où l'on voit ruisseler au-dessus de sa tête une mince nappe d'eau égarée sur le bord de la cataracte. On vous habille de toile cirée; on vous donne un guide, comme pour une expédition dangereuse. Celui-ci fait des grimaces emphatiques; il vous parle par gestes pour vous faire croire que le tumulte étouffe sa voix. Le désordre des eaux est toujours superbe; mais à quoi bon cette mise en scène? Vous croyez en avoir fini : l'homme vous prend par les épaules et vous pousse dans son « musée », collection précieuse d'os de baleines, de quadrupèdes boiteux, de chiens à deux pattes, de canards empaillés, de papillons de papier et de figures de cire représentant la sorcière d'Endor, la reine de Taïti et Christophe Colomb. Il vous demande deux ou trois dollars. Vous allez payer en monnaie américaine, acceptée partout à Niagara. Mais l'escroc veut de l'or et sait fort bien le change du papier. Furieux, je lui jette une pièce d'or à la figure. Un Américain s'en serait offensé, mais notre homme trouvait le tour bon et ramassa l'argent.

Maintenant, louons une voiture. Disons qu'on nous conduise au Whirlpool et au Trou-du-Diable : on nous mène à l'île de la Chèvre. Le cocher nous livre aux marchands d'objets indiens, ses compères. Il nous montre les Trois-Sœurs, trois petites îles blotties au flanc de la grande, où, dit-il, a vécu longtemps un solitaire. Puis il nous raconte qu'au siècle dernier, les Canadiens disent lors de la Rebellion, les Américains lors de la guerre de l'Indépendance, trois vaisseaux anglais, surpris et désemparés, vinrent à la dérive s'abîmer dans la cataracte.

Le pays est plat, vulgaire, uniforme, sitôt qu'on perd de vue le ravin et le fleuve. En revanche, on y a des surprises continuelles. Au tournant d'un petit bois, nous

rencontrons une maisonnette ; nous mettons pied à terre, et tout à coup, le majestueux ravin se découvre à nos pieds : c'est le *Whirlpool* ou tourbillon. Le fleuve arrive écumant, précipité par la pente, et s'arrête brusquement, emprisonné dans un bassin circulaire, au milieu d'un amphithéâtre de forêts, où ses eaux tournent sur elles-mêmes avec une lourdeur agitée qui fait songer à d'immenses abîmes. Il s'y tourmente, il semble chercher son issue. Soudain il s'échappe d'un seul jet par une fente étroite, avec une rapidité qui donne le vertige, mais sans briser sa masse bleue, dont la surface se déchire à peine en quelques blanches écumes. Plus haut, la gorge est abrupte, le fleuve tout blanc, tout hérissé ; plus bas elle s'arrondit, et laisse deviner dans le lointain le lac Ontario et ses larges rives.

Un petit bateau à vapeur, construit à Niagara, tenta une fois de franchir les Rapides. Il avait fait longtemps le métier de *ferry* entre les deux rives, au pied même des cataractes. Vous vous souvenez peut-être de l'avoir vu figurer dans l'histoire fabuleuse, mais authentique, de notre glorieux compatriote Blondin. C'était la ***Maid of the Mist*** qui se tenait au milieu de la rivière, lorsque le grand homme fit cuire l'omelette qu'il tendit au bout d'une ficelle aux passagers du navire. Elle est aujourd'hui saine et sauve dans le lac Ontario, où elle arriva presque en pièces, à demi submergée, ayant fait la moitié du chemin sous les vagues. De telles folies ne sont possibles qu'en Amérique. On imagine ailleurs de protéger les individus contre eux-mêmes : ici chacun est libre de disposer de sa personne et de son bien. Sur les chemins de fer, sur les routes, vous trouvez des écriteaux qui vous disent le danger et vous mettent en mesure d'y pourvoir. Une fois averti que vous transgressez la règle, libre à

vous de le faire à vos risques et périls. L'autre jour, au lac George, un passager s'avisa de grimper sur le balancier mouvant de la machine, où il resta une demi-heure à voltiger sans que personne songeât à le contrarier dans son caprice.

De Niagara à Lewiston, où l'on s'embarque sur le lac Ontario, le chemin de fer suit en corniche les ondulations du ravin. Ce défilé est superbe, surtout quand la vue passe au-dessus des premiers plans escarpés de la vallée et va se reposer au loin sur la ligne bleue du grand lac ou sur la contrée plus douce qui l'environne. Mais à peine embarqué, j'ai perdu toute illusion sur ces vastes mers intérieures. Le lac produit l'effet d'un océan monotone, sans vagues, sans tempêtes ni terreurs. J'y trouve au moins des journaux que nous allons dépouiller ensemble pour nous distraire des ennuis de la traversée.

Le nouveau ministre des finances ouvre un nouvel emprunt de 200 millions de dollars. Les coupons sont de 50 dollars, portant un intérêt de 7 1/2 pour 100 *en papier*, et remboursables *en papier* dans le délai de trois années, si le porteur ne préfère les changer en bons de l'emprunt de 6 pour 100, remboursable en quarante ans au plus, capital et intérêt payés en or. C'est un effort pour relever le crédit du papier monnaie, et le substituer à l'or pour trois années au moins dans le service des intérêts, sinon dans le remboursement dernier du capital. Vous voyez que l'Amérique aussi commence à imiter notre système d'emprunts populaires offerts aux petites fortunes, mais ses financiers n'ont pas encore l'art de les faire valoir : ils devraient venir apprendre à notre école comment on enlève en huit jours les emprunts patriotiques.

Cependant, le président décrète un jour de jeûne et de

prière « pour que les rebelles ne soient pas détruits jusqu'au dernier ; pour que l'effusion du sang s'arrête ; pour que l'union et la fraternité se rétablissent avec la paix. » De son côté, le gouverneur de New-York, Horatio Seymour, en transmettant le message au peuple de son État, se fait le porte-parole du parti démocrate, et commente d'un ton sévère la proclamation du président : « Prions, dit-il, que Dieu donne sagesse à ceux qui nous gouvernent, lumière à nos législateurs, droiture et fermeté à nos juges, intelligence et humanité à nos peuples. » Vous sentez le venin caché sous ce langage austère. La prière de M. Seymour n'est pas tout à fait pareille à celle de M. Lincoln.

Il fait nuit, et nous voguons au large. Comme sur l'Océan, cette navigation n'offre qu'un grand spectacle : le coucher du soleil. Ce soir, dans une atmosphère brumeuse et calme, il avait l'aspect le plus étrange que j'aie encore vu au ciel d'Amérique. Une masse de nuées sombres pesait à l'horizon, bordant l'eau et le ciel d'un ruban bleuâtre; le lac resplendissait comme une nappe d'or fondu ; mille teintes merveilleuses flottaient sur les eaux mobiles : l'azur, la pourpre, l'orangé flamboyant, le blanc lumineux et argenté s'y agitaient pêle-mêle en langues fines et tremblantes. Le soleil planait encore au-dessus de la brume : bientôt sa splendeur s'altère, il pâlit en traversant la bordure transparente des nuées; puis une lueur rouge comme une tache de sang se répand lentement sur sa face sereine; il baisse encore, il s'enfonce dans la vapeur épaisse, pourpre et terrible à voir, comme un morceau de lave dans une fumée sombre. Il touche enfin la dernière couche des nuées, et s'y efface comme derrière une montagne. Il ne reste qu'un croissant de lune sanglante, une coupole de fer rouge suspendue

au ciel, puis un reflet pâle qui glisse sous un nuage et fait une auréole à la place de l'astre évanoui. La nuit tombe sans crépuscule ; une seule étoile brille au ciel. On hisse à la proue les feux nocturnes, et les étincelles qui s'envolent des cheminées tourbillonnent en essaims comme des mouches à feu.

CHAPITRE VI

LE SAINT-LAURENT ET L'OTAWA

Les îles du Saint-Laurent ; Ogdensburg ; une tribu indienne. — La France en Amérique ; le lac Saint-Louis ; la rivière Otawa ; une capitale en herbe. — Le lac des Chênes ; Français et Anglais ; antagonisme et assimilation des races. — Un chemin de fer dans le désert ; deux politiques de cabaret. — La forêt canadienne ; un incendie nocturne ; un arracheur de dents.

5 août. Sur le Saint-Laurent, puis à Montréal.

J'ai fixé mon itinéraire. De Montréal, où je me dirige, je remonterai la rivière Otawa jusqu'à la ville du même nom. Puis je gagnerai Collingwood, port canadien situé au fond de la Georgian-Bay, au nord du lac Huron, pour y prendre le bateau à vapeur anglais de Fort-William. Pour diriger vos recherches géographiques, sachez que Fort-William est sur la côte nord-ouest du lac Supérieur, sur le chemin du lac de la Pluie, du lac des Bois et du lac Winippeg. C'est le dernier établissement de la Compagnie de la baie d'Hudson et la route de la principale colonie anglaise de l'extrême ouest, le fort Alexander, situé à plusieurs centaines de milles du lac Supérieur. On nous promet à

Fort-William une grande réunion de tribus indiennes. Je gagnerai ensuite Ontonagon, ou Fond du Lac, sur la rive américaine, d'où j'espère m'ouvrir un chemin par terre jusqu'au Mississipi. Je sais que les *railroads* n'ont pas encore pénétré jusque-là ; on voyage, tantôt en canot, de rivière en rivière, transportant l'équipage entier sur ses épaules quand on passe d'une vallée à l'autre, tantôt en bateau à vapeur, quelquefois en diligence dans des chemins à peine frayés. Les Américains n'en connaissent point d'impraticables. Je retrouverai le monde civilisé à Saint-Paul, dans le Minnesota, où je fais d'avance expédier mes lettres.

Ce matin, nous nous éveillons sur la rivière. D'abord étonné de la largeur médiocre du Saint-Laurent, je m'aperçus bientôt que les côtes basses que nous longions étaient des îles qui en déguisaient la grandeur. De temps à autre, leurs rangs serrés s'entr'ouvrent et laissent apercevoir la rive lointaine. Le Saint-Laurent, à cet endroit de son cours, a peut-être en moyenne une lieue de large. Il coule paisiblement dans une grande plaine où se dressent çà et là des collines rocailleuses, autour desquelles il a rongé la terre. Cet archipel est sauvage et boisé, mais un peu aride et parsemé d'une végétation maigre, déjà à demi desséchée. L'ensemble du paysage est sévère et monotone, mais avec un air d'immensité. Nous rencontrons quelques maisons sur la côte ou sur une des îles : peu à peu le fleuve se déblaie, il coule maintenant à pleins bords, baignant sur la rive américaine de grands villages et des ports pleins d'activité ; mais la rive canadienne n'est guère peuplée : on sent déjà qu'elle est en dehors du mouvement de l'immigration américaine. Le Canadien n'est pas, comme le *Yankee*, un colonisateur acharné, un rude et infatigable ouvrier de la civilisation,

qui pousse devant lui les forêts et fait des trouées aux solitudes. Comme le Français, il compte sur la part de l'héritage paternel que la loi lui réserve, et, plutôt que d'aller au loin chercher fortune, il aime à s'endormir sur la terre où il est né...

A Montréal, je suis en pays français. Autant il est déplaisant de rencontrer des indigènes qui, par politesse ou ostentation de science, veulent me baragouiner ma langue, autant résonne harmonieusement à mon oreille ce jargon normand qui a gardé tout l'accent du terroir. Tout à l'heure, en chemin de fer, parmi les grandes figures blondes et les visages noueux à barbe de bouc des Anglo-Américains, auxquels se mêlait parfois un élégant à la mode de Londres ou un gros soldat rouge et bouffi, je distinguais la race française aux cheveux noirs, au teint brun des femmes, à l'air plus éveillé, plus goguenard des hommes sous leurs rudes enveloppes de pionniers.—J'ai vu aussi des Indiens, de vrais Indiens authentiques, provenus, me dit-on, d'une colonie agricole qui remonte aux jésuites. C'était à Ogdensburg, ville neuve et active de la rive américaine, située en face du vieux bourg canadien de Prescott. On nous avait déposés sur le quai pêle-mêle avec nos bagages, et nous attendions impatiemment le *steamer* plus petit et plus robuste sur lequel nous devions descendre les rapides. Les heures succèdent aux heures, et le bateau ne vient point. Enfin le voici qui s'approche lourdement avec ses grosses roues, sa masse haute et trapue, semblable à un gros canard. Tout en s'amarrant à la jetée, il jette à la rivière une poutre noire à l'extrémité de laquelle je vois un homme accroupi, puis une seconde, une troisième, enfin toute une flottille de canots sauvages. Ces nacelles, faites d'un tronc d'arbre, sont le bagage inséparable et la de-

meure nomade des Indiens voyageurs, comme la tente ou le chariot des peuples bergers. Ils les portaient autrefois sur leurs épaules d'une rivière à l'autre; il les mettent aujourd'hui sur les bateaux à vapeur et dans les chemins de fer.

Ils étaient venus en troupe, et je pus constater leur ressemblance pour les traits principaux avec la race mongole. Ils sont non pas tout à fait rouges, mais fortement cuivrés; ils ont les yeux noirs et brillants, le crâne étroit, le nez épaté, les pommettes saillantes, la bouche grande et forte. L'air du visage est dur, énergique, et, tout inoffensifs qu'ils sont devenus, empreint encore d'une sauvagerie farouche. La race, même apprivoisée, a des instincts violents et sanguinaires qui sont indélébiles. Les hommes, pour la plupart, sont affreux. Les bonnes et larges figures des nègres ne sont pas si repoussantes que ces museaux féroces de bêtes fauves dégradées. Ils sont vêtus à l'européenne, avec des chemises de laine et des chapeaux de paille. Les femmes conservent dans leur accoutrement mêlé quelque chose de pittoresque et de bizarre qui rappelle les *zingaros* d'Europe. Elles se drapent dans de grands manteaux de couleur obscure, à bordures voyantes et souvent un peu troués; leur tête est couverte soit d'un long voile, soit d'un chapeau de feutre fièrement retroussé. Elles ont ce luxe mêlé de misère de tous les peuples à demi barbares et ce goût des verroteries éclatantes qui d'ailleurs sied si bien à leur peau sombre. Il leur faut des pendants d'oreilles, des bracelets, des colliers de perles, souvent avec des guenilles. L'une d'elles avait aux pieds des bottines vernies. J'ai remarqué telle vieille femme au nez arqué, à l'œil perçant, à la bouche serrée, à la démarche ferme et virile, à l'air noble et fier, qui semblait taillée dans le bronze dont

elle avait la couleur; telle jeune fille aussi dont la brune beauté ne manquait ni de grâce ni de douceur, plus pâle d'ailleurs et portant évidemment la trace d'un mélange. Leur tribu est une des plus civilisées : elle habite à Caghnawaga, près de Montréal, parle français et professe la religion catholique, car le français, langue des premiers conquérants, est devenu celle de tous les vaincus, comme en Angleterre la langue saxonne après la conquête normande.

Ailleurs les survivants de la race déchue rôdent en bandes nomades, vivant de rapines, d'aumônes, et de toutes ces petites industries qui sont la ressource des vagabonds. Après la chasse et la guerre, la mendicité est leur existence naturelle. Quand la civilisation américaine aura conquis le reste de leur terre, les Indiens seront les bohémiens de l'Amérique, condamnés comme eux à s'éteindre dans la misère et l'abjection. Ce n'est pas qu'ils soient inférieurs par nature; on a des exemples nombreux de leur intelligence. On cite le général Parker, chef d'état-major du général Grant, qui est Indien de naissance. On peut enlever un individu à la barbarie; mais un peuple entier ne peut être pris en tutelle : il faut qu'il choisisse entre la servitude et la mort.

Quelquefois l'instinct de la race est plus fort que toutes les entraves, et rejette la civilisation après l'avoir connue. On raconte qu'un jeune homme de race indienne, élevé à West-Point, avait reçu après des études brillantes le grade de capitaine. Envoyé sur la frontière de l'ouest, il revit les prairies, les forêts qu'avaient possédées ses pères envahies par la charrue et la hache de ses frères nouveaux. Là-bas, vers les grandes montagnes, à la suite des derniers troupeaux de buffles, les dernières tribus de sa race avaient émigré, affamées, décimées par

des guerres éternelles, prolongeant misérablement une vie mourante. N'importe : ces pensées, ce spectacle du désert réveillent en lui des souvenirs d'enfance, des sentiments oubliés. Un jour on trouve sa chambre vide, son épée brisée, ses épaulettes jetées à terre. Il était parti seul avec une couverture de laine, et on ne l'a pas revu.

Voilà ma journée. J'ai devancé le bateau, qui n'arrivera que demain. Ma malle sur le dos et mon sac à la main (il faut s'aider soi-même en Amérique), j'ai pris le *ferry-boat* d'Ogdensburg à Prescott, puis le *Grand-Trunk-Railway*, qui m'amène ici. Je perds la vue des rapides; mais c'est après-demain dimanche, jour de repos, et, si je ne veux perdre quarante-huit heures, il faut être demain matin, avant six heures, à bord du *steamer* d'Otawa. Il se fait tard. Les chemins de fer, les bateaux à vapeur, les tracas de tout genre dévorent la journée. Tout n'est pas plaisant dans cette vie à la vapeur; mais le soir, si par hasard le train s'arrête dans la campagne et fait silence un instant, on n'en aime que mieux à humer l'air frais du crépuscule, à écouter le chant des grillons, à regarder la teinte pure et dorée du ciel, qui rappelle le lointain pays.

Otawa, 6 août.

On arrive à Otawa de Montréal en bateau à vapeur, de Prescott en chemin de fer. J'ai, comme toujours, choisi le bateau. Un petit chemin de fer me conduit d'abord à La Chine, à l'extrémité de l'île de Montréal, où le paquebot *Prince of Wales* nous attendait chargé de monde. C'est demain dimanche, et les hommes d'affaires de la ville passent volontiers ce jour de loisir à la campagne;

mais au rebours des gens de New-York, qui trouvent la campagne dans la cohue de Saratoga ou de Newport, ils vont la chercher au désert, dans les forêts qui bordent la rivière Otawa. Partout j'entends parler ma langue : les matelots, les hommes de peine, bon nombre des passagers sont Français. A l'entrée du lac Saint-Louis, où la rivière forme un rapide entre deux îles, une troupe d'enfants et de femmes nous attendent sur l'écluse pour nous vendre des macarons et des sucres d'orge. C'est ce qu'on ne voit pas aux États-Unis. On me montre un village indien avec ses cabanes irrégulières, ses vergers, son église. Si mêlée que soit la race, elle tient aux anciens souvenirs. A côté du prêtre, qui est le chef véritable, il y a le chef titulaire de la tribu : c'est un métis écossais du nom de Cameron.

Au fond du lac Saint-Louis, nous trouvons de nouveaux rapides près du joli village de Carillon. On y voit l'Indien natif et sombre, le métis jaune et cuivré, le Français brun et agile, l'Écossais de grande taille, aux cheveux rouges, et des femmes blanches, élégantes, en fraîches toilettes de printemps, qui saluent à bord leurs parents ou leurs amis. Carillon est un lieu de relâche pour les grands radeaux qui viennent du nord. On les divise pour les lancer dans les rapides, puis on rassemble dans le lac Saint-Louis leurs membres dispersés. Nous débarquons : un chemin de fer rustique nous conduit à Grenville, au bord du lac des Deux-Montagnes, où notre navigation recommence. Ici le paysage devient plus austère, la végétation plus sombre et plus rude. L'eau est noire. Les sapins septentrionaux se pressent sur les collines, et leurs cimes aiguës hérissent au loin l'horizon. C'est le Nord avec sa grandeur sévère, mais égayée par un soleil d'été. Il y a un grand et singulier charme dans ces vastes étendues liquides, dans ces longues lignes de

forêts, dans la douce tristesse répandue sur ces espaces inhabités. Çà et là une volée d'oiseaux aquatiques dont les cris perçants troublent le silence, sur la plage de vertes prairies où paissent de grands troupeaux, mais pas un homme, pas une cabane, à peine de temps en temps une petite trouée d'un arpent faite dans la forêt, deux ou trois huttes, une jetée grossière de pilotis et de souches entassées, puis de nouveau la solitude. En revanche, l'eau est aussi peuplée que la terre est déserte. Souvent le sifflement de la vapeur émeut les rivages; des bateaux remorqueurs passent lourdement, traînant à leur suite de longues files de radeaux immenses, sortes d'îles flottantes où des colonies entières de bûcherons et de bateliers ont élevé leurs cabanes. Quelquefois un canot indien glisse comme un tronc d'arbre abandonné, ou bien, dans un lieu retiré, montant du sein de la forêt, une mince fumée bleue annonce la présence de l'homme à demi sauvage, Indien, bûcheron ou berger. Tout cela n'est pas comparable à nos magnificences des Alpes, peut-être à certaines de nos riches vallées; mais un Européen, nouveau dans ces solitudes, y éprouve une impression de recueillement indéfinissable. Je comprends le goût de M. Papineau, qui a choisi pour s'y bâtir une maison de campagne l'endroit le plus sauvage et le plus inhabité.

Ce désert est moins isolé que bien des villes de province. Deux fois le jour, le bateau à vapeur y apporte le mouvement et la vie. On voit alors surgir du fond des forêts des passagers bien mis, des *misses* élégantes, venues on ne sait d'où. Enfin, dans un défilé, on voit se dresser sur la côte un clocher, des tours gothiques, une masse imposante de pierre : c'est Otawa, cité de quinze mille âmes et capitale future du Canada. — Curieux mélange de sauvagerie extrême et d'extrême civilisation!

7 août.

Connaissiez-vous le nom d'Otawa avant que je vous l'eusse appris? Quant à moi, il m'était parfaitement ignoré. Aussi fus-je bien étonné d'apprendre que cette bourgade était la capitale désignée du Canada, et que le gouvernement venait s'y installer en octobre. C'est la reine ou plutôt son ministère qui l'a choisie, au grand chagrin de Québec, de Montréal, de Toronto et de toutes les anciennes villes. Le gouvernement a-t-il voulu, comme aux États-Unis, une capitale isolée, sans importance propre, qui fût à l'abri des révolutions populaires? Je ne crois pas que le danger des barricades soit bien grand au Canada. On dit que les Otawans, candidats en dernière ligne au choix de la reine, ont profité des disputes de leurs rivaux et joué le rôle du troisième larron. La ville n'existait pas il y a quinze ans. Il y a trente ans, l'emplacement où elle s'élève était à peine marqué de deux ou trois cabanes. Aujourd'hui elle compte près de quinze mille âmes. Jetée au milieu du désert comme un avant-poste de la civilisation, elle n'a pas encore besoin de produire : il lui suffit, pour s'enrichir, d'exploiter ces immenses forêts de sapins qui couvrent la contrée, et dont elle tire chaque année des millions de pièces de bois pour la construction des navires. On n'exploite encore que les forêts voisines de la rivière, qui ont acquis déjà une valeur énorme. Peu à peu des voies de communication seront ouvertes, et le commerce des bois prendra des proportions plus vastes. Assise au bord de son beau fleuve, à l'endroit où des cataractes en interrompent le cours, Otawa est naturellement l'étape et le quartier

général de ce commerce. Son canal n'est encore qu'une pente douce où les radeaux flottent pièce à pièce. Quelques écluses en feraient un passage pour les gros navires. Enfin cette ville de bûcherons doit devenir à la longue la capitale d'un peuple agricole. Quand on jette les yeux sur la carte et qu'on aperçoit ces innombrables routes liquides vers le nord, vers l'ouest, vers le midi, ce passage naturel de la rivière Otawa au lac Huron, par le lac Nipissing, qu'on rendrait si aisément navigable, on comprend qu'Otawa devienne un centre, et qu'elle espère un grand avenir.

Sa promotion au titre de capitale va l'accroître rapidement; elle lui apportera d'un bloc une dizaine de mille âmes. Les Otawans sont tout glorieux; seuls, les fonctionnaires du gouvernement lèvent les épaules et sont désolés. On leur bâtit une cathédrale, trois grands palais, un théâtre, au milieu des rues boueuses, des trottoirs de planches et des baraques de bois clair-semées; on élève dans la grande rue des maisons en pierre de taille, où s'ouvrent quelques boutiques; mais le désert est à côté. En dehors des deux rues parallèles qui composent toute la ville, et qui sont elles-mêmes fort irrégulières, il n'y a rien qu'un terrain vague et inégal, encore parsemé de sapins oubliés et de huttes en poutres grossières. Plus loin s'étend la bordure sombre de la forêt. Dans le bas de la ville, on dirait un village suisse, moins la vue des grandes montagnes et des horizons neigeux. Tout le long du fleuve, au-dessus des cascades, d'immenses radeaux descendent à force de rames, poussés par vingt ou trente hommes. Ils s'arrêtent à l'entrée du canal, se détachent et se reforment plus bas. Des scieries, des moulins se penchent sur la rivière. De grandes piles de planches équarries s'élèvent comme les bastions d'une forteresse.

Il y a là un pont suspendu avec la double vue des cataractes et du ravin où la rivière reprend paisiblement son cours, un instant précipité. Des îlots de roche s'y dressent comme des tours, recouverts, dit-on, chaque printemps par la terrible masse d'eau qui vient du nord. Les nouveaux édifices, bâtis sur une côte boisée, à un tournant du ravin, apparaissent juste en face avec une certaine majesté. L'ensemble du paysage est gracieux, animé, sauvage. Montez maintenant sur la colline, et regardez l'horizon de forêts sombres qui s'étendent vers l'est à l'infini, roulant leur manteau uniforme sur montagnes et vallées jusqu'au point où elles s'effacent dans le bleu pâle et vaporeux du ciel. Vous vous sentez alors, dans ce mouvement de la cité nouvelle, saisi d'une mélancolie involontaire et d'un sentiment d'isolement inexprimable, comme sur un vaisseau au milieu de l'océan. Bientôt ce pays sera populeux et animé : aujourd'hui l'homme y paraît campé à peine. Il a déjà mis en fuite au bruit de sa hache et de ses machines les farouches populations qui rôdaient en bêtes sauvages dans le désert silencieux; mais ce désert, il ne l'a pas soumis encore, et les brèches étroites qu'il y a pratiquées n'en troublent pas la majestueuse immobilité.

9 août.

J'allai hier, non pas au lac Koutchitchinn, qui m'était recommandé (nom bizarre et inconnu que j'ai vainement fait entendre), mais au lac des Chênes, qui est un épanouissement de la rivière Otawa. Ces grands cours d'eau de l'Amérique du Nord ne se précipitent pas, comme nos fleuves, du haut des montagnes pour dévaster la plaine. Ils circulent lentement sur de longs plateaux,

arrêtés à chaque pas dans leur pente indécise, et formant des lacs jusqu'à ce qu'ils trouvent une issue. Ils sautent ensuite par-dessus l'obstacle, et vont s'épandre à peu de distance dans un bassin nouveau.

On s'embarque au village d'Aylmer, sur un bateau à vapeur encombré. Le lac des Chênes est fort semblable à ceux que j'ai traversés en venant de Montréal. L'extrémité seule a un caractère original et nouveau. La rive, couronnée de forêts, forme un vaste amphithéâtre qui bouche la vue de tous côtés. On aperçoit dans cette ceinture verte des bandes blanches et argentées. Ce sont des torrents qui, du plateau supérieur, viennent tomber à pic dans le tranquille bassin du lac. Une brume blanche et chaude enveloppe toute la contrée; un village apparaît à gauche, niché dans la forêt, vers l'issue de la plus grosse rivière. A droite, nous entrons dans une anse étroite, retirée, où une douzaine de cabanes noires se groupent sur un promontoire rocailleux. Quelques canots couchés sur la plage, des bœufs qui ruminent, des oies qui naviguent en flottille, rappellent la vie rurale et reposent l'œil fatigué du désert. Une poulie, en un clin d'œil, débarrasse le pont du bateau de ses marchandises. J'entre sous un hangar de planches, où, à mon grand étonnement, je trouve un chemin de fer. Ce n'est pas qu'on eût fait grands frais pour l'établir : on avait abattu, équarri à peu près les arbres voisins, qui, entassés à plat, formaient une chaussée de bois massif. Un wagon assez semblable à une tapissière, chargé déjà de quarante personnes et attelé de deux chevaux, n'attendait plus que le signal du départ. Il s'en allait vers des contrées plus sauvages et plus inhabitées encore. C'est ainsi qu'en Amérique on pénètre dans le désert; les chemins de fer ont devancé les routes.

Au retour, je me mis à dessiner; aussitôt je fus entouré. Vous ne sauriez vous figurer la naïveté des indigènes. Ils me demandaient mille explications, mille renseignements, d'où je venais, ce que je faisais, si je travaillais pour la gravure. Ils semblaient tout ébahis lorsqu'ils croyaient comprendre que je me donnais cette peine pour mon plaisir, et que je voyageais sans but déterminé. Bûcherons, pionniers, marchands de bois, marchands de fourrures, gens actifs et âpres au gain, voilà ce qu'on rencontre ici; mais quant à un touriste, la chose est si rare qu'on en conçoit à peine l'idée. Aussi étais-je un être supérieur et merveilleux. Le capitaine m'offrait une chaise, une table, le *purser* venait m'avertir que le dîner était servi. Malgré cela, j'aurais volontiers envoyé au diable ces braves gens, leurs curiosités, leurs prévenances et leurs familiarités.

Les Français surtout sont de vrais enfants. Ici encore ils sont nombreux et s'emploient aux travaux les plus rudes; doux, gais, polis entre eux, mais extrêmement ignorants et incivilisés. Notre race, qu'on dit si turbulente, si mobile, est une des plus routinières et des plus ennemies du nouveau qu'il y ait au monde. Partout où elle se trouve en concurrence avec une autre, elle ne sait guère sortir des conditions inférieures. L'*habitant* canadien est laborieux, sobre, bon ouvrier comme nos paysans, mais il n'a pas non plus grand esprit d'invention et d'initiative. Dans un pays où les charretiers deviennent législateurs ou ministres, il reste où le hasard l'a placé, et continue le métier que faisait son père. La mendicité, qui est inconnue aux États-Unis, sauf peut-être dans quelques grandes villes infestées par l'émigration européenne, n'est pas rare au Canada. Au moins y vois-je régner ces petits commerces si voisins de la mendicité,

dont ils ont toutes les misères matérielles et tous les vices moraux. Les femmes vendent des gâteaux, des bonbons, des pommes, des cerises ; elles attendent toute la journée l'occasion de gagner un ou deux sous. Souvent plus nombreuses que les chalands, elles n'en aiment pas moins ce petit négoce oisif qui leur permet de flâner et de babiller tout le jour. Je les trouve d'ailleurs d'une honnêteté scrupuleuse. L'autre jour, à Carillon, je pris à l'une d'elles un verre de bière (la bière est faite ici comme chez nous la *boisson*, avec toute sorte de fruits sauvages) ; elle me demanda *one copper*. Je lui en donnai deux, elle m'en rendit un. Je lui dis qu'elle se trompait; mais elle tint bon : « Non, monsieur, c'est un sou. »

Le Canadien est peut-être moins ingénieux et moins hardi que l'Américain; il lui est peut-être inférieur comme machine et comme instrument de production. Je ne sais pourquoi je le préfère comme homme. Il y a ici dans les figures une bonne humeur que vous chercheriez en vain sur la face osseuse et maussade des *Yankees*. Cela tient sans doute à une vie plus tranquille, moins aventureuse, moins calculatrice, plus volontiers passée au foyer de famille, puis à l'influence des lois et des mœurs anglaises. Le Canada n'est pas un pays de démocratie sans mélange. Si mouvantes qu'y soient les fortunes, on sent qu'on n'est pas ici dans ce grand pétrin industriel où tout le monde se blanchit de la même farine. Les mœurs semblent avoir emprunté à la société anglaise quelque chose de sa distinction de classes. Enfin les souvenirs de l'Europe y sont plus récents et plus respectés qu'aux États-Unis. L'Américain, qui ne sait rien de l'Europe, la juge pourtant et la dédaigne sans appel. Le Canadien, au contraire, est un Européen transplanté qui n'a cessé d'avoir les yeux tournés vers la métropole.

L'accord est grand aujourd'hui entre les deux races qui se partagent le pays. La sage politique du gouvernement anglais a triomphé de ces haines nationales, toujours si obstinées. Elle a mêlé les deux peuples en une même nation canadienne. En voyant ces petits Français noirâtres et ces grands Saxons blonds vivre de si bonne amitié, je me rappelle ces chats et ces chiens dont l'hostilité instinctive a été vaincue par la communauté de gîte et de nourriture, et qui sont devenus inséparables. Ils s'agacent encore quelquefois, montrent les dents ou la griffe, mais ce n'est plus qu'un combat amical et simulé; les traces de leur antipathie native subsistent dans leurs jeux sans troubler leur fraternité nouvelle.

Je ne me dissimule pas que les Anglais gagnent aujourd'hui en influence et que cet accord tourne à leur profit. Partout où les deux races seront en concurrence, excepté sur les champs de bataille, nous aurons difficilement l'avantage. Je vous ai dit que la population française encombrait les derniers rangs du peuple canadien. Presque tout le monde se sert également des deux langues, et vous ne pouvez pas toujours savoir à quelle race appartient l'homme à qui vous parlez; mais l'anglais décidément prédomine. Les familles françaises de la classe élevée commencent à copier les mœurs et le langage des conquérants. J'ai vu un M. B..., Français d'origine, que le gouvernement de Québec envoie dans les hautes régions de l'Otawa juger arbitralement certains procès administratifs à propos des concessions de forêts. Son père, compromis autrefois dans l'insurrection française et proscrit pendant beaucoup d'années, appartient aujourd'hui au gouvernement. Lui-même a oublié la langue de ses pères, la comprend à peine, et ne parle plus que l'anglais. Ces signes de décadence m'affligent, car je vois venir le temps

où le français ne sera plus parlé que dans le bas peuple, où même il disparaîtra, comme nos patois de province, devant la langue officielle. La petite nationalité française du Canada sera bien près alors d'être absorbée par sa rivale. Elle est comme une barque échouée sur une plage lointaine, et qui résiste longtemps aux vagues; mais la marée monte, et tout à l'heure le nouveau peuple va l'engloutir.

Toronto, 10 août.

Je viens de passer une journée et une nuit, vingt-quatre heures de suite, en chemin de fer. Je me rembarque dans une heure pour Collingwood, et demain matin je serai en route pour le Lac-Supérieur. On ne voyage pas vite sur le chemin de fer d'Otawa. La voie est si délabrée qu'on n'ose pas faire plus de trois lieues à l'heure, et la compagnie n'a pas de quoi faire les réparations indispensables (1). Des enfants courent après nous, escaladent le marchepied du wagon, et nous vendent, chemin faisant, des framboises et des pommes sauvages. Le train, dans ces solitudes, s'arrête au gré des passagers. Parfois un homme se lève, tire la corde qui fait sonner la cloche de la machine, et descend au milieu de la forêt. Aussi arrivons-nous trop tard à Prescott-Junction, où il nous faut attendre l'*express* de nuit pendant huit heures. Les voyages sont ici une perpétuelle leçon de patience.

(1) La compagnie du chemin de fer d'Otawa à Prescott fit justement faillite deux mois plus tard, et les créanciers, qui s'étaient saisis de l'immeuble, le trouvèrent si dégradé, qu'ils n'en purent faire aucun usage.

Quant au pays que j'ai parcouru, ce sont d'abord de grands plateaux, d'immenses forêts, d'heure en heure une ou deux cabanes, des bois de sapins moussus, des bois de mélèzes en ruines, calcinés anciennement par un incendie, blanchis ensuite par la pluie du ciel, où fourmillent à présent des myriades de jeunes pieds à feuilles tendres qui bientôt cacheront les souches décharnées; puis, sur les rives du lac Ontario, une nuit noire, des siéges durs, étroits, des courbatures et un wagon fétide du sommeil de quarante personnes. Ce matin, tantôt de belles futaies d'ormes et d'érables avec çà et là un sapin décapité parmi leurs sveltes colonnes, tantôt le lac enveloppé d'une vapeur blanche et épaisse. Il y a de grands incendies dans les forêts; une odeur de fumée est répandue partout. Voici enfin Toronto, une grande ville, où je ne m'arrête point.

Hier, dans la petite auberge où j'ai passé ma soirée, j'eus l'honneur de souper avec deux *gentlemen* américains. Ils se donnaient le plaisir suprême d'une intelligence américaine, l'unique plaisir qu'elle connaisse, celui de causer gravement de la politique du jour. Ils composaient à eux deux une sorte d'assemblée délibérante. Chacun prenait à son tour la parole d'un ton lent et sentencieux, s'écoutant discourir avec complaisance, et réfutait son adversaire, devenu son auditeur. L'un d'eux, républicain, avait servi sous le général Hooker; l'autre, démocrate, comparait gravement la propriété d'un esclave à celle d'un cheval ou d'un bœuf. Il invoquait la constitution, la lettre de la loi, et ne comprenait pas qu'il y eût d'autre autorité morale. Le premier avait le vague instinct d'une vérité plus haute; mais, également borné à la vue du fait matériel de la loi écrite, il regimbait sans pouvoir justifier sa hardiesse. Il a fallu que mon mauvais

anglais vînt au secours du républicain battu et cerné. L'autre à son tour est resté coi, soit qu'il fût embarrassé de mes raisons nouvelles, soit qu'il s'étonnât de l'audace grande de l'étranger qui lui faisait la leçon.

Ceci vous donne la mesure des idées politiques courantes chez les Américains. Nul peuple ne justifie moins sa réputation d'excentricité. Il y a ici, comme ailleurs, un modèle uniforme sur lequel sont taillés les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des hommes. Doublés d'un ministre méthodiste et d'un maître d'école, ils répètent comme des perroquets les banalités que leur pasteur ou leur journal leur enseigne. Ils ont la parole facile; le langage du mauvais journalisme ne leur fait jamais défaut. De tout le domaine de la pensée, ils ont choisi pour leurs combats d'éloquence l'enclos restreint de la politique; encore leur faut-il des barrières pour y borner leur vue, des murailles solides, invulnérables, que les principes abstraits ne puissent pas entamer, — en un mot, une constitution qui leur fournisse des dogmes politiques, comme la Bible des dogmes religieux. Je sais que ces esprits à courte haleine sont souvent utiles dans une démocratie. Conservateurs obstinés des faits, ils opposent aux novateurs une résistance nécessaire à la maturité et à la durée même des réformes. C'est la myopie intellectuelle du grand nombre qui, sous le nom de bon sens pratique, garantit la liberté républicaine d'excès qui seraient trop faciles. Peut-être enfin n'est-ce pas à nous de dédaigner cet équilibre un peu pesant des opinions; mais nos goûts se révoltent contre notre raison : nous ne pouvons admettre que les idées d'un peuple libre soient ainsi volontairement circonscrites, et quand il nous serait démontré que c'est le dernier mot de la civilisation moderne, nous refuserions d'être façonnés par elle et de passer sous son niveau.

Collingwood, 11 août.

Le côté nord du lac Ontario est la partie la plus peuplée du Haut-Canada. Le sol y est ondulé, sablonneux sur les plateaux, mais fertile dans les vallons. Aux environs de Toronto, on trouve des prairies, des champs nivelés, une agriculture en règle. Plus loin on s'engage pour quarante lieues dans la forêt. Figurez-vous une éternelle plantation de sapins, pour la plupart immenses et semblables à des tours, entremêlée çà et là de quelques beaux bouquets d'érables et ravagée par des incendies périodiques qui laissent à la forêt un air de ruine grandiose. Quelquefois un ruisseau, un vallon, une clairière à peine ouverte et jonchée encore de troncs carbonisés, — au milieu de ce désordre sauvage, quelques pauvres cabanes, des scieries, des montagnes de bois préparés, une route pavée de madriers et un chemin de fer, — parfois même des essais de culture, des terrains enclos de ces *fences* américaines faites de bois rudes et inégaux posés en zigzag sur des fourches biscornues. Dans l'enclos, la terre est noirâtre ; les ronces et les racines déchiquetées l'encombrent de leur pêle-mêle fantastique. C'est là qu'on mène paître le troupeau ou qu'on dépose à la hâte la semence d'un maigre champ d'avoine. Le principal produit de cette contrée est le *timber*, ou bois de construction. Grâce au chemin de fer, qui offre un débouché aux richesses naturelles de la forêt, la valeur de l'acre planté est devenue considérable. Il faut voir ces immenses cubes de bois plein, si lourds, si épais, qu'on n'en peut mettre sur chaque wagon que deux couches. Les sapins du Ca-

nada le disputent à ceux de Norwége; on est étonné de leur haute stature, quand on les voit renversés.

Vers le milieu du chemin, nous traversons une plaine vague, marais ou bruyère. A droite, dans la vapeur, qui n'a cessé de nous aveugler, on aperçoit une flaque blanche et argentée : c'est le lac Simcoe, qui se déverse dans le lac Huron par la rivière Severn. Ici, la fumée devient étouffante, et le ciel en est obscurci. Tout ce pays est en feu depuis quelques semaines : l'incendie court à droite, à gauche, suivant que le vent le pousse; mais il est probable qu'il passera partout. On voit des villages entourés de flammes, des forêts où il ne reste plus à la place des arbres que de gros tisons ardents. Tantôt la terre morte et calcinée, les feuillages desséchés, les troncs noircis, indiquent le passage récent de la flamme; tantôt elle éclate dans un fourré vert jusque-là épargné, et l'on aperçoit à travers les buissons ses langues brillantes. A deux pas de là, le pionnier, impassible, fauche tranquillement son champ d'avoine : il a l'habitude de jouer avec ce danger. Cependant le soir tombait; la forêt s'enveloppait d'une ombre bleue; çà et là, dans sa profondeur obscure, un point rouge luisait comme une étoile. La lune même, à travers la vapeur, semblait rougie d'une flamme sanglante. Le feu s'euroulait en spirale autour des grands arbres, qui brillaient alors dans les ténèbres comme de grandes torches enflammées. Les feux lointains répandaient une lueur blanche, une sorte de lumineuse auréole; les feux voisins nous aveuglaient de leur ardente lumière : ils couraient dans les broussailles, voltigeaient de feuille en feuille, s'accrochaient aux vignes et aux lianes, serpentaient le long des barrières, faisant une pluie d'étincelles qui jaillissaient comme des fusées et des nuages d'une fumée brillante comme des feux de Bengale. Sou-

vent nous courions en pleine fournaise, nous sentions le souffle embrasé de la flamme, et son gai petillement devenait un menaçant murmure. Ce spectacle, au crépuscule d'abord, puis à la nuit noire, était vraiment féerique et superbe. Je songeais, en l'admirant, à tant de richesses dévorées, et je me disais que ce feu de joie coûtait cher.

Collingwood est un village à l'américaine, c'est-à-dire un rudiment de grande ville. Le lac Huron est en face de moi, enveloppé de brouillards. Une voie ferrée s'avance sur une jetée que termine un grand phare de planches, et où l'*Algoma*, qui va m'emporter, se repose de son dernier voyage.

Je continue à exciter la curiosité et à donner lieu aux conjectures. Quel est ce personnage mystérieux qui vient de Paris, qui semble riche, qui ne sait pas le prix du *timber* ni la valeur de la tonne de cuivre? Il n'est pas probable que l'empereur des Français délègue un agent diplomatique aux tribus indiennes. A Otawa, la question a été vite résolue : j'étais un lord français qui voyageait pour chasser le *spleen;* mais à Collingwood on n'a pas l'imagination si haut placée. Après bien des hésitations, on a déclaré que j'étais un dentiste. Le sac que je porte en bandoulière, ma trousse de cuir, mes bouteilles de buis, et surtout la forme de mon couteau, qui est fort admirée, tout rendait la chose évidente. Tout à l'heure le fils de l'aubergiste, un bambin fort gentil de sept à huit ans, ne contenant plus sa curiosité, s'approche de moi, et en véritable enfant terrible me fait la question à brûle-pourpoint. Vous jugez combien j'en ai ri. Le petit a paru tout désappointé. Voilà encore les esprits en travail; je m'en aperçois aux regards inquisiteurs et incertains. Plusieurs des curieux seront mes compagnons de voyage; je m'amuserai à les faire *trimer* quelques jours. O incons-

tance des choses humaines! hier prince ou peu s'en faut, abordé chapeau bas et salué presque du nom de mylord, — aujourd'hui arracheur de dents. Puisque je vais casser des mâchoires sauvages, je vous en promets des échantillons.

CHAPITRE VII

DU LAC HURON AU LAC SUPÉRIEUR

Brouillards et fumées ; l'archipel du lac Huron ; un village indien ; une mère et ses petits. — Influence des jésuites ; la grande île Manitoulin. — Bruce-Mines ; le fleuve Sainte-Marie ; un voyage de plaisir sur les grands lacs. — En pleine mer ; un poste de trappeurs ; Thunder's Cape. Fort William ; une mission ; une station de la compagnie d'Hudson ; Indiens et métis ; un wigwam ; une danse de guerre. — Sault-Sainte-Marie ; un trait d'hospitalité ; bals et promenades ; les Rapides ; un repas sauvage.

Lac Huron, à bord de l'*Algoma*, 12 août.

Journée triste et monotone. Nous naviguons dans une vapeur épaisse qui ne nous a pas laissé voir la côte ; nous ne l'avons aperçue qu'en la touchant. Le soleil jaunit dans ces blanches ténèbres comme dans un brouillard d'hiver. La navigation des grands lacs, par cette atmosphère voilée, ressemble à celle de la mer. On y cherche son chemin à tâtons, on consulte la boussole, on marche à petits pas comme sur les bancs de Terre-Neuve, sondant la profondeur à tout instant. Ce matin, nous croyions à peine avoir passé *Cabot's-Head*, quand nous voyons en face de nous, à cent ou deux cents mètres à peine, surgir la forme vaporeuse d'une terre, d'abord

une ombre pâle, presque invisible, puis les contours des arbres, des rochers, la silhouette des collines : c'était une île sur laquelle nous marchions sans le savoir. On s'arrête, on vire de bord, et nous naviguons au milieu de l'archipel dispersé à l'extrémité nord-ouest du lac Huron. On dit que par un temps clair ce passage est ravissant. Le lac s'entoure de ce côté d'une ceinture d'îles vertes; la côte apparaît au loin dans les intervalles. Je vous en parle par ouï-dire, car je n'ai moi-même qu'entrevu les plus prochaines comme de vagues fantômes. Une fois pourtant nous entrâmes dans une passe étroite, entre deux rivages granitiques parsemés de roches brunes et revêtus de forêts de pins. Il y a là un pauvre village indien où nous abordâmes : il est habité par une population clair-semée de métis et d'indigènes qui accourut sur la jetée à notre approche. Ces sauvages blancs et rouges reçoivent deux fois par semaine la visite de l'*Algoma;* c'est le seul lien qui les rattache au monde civilisé. Quelques maisons, bâties à l'américaine, ont le luxe d'une cloison de poutres et d'un toit de planches : ce sont celles des métis. Les Indiens couchent misérablement sur la terre nue, sous l'abri fragile de leurs *wigwams* d'écorce. Imaginez une sorte de cage formée de bâtons plantés en terre, rattachés en bouquet à leur extrémité, et là-dessus des lambeaux d'écorce de bouleau et de chêne, rudement fixés par des tiges flexibles qui cerclent la cabane comme un panier de saule : voilà la demeure de toute une famille, sa défense contre la pluie, la neige et le vent d'hiver. Les plus riches ont une natte de joncs tressés qu'ils étendent sur la terre humide. Il y en a même, et c'est le dernier degré de la civilisation, qui ont établi dans leur hutte un petit poêle de brique surmonté d'un mince tuyau de tôle. La plupart

giseut dans la boue pêle-mêle avec les porcs, leur seule richesse, et réchauffent, serrés les uns contre les autres, leurs membres grelottants. En face des exemples européens, à quelques jours des grandes cités, ces pauvres gens n'ont ni l'adresse ni le besoin de se bâtir d'autres demeures. Les peuples, comme les individus, ont une période d'enfance intellectuelle et de lent progrès moral qu'une culture extérieure ne peut remplacer.

L'été, les hommes chassent et pêchent; l'hiver, on se resserre dans la hutte, on y travaille à ces petits objets dont s'empare à vil prix la curiosité des blancs : broderies de verre, de paille ou d'aiguilles de porc-épic, paniers de joncs et canots d'écorce, ouvrages de temps et de patience, dont l'Européen affairé dédaignerait le gain frivole. L'Indien aime les couleurs voyantes et les marie d'une manière originale. Je remarque un *wigwam* plus civilisé couvert d'une toile à voile, abri plus solide que ces rudes écailles d'écorces mal jointes. A l'intérieur, attachée à une ficelle, une natte à longues franges pendait comme un rideau. Ce n'est pas même un ameublement, les pauvres gens n'oseraient se donner un pareil luxe; c'est l'ouvrage commun de la famille pendant les longues soirées.

Un groupe m'a fort amusé, vu dans le clair-obscur de l'étroite cahutte, comme une nichée de petits chiens dans un chenil. C'était une mère et ses trois enfants, ne parlant ni le français ni l'anglais, vrais sauvages de tout point. L'un d'eux, encore à la mamelle, reposait dans un étrange berceau indien, sorte de raquette en forme de traîneau, où l'enfant reste attaché comme en croix, et que les femmes suspendent comme une hotte sur leurs épaules; sa mère tantôt le posait sur le bout de ses pieds et le balançait pour calmer ses cris, tantôt le prenait dans ses

bras, jetant quelquefois aux curieux un regard doux et farouche. Les deux autres, inquiets et étonnés, s'étaient cachés au fond de la hutte, où s'agitaient leurs petites têtes brunes et leurs yeux brillants. Tout auprès, sous un canot d'écorce renversé, à côté de ses ustensiles de pêche, gisait, la face contre terre, un pauvre homme gémissant et malade, destiné sans doute à mourir là sans autre abri.

Les jésuites ont gardé leur influence sur ce pauvre peuple. Ils sont encore ses amis, ses compagnons et ses guides. Pas une de ces *squaws* en haillons qui n'ait son chapelet roulé autour de son bras, et qui ne le dise dévotement en sa langue. Cette conversion de toute une race sauvage à une religion qui suppose un si haut degré de civilisation morale est le plus merveilleux prodige qu'aient accompli jamais ces simples hommes de génie. Il est vrai qu'ils payaient parfois de concessions bien grandes cette conquête douteuse. On les a vus envoyer eux-mêmes leurs fidèles au carnage et prier dévotement dans leurs chapelles d'écorce quand les tribus partaient pour ces grands massacres qui s'appelaient la guerre indienne. Quand les guerriers tatoués revenaient chargés de scalpes et d'horribles trophées, le saint homme entonnait le *Te Deum*, comme Aaron ou Josué dans la Bible, rendant grâces au Seigneur du meurtre des ennemis. Ce n'était plus le pur christianisme que cette religion héroïque, mais farouche, appropriée à l'état sauvage, inspirant tour à tour de grands dévouements et d'affreuses cruautés. Ces apôtres de la barbarie n'en furent pas moins des héros et de grands politiques. Ils savaient se mettre au niveau de l'homme sauvage et adapter à ses mœurs grossières la doctrine idéale qu'ils étaient venus lui enseigner. Lorsqu'ils avaient baptisé une tribu, ils y exer-

çaient une sorte de royauté ; ce qu'eux-mêmes, isolés, oubliés du monde, ils empruntaient à la barbarie, leur servait à la mieux dominer. Quand le martyr chrétien bravait les supplices, quand l'énergique Brébeuf se laissait écorcher sans se plaindre, quand le faible et timide Lallemand souriait dans un bain de poix brûlante, l'Indien, qui met au premier rang des vertus la force d'âme, admirait leur obstiné courage, et se prenait à respecter malgré lui la religion qui inspirait de si étonnants sacrifices. C'est à l'héroïsme de nos missionnaires que nous avons dû notre éphémère domination sur l'Amérique. Si jamais la race indienne a pu être civilisée, c'est par les jésuites, et, s'ils n'y ont pas réussi, ce n'est pas la dédaigneuse brutalité de la race anglaise qui accomplira ce miracle de patience et d'humanité.

Nous abordons à la grande île Manitoulin. Cette reine de l'archipel du lac Huron est un véritable continent : on y trouve des fleuves, des lacs longs de vingt milles. Elle sert de refuge à des peuplades indiennes expulsées du Canada, qui s'y sont établies sous la protection du gouvernement. Ici, du moins, personne ne leur dispute la terre. On leur envoie des inspecteurs et des juges, qui doivent résider parmi eux pour y développer l'industrie, l'agriculture et les lumières. Ces inspecteurs font sans doute de beaux rapports, mais je ne les crois pas très-utiles.

Un groupe de voyageurs s'arrêta devant une cabane où deux femmes indiennes accroupies sur le seuil travaillaient en silence à quelque babiole. Les curieux attroupés riaient tout haut devant elles et les agaçaient de leurs plaisanteries. Elles, sombres, impassibles et muettes, nous regardaient gravement sans s'interrompre et ne répondaient rien. On eût dit qu'elles nous jugeaient indi-

gnes d'une parole et qu'elles se retranchaient dans une insensibilité dédaigneuse. Je souffrais de voir ce reste de fierté mêlé à leur abjection; j'aurais voulu écarter cette foule insultante qui offensait leur dignité. Je leur parlai français : elles ne me comprenaient pas; mais elles prirent volontiers six *pence* que je leur jetai sur les genoux. Telle est la réalité prosaïque : cette imposante gravité n'est qu'un sommeil pesant de l'intelligence. Quand vous voyez un de ces masques de bronze à l'œil fixe, sorte de sphinx rêveur et de ruine hautaine d'une gloire passée, ne vous laissez pas étonner par la royale majesté de l'attitude; jetez-lui quelques sous, et, sans remuer un muscle de son visage, le noble déchu ramassera votre aumône, trop indolent pour demander et trop insensible pour dire merci.

Nous continuons à naviguer parmi les îles, qui se dressent de tous côtés par myriades, et nous devinons à travers la brume un horizon plein de vues gracieuses. Ce crépuscule obstiné nous vient des grands incendies des forêts. Il y a depuis quelques semaines conflagration générale sur tous ces rivages, jusqu'au fond du lac Supérieur, — cinq cents lieues de pays qui brûlent ou qui ont brûlé. La fumée s'étend sur les grands lacs jusqu'à des centaines de milles; elle descend par les vallées jusqu'aux parages de Montréal.

13 août.

Nous avons touché à Bruce-Mines, établissement considérable de la compagnie des mines de cuivre de Montréal. L'exploitation du minerai occupe environ trois cents ouvriers. On soumet les produits bruts de la mine à l'ac-

tion du mortier, et, après plusieurs lavages, on obtient une poudre de cuivre d'une grande pureté. Près de là se trouve une autre mine, non moins florissante, exploitée par une compagnie anglaise. La colonie de Bruce-Mines, déjà populeuse, a beaucoup d'avenir. Je cause avec un employé du gouvernement, inspecteur général des mines anglaises du lac Supérieur. Il me parle de ce bassin minier, qui est le plus riche du monde. On y trouve le cuivre presque à fleur de terre, en blocs énormes, et à l'état natif. Le minerai de fer s'y rencontre en montagnes qui couvrent des pays entiers. Le premier bloc de cuivre découvert à la mine Minnesota, près d'Ontonagon, pesait 7,000 kilogrammes. Aussi le produit des mines de cuivre a-t-il augmenté en sept années de 3,000 à 10,000, celui des mines de fer de 1,400 à 115,000 tonnes. Les établissements de la côte anglaise sont encore nouveaux et à peine ébauchés, mais on s'attend à leur voir prendre un grand développement : ils ont du plomb, du cuivre, de l'argent, du fer, tous les métaux. En revanche, le séjour de ces contrées est fort rude, le climat septentrional y règne en toute saison. Je commence à m'en apercevoir à la bise froide qui descend la vallée.

Nous sortons de l'archipel aux dix milliers d'îles. Un ciel bas nous les laisse voir avec l'aspect sale et triste des jours de pluie. Les côtes noires s'allongent à l'horizon comme des taches d'encre sur la surface grise du lac. On dirait une de ces froides soirées de novembre où le ciel a perdu toute lumière et la terre toute couleur. Peu à peu cependant les nuages s'élèvent ; nous entrons dans un défilé bordé de montagnes, les forêts s'éclairent d'une lueur sombre. Il y a beaucoup de grandeur dans cette entrée du dernier bassin où séjournent les eaux d'un continent. On sent qu'on va pénétrer dans un nou-

veau monde. La barrière montagneuse se ferme de tous côtés. On découvre l'embouchure du fleuve cachée dans une étroite encoignure. Il y a un hameau sur chaque rive, postes où s'arrêtent les *steamers* des deux pays, les Américains à gauche, les Canadiens à droite. Pendant que nous faisons du bois, le soleil achève de chasser les brouillards, il brille sur des côtes boisées et sauvages ; le granit rouge de la montagne se cache sous les sapins à sombre verdure ou se marie au feuillage brun des forêts roussies par la flamme. Çà et là flotte une fumée bleue dont la gaze transparente adoucit leurs teintes brûlées. Au milieu coule à pleins bords, avec une belle couleur verte et limpide, le fleuve Sainte-Marie, aussi grand déjà et plus majestueux que le Saint-Laurent.

Aux environs des rapides, les côtes s'abaissent. On ne voit à l'ouest que l'horizon écumant, taché de quelques îles verdoyantes. Des mouettes, de grands oiseaux pêcheurs, s'ébattent dans ce tumulte et planent gravement au-dessus des vagues, prêts à fondre sur le poisson imprudent qu'entraîne le courant. Quelquefois ils se posent sur la vague et roulent comme des écumes blanches ballottées sur l'eau verte. C'est là, au pied des rapides, que s'élève l'ancien village français de Sault-Sainte-Marie sur l'emplacement où fut établie de bonne heure une mission de jésuites, et où de longue date les Indiens avaient coutume de tenir leurs grandes assemblées. Après une courte station, nous nous engageons dans le canal. Ce magnifique ouvrage, large de cent pieds et long d'un mille, a été bâti en deux ans. Pour franchir une hauteur de trente pieds, deux écluses ont suffi ; elles ont chacune trois cent cinquante pieds de long et reçoivent les plus gros vaisseaux, les remorqueurs avec tout leur train.

Voici enfin le lac Supérieur, le *père des lacs*, la plus

reculée, la plus vaste et la plus profonde des mers intérieures de l'Amérique. Les rives sont plates, bordées au sud d'une grande dune de sable; bientôt nous les perdons de vue. Quant à mes compagnons, que vous en dire qui ne soit maussade? L'ennui de cette vie bruyante, emprisonnée, teint en noir leurs visages. Il y en a de toute sorte, depuis l'officier anglais irréprochable jusqu'à ce métis écossais ivre et déguenillé qui vient sans façons s'asseoir auprès de moi, prendre mon livre, et me sourire d'un air idiot. Pourtant, dans cette confusion démocratique, il se fait instinctivement une démarcation entre les diverses classes de voyageurs.

Les *gentlemen*, qui se tiennent un peu à l'écart, me coudoient poliment comme un égal. Quand aux *half-breeds*, gens tout à fait grossiers et repoussants, ils sont relégués d'un commun accord un peu plus loin. Entre deux flotte une classe indécise, composée en général de petits bourgeois et de demi-paysans canadiens, faciles à confondre avec les gens du bord, dont ils ont le costume, l'allure et la malpropreté. Il m'est arrivé de leur donner des ordres, les prenant pour des domestiques, et, réciproquement, par crainte des méprises, j'ai salué poliment les valets. Ces bonnes gens sont prévenants, cordiaux, mais parfois importuns. A leur curiosité discrète et mêlée de révérence succèdent des questions sans fin. Une fois qu'on leur a donné la main, on ne s'appartient plus, il faut prendre part à leurs amusements, à leurs conversations, à leurs rires. Ne m'ont-ils pas ce soir forcé de chanter une chanson française? J'ai eu beau protester, ils m'ont poussé par les épaules, puis dédommagé en m'applaudissant à tour de bras.

La vie matérielle est fort désagréable : on dîne avec du bœuf salé et du thé sans lait. Je dors pêle-mêle avec

vingt autres passagers dans une cabine souterraine, ou plutôt sous-lacustre, où le jour ne pénètre que par l'escalier. Le matin, on se dispute les deux cuvettes et les quatre serviettes qui servent à cinquante personnes, à moins qu'en désespoir de cause on n'aille s'arroser sous la pompe. Les Américains sont d'une sobriété extrême et d'une grande indifférence au bien-être : ils aiment mieux mal vivre et à bon marché.

Sur le lac Supérieur, 16 août.

Je n'ai pas débarqué à Fort-William, comme je l'avais projeté, et me voilà, en dépit de tous mes plans, en route une seconde fois pour Sault-Sainte-Marie. On m'avait trompé en m'annonçant que les communications étaient faciles de Fort-William à la côte américaine. Fort-William est un lieu perdu, le dernier poste occupé sur la côte nord par la compagnie de la baie d'Hudson, propriétaire de tous ces rivages. De là au fond du lac où les Américains ont bâti Superior-City, il y a deux cents milles le long d'une côte abrupte et battue par les tempêtes. Par terre, ni routes praticables ni même sentiers battus! il faut s'ouvrir un chemin daus les forêts la hache à la main, camper la nuit, emporter ses provisions, avec le danger de s'égarer ou d'être dépouillé par les Indiens qu'on a pris pour guides. Par eau, si le temps est calme, c'est un voyage de cinq jours en canot, avec deux Indiens, abordant chaque soir au rivage, traînant le canot à l'abri des vagues, arrêtés quelquefois par des ouragans qui durent des semaines entières.

Quelles solitudes que ces contrées ! Sur une longueur de trois cent cinquante à quatre cents milles, suivant la

côte nord du grand lac, nous n'avons eu que deux fois à déposer des lettres. La première de ces stations postales était un large golfe encadré de montagnes grandioses, et fermé au fond par une plage couverte de l'éternelle forêt de sapins. J'ai promené partout mes yeux, et je n'ai vu que le sable blanc des grèves, le tapis velouté des forêts, l'écume argentée des brisants sur les falaises : pas un signe d'habitation humaine. Enfin, au bruit du sifflet, deux barques, montées d'Indo-Français et de rudes Européens, devenus plus sauvages encore, ont doublé un promontoire et nous ont abordés. On échangea les lettres, les nouvelles ; on causa quelques minutes, puis nous nous remîmes en route, tandis que les deux barques s'éloignaient en chantant. Où retournaient-elles ? Je ne sais pas. On dit seulement qu'il y a là, dans un coin perdu dans le désert, un poste de la compagnie d'Hudson.

La seconde fois, c'est à notre gauche, sur le bord de la grande île Michipicoten. Je regardais avec plaisir la gracieuse succession des promontoires qui allongeaient leurs bras caressants dans la mer. L'île est montagneuse, boisée, rougie çà et là par la flamme. Une fine vapeur bleue, trace d'un récent incendie, l'entourait à mi-côte d'une légère ceinture de gaze. Tout à coup le même sifflet rauque nous déchire les oreilles. A quoi bon dans cette solitude ? J'aperçois quelques cabanes éparses sur le rivage, un point noir mouvant qui s'avance vers nous : même échange rapide, même brusque adieu. Nous fuyons ensuite ; la terre s'efface, le soleil se couche rouge et aplati comme un morceau de fer brûlant sous le marteau du forgeron ; la lune de l'autre côté se lève pâle et transparente. Le soir, aurore boréale, spectacle ordinaire en ces climats. Le lendemain, réveil en face de la superbe

coulée basaltique de *Thunder's-Cape*. Une heure après, nous étions devant Fort-William.

Thunder's Cape, ou le Cap du Tonnerre, s'avance fièrement au large comme la ruine d'un bastion colossal de douze cents pieds. Des forêts pendent de droite et de gauche sur ses flancs éboulés; mais son front noir et dénudé tranche durement sur le ciel, comme un vieux château féodal se dressant du sein de la verdure qui a envahi ses ruines. Quand on passe devant le promontoire, la grosse tour isolée surgit avec une imposante grandeur : vue de profil, elle semble la dernière pile d'un môle immense et inachevé. Le ciel était en harmonie avec cette nature sauvage : de gros nuages violemment éclairés, des taches brutales d'ombre et de lumière rehaussaient ce tableau sombre, qui me rappelait les côtes d'Écosse.

Laissant à gauche l'Ile-Royale et les îlots que prolonge au loin la coulée, nous jetons l'ancre en face d'une terre déserte. On m'avait dépeint Fort-William comme un établissement prospère, animé, une sorte de ville en herbe. Les journaux, en annonçant l'*excursion* de l'*Algoma*, avaient promis une réunion générale, une danse de guerre des tribus sauvages, et je ne voyais à l'horizon que des montagnes bleuâtres, sur le rivage qu'une forêt sans limites. Enfin j'aperçus l'embouchure d'une rivière, sur l'un de ses bords quelques huttes, quelques baraques : c'est Fort-William; — un drapeau anglais flottant au bout d'un mât, une clôture de pieux, voilà la forteresse; — une jetée de bois, des canots d'écorce dispersés sur la plage, une ou deux barques ruinées, voilà le port. Ce rendez-vous de la civilisation et de la barbarie n'a rien qui doive donner aux indigènes une grande idée de leurs conquérants. Plus loin, au delà du tournant

de la rivière, derrière les bois de mélèzes et au pied de la montagne qui ferme de ce côté la vue, il y a une mission de jésuites. Deux missionnaires y sont venus de France, où ils ne retourneront jamais. Les missionnaires renoncent à tout, même à leur langue, qu'ils remplacent par l'idiome des Chippewas : héros inconnus dont le dévouement est d'autant plus sublime que le souvenir doit en demeurer avec eux-mêmes enseveli dans ces déserts !

Je descends à terre avec mes joyeux compagnons, qui chantent à tue-tête et apostrophent les pauvres Indiens ou métis qui viennent au-devant de nous. Déjà les canots nous entourent, nous apportant du poisson, des coquillages, des paniers de jonc. Ces jolies embarcations, avec leurs becs crochus ornés de peintures, leur frêle charpente d'écorce doublée de lamelles de bois, glissent sur l'eau comme des corbeilles. Le navigateur s'assoit au fond même de la nacelle, et son buste dépasse à peine le niveau de l'eau.

Je m'écartai du village pour aller dessiner le *wigwam* d'une famille indienne, qui me rendit avec usure ma curiosité et mon étonnement. Les bonnes gens, d'abord intimidés, ne se tenaient pas de rire; les enfants, qui jouaient sur le seuil, se blottirent dans la niche obscure. De temps en temps, une petite tête effarouchée paraissait à la fenêtre, c'est-à-dire entre deux lames d'écorce de bouleau déchirées, ou bien une main soulevait le haillon noir qui servait de porte, et y pendait soit une vieille culotte, soit un couteau, soit une écuelle. Ayant compris vaguement ce que je faisais, ils s'amusaient à m'exhiber une à une toutes les pièces de leur mobilier primitif. A côté, sur trois baguettes dressées en fourche, pendait un crochet de bois sous lequel fumaient quelques tisons mal

éteints : c'est la cuisine du logis. La mère venait quelquefois se pencher sur mon épaule avec un sourire naïf. Un vieux fou qui m'avait suivi, drapé dans ses haillons avec la majesté d'un Marius, divaguait pompeusement dans un jargon mêlé de trois langues, tandis que de grands chiens sauvages, d'allure sournoise et craintive, rôdaient silencieusement autour de moi. Le vieillard se croyait revenu aux beaux jours de son peuple : il me parlait avec une emphase véhémente de *Chippewas*, de « gouvernement, » de *sagas*, et me prenait sans doute pour un chef des hommes blancs. Survint un jeune homme à cheveux blonds qui m'adressa la parole en français. Il me demanda des nouvelles de la guerre. « Il paraît, monsieur, que c'est chaud là-bas ! Et à La Morale, c'est-il tranquille ? » *La Morale* est une corruption de Montréal. Voilà ce que ces pauvres gens savent du monde vivant. Celui-ci, de sang français presque pur, descendant des anciens *voyageurs*, avait servi la compagnie d'Hudson, « là-bas dans le Nord, » où la « vie est dure. » L'Amérique, Montréal, le pays plus lointain d'où venaient ses pères, tout était confondu pour lui dans le même nuage fabuleux. Les Indiens ont oublié la terre qu'ils possédaient avant la conquête des hommes blancs. Les lacs sont leur océan, le Canada le pays lointain de l'autre race. Tout ce qu'ils savent, c'est que les blancs viennent du côté où le soleil se lève, et que les premiers qui abordèrent s'appelaient Français. « Le roi et la France ! » c'était le salut qu'ils me faisaient en entendant ma langue, et ces deux mots résument toute leur science historique.

Depuis un quart d'heure environ, j'entendais un sourd murmure de tambourins et de voix cadencées, comme le bruit qu'on fait aux jeunes essaims d'abeilles pour les

charmer et les endormir. De temps en temps, un long cri aigu, semblable à l'exclamation joyeuse d'une troupe d'enfants qui s'ébattent, interrompait cette musique. Je m'approchai et je vis un curieux spectacle : c'était la grande *war-dance* annoncée. Seulement (ô impudence du *humbug* américain!) les tribus indiennes étaient une troupe d'enfants et de vieillards en guenilles. Quelques métis, ouvriers employés par la compagnie, s'étaient grotesquement accoutrés pour se donner l'air sauvage. Leurs vestes, leurs pantalons de flanelle, leurs bonnets écossais, étaient empanachés d'ornements bizarres. Ici des crinières postiches, là des foulards d'indienne roulés autour de la tête, ou bien des rubans bariolés, des verroteries, des banderoles, des aigrettes de plumes, déguisaient le prosaïsme de leurs habits modernes. Figurez-vous enfin leurs longs cheveux noirs tombant sur leurs épaules, leurs visages peints de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, les carrés rouges, bleus et jaunes qui font des arabesques sur leur peau sombre, et vous concevrez que ce jeu ridicule était encore pittoresque. Trois hommes assis à terre et sérieux comme des statues de bronze frappaient en cadence sur des tambours avec des bâtons de bois, en chantant une mélopée monotone et mélancolique. Au bruit de cette musique indéfinissable, les danseurs sautaient en rond avec une imperturbable gravité : ils s'arrêtaient parfois, et poussaient le cri perçant qui m'avait attiré; puis la danse recommençait, toujours la même, avec la solennité d'un rite religieux. Peu à peu, le bruit des cymbales, le mouvement monotone de la courte gamme ascendante et descendante qu'ils répétaient sans fin, la rotation accélérée de la ronde furieuse échauffaient les têtes; il se mêlait à ce jeu grossier quelque chose de la volupté frénétique des fakirs de l'Inde

ou des derviches d'Asie. Pour moi, qui regardais sérieusement la comédie, cherchant à y saisir la trace des anciens mystères, j'y trouvais une saveur indicible de superstition sauvage; il me semblait entendre les corybantes du paganisme célébrer dans quelque vallon solitaire leurs graves orgies et leurs danses effrénées. L'homme sauvage trouve dans le mouvement matériel l'enthousiasme que nous cherchons dans les émotions de la pensée.

J'aurais voulu que l'on fît silence et qu'on laissât l'exaltation grandir, jusqu'à ce que le souvenir du passé se ranimât dans cette parodie bouffonne des vieilles coutumes nationales; mais les spectateurs, riant à gorge déployée, excitaient les danseurs comme des singes ou des chiens savants; ils se mêlaient eux-mêmes à la danse avec des grimaces. Quelques métis qui jouaient un rôle souriaient à demi; cependant la gravité indienne résistait à toutes les moqueries. Il y avait surtout un vieillard tout plein encore de la gloire de ses pères, le même qui m'avait poursuivi de ses déclamations majestueuses: celui-là se sentait, j'en suis sûr, devenu le chef de sa tribu, tant ses attitudes étaient théâtrales et ses cabrioles convaincues! On eût dit le roi David dansant devant l'arche sainte. Voilà l'avenir de la race indienne : ce pauvre fou glorieux et le métis riant sous cape en personnifient assez bien les variétés. Ajoutez-y la bête fauve demi-nue qui meurt de faim, traquée dans les derniers déserts où les hommes blancs la pourchassent, et vous aurez résumé les trois destinées possibles qui la conduisent également à la destruction.

Quand nous nous rembarquâmes, la plage, encombrée de curieux et de mendiants, offrait le spectacle le plus animé. Les femmes, drapées dans leurs robes et leurs

châles de bure, donnaient à leurs pauvres vêtements par l'assemblage hardi des couleurs un air de luxe sauvage. Les hommes eux-mêmes étaient affublés de parures brillantes : chemises rouges brodées d'étoiles, perles de verre, paillettes de cuivre, bottes estampées de dorures, toques enrubannées, rappelant la coiffure des anciens guerriers. Les enfants couraient demi-nus. Quelques familles montèrent en canot pour aller joindre le navire. L'une d'elles s'établit dans l'entre-pont, où elle me donna le plus joli spectacle. La mère, à demi Indienne et suivie de trois petites têtes brunes malicieuses, portait dans ses bras un de ces petits crucifiés qui semblent ficelés dans une grosse pantoufle : celui-ci, un gros garçon plein de vie, au regard sauvage, étroitement lacé dans sa prison de laine, resta adossé contre un tonneau, près d'un gros paquet de câbles. Ce matin, le pauvre petit était tout mouillé de larmes, et l'on défit enfin les premiers nœuds de sa chaîne : il fallait le voir alors agiter avec bonheur ses petits mains prisonnières et ses petits bras engourdis...

Le soir, nouvelle aurore boréale qui, je l'avoue à ma honte, ne m'a pas émerveillé. On n'aperçoit ici qu'un reflet lointain des illuminations polaires. Celle d'avant-hier affectait la forme ordinaire : de grands rayons en tuyaux d'orgue, semblables au faîte d'une roche basaltique aérienne et lumineuse. Mais elle était si pâle, si mourante, que sa splendeur était éclipsée par la blanche auréole et la longue traînée de la lune sur les eaux mobiles. Celle d'hier avait un autre aspect : ce n'était plus qu'une bande lumineuse, semblable à un arc-en-ciel incolore, ou à la frange d'un nuage éclairé par un astre invisible.

Il fait grand vent et gros lac; le bateau exécute

quelques danses un peu trop vives. Mais voici la côte; nous serons dans une heure sur la terre ferme. . . . . .

Saut-Sainte-Marie, 20 août.

Je suis ici depuis quatre jours, attendant des bateaux à vapeur qui ne viennent pas. Rien de plus irrégulier que leur service. Les affiches annoncent des excursions fréquentes jusqu'au fond du lac, mais les bâteaux vont rarement plus loin que Bayfield ou Ontonagon. Quand j'ai demandé l'époque où passerait le *steamer* de Superior City, on m'a répondu qu'on n'en savait rien : peut-être dans deux jours, peut-être dans une semaine. Les uns disaient : il va jusqu'à Fond-du-Lac; — les autres : il s'arrête à Ontonagon. Enfin, comme il fallait prendre un parti, j'ai renoncé à Marquette, Ontonagon, Pictured Rocks, Eagle River, à toute cette côte Sud si pittoresque et si curieuse, et j'ai résolu de gagner Mackinac, une île située entre les trois lacs Huron, Supérieur et Michigan. Il faut attendre *la Planète*, qui a passé ici la semaine dernière, venant de Chicago. Elle allait, avec six cents passagers, faire une promenade de plaisir autour du lac. Deux fois, un âpre mugissement a retenti dans le canal : mais de *la Planète* aucune nouvelle; on suppose qu'elle aura été retardée par les brouillards et les vents contraires. Je vis comme l'oiseau sur la branche, toujours prêt à prendre mon vol, à toute heure du jour et de la nuit.

J'emploie le temps perdu à flâner aux environs avec mes officiers anglais de l'Algoma. Nous vivons ensemble dans une petite pension bourgeoise dont l'exiguïté nous rapproche. L'autre soir, en débarquant, je me suis trouvé sans abri. Le maître de Chippewa-house me répond sè-

chement qu'il n'a pas un matelas à me donner. Un autre, à moitié ivre, me renvoie à sa femme ; enfin, après une demi-heure d'attente, il refuse de me recevoir, parce que je suis seul, et qu'un lit doit servir pour deux. Rien n'est intolérable comme un aubergiste américain. Ces messieurs ne se dérangent pas plus que s'ils étaient des rois, et leurs hôtes, qui les payent, d'humbles solliciteurs. Impatienté, je me réfugie à bord, où je trouve un bal improvisé qui dure la moitié de la nuit. Le veilleur devait m'avertir vers les trois heures, avant le départ du bateau. Eveillé par un bruit singulier, j'ouvre ma fenêtre, et je m'aperçois que nous avons passé de la rive américaine à la rive anglaise. Je saute à terre à demi-vêtu, et le bateau part. Mais comment revenir à l'autre bord? Je m'enveloppai de mon manteau, et commençai à me promener sur la plage, où j'aurais passé le reste de la nuit en grelottant, sans l'hospitalité d'un brave homme que je rencontrai. C'était le directeur de la poste, ancien artisan, natif de Dublin, en Irlande, ayant fait quelque fortune et acquis des propriétés à Saut-Sainte-Marie. Il me mena chez lui, m'établit de son mieux dans son salon, et le lendemain m'offrit à déjeuner avec sa famille, — le tout avec une cordialité simple et attentive qui me toucha beaucoup. L'hospitalité est de toutes les vertus américaines la plus ignorée chez nous, et celle qui nous étonne le plus. Je remerciai de mon mieux cet excellent homme, et je passai en canot sur l'autre rive, où un de mes nouveaux amis me procura mon gîte.

La « cité » de Saut-Sainte-Marie n'a d'autre raison d'être que son canal. Bien qu'elle soit le siége d'un évêché catholique, elle compte à peine soixante maisons de planches et un hôtel encombré de monde. Une partie des habitants émigrent en hiver : il s'y trouve en ce moment

deux ou trois cents étrangers, vivant de poisson et de porc salé. Nous faisons vie à part, et nous sommes l'objet des conversations de l'auberge. Etrange société que celle que le hasard a rassemblée dans ce trou perdu, et qui danse tous les soirs dans le grand salon de l'hôtel. En nous promenant dans la rue, nous voyons le bal par les fenêtres ouvertes; on y danse le *montebello* et autres quadrilles à la mode. Les toilettes à prétention, les chiffons fanés des femmes, les airs gracieux des hommes, leurs danses de sauterelles, la musique des nègres de l'hôtel raclant trois violons criards, la voix nasale du musicien qui indique les figures et ordonne la manœuvre comme un sergent à son peloton, l'ensemble est complet. Ces hommes de l'Ouest ont l'air de commis voyageurs et de marchands forains. Pacotille faite à la hâte, mélange confus du trop-plein des nations européennes, leur société n'a encore ni forme ni tradition. Elle flotte à la poursuite des aventures : chacun y est l'ouvrier de sa fortune, mais nul n'y cherche une demeure ni une condition fixes. La patrie, le foyer sont là seulement où le gain l'appelle. — On dit que l'avenir de l'Amérique est dans ces populations de l'Ouest, orgueil et espoir du pays : on ferait mieux de dire qu'il est dans les richesses naturelles de l'Ouest.

Hier matin j'ai franchi les Rapides en canot d'écorce. La nacelle est ballottée comme une feuille; un courant torrentiel, des tourbillons, des récifs que deux Indiens évitent avec leurs rames, une course précipitée, plus effrayante pour ceux qui sont sur le rivage que pour le navigateur, un peu d'eau rejaillie à la figure, voilà tout le pittoresque de cette entreprise. On débarque sur une petite île tout entourée d'eau mugissante, où vivent dans des huttes basses des bateliers et des pêcheurs. Leur tra-

vail consiste à remonter pas à pas un petit espace des Rapides, à le redescendre en un clin d'œil, et à le remonter encore tout le jour durant. L'un des pêcheurs tient la gaule qui dirige la frêle embarcation; l'autre, avec un filet semblable à ceux qui servent à prendre les papillons, arrête au passage le poisson emporté par le torrent, et le rejette avec adresse derrière son dos dans la barque. C'est le même art que celui des mouettes, et le pêcheur indien n'a pas leurs ailes. Tandis qu'elles suivent leur proie au milieu des plus furieux tourbillons, il se renferme dans une branche étroite de la rivière, et malheur à qui oserait s'aventurer plus loin.

Le soir nous fîmes une autre excursion; nous descendîmes le long du fleuve jusqu'à un lieu où il se divise en deux branches, et où une partie de ses eaux se détourne à droite, entre des îles de cailloux roulés, mais couvertes de verdure, vers un lac intérieur qui se déverse vingt milles plus loin dans le lac Huron. Les uns se promènent d'île en île et pêchent la truite; les autres restent tranquillement assis à l'ombre, balancés par une eau courante et si limpide qu'on en voit le fond comme à travers une glace de cristal. On dîne sur une terre déserte, avec filet d'ours rôti sur des galets rougis au feu, vin de Champagne et cuisine sauvage faite en plein vent par nos bateliers indiens. Je ne vous dirai pas le charme de ces eaux vives, de ce repas champêtre, de ces forêts aux buissons découpés comme les bosquets d'un parc immense. Revenus enfin à la nuit tombante, nous admirons les teintes du soleil couchant et la lune orangée qui se levait sur la montagne noire, grossie énormément par la brume.

CHAPITRE VIII

DE SAINTE-MARIE A SAINT-PAUL

Un steamer de Chicago ; la vie en public ; politesse américaine. — Mackinaw, Milwankee ; incarnations nouvelles. — Un train d'émigrants ; la *rolling-prairie* ; la Crosse, la vallée du Mississipi. — Une maison flottante ; la vie à bord ; une navigation difficile. Wenona, Sainte-Croix, Saint-Paul. — L'homme de l'Ouest.

A bord de *la Planète*, 21 août.

J'ai quitté à regret, non pas Sainte-Marie, mais les Anglais avec qui je m'y suis lié. Le bon ton, quand on le rencontre, procure toujours un bien-être extrême. Je ne le cherche pas dans la gigantesque baraque où je voyage avec cinq cents personnes étrangères. L'Américain aime à vivre en troupeau. Va-t-il à la campagne, il s'établit à Saratoga ou à Newport, dans le lieu le plus bruyant et le plus peuplé. A-t-il une ou deux semaines de congé, il s'embarque avec sa famille sur un de ces grands paquebots des lacs. Je n'aime pas cette cohue bariolée, cette familiarité de hasard avec le premier venu. Sans doute il y a beaucoup de braves gens dans le nombre, mais c'est

en vain que j'y cherche un semblable. Les femmes sont communes, salement ou pompeusement parées; elles ont l'air de ces figurantes de théâtre dont les falbalas traînent sur des mains noires, et qu'un chiffon de soie transforme en grandes dames. Les hommes ressemblent à des épiciers endimanchés ou à des sapeurs-pompiers en habits de ville. Les Allemands ou plutôt les Américains de race allemande, qui sont nombreux dans l'Ouest, oublient déjà leur langue maternelle, et ne se distinguent plus des Yankees à barbes de bouc que par leurs cheveux bouclés, leurs grandes moustaches blondes et leur goût persistant pour la musique. Les enfants imitent déjà le sans-façon paternel : pendant que j'écris, il en vient une bande autour de moi dévaliser mon pupitre et m'accabler de questions. Tout à l'heure ils jouaient à la balle sur mon dos, où de temps en temps les plus hardis venaient donner un coup de tête.

En revanche, n'ayez pas le malheur de vous asseoir à table avant que toutes les femmes aient pris leur place, ne venez même pas ensuite, si vous êtes garçon, vous attabler parmi les gens à peu près propres qui occupent le haut bout. On vous relègue parmi les têtes crasseuses, à moins que vous n'ayez une *lady* pour compagne. La plus repoussante a le pas sur vous, et rien de plus impérieux que l'étiquette démocratique. On me raconte que sur un paquebot du Mississipi, un passager malade s'étant permis de lâcher un petit juron contre les soi-disant *ladies* qui le chassaient de sa place, le capitaine arriva sur lui comme un furieux, en brandissant un couteau de cuisine avec des malédictions de damné. Cet homme, ancien matelot, n'en était pas moins, à sa manière, le galant chevalier des dames...

Nous avons à bord quelques Indiens enrôlés dans l'ar-

mée fédérale. Les États font feu des quatre pieds pour trouver des hommes. Je ne sais d'ailleurs où en est la conscription. Je vis depuis quinze jours comme un sauvage, dans une ignorance absolue de ce que fait le monde politique. Je sais seulement que les confédérés ont à peu près perdu Mobile, et qu'il y a eu à New-York un *meeting* monstre pour Mac-Clellan. Celui-ci paraît gagner du terrain, de l'aveu même de ses adversaires. Ce n'est pas une raison pour qu'il soit élu. Un succès militaire brillant assurerait les chances de Lincoln; aussi le *New-York Herald* semble-t-il se rabattre de préférence sur le nom du général Grant, sans doute pour détourner au profit des démocrates une partie de l'influence que ses victoires pourraient gagner aux républicains. Cependant le ministre des finances donne, dit-on, sa démission. Je ne sais quel sera le nouveau Curtius qui consentira à engloutir son avenir politique dans le gouffre de la dette américaine.

Il est écrit que je ne connaîtrai pas le lac Huron. La même fumée qui me le cachait à mon arrivée m'accompagne encore à mon retour. Perché sur l'une des deux grandes poutres arquées qui dominent le navire, j'ai vu ce que j'ai pu voir, c'est-à-dire une succession d'îles boisées et rocailleuses séparées par des passes étroites, découpées en baies sinueuses où s'endorment les courants assez vifs dont ces masses d'eau sont animées. Rien de vivant que les volées de canards sauvages qui s'enfuient à notre approche. Quelquefois un canot indien glisse silencieusement sur l'eau grise, ou bien, car c'est la grande route de Chicago et de Détroit, un bateau à vapeur sort du brouillard en poussant son rugissement accoutumé. Cette navigation est très-lente; on s'arrête toutes les quatre heures pour faire du bois.

Milwaukee, 23 août.

On ne fait jamais ce qu'on a résolu. Je voulais aller au fond du lac Supérieur, et je suis revenu à Mackinaw. Je voulais faire le tour de l'île pour en visiter les ravins et les falaises, puis de là gagner la colonie récente de Green-bay, sur le bord du lac Michigan, et me voici maintenant à Milwaukee. Irai-je droit à Saint-Paul? Le hasard me décide : un agent du chemin de fer m'offre un billet; je l'achète, et je partirai ce soir même. Cette vie incertaine a bien son charme. — Hier matin, à Mackinaw, j'avais déjà quitté le bord, quand j'appris que le paquebot hebdomadaire de Green-Bay était parti la veille. Attendre là une semaine, c'eût été folie : je me suis rembarqué, toujours dans la fumée et dans le brouillard. Vers le soir, on fit du bois sur la côte du Michigan, puis le vent souffla, et le lac prit un air de tempête. On dansait pourtant dans le salon du bord. Résistant aux importunités de mes nouveaux amis, j'avais refusé de prendre part à la fête et de me laisser présenter aux dames. Je m'étais retiré sur le pont, sous une chaloupe, où je dormais tant bien que mal dans mon manteau. Sur ces bateaux encombrés de monde, le pont, le toit, les charpentes élevées qui le soutiennent sont mon domicile habituel : on y trouve une espèce de solitude. Le jour, vous me verriez en l'air, assis gravement sur cette arche aérienne, jambe de ci, jambe de là, un livre ou un cahier à la main. Ces allures retirées et solitaires intriguent beaucoup les Américains, qui sont tout mouvement et tapage, et qui, une fois sortis de leurs bureaux ou de leurs comptoirs, ne touchent plus une plume ni un livre. Chassé pourtant par la rosée, qui était

humide, et par le vent, qui était froid, j'étais rentré dans le salon, où j'essayais de sommeiller sur une chaise, dans un coin obscur, lorsqu'un brave habitant de Chicago vint m'offrir un lit resté vide dans sa chambre. J'y ai fait une provision de sommeil pour de nouvelles nuits de bivac.

Le sans-gêne américain a, vous le voyez, son bon côté. Qui se serait avisé chez nous de partager sa chambre avec un étranger? Nous restons froids, polis, réservés les uns devant les autres, n'empiétant pas d'un pouce sur le terrain d'autrui. En revanche, nous ne cédons pas une ligne du nôtre : chez nous, celui qui s'emparerait sans permission du livre ou du parapluie de son voisin serait regardé tout au moins comme un homme mal élevé. Ici point de ces scrupules : les Américains sont naïvement indiscrets, comme de grands enfants qui touchent à tout. Voilà, depuis une semaine, le troisième livre que je commence à lire et qui disparaît. Je me suis juré désormais de faire garde de cerbère autour de mon bien.

Remontez, à partir de Chicago, la côte ouest du lac Michigan; vous y trouverez Racine, puis Milwaukee, la plus grande ville du Wisconsin, où ces dernières années ont accumulé une population de soixante-dix mille âmes; quand je dis accumulé, je me trompe, car rien n'y sent l'étroit et le renfermé. La ville s'étend au large sur la plage et dans la campagne, coupée à angles droits de longues avenues plantées d'arbres, plus semblable à un village qu'à une ville. Sauf deux ou trois rues qui ressemblent à celles de New-York, on dirait presque un faubourg de Londres. Les villes ne sont ici que de grands faubourgs : pas d'ancien berceau de la cité, pas d'enceinte resserrée ni de monuments pittoresques, mais des rues où l'herbe pousse prolongées à perte de vue, des

trottoirs en briques ou en planches, des maisons pour la plupart isolées et entourées d'arbres, des masures de planches en face d'édifices monumentaux copiés sur ceux de Broadway, des oies qui s'ébattent dans la boue à côté des rails de fer où roulent les omnibus, — et parmi tout cela un air de richesse, d'abondance, de liberté! Il y a dix ans, quand la ville ne comptait encore que trente mille âmes, elle avait déjà cinquante églises. Madison, la capitale de l'Etat, a été improvisée en 1836, dans un désert, par acte de la législature du Wisconsin. Quand le vote fut passé qui en faisait une capitale, la colline où elle a poussé, entre ses deux petits lacs, ne portait encore qu'une cabane de bois solitaire. Il n'y a que l'Amérique, avec ce flot perpétuel de l'émigration qui s'avance vers l'ouest, où l'on puisse avoir impunément ces hardiesses.

Je poursuis le cours de mes transformations. Vous vous rappelez ce que j'étais il y a huit jours. Hier j'étais, devinez quoi? Un correspondant du *Times*. Ma taciturnité n'ayant pas trahi mon accent étranger, je ne sais quoi d'européen dans la tournure, une mine grave et philosophique, tout concourait à faire admettre cette supposition; — du moins il faut le croire, puisqu'on ne s'est pas borné à des conjectures, que le bruit en a couru, et qu'il est venu jusqu'à mes oreilles. La veille, dans le salon du bord, j'avais tiré mon écritoire et écrit deux ou trois heures sur la table même où l'on allait dire le service divin. Ecrire seul dans un salon où tout le monde babille, avoir un si beau pupitre de voyage, c'est extraordinaire, c'est européen. Et puis, quelle curieuse manie d'écrire lorsqu'on peut se croiser les bras! Evidemment j'accomplissais une fonction, je faisais un métier. J'étais donc, sans nul doute, le correspondant du *London Times*. Je les ai détrompés en ouvrant la bouche; alors

j'ai été Suédois, et je le suis encore; demain je crois que je serai Turc ou Chinois. Les Suédois, d'ailleurs, émigrent en masse vers ces contrées. La moitié peut-être de la population du Wisconsin est d'origine scandinave. Il y a des villages entiers qui sont des colonies suédoises. Voilà qui explique la méprise.

24 août. La Crosse (Wisconsin).

Le train de La Crosse ne partait qu'à une heure et demie du matin; mais l'aubergiste a trouvé bon pour sa commodité de fixer à dix heures le départ de son omnibus. Vous savez qu'en Amérique le voyageur est sujet de ceux qui le servent et doit suivre démocratiquement la consigne. Je me résigne donc à faire le pied de grue pendant trois heures à la gare, ou, comme on dit en Amérique, au *dépôt* du chemin de fer. J'y trouve une affreuse baraque, une rangée de wagons vides et une horrible foule d'émigrants ou d'Indiens qui grouille par terre, endormie dans l'obscurité. La lueur vacillante d'une lanterne me montre des haillons, de grosses bottes, des jambes nues, des visages noirs. Je saute par-dessus cette étable humaine pour aller reconnaître mon bagage dans un monceau croulant qui s'entasse laborieusement sur l'étroite chaussée. Le service de la gare est fait par un seul homme, à la fois comptable, ingénieur, facteur, surveillant et agent télégraphique. C'est le même que j'avais trouvé sur le quai au débarquement du bateau vendant des billets. Tout à l'heure, sa besogne faite, il va boire et discuter politique dans le cabaret de la station.

On m'offre une couchette dans le *sleeping-car*. Un étranger vient et jette mon manteau à bas du lit en disant

qu'il l'a retenu. L'atmosphère était chaude, étoi
malsaine; j'allai m'asseoir dans le *bar-room* pou
en attendant minuit. Une troupe de Germano-Amér
discourait en buvant de la bière. « La guerre, disai
d'eux, est une damnée sottise; nous avons à Washi
un vieux manche à balai. » Je cherchai refuge dai
wagon vide dont par hasard la porte était demeuré
verte. Je m'y établis à l'américaine, étendu tout de
long sur deux siéges; mais voilà qu'un flot se préc
Quelles figures, grand Dieu! et dans quelle caverne s
entré? Ce sont mes dormeurs de tout à l'heure; cha
défoncés, barbes grasses, guenilles pourries, tout
vait pêle-mêle et s'entassait autour de moi. Les fe
passaient dans le wagon voisin. Cependant les
se comblaient : devant, derrière, j'étais cerné
tout. Le conducteur passe et me repousse brutale
les jambes. L'infection devenait odieuse, et im
ble d'ouvrir les fenêtres : elles étaient murées. Je r
fuis épouvanté. Tentons l'entrée du wagon des da
ces *ladies* n'étaient pas irréprochables, et leurs
liers ne valaient guère mieux que les célibataires. C
pourtant une grande faveur que d'y être admis,
que je n'en fus pas jugé digne. Le conducteur, q
tenait à la porte, me repoussa grossièrement d'un
de coude dans l'estomac. Je perdis patience; ce *ge*
man le prit sur un ton hautain, narguant ma délicat
J'allai m'asseoir sur les marches du wagon, à la por
cloaque.

Le clair de lune était radieux; la campagne, hu
encore, enveloppée d'ombre, avait une douce et
cieuse fraîcheur. Les petites flaques d'eau laissées
pluie brillaient au milieu des herbes comme les mor
d'un miroir brisé. Je m'accommodai comme je pu

ite terrasse, et moitié rêvant, moitié assoupi, je re-
is fuir à toute vitesse tantôt la rivière encaissée
nous suivions les détours, tantôt l'étendue mysté-
; de la bruyère qui couvrait la plaine, tantôt les
les forêts sombres où çà et là un rayon de lune glis-
ur une mare immobile, scintillait sur les cailloux
les d'un ruisseau écarté. Même là, en plein air, sous
ıt qui me fouettait la figure, je sentais venir de la
ouverte une effluve fétide, quelque chose comme
ırant d'air chaud d'un calorifère empesté.

jour levant nous montra une belle rivière, enfoncée
les saules, dans une coupure profonde; au fond,
li village rangé sur la côte : c'était déjà *Rock-River*,
ɜs affluents du Mississipi. Je m'aperçus alors que
ennemi n'était que garde-frein. Le conducteur au
aire, avec un air de supériorité protectrice, m'in-
ʒea, me tapa sur l'épaule, enfin me dit de le suivre
ıgon des dames. La société n'y était pas bien choi-
ın toute autre occasion, j'aurais redouté le contact
ıaritornes auprès de qui j'avais l'honneur de m'as-
Par malheur, une femme entre et jette le dévolu
ıon siége; elle s'arrête sans mot dire, mon voisin me
e le coude; je me lève, et elle s'assoit sans dire
. Voilà les bonnes habitudes des femmes améri-
s! La première venue vous dépouille avec cet air
ılence hautaine que donne l'exercice d'un privilége
testé. Je ne suis certes pas l'ennemi de la politesse,
ıt envers les femmes; mais j'aime que mes conces-
soient volontaires.

'aisait grand jour. J'allai me tenir debout à la porte
ıgon des rustres, où toutes les places étaient prises
delà. Tout en respirant l'air du dehors, j'observais
ıquante ou soixante figures qui me faisaient face :

elles étaient toutes fort laides, grossières, préoccupées, maussades, mais point méchantes et presque bonasses. C'était, du reste, un fouillis de crinières incultes, de haillons, de visages terreux. Le *car* voisin portait une cargaison d'émigrants germaniques. C'étaient des paysans de la Bohême avec leurs pieds nus, leurs costumes nationaux et leur saleté séculaire. Les hommes avaient de grands chapeaux, de longues pipes et des manteaux de peau de mouton à collets fourrés; les femmes portaient des mouchoirs rouges en guise de bonnets, des jupes de gros coton rayé à couleurs vives, des vestes flottantes à boutons de métal, et se drapaient dans leurs grands châles de laine. Une vieille femme de figure sévère dormait avec une pose de Romaine, une mère allaitait un enfant blond et rose, un gros garçon buvait à même d'un baril de bière, qu'il passait ensuite à la ronde, tandis que deux petites filles jouaient en se roulant sur des sacs de farine. Ces braves gens sont de futurs *Yankees*. L'an prochain, ils auront pris le costume, et l'année suivante le langage de leur nouveau pays; leurs enfants seront des hommes modernes et ne se souviendront plus du pays natal. L'Amérique est le creuset où toutes les nations du monde viennent se refondre et se couler dans un moule uniforme. Elle est le monde de l'avenir; je regrette un peu le monde du passé.

Enfin j'ai regardé le pays : Tocqueville a raison de l'appeler « la plus magnifique habitation que Dieu ait préparée à l'homme. » Rien ne parle plus clairement de richesse future que les immenses plateaux qui s'étendent entre les lacs et le Mississipi. Pas de montagnes, pas d'obstacles sérieux, mais partout des lacs, des rivières, des plaines unies qui s'ouvrent d'elles-mêmes aux routes, aux canaux, aux voies ferrées. Ces forêts luxuriantes, ces

prairies ondulées à perte de vue où paissent déjà des millions de bœufs et de chevaux, ces florissants villages entourés de leurs champs de maïs, tout annonce qu'avant peu d'années ce sera le plus beau pays agricole du monde.

Plus loin, la plaine se couvre de broussailles et de collines. La rivière Wisconsin s'encaisse dans un défilé rocailleux, parmi d'abondantes forêts qui pendent sur ses bords. Le cours sinueux du Wisconsin se joue quelque temps autour de la ligne droite du chemin de fer; puis la contrée devient rocheuse et heurtée, toute hérissée de monticules pierreux où poussent des pins sauvages. Enfin on traverse un tunnel, et tout à coup on retrouve les villages, l'espace, les grandes cultures, un large et riant horizon. Là s'étendent de grandes prairies humides parcourues par des cours d'eau tranquilles, parsemées de bouquets d'arbres majestueux, — çà et là un troupeau qui rumine ou un faucheur solitaire enfoncé dans les hautes herbes, qui lui montent jusqu'aux épaules. Tout autour s'élèvent ces éminences coniques appelées *bluffs*, les unes arrondies en dôme, les autres pointues comme des pains de sucre. La vallée a ce caractère de richesse abandonnée et de fécondité triste qui reste aux lieux qui ont été l'ancien séjour de l'homme. Çà et là se dresse au milieu de la plaine un de ces monticules, étonnement des géologues et des antiquaires, et qu'on dit être les monuments d'un peuple évanoui. Les chevaux sauvages de la prairie s'y assemblent pour aspirer le vent frais des collines, et l'on doute si l'on a devant soi quelque jeu singulier de la nature ou le tombeau d'une race détruite.

Quelle était cette nation mystérieuse dont le nom même est perdu? A la vue de ces grasses contrées, on fait un retour involontaire sur la catastrophe inconnue qui les a

rendues à la solitude. De temps à autre, la nature reprend l'empire que nous essayons de lui disputer : que l'ouvrier s'arrête un seul jour, et déjà son œuvre s'efface. N'est-ce pas aussi la destinée de cette civilisation hardie dont la marche bruyante envahit le Nouveau Monde?

Cependant je ne sais quoi de plus vaste annonce l'abord du grand fleuve; les montagnes se séparent, fuient des deux côtés; la plaine se couvre d'alluvions sablonneuses. On découvre enfin le Mississipi, grande masse d'eau noire parsemée d'îles, sans courant visible, expirant sur des bancs de sable limoneux. Une rangée de paquebots s'aligne près du rivage : celui de Saint-Paul ne partira qu'à minuit. La Crosse, où je me promène, est un village plat, future grande ville, avec des rues sans pavé et des maisons de bois. Elle a déjà plusieurs hôtels, plusieurs églises et deux journaux quotidiens.

Saint-Paul (Minnesota), 27 août.

J'arrive ici pour me mettre au lit après le plus rude et le plus malaisé des voyages. J'ai une jambe boiteuse qui refuse le service et me condamne pour quelques jours à une immobilité absolue. Le plaisir d'être tranquille sous un toit, dans une chambre close, après quatre nuits de bivac, et d'y trouver quelque chose de vous, compense bien l'ennui de mon emprisonnement forcé. . . . .

Je m'embarquai mercredi soir sur le bateau de Saint-Paul, à la lueur des torches et d'une sorte de brasier suspendu au bout d'un pique, dont la flamme, sans cesse excitée par l'huile ou la poix qu'on y verse, jette au loin une lumière d'incendie. C'est une scène presque fantas-

tique que ce tumulte nocturne, ce pêle-mêle de ballots, de caisses, de figures farouches, à la lueur rouge et intermittente des charbons ardents. Le salon, les balcons du bateau sont encombrés d'une foule compacte. On se presse autour du guichet du commissaire; j'avais un billet pris d'avance, mais c'est au premier occupant que les lits appartiennent. Las de me débattre dans la cohue, je montai sur le pont. Il faut vous dire que sur les *steamers* du Mississipi le dernier pont est au quatrième étage; on se tient là-haut comme sur une montagne ou sur un clocher. Plus haut encore, entre les deux cheminées semblables à des tours de bronze, se trouve perchée la lanterne du pilote, surmontée d'un clocheton doré. J'allai m'y asseoir, et j'assistai à la manœuvre.

Vous ne sauriez croire avec quelle adresse les Américains manient ces grosses masses : en avant, en arrière, à droite, à gauche, ils les feraient passer par le trou d'une aiguille. Le pilote, piétinant sur sa roue, tirant mille cordons, faisant crier le sifflet, agitant des sonnettes, ressemble à un organiste qui fait parler son immense instrument. C'est lui qui tient tous les fils de la machine et qui les fait mouvoir tous à la fois : il faut, pour ce métier, beaucoup de force, d'agilité et de présence d'esprit. Les chocs d'ailleurs ne sont pas dangereux; il n'y a pas de voyages où l'on ne s'engrave. Lorsqu'on veut aborder, on pousse l'avant du navire obliquement vers la rive; il y reste engagé dans le sable, et l'on saute du pont sur la terre. Ces colosses tirent à peine dix-huit pouces ou deux pieds d'eau. Leur large carène est plate, leur poupe carrée. C'est pour ainsi dire une grande maison de bois bâtie sur un radeau. La construction en est merveilleuse, tant elle est à la fois légère et solide. Tout l'édifice repose sur des piliers de bois si minces qu'on

croit qu'ils vont se rompre. Les planchers son
phanes qu'on ose à peine y poser le pied; mai
de ces pièces fragiles n'a une grande portée :
soutenues et enchâssées de tous côtés, et le tout
tient par la justesse des assemblages.

La lune était brillante au ciel et envelopp
molle lumière les îles, les côtes, la rivière, doı
face noire ruisselait de longues traînées blanc
deux cheminées mugissantes répandaient une
grosses étincelles qui faisaient un contraste m(
avec la lueur pâle et argentée de la nuit. L(
les plages nues, les rochers blanchissants au
collines, empruntaient à l'ombre nocturne un
mystérieuse et douce. Moitié rêvant, moitié reg
tableau magique, je m'endormis à la belle étoi
réveillai rompu; nous touchions le bord; au-(
nos têtes s'élevait une montagne. Le jour n'avai
core paru, mais j'entrevis vaguement que no
dans une belle vallée, entre des rives boisées (
gneuses qui se prolongaient au loin. Enfin le jo(
sur un délicieux paysage. Je vis deux rangées
riantes, vertes, ondulées, surmontées d'esca
brunis en forme de bastions crénelés. Le fleu
au milieu d'une multitude d'îles basses où se dé
végétation exubérante. A demi noyées en l
grandes eaux y viennent souvent battre le pie(
taies; mais à présent les branches abandonnées
ne sont plus que de fraîches clairières où le sol
des prés émaillés de fleurs. Le tulipier, l'ér
haute stature, et les blanches saulées, les tamari
toute sorte d'arbustes touffus à feuilles légère
brent la plage et baignent dans l'eau lentement
Des troncs renversés gisent sur le rivage ou b

bras étroits qui passent entre les îles. Nous naviguions parmi tout cela, à droite, à gauche, suivant la profondeur des eaux, tantôt rasant la plage et froissant les rameaux verts qui pendaient sur la rivière, tantôt brisant sous notre poids les souches renversées devant nous. Quelquefois un village s'élevait sur la rive, un embryon de ville, avec des clochers, des maisons blanches, de grandes enseignes et des omnibus, quelquefois un petit hameau agricole, blotti à l'ombre de la forêt, parmi des champs de maïs en fleur, — ou bien une maisonnette solitaire, nichée dans un pli de la montagne, comme un nid dans un sillon. Le paysage, tantôt plus doux, tantôt plus sévère, s'étendait ainsi à perte de vue, couronné à l'horizon de cimes bleues et lointaines, et je ne me lassais pas de l'admirer.

Nous passons devant Wenona, la seconde ville du Minnesota et la rivale de Saint-Paul, puis devant Trempeleau, La Grange, noms français qui ne sont plus que des souvenirs. Vers le soir un autre *steamer* plus petit vient à notre rencontre, et voilà qu'il faut déménager. Les eaux basses ne nous permettaient pas de rester sur le même navire. Petit, sale, incommode, l'autre bateau n'était pas fait pour contenir quatre cents personnes. La charge trop lourde fut mise en partie sur un bac que nous traînions à nos côtés, et où dans les mauvais pas on faisait aussi descendre les passagers. A l'heure des repas, on se pressait dans la cabine ; on apercevait au fond les *ladies* avec leurs élus, assises en cercle comme dans un sanctuaire. L'humble foule des hommes seuls se tenait tête nue à l'autre bout, sans oser s'approcher des tables. Enfin, quand il plaisait aux crasseuses déesses de prendre place, un nègre nous faisait signe, et nous nous entassions au bas bout, obligés d'attendre trois ou quatre fournées

avant d'attraper un morceau de *beefsteak* pourri ou de jambon dur comme du bois. Les Américains se soumettent à ces désagréments avec une patience exemplaire. Est-ce une raison pour admirer leur politesse? Je vois tout autre chose dans cette réserve tyrannique qu'ils s'imposent à l'égard des femmes. Les sociétés de tempérance, qui prescrivent l'abstention absolue des liqueurs fortes, sont moins une preuve de sobriété que d'ivrognerie. En général, on n'adopte ces lois rigoureuses que par crainte d'un excès contraire.

Nous étions sortis des défilés : la forêt, plus largement épandue dans la plaine, bordait le fleuve d'une haie sombre. Il régnait un profond et majestueux silence; çà et là seulement quelque accident nouveau attirait la vue. Tantôt c'était une cigogne bleue qui se tenait sur les souches noires du rivage, attentive, son grand cou dressé, guettant la proie : elle s'envolait à notre approche et fendait l'espace, droite et pointue comme une flèche; tantôt c'étaient d'innombrables troupeaux de bœufs couchés sur la plage, dans cette placide immobilité qui leur est propre, ou debout dans la rivière qui lavait leurs poitrines brunes. A peine s'ils retournaient leurs têtes nonchalantes avec un air de calme et de puissante sécurité. Je songeais en les voyant à la race plus sauvage qui autrefois disputait ces vallées à l'Indien, son compagnon et son ennemi, mis en fuite avec elle par la venue des hommes blancs. Quel trouble dans ce désert le jour où la horde mugissante des *buffalos*, après quelque grande assemblée tenue dans les prairies, se rua dans le fleuve comme une avalanche noire pour aller chercher plus loin l'indépendance et la solitude! De grandes vagues durent s'amonceler sous le choc puissant de ces milliers de poitrines, et les oiseaux de la forêt s'enfuir à tire-d'aile devant leur

clameur farouche. A présent ces rives paisibles n'entendent plus que le mugissement d'un taureau solitaire ou le rauque hurlement du paquebot qui passe. Ce n'est plus la tête noire du buffalo qu'on aperçoit sous la feuillée, c'est le chapeau de paille et le paletot jaune de l'Américain moderne. On le hêle, on lui jette une boîte, un sac de lettres, et il disparaît. Tantôt enfin c'étaient les péripéties de la navigation même et l'étrange construction du bateau. J'avais été en peine, la veille, de deviner où étaient les roues; je découvris enfin à l'arrière la roue unique qui nous poussait devant elle, mue par deux bras horizontaux attachés à deux machines qui marchaient ensemble. En revanche, le gouvernail était double. Vous comprenez l'avantage de cette disposition : quand le bateau s'engrave, l'arrière est toujours libre, et la roue ne perd rien de son action. Dans les tournants rapides, le moindre effort suffit pour incliner la marche; les matelots, postés à l'avant et armés de longues perches, ont peu de peine à pousser à droite ou à gauche l'extrémité de ce grand levier, dont le point d'appui est à l'arrière. On avance ainsi à force de bras, sondant la profondeur de l'eau, travaillant à se dégager des sables. Tantôt on se soulève à la force du cabestan sur de grosses poutres qu'on enfonce en terre, tantôt on s'attache avec un câble aux arbres du rivage pour se hisser péniblement. Quant à la machine, elle est à jour, au premier étage, et l'on circule au travers. La chaudière est à l'avant, sous les cheminées, les pistons à l'arrière, où la vapeur arrive par de longs tuyaux. Elle est toujours à haute pression, par économie de poids et de volume. Un clou saute à la chaudière; nul ne songe à le remplacer, encore moins à s'arrêter en chemin. J'y remarquai une fuite inquiétante, mais tout le monde la voyait comme moi, et nul ne semblait y songer.

Ce fut bien pis quand vint la nuit. Il n'y avait ni matelas, ni chaises, ni même place dans un coin de la cabine. J'avisai sur le pont un paquet de câbles, et je m'en emparai. C'en en cet équipage que je traversai le lac Pépin, expansion du Mississipi dans une partie plus large et plus basse de la vallée. Le soleil se couchait en face et transfigurait les rivages; la verdure des forêts se colorait d'une teinte violette et nuancée de cime en cime, légère d'abord, puis éclatante, enfin sombre et veloutée comme un manteau de pourpre. Je me levai le matin trempé de rosée à l'embouchure de la rivière Sainte-Croix. Nous avions fait près de deux cents milles; il n'en restait que trente jusqu'à Saint-Paul. Je souffrais, j'avais hâte d'arriver; mais ce n'était pas la fin de nos tribulations.

Cinq heures d'attente au pied d'un rocher! — Si j'eusse été ingambe, j'aurais sauté sur la rive, dessiné et cueilli des raisins sauvages. Enfin un autre bateau vient au-devant de nous, plus petit encore et plus incommode. A peine embarqués, on nous crie: « Tout le monde sur le bac! » Nous avions touché. Je m'y traîne péniblement, et je me hisse à force de bras sur une montagne de caisses. Sans abri, bousculé par la foule, traînant après moi mon bagage et souffrant enfin plus que jamais, cette dernière journée me parut un supplice. Vers le soir, un *gentleman* officieux, passablement débraillé, dont l'amicale indiscrétion me tourmentait depuis une heure, m'indique un lit près de la machine: une planche hérissée de clous, trop courte et trop étroite, entre un courant d'air et un jet de vapeur, ébranlée d'ailleurs par tous les passants. Le vacarme était épouvantable, le plancher pavé de corps humains. Enfin ce matin, après vingt-huit heures de navigation, nous achevons ces trente milles interminables, et nous débarquons à Saint-Paul.

Me voici au point extrême de mon voyage, et cette extrémité du monde est une grande ville, non pas sans doute à la façon de Paris, mais à la façon d'Amérique. Les communications, rendues si difficiles par les basses eaux, se font cependant tous les jours, et pas un paquebot qui n'apporte trois ou quatre cents personnes. Des deux rives, celle où se trouve la ville est montueuse et escarpée, l'autre à peu près plate ; un grand pont incliné passe de l'une à l'autre sur des piles aussi frêles et aussi hardies que des flèches gothiques. Un chemin de fer, tête d'une ligne inachevée, aboutit au milieu de la ville ; il remonte vers le nord jusqu'à Anoka. On en bâtit un encore, sur l'autre bord du Mississipi, vers Minneapolis et les colonies de l'Ouest ; une troisième ligne enfin doit remonter la rivière Minnesota jusqu'à Saint-Pierre. Il y a trente ans, Saint-Paul comptait deux ou trois cabanes et un chantier de bois; aujourd'hui c'est la capitale d'un grand État, qui compte au moins deux cent mille habitants et envoie quatre députés à la convention démocratique de Chicago.

J'en suis à présent à ma cinquième incarnation : on me prend ici pour un blessé de l'armée fédérale, Allemand sans aucun doute, et probablement officier. J'aurais pu m'amuser à entretenir la méprise et répondre à ceux qui me demandaient si c'était une bombe ou une balle : « Non, un boulet de canon ; » mais je n'ai pas eu le cœur de les mystifier. Depuis qu'on me sait Français, on me demande si je connais le comte de L.... un jeune homme de Paris, qui vient tous les ans chasser le *buffalo* dans le *far west*, et qui en ce moment court la prairie, — *a very fine gentleman*, — dont le père est fort riche et vend beaucoup de *brandy*. Voilà qui est louche; mais cet amalgame de *brandy* et de titres nobiliaires n'a rien qui surprenne les Américains.

28 août.

... Jusqu'à présent, je vous ai dépeint l'homme de l'Ouest sous de fort vilaines couleurs. Je crains que vous ne preniez pour des jugements ces impressions de la première vue et ce portrait purement extérieur que je vous en ai tracé. Sans doute l'homme de l'Ouest est sale, rude, indiscret, vulgaire; mais il n'est ni méchant ni querelleur. Pour bien vivre avec lui, il faut savoir endurer ses grossièretés et les lui rendre; — sinon il vous regarde avec étonnement, ouvre de grands yeux, et vous tourne le dos. Il a l'écorce plus dure que le bois; — quand une fois vos mains sont assez calleuses pour s'y frotter, vous trouvez l'homme flexible et inoffensif.

Cela s'explique aisément: l'envie est la passion qui fait les haines sociales comme les inimitiés privées. Qui donc l'homme de l'Ouest pourrait-il envier? Il n'a autour de lui que des égaux; il vit dans une société démocratique où non-seulement chacun peut aspirer à tout, mais où les plus riches gardent encore la trace du fumier natal. Il parle de la fortune comme d'une conquête où plusieurs l'ont devancé, où il espère en devancer d'autres. S'il y a de grandes inégalités de fait dans cette société comme dans toute autre, ces inégalités s'effacent sous l'uniforme démocratique et ne se traduisent par aucun signe. J'ai vu à New-York la démocratie commençant à se corrompre, travaillant à se polir, à se raffiner, et vénérant l'aristocratie, qu'elle voudrait imiter. — Ici tout est nouveau, et la démocratie règne sans partage. On n'a même pas l'idée d'une distinction quelconque. Le rustre aux gros souliers, au linge sale et aux mains noires vous abordera

ıs façons en vous frappant sur l'épaule comme un cama-
le. Il ne se doutera même pas qu'il puisse vous blesser
vous déplaire. N'est-il pas enrichi, lui aussi, et parvenu
rotre niveau ? Il n'a pas, comme en Europe, l'exemple
ıne classe cultivée pour lui inspirer une humilité fausse
lui fermer l'entrée du cercle supérieur où il veut
e admis. Non-seulement il n'attend pas qu'on l'invite;
entre de plain-pied, chapeau sur la tête, traînant ses
ttes sur les fauteuils et crachant sur les tapis. En re-
ıche, le mot *sir* revient sans cesse dans sa bouche; il
nne du « monsieur » à son fils, à son frère, même à
ı domestique. Il n'y a ici que des *gentlemen*, à peu
ès comme en Angleterre, il n'y a que des dames portant
ıpeau. Vous admirerez de loin cette égalité, cette fierté
isfaite, vous n'imaginerez rien de plus beau qu'une
ciété où chacun, depuis le plus élevé jusqu'au plus
mble, fraternise avec son voisin en l'appelant monsieur,
vous aurez sans doute raison; mais venez vous-même
faire l'épreuve, et vous aurez quelque peine à vous
ıger de bonne grâce au commun niveau.

Convenons-en : d'où peut venir l'enseignement des
lles manières à une société en travail composée de
ıt ce que l'Europe a de plus humble? d'où peut lui
nir la culture intellectuelle, puisqu'elle ne l'a pas ap-
rtée, et qu'elle est la première sur ce sol nouveau?
es hommes qui travaillent par besoin n'ont pas le loisir
orner leur esprit. Ils acquièrent les notions pratiques,
lles dont l'usage quotidien leur fait sentir le prix, et il
ıt déjà leur en savoir gré; mais à quel propos en cher-
eraient-ils d'autres qui, loin d'être productives, leur
raient coûteuses? Ces échappés de la pauvreté n'ont
l'un but, une pensée, — acquérir; tout le reste est
signifiant à leurs yeux, et c'est ce qui en fait de vrais

démocrates. Pour que l'égalité règne dans les mœurs, il ne suffit pas qu'elle soit écrite dans les lois; il faut qu'il n'y ait encore ni aristocratie dé manières, ni aristocratie d'intelligence, — que le luxe, l'art et la science soient également inconnus. C'est ce que l'on ne trouve plus guère que dans les nouveaux États de l'ouest, et ce qui est particulièrement désagréable à l'aristocrate sans le savoir, qui voudrait admirer une démocratie sans défaut.

CHAPITRE IX

LE HAUT MISSISSIPI

La convention de Chicago; les *peace democrats* et les *war democrats;* agitations populaires; élection de Mac-Clellan; la *plateforme* des démocrates; les journaux de l'Ouest. — Les cascades de Saint-Antoine; Minnehaha, fort Snelling, deux prisonniers indiens. — Une boutique élégante; *dry goods* et *Yankee notions.* — Sur le Mississipi; Dubuque; colonies françaises; Galena; un meeting de village; un orateur populaire. — Paris en Amérique. — Rock-Island; une prison militaire. — La guerre indienne; Mac-Clellan et Lincoln, le fossoyeur et le faiseur de veuves. — Paysages; Nauvoo, les Mormons. — Réaction financière; dissensions des démocrates.

Saint-Paul, 1er septembre 1864.

La grande convention démocratique de Chicago a prononcé, et elle a choisi pour candidat le général George Mac-Clellan. La nation américaine tout entière, au sud comme au nord, attendait avec anxiété sa décision. Le vent semble avoir tourné depuis quelques semaines, et les démocrates passent d'un découragement mal déguisé à une confiance pleine de forfanterie. Ils se disent « le grand jury délégué par le peuple pour punir les crimes du passé. » Ils n'admettent pas que le succès de leur

candidat soit mis en doute. On espérait qu'une fois réunis ils ne pourraient jamais s'entendre, et que les *war democrats* viendraient, comme autrefois, grossir les rangs des républicains; mais on comptait sans la lassitude de la guerre et sans le courant d'opinion qui pousse insensiblement les esprits vers la paix. Au lieu de tomber dans la risée et dans la confusion, la convention de Chicago met fin aux dissensions intestines du grand parti démocrate, et reconstitue la puissance qui, sauf de rares intervalles, a pendant quarante ans gouverné l'Union. C'est une victoire pour les rebelles, et les républicains, qui baissent l'oreille, avouent par leur allure un peu défaite l'avantage inattendu de leurs ennemis.

La convention était convoquée pour le 29 août, et dès le 26, cent mille étrangers inondaient la ville. Esclavagistes et radicaux, démocrates et républicains étaient accourus de tous les États de l'Union, ceux-ci pour prendre part au triomphe et grossir l'apparence de leur parti, ceux-là pour surveiller des adversaires dont ils redoutaient les desseins. Des processions, bannières déployées, musique et tambour en tête, parcouraient sans cesse les rues encombrées. Des clubs en permanence s'ouvraient jour et nuit à la foule; des orateurs improvisés dans tous les carrefours haranguaient le peuple au son des fanfares et au bruit de la poudre. Des députations tumultueuses assiégeaient la demeure des chefs venus à l'avance pour rallier et discipliner leur monde. Il y avait là tous les héros de la grande armée esclavagiste, les gouverneurs Seymour, Wickliffe, le député Cox, de l'Ohio, dont j'ai entendu à Washington hurler la voix furibonde; le sénateur Powell, du Kentucky, accoutumé à soulever des tempêtes dans l'enceinte paisible du sénat; l'ancien ministre des finances Guthrie, Richardson,

l'élève et l'ami de Douglas; les deux frères Wood, de triste renommée, propriétaires du *Daily-News* de New-York; Vallandigham enfin, le traître gracié, rentré audacieusement dans la vie publique, aujourd'hui salué, acclamé, suivi partout d'une foule enthousiaste, et partageant avec Fernando Wood l'engouement populaire. Cependant il courait des bruits sinistres : on disait que les *copperheads* avaient monté un grand complot, qu'ils devaient délivrer les prisonniers du camp Douglas, incendier et piller la ville. Tout le peuple était en armes, et d'immenses rassemblements stationnaient à la porte du *wigwam* où la convention allait s'ouvrir. Les délégations des Etats, assemblées séparément, discutaient et préparaient leurs votes.

Enfin la session fut ouverte. On élut par acclamation un président temporaire, puis l'assemblée se constitua. Les présidents des délégations locales, appelés l'un après l'autre, déposèrent sur le bureau les pouvoirs écrits des délégués de leur État. Trois comités furent nommés, séance tenante, l'un pour vérifier les pouvoirs, l'autre pour organiser la convention, le troisième pour rédiger les résolutions ou le manifeste du parti. L'ouverture du congrès n'eût pas été plus solennelle.

Voilà un curieux spectacle pour un Européen paisible, accoutumé aux ingénieuses restrictions de nos lois électorales et à l'exercice modeste de nos libertés. Un comité de neuf cents membres formé visiblement pour renverser l'administration, une réunion électorale usurpant les attributions d'une assemblée souveraine et osant opposer son candidat officiel à celui du gouvernement, une ville enfin transformée tout entière en un club immense ouvert à tout un peuple, ce sont des choses monstrueuses, inouïes, qui bouleversent tous nos principes d'ordre so-

cial; pour tout dire en un mot, c'est *un État dans l'État*. Nous voulons bien la liberté politique, mais sans le scandale de l'organisation des partis et de ces insurrections permanentes auxquelles ils affilient la moitié des citoyens. En Amérique, au contraire, les partis sont pour ainsi dire des institutions publiques, et tout le monde voit dans leur organisation puissante la condition indispensable d'un exercice sérieux et régulier des libertés démocratiques. Pas une entreprise, pas un *meeting*, qu'il s'agisse de politique ou de science, de religion ou de plaisir, d'une course de chevaux ou de l'élection d'un président, qui ne s'organise tout d'abord en corps politique. Après quatre ans d'une guerre civile qui met la nationalité en péril, telle est encore l'inviolabilité du droit d'association, que tout un parti peut s'entendre pour prêter ouvertement un appui moral aux rebelles. Depuis que la république existe, toutes les grandes crises qu'elle a traversées ont ramené périodiquement ces conventions nationales où les opinions se concertent et comptent leurs défenseurs. Chaque État a ses députés nommés dans les formes, un nombre de votes proportionnel à sa population : moitié de la délégation représente l'Etat tout entier, — ce sont les délégués *at large*; l'autre moitié représente spécialement chaque district. Ce n'est pas là un conciliabule séditieux, c'est la représentation libre et régulière d'une des opinions qui se partagent le pays.

Au début, les *peace democrats* montrèrent beaucoup de modération. M. Belmont, président du *comité national démocratique*, qui siége en permanence à New-York, prononça un discours d'ouverture où il les priait d'oublier leurs différends et de s'unir aux *war democrats* pour la défense des idées communes. Vallandigham et les deux

Wood avaient pris, au nom des sécessionistes avancés, l'engagement d'accepter, quel qu'il fût, le candidat nommé par la convention, « à moins pourtant, avait ajouté Benjamin Wood, que les démocrates de la paix n'eussent à leur tour leur convention opposée à celle de Chicago. » Les candidats possibles étaient MM. Nelson, Guthrie, O'Connor, Seymour et Mac-Clellan, les deux derniers seuls sérieux. Seymour, dont le nom semblait préféré par quinze ou seize des Etats comme plus propre à concilier les deux fractions du parti démocrate, retira dès le début sa candidature et laissa le champ libre à celle de Mac-Clellan, dont le succès fut assuré.

C'est alors que les *peace democrats* commencèrent à faire sentir leur influence. On pouvait croire qu'ils auraient à cœur de se laver du reproche de trahison qu'ils ont encouru depuis la guerre, et qu'ils saisiraient cette occasion solennelle pour faire à l'Union une promesse d'inébranlable fidélité. Le gouverneur Hunt, de New-York, tout en recommandant l'armistice, avait en effet proposé au comité d'affirmer énergiquement le dévouement des démocrates à la cause de l'unité nationale. M. Aldricks, de la Pensylvanie, voulait déclarer que l'Union devait être « maintenue dans son intégrité ». Enfin plusieurs chefs de la démocratie modérée exposèrent la nécessité de continuer vigoureusement la guerre; mais la clameur des *copperheads* imposa silence à ces voix timides, et le délégué Long, de l'Ohio, leur répondit par une proposition insolente d'envoyer à Washington une députation sommer le président de suspendre la levée de cinq cent mille hommes jusqu'à l'élection de novembre et d'arrêter immédiatement « l'effusion d'un sang fraternel. » L'opinion dominante dans la convention était évidemment la paix à tout prix. Wood et Vallandi-

gham dirigeaient en maîtres les délibérations et les
Vallandigham, élu président du comité des résolu
allait sans doute rédiger de sa main le programn
parti; Fernando Wood prononçait une prière larmo
au Dieu de ses pères en faveur de la paix et de l'h
nité. Toutes les séances débutaient ainsi par une p
c'était un révérend démocrate de Chicago qui se cha
de l'édifiante cérémonie. Il est d'usage en Amériq
mêler Dieu à toutes choses et de l'invoquer à tout pr
même en faveur des ambitions les plus humaines.
dez-vous d'y voir l'effusion d'un patriotisme austè
exalté. Parmi ces religieux sauveurs de la patrie, l
soudoyé à New-York l'insurrection et l'assassinat, l'
a passé sa vie à se vendre, ce dernier enfin est
par ses escroqueries. La piété de l'intègre Fern
Wood étonne et indigne bien des gens; mais ces n
listes sévères sont presque tous des républicains : l
cence, comme le reste, est affaire de parti.

Cependant les unionistes essayaient une protesta
Un *war meeting*, tenu à Metropolitan-Hall, resta
que vide, tandis que le *wigwam* regorgeait de mon
qu'une foule compacte assiégeait les séances. Les *co*
heads avaient le haut du pavé : ils pouvaient emp
le choix de Mac-Clellan, ils aimèrent mieux le sout
Deux fois le délégué Harris, du Maryland, se leva co
un possédé pour s'écrier que Mac-Clellan était un us
teur, un tyran, et n'aurait jamais son appui; on lui
posa silence et on le chassa de la convention. M. L
de l'Ohio, vint à son aide, mais sans plus de succè
étaient pourtant dans la logique en accusant le gé
d'avoir porté les armes contre le Sud et en rappelant
restation sommaire de la législature sécessioniste du
ryland; il y avait alors entre Mac-Clellan et les sép

tistes purs et simples autant d'antipathie et plus peut-être qu'entre Mac-Clellan et les républicains radicaux. Ce choix si modéré des *copperheads*, cette espèce de défaite volontaire qu'ils acceptent à l'heure même où ils sont maîtres de leur parti, ne peut s'expliquer que par une arrière-pensée perfide. S'ils eussent attaqué le général, ils auraient perdu le concours des démocrates *loyaux* qui tenaient à se mettre à l'abri de son nom. En leur faisant au contraire des concessions habiles, ils les attirent dans le piége qu'ils leur ont dressé, ils comptent sur la fatigue de la guerre pour les ramener insensiblement à leurs desseins sécessionistes, et ils espèrent mener en laisse le président qu'ils auront élu.

Il y a chez les démocrates de toute nuance un sentiment commun : c'est la haine de l'abolition, qu'ils s'accordent à regarder comme la cause de la guerre civile. Les *war democrats* eux-mêmes, qui, dans la question des territoires, se prononcèrent contre l'esclavage en élevant M. Lincoln à la présidence, regrettent une politique qui les a conduits malgré eux à l'émancipation des noirs. C'est sur la question de l'esclavage qu'ils reforment aujourd'hui leur ancienne alliance avec les sudistes; mais ils s'arrêtent là. Ils veulent que la nationalité soit maintenue, que la constitution soit remise en vigueur, et, malgré quelques dangereuses réserves relatives au droit démocratique des États, ils sont plutôt en faveur de l'Union qu'en faveur des rebelles. Tandis que les démocrates de la paix sont prêts à payer le maintien de l'esclavage du sacrifice de l'Union, les autres payeraient volontiers du sacrifice des nègres la restauration du passé. Tant que l'abolition a pu être un auxiliaire utile, la masse de l'opinion dans le Nord est demeurée abolitioniste. A présent le principe de l'abolition la gêne; le maintien, au

moins provisoire, de l'esclavage paraît être la condition d'une paix dont on a besoin : l'émancipation redevient un vol, et l'esclavage un droit sacré. Il est commode pour les démocrates qui ont voulu la guerre d'en imputer tous les maux au parti abolitioniste : c'est le baudet de la fable, le bouc émissaire qu'on sacrifie de bon cœur à la colère divine. Si l'Union a péri, ce n'est pas à cause de l'énorme ambition du Sud, de ses insultes intolérables, de ses anciens projets de guerre civile, mais à cause de ces émancipateurs sanguinaires qui prêchent aux nègres la révolte et l'assassinat. Le grand parti démocrate se relève pour en faire justice, et il souhaite que le Sud, apaisé, veuille bien se contenter de la réparation qu'il offre, sans exiger du Nord le sacrifice éternel de toute espérance d'union.

Telle est en général la mesure un peu humble du sentiment public. Je ne m'étonne pas de voir les principes changer avec les événements. Sauf quelques fourbes qui tour à tour exploitent toutes les passions populaires, le peuple américain est sincère dans sa palinodie. C'est de bonne foi qu'il érige l'intérêt du jour en morale : il obéit à cette règle qui n'est pas la conscience, mais qui, moins sévère, est plus praticable, et qui s'appelle le bon sens. Le Sud, assure-t-on, n'attend plus pour traiter qu'un prétexte et une apparence de victoire. Cette apparence, le succès des démocrates la lui donne, le maintien de l'esclavage en est le signe, et rien n'empêche plus le nouveau président de ramener le Sud au bercail.

On se rappelle que, dans aucun temps, le général Mac-Clellan n'a été un ennemi de l'esclavage ; que lorsqu'il commandait l'armée, — et ce n'est pas là, à mon avis, le plus beau trait de sa vie publique, — il restituait les fugitifs à leurs maîtres, au mépris des ordres du président. On se rappelle en même temps qu'il a combattu

pour l'Union, qu'il ne peut consentir à ce qu'elle soit démembrée : c'en est assez pour les hommes honnêtes, mais peu chevaleresques, qui tiennent plus aux faits qu'aux idées. Les démagogues, d'autre part, dirigeant l'opinion, qui semble les conduire, l'acceptent, le patronnent, le vantent comme leur créature, et crient plus fort que personne pour avoir le droit de lui donner des ordres. Ainsi tout le monde paraît s'unir pour sacrifier « l'infernale politique de l'abolition sur l'autel de l'union et de la patrie ».

Je m'y résignerais, si le Sud consentait réellement à traiter en ces termes. Je crois l'esclavage frappé de mort, et si l'on me prouvait que le salut de l'Amérique est à ce prix, je serais bien près de déserter provisoirement la cause des pauvres nègres, et de remettre au temps, à la force des choses, l'accomplissement de l'œuvre qui n'a pu s'achever à coups de canon. Mais je me rappelle aussi l'arrogance inouïe du gouvernement confédéré. Le président Davis a déclaré maintes fois qu'il n'y avait pas de paix possible, quelles que fussent les concessions du Nord, sinon sur le fondement de la séparation et de l'indépendance absolue des deux peuples. Le vice-président Stephens, le même qui à l'origine condamnait si éloquemment la rébellion, répète chaque jour que tout espoir de paix est illusoire sans la rupture de l'Union. Savez-vous la part qu'ils réclament? Il leur faut, outre le territoire qui demeure entre leurs mains, « le Missouri, l'Arkansas, la Louisiane, le Tennessee, le Missouri, l'Alabama, la Géorgie, la Floride, le Kentucky, la Virginie, le Maryland et toutes les parties du Sud où a été plantée la bannière fédérale ». Telles sont les prétentions énormes auxquelles les rédacteurs des *résolutions* de Chicago répliquent par une proposition d'armistice et de

désarmement qui mettrait le Nord à la discrétion du Sud.

Il suffit de lire ce programme pour comprendre la combinaison dont les *war democrats* ont été les dupes. L'influence déguisée des amis du Sud y éclate à chaque ligne. Quand l'imprudent M. Long, de l'Ohio, osa proposer dans la convention la reconnaissance absolue de la souveraineté du Sud, « pour sortir, disait-il, des équivoques et en venir à la paix immédiate », l'âme du complot, Vallandigham, ferma la bouche au révélateur indiscret en faisant voter la question préalable; mais ne se trahit-il pas lui-même dans cette profession de foi pleine d'allusions, de contradictions et de réticences, qui est aujourd'hui la *plate-forme* de l'opposition démocrate? Il promet que « dans l'avenir, *comme dans le passé*, elle adhérera fidèlement à l'Union sous la constitution ». Qu'est-ce qu'adhérer à l'Union comme dans le passé, lorsqu'on a depuis trois ans servi les rebelles? Qu'est-ce que « l'Union *sous la constitution* », lorsqu'on professe quelques lignes plus loin que les États ont le droit constitutionnel de *sécéder* quand bon leur semble? Je doute que le général Mac-Clellan veuille se prêter à cette comédie. Comme on l'a dit spirituellement, on veut en faire un cheval de Troie, qui porte la trahison au sein même du gouvernement. S'il accepte en silence, il devient l'esclave de ceux qui le nomment; s'il les désavoue, il ruine son élection. Il n'a qu'un parti à prendre, c'est de refuser une candidature qui coûterait si cher à sa conscience et à son pays.

Mais on me dit que le général Mac-Clellan est un homme faible, indécis, qui aura la tête tournée de sa fortune et ne saura pas refuser un rôle de chef d'État trop grand pour sa taille. On m'assure que, pour être

président des États-Unis, il acceptera toutes les politiques en se flattant de les dominer plus tard. Ce n'est pas qu'il y ait de sa part aucune tyrannie à craindre : il est trop honnête pour frapper jamais un coup criminel et dangereux. Bien loin d'être un « président de fer » comme André Jackson, on craint qu'il ne soit un président de terre, et, qui pis est, peut-être un président de paille, pliant sans se briser à tous les vents et à toutes les influences du parti qui l'aurait élu. Déjà les *copperheads* s'apprêtent, s'il se cabre, à lui faire sentir le mors et la bride. Ils ont bien soin de dire qu'en acceptant leur candidature, il prend l'engagement de servir leur politique et d'accomplir fidèlement le mandat qu'ils lui confient. Ils lui donnent pour collègue à la vice-présidence un homme qui est franchement leur complice. Dévoué toute sa vie aux intérêts du Sud, véteran de la rébellion dans le congrès de Washington, M. Pendleton n'a élevé la voix depuis quatre ans que pour désarmer la république et déchirer l'Union. « Laissez, disait-il à l'origine de la guerre dans un discours resté célèbre, laissez les États séparés s'en aller en paix ; laissez-les établir leur gouvernement et remplir leurs destinées suivant la sagesse que Dieu leur a donnée. » Actif, énergique, ambitieux, il semble n'avoir été choisi que pour assurer l'obéissance du président et peut-être pour lui ravir le pouvoir. Ne va-t-on pas jusqu'à dire que Mac-Clellan sera assassiné après l'élection, et qu'on fera de son corps le marchepied sur lequel la rébellion, personnifiée dans Pendleton, montera à la présidence? Sans ajouter foi à ces bruits absurdes, je suis bien convaincu que le nom honorable de Mac-Clellan n'est qu'une enseigne mise en avant par un parti méprisé, qui espère bien trouver en lui un serviteur au lieu d'un chef.

Les journaux démocrates entonnent un chant de triomphe. On dirait, à les entendre, la vengeance d'un peuple opprimé sur un despote sanguinaire. Si quelques soldats ivres ont troublé un *meeting* démocrate, c'est un complot infâme des « satellites du tyran ». Quant aux membres de la convention, ce sont des héros, des Brutus, des Guillaume Tell, qui ont bravé la hache et l'épée, et fait trembler la tyrannie derrière ses baïonnettes. Leur manifeste est une « nouvelle déclaration d'indépendance », et les « sauveurs de la république » sont aussi grands que ses fondateurs. « Il y avait, dit une feuille épileptique qui me tombe entre les mains, deux cent mille couteaux et pistolets prêts à bondir de toutes les poches, brillants au soleil doré, pour se plonger dans le cœur de quiconque eût osé frapper un homme libre à cette heure solennelle. » Quand la nomination du général fut proclamée dans la convention et son portrait élevé sur l'estrade avec sa devise : « Si vous ne me rendez pas le commandement de mes soldats, laissez-moi du moins partager leurs épreuves sur le champ de bataille, » — l'enthousiasme alla jusqu'au délire, la ville se pavoisa de portraits du grand homme. Ce furent des illuminations, des hurrahs, des pétards, des feux de joie, des discours sur la borne, tout le carnaval d'une ville américaine en saturnales politiques. Les historiens de cette « splendide journée » vont chercher jusque dans la Bible des expressions à la hauteur de leur enthousiasme. Rien de burlesque comme Moïse, les prophètes, les tyrans engloutis dans la mer Rouge, accoutrés en argot démocratique et jouant leur rôle dans la parade avec « old Abe » et « little Mac ». — « C'était, s'écrie le *La Crosse democrat*, un écho de la voix qui s'éleva dans le ciel purifié par l'expulsion des anges déchus; la paix est rétablie! » et plus loin :

« Pauvres diables, vous pouvez crier! Votre temps est fini; vous êtes à bout. Agonisez tout votre soûl, si cela vous soulage; mais la défaite de votre parti abominable et de votre plus qu'abominable politique est certaine! » Les républicains répondent par un flot d'injures; personne d'ailleurs ne s'en offense. N'est-il pas curieux que là où la presse est si violente, on ne la trouve jamais trop libre, et que là au contraire où elle reste inoffensive, on la traite comme un fou furieux ou comme un chien enragé?

On parlait, il y a quelque temps, d'une convention modérée qui devait siéger à Buffalo et rassembler les hommes prudents de tous les partis : elle n'a pas eu lieu. Il faut choisir à présent entre la politique unioniste et la politique de sécession, ou, pour parler le jargon du pays, entre la *plate-forme* de Baltimore et la *plate-forme* de Chicago. « C'est le premier devoir de tout bon citoyen, disait en juin 1864 la convention républicaine assemblée à Baltimore, de maintenir l'intégrité de l'Union, l'autorité de la constitution et des lois des États-Unis. Mettant de côté toute dissidence d'opinions politiques, nous nous engageons à faire tout ce qui sera en notre pouvoir pour aider le gouvernement à éteindre par la force des armes la rébellion soulevée contre lui. » A quoi l'assemblée de Chicago vient de répondre : « Après quatre années employées sans succès à rétablir l'Union par l'expédient de la guerre, la justice, l'humanité, la liberté et l'intérêt public exigent la cessation immédiate des hostilités en vue d'une convention ultérieure des États ou de toute autre démarche pacifique propre à rétablir au plus tôt une paix fondée sur l'union fédérale. »

Voilà les deux drapeaux et les deux programmes en présence. Ils sont assez explicites pour se passer de

commentaires. L'un veut l'Union sans compromis, la nationalité tout entière ; l'autre veut la paix à tout prix, la retraite des armées, l'indépendance immédiate du Sud, avec l'*espoir* d'un arrangement ultérieur, d'où naîtrait une union nouvelle, c'est-à-dire une humble prière faite aux rebelles de vouloir bien rentrer en maîtres dans la famille américaine. Reste à savoir à qui le peuple donnera raison.

3 septembre. Sur le Mississipi.

Me voici encore une fois en route. Je descends le Mississipi jusqu'à Dubuque, ville florissante de l'Iowa, et, s'il y a un chemin de fer qui conduise de Dubuque à Iowa-City et à Council-Bluff, sur le Missouri, je ne descendrai pas plus loin; sinon je me rembarque jusqu'à Davenport, d'où je gagne le Missouri en passant par la cité nouvelle de Fort-des-Moynes, capitale de l'État d'Iowa. Peut-être même suivrai-je le fleuve jusqu'à Hannibal, où je prendrai le chemin de fer de Saint-Joseph; puis je remonterai le Missouri jusqu'à Omaha-City, capitale du Nebraska, située en face de Council-Bluff; de là je compte gagner le Kansas, soit en voiture, s'il y a des routes praticables, soit à cheval, à travers la prairie. On me vante les territoires de l'Ouest comme les plus sains et les plus fertiles de tout le continent d'Amérique. C'est le bas Mississipi seulement qui est fiévreux et humide. Les plateaux élevés qui bordent les deux rivières au-dessus de leur confluent ont au contraire un climat pur, sec et léger. Les chaleurs de l'été et les rigueurs de l'hiver y sont moindres, dit-on, que partout ailleurs. Plus loin, sur l'autre versant des montagnes Rocheuses,

le territoire de l'Utah jouit d'une température mongolienne. Je serais curieux de voir les mormons et leur ville du Lac-Salé, plus curieux encore de voir la Californie, qu'on dit être un pays magnifique, le plus montagneux et le plus pittoresque de l'Amérique du Nord; mais je ne puis songer à ces expéditions lointaines, et je reviendrai du Kansas à Saint-Louis par la grande route du Missouri.

J'ai fait avant-hier une jolie promenade aux environs de Saint-Paul, jusqu'aux chutes de Saint-Antoine, sur le Mississipi. J'aurais pu m'y rendre en chemin de fer, j'aimai mieux prendre un *buggy* qui m'y mena par un chemin capricieux à travers les forêts et les pâturages. Je ne vous dirai rien des chutes, encombrées de barrages, de moulins, de scieries, bordées d'usines et d'auberges, réduites d'ailleurs par la sécheresse à de maigres proportions. D'un côté s'alignent les maisons de Saint-Antoine, de l'autre celles de Minneapolis. On passe d'une rive à l'autre par un pont suspendu jeté d'île en île. Le lit du fleuve est jonché de grands débris de roches qui roulent en hiver par-dessus les digues; plus bas se dresse une île abrupte, et la vallée s'entoure de riantes collines parsemées de verdure et de maisons blanches. Je ne vous parlerai pas non plus de Minnehaha (ou l'eau souriante), une jolie cascatelle dans un frais ravin plein d'herbes et de buissons fleuris, pour le moment dénuée d'eau, — bien que Longfellow l'ait rendue fameuse par son poëme d'*Hiawatha*. L'aspect général de la contrée est ce qu'il y a de plus curieux : de grandes prairies chauves ou de grands champs de maïs dans une plaine immense, infinie, — un terrain sablonneux et ondulé qui semble le dépôt d'une mer antédiluvienne, — des troupeaux errants, çà et là une ferme, des bois incultes, — puis une coupure

au fond de laquelle coule une rivière, invisible et silencieuse, entre deux bancs de verdure. Un lieu surtout m'a charmé, c'est Fort-Snelling, forteresse située au confluent du Mississipi et du Minnesota, sur un escarpement qui domine les deux rivières. Sous les rayons du soleil couchant, les deux vallées, pleines de verdure, brillaient enveloppées de lumière à nos pieds. Les deux rivières tranquilles circulaient parmi leurs îles, blanches et polies comme des rubans de soie. Nous passâmes le Mississipi sur un bac, le premier véhicule primitif que j'aie encore vu en Amérique; puis, gravissant la côte opposée et courant à travers la plaine, parmi les troupeaux mugissants qui revenaient des pâturages, nous vîmes poindre au crépuscule les quinze clochers de Saint-Paul.

Fort-Snelling est le quartier général de l'armée qui garde la frontière indienne; j'y ai vu deux prisonniers: on en a fait quelques centaines durant la dernière incursion des Indiens. Ils étaient enchaînés dans leur cachot, l'air noble et fier, bien différents des Indiens dégénérés que j'avais vus au nord. Il est vrai qu'on les dit mêlés de race blanche, ce qui explique leur beau profil et leur front ouvert. L'un d'eux gisait enveloppé dans sa couverture, condamné à être pendu le lendemain: — il a massacré treize personnes de sa main. Il me regardait fixement en murmurant des paroles entrecoupées. Le second n'a commis d'autre crime que de tuer en combattant; on lui rendra la clef des champs. J'avais à la main un bouquet de fleurs sauvages, de belles fleurs jaunes et rouges embaumées; il me fit un signe, je les lui donnai. Alors il se mit à les baiser, à les sentir, à grignoter les tiges, à effeuiller les corolles, à faire siffler les pétales entre ses lèvres, à jouer en un mot comme un enfant. Il était touchant de

le voir, au fond de son cachot obscur, témoigner une sorte d'amour enfantin à ces fleurettes qui lui parlaient de ses solitudes et de ses chères prairies. Je regardais cette figure joyeuse et inoffensive, me demandant s'il était bien vrai que ce grand enfant cachât une bête féroce.

Saint-Paul est une ville irrégulière et naissante, où rien n'est symétrique et achevé que l'alignement des rues. Les magasins sont des bazars mal fournis, où l'on ne trouve que les objets de rebut des manufactures de l'Est. Je demande quel est le meilleur chapelier de la ville; on m'envoie chez une sorte de tailleur, drapier, libraire, papetier, marchand d'habits et de comestibles. J'y trouve un pauvre assortiment de misérables chapeaux de paille fabriqués à New-York, et de feutres encore plus tristes qui portaient l'estampille de Paris. Les vêtements tout faits sont seuls en usage, parce qu'on n'en trouve pas d'autres. Un méchant feutre rond, des bottes ferrées, un paletot de toile jaune, tel est le costume national. Sous la dénomination de *dry goods* (marchandises sèches), on comprend dans le commerce tout ce qui n'est ni vin, ni bière, ni liqueurs. Les articles d'habillement sont encore appelés *yankee notions*, en souvenir du temps où les colporteurs *yankees* de la Nouvelle-Angleterre en faisaient seuls le commerce, et ce nom reste un signe de la suprématie industrielle des états de l'Est. Les colonies de l'extrême Ouest ne sont que des avant-postes et des comptoirs; toute leur richesse est dans les matières premières; elles ne fabriquent pas ce qu'elles consomment, ne consomment pas ce qu'elles produisent, et ne vivent que par un continuel échange. Ce sont les rameaux verts de la grande souche américaine, qui mourraient séparés du tronc où ils puisent la séve et la vie. C'est pourquoi il est insensé de croire à la division prochaine des États de

l'Ouest et des États du Nord. Le Sud, appauvri par l'esclavage, a rompu avec le Nord comme un débiteur obéré qui fait banqueroute; mais l'Ouest est le grand chantier d'où le Nord tire sa richesse, le Nord la maison de banque où l'Ouest puise son crédit. Formé à l'image du Nord, l'Ouest lui emprunte chaque jour ses institutions, ses hommes, ses capitaux. Leurs intérêts sont inséparables; l'un ne peut pas plus prospérer sans l'autre que la mine qui exploite les métaux sans l'usine qui les élabore.

Vous serez étonné d'apprendre que ce pays est plein de Français. L'ancienne colonie a laissé ici un petit noyau suffisant pour attirer des recrues. Quelques-uns viennent de la mère patrie, la plupart ont émigré du Canada par les grands lacs. Les matelots du bord parlent français. Quand je ne les aurais pas reconnus à leur langage, leurs plaisanteries, leurs danses, leur gaieté invincible à la fatigue me les auraient désignés. D'ailleurs tous les anciens noms de la vallée du Mississipi portent la trace de cette origine. On trouve dans le Minnesota Saint-Cloud, Saint-Paul, Saint-Antoine, Sainte-Croix, le lac Pépin, plus bas, dans le Wisconsin, La Crosse, Trempeleau, Prairie du Chien, et tant d'autres. Ces lieux, qui sont devenus des villes, n'étaient au temps de la domination française que des postes militaires ou des comptoirs isolés; le bassin des deux fleuves comptait à peine quelques milliers de colons. Mais le nom français y reste attaché comme un indestructible souvenir.

Je vous écris sur le pont, où je me suis réfugié pour être plus libre, où du moins je n'ai d'autres ennemis que le vent, la poussière et les flammèches de la machine. Nous sommes précisément au passage le plus joli de la route. Le soleil, après avoir tardé derrière les montagnes et comme hésité à paraître, s'est enfin décidé. Il inonde

tout de lumière, le fleuve, les forêts et les îles; mais adieu les grandes ombres bleues du matin, si fraîches, si pures, si veloutées! Un manteau uniforme de vapeur grise, costume habituel de la campagne américaine, a déjà tout voilé.

Dubuque, 6 septembre.

Je vous ai quitté l'autre jour entre le lac Pépin et La Crosse, après une nuit passée dans une cabine grande comme la main avec cinq compagnons, dont trois soldats; heureusement, portes et fenêtres, tout était ouvert. A La Crosse, vers le soir, nous avons changé de bateau; nous nous sommes embarqués sur le steamer *Key City*, immense et rapide machine où erraient quelques rares voyageurs, et où j'eus le bonheur d'occuper une cabine à moi tout seul. La soirée était grise et calme; nous filions silencieusement sur le blanc miroir du fleuve, entre de grandes et gracieuses collines percées de vallées verdoyantes et couronnées d'une crête ardue de *bluffs* crénelés. Le lendemain, le paysage n'était pas moins riant, moins vert, moins sauvage; mais il y pendait partout des nuées sombres et des rideaux de pluie. Les côtes s'abaissent peu à peu. On dit qu'aux environs de Saint-Louis la vallée est plate comme la main; plus loin, vers son embouchure, il n'y a plus qu'une immense plaine de roseaux étendue à perte de vue jusqu'à l'horizon.

Voici enfin la ville de Dubuque avec ses clochers, ses grands bateaux à vapeur, ses murs de briques rouges. C'est la plus ancienne ville de l'État d'Iowa. Fondée par les Français en 1786, elle compte aujourd'hui environ huit mille habitants. En face, sur l'autre rive du fleuve,

s'élève le gros village de Dunleith, où aboutissent deux ou trois chemins de fer, et qu'un bateau à vapeur toujours mouvant relie à Dubuque. — Je me rendis hier à Galena, ville récente de l'Illinois, connue pour ses mines et ses fonderies de plomb, qui compte déjà plus de dix mille âmes. Je pris le chemin de fer de Dunleith à Chicago, longeant d'abord la vallée de La Fèvre, une jolie rivière entre de fertiles collines, et après quelque trente milles de chemin dans une campagne inhabitée je débarquai à Galena. Je vis une petite ville à cheval sur la vallée, couvrant les deux côtes, des jardins potagers à l'entour avec de pauvres cahutes, quelques jolies habitations rurales éparpillées dans les faubourgs, mais pas une seule cheminée d'usine, pas une fumée noire à l'horizon. Me voilà bien empêtré : sur la chaussée du chemin de fer, il y avait un grand tas de lingots de plomb; où donc étaient les mines, les fonderies? Probablement dans le voisinage, car dans la ville même il n'y en avait pas trace. Galena n'est pas le siége même de l'industrie minière, c'est son entrepôt et son centre d'exportation. Que vais-je faire de mes quatre heures? Je traverse nonchalamment un pont de fer jeté sur la rivière. J'entends du bruit, des cris, une voix tonnante qui pérore; je lève les yeux, et je vois en face de moi un nombreux rassemblement. Je m'approche, je m'y mêle : un orateur barbu, corpulent, de figure joviale, haranguait le peuple dans un langage âpre, grossier, entremêlé de bouffonneries qui mettaient son auditoire en grande joie. Il se promenait sur une estrade de planches, ornée de deux drapeaux des États-Unis. Derrière lui se tenaient assis les personnages d'élite, — en face, la foule mouvante des paysans et des mineurs. Il y avait là des types et des échantillons de toutes les races, depuis l'Allemand rabougri des villes, avec sa

grosse tête sur un corps malingre, jusqu'au grand *Yankee* sec, coriace et raide, avec sa touffe unique de barbe rousse, ses lèvres pincées, sa mâchoire gravement occupée à ruminer du tabac. Des femmes se pressaient aux fenêtres des maisons voisines; des gamins déguenillés grimpaient à cheval sur la balustrade, sous le nez même de l'orateur. Quelquefois une charrette passait bruyamment, au grand mécontentement du public, mais l'orateur à poumons de Stentor couvrait le tumulte d'un éclat de sa voix puissante. De quoi donc s'agissait-il? J'avais vaguement entendu parler de conscription : c'est en effet l'époque où, selon le décret du président, la conscription doit compléter les quatre cent mille hommes appelés sous les armes. Probablement l'orateur stimulait à ce propos l'enthousiasme public. En effet, il attaquait *little Mac*, glorifiait *honest old Abe*, et tirait à boulet rouge sur la convention de Chicago. Sensée d'ailleurs lorsqu'il défendait la politique républicaine et refusait de voir dans la constitution la sanction de la révolte, son éloquence populacière ne manquait ni de sel ni d'énergie. Les rudes mineurs l'écoutaient bouche béante; quelques malins avaient un fin sourire approbateur; d'autres, endimanchés, coiffés de grands tuyaux de poêle, faisaient les hommes d'État et branlaient gravement la tête. Quelques visages renfrognés et hautains promenaient leur déplaisir dans la foule avec un haussement d'épaules ou un grognement étouffé. Enfin l'orateur conclut et présenta au public le *gallant* général O... « Vous allez entendre, dit-il, le meilleur discours et le meilleur *gentleman* de l'Illinois. » La musique entonna une lente et triomphale mélopée, trois *gentlemen* s'avancèrent et chantèrent une chanson bouffonne en manière d'intermède, pour tenir la foule en belle humeur; puis le général se leva, un grand

homme à cheveux gris, en tenue négligée, avec je ne sais quoi dans toute sa personne qui sentait plus le procureur que le soldat. La foule poussa trois *cheers* en son honneur, et il se mit à parler.

Il debuta, non sans bonne grâce, avec une certaine dignité de maintien, annonçant qu'il serait bref, que sa voix usée ne lui permettrait pas de parler longtemps ni « avec enthousiasme ». Peu à peu cependant il s'échauffa, ses sourcils se froncèrent, sa tête devint rouge, sa figure grimaçante, ses yeux égarés. Il se mit à frapper des poings, à trépigner des pieds, à se renverser en arrière, se pencher en avant, à déployer ses bras avec des gestes d'épileptique. Sa voix devenait âpre, enrouée; il allait toujours. Pendant deux heures, il vociféra ainsi sans repos, à la façon d'une bête sauvage emprisonnée. De temps en temps son « enthousiasme » s'évanouissait tout d'un coup ; il s'essuyait le front, s'asseyait sur la balustrade, les jambes pendantes, et commençait sur un ton goguenard une conversation familière avec le public; puis il bondissait de nouveau, comme saisi d'une commotion électrique, et entassait sur un adversaire imaginaire toutes les injures du vocabulaire des cabarets. Il s'arrêtait par moments, l'air hagard, et semblait regarder fixement quelqu'un, comme s'il eût voulu le défier des yeux. L'ensemble de son discours était long, lourd, pâteux, interminable; il ressassait cent fois les mêmes choses dans les mêmes termes. Quand l'attention de l'auditoire paraissait fatiguée, il trouvait pour la ranimer des inspitions sublimes. « Je regrette, disait-il en parlant de M. Harris, du Maryland, et de sa boutade violente dans la conférence de Chicago, — je regretterai toujours qu'il ne se soit pas levé un nouveau Brutus pour le frapper au cœur; » puis il l'appelait « cet infâme coquin qui mérite

non-seulement d'être jeté à la porte d'une convention nationale, mais d'être chassé à coups de pied de toute société décente. » — Alors les hurrahs éclataient de tous côtés. — « Oui, nous leur ferons une guerre sanglante, une guerre impitoyable, jusqu'au couteau (*bloodred war unto the knife*). » — « Si vous êtes loyaux, faites comme moi, allez droit aux *copperheads*, aux traîtres, et dites-leur : *Sir*, vous êtes un misérable, un gredin, une canaille, *and a damned thief*. Quant à moi, je le leur dis en face : Oui, monsieur, j'espère bien que vous serez pendu. » — « Si ces misérables veulent approcher de l'urne électorale, nous les fusillerons! » Et ce n'est rien que de lire de sang-froid ces atrocités : il fallait entendre la voix, le ton, il fallait voir les contorsions, les yeux injectés, la bouche écumante de l'homme; l'impression en était pénible comme la vue d'un chien enragé. Il fallait entendre aussi les acclamations des auditeurs, leurs *cheers* joyeux et prolongés chaque fois qu'un bon gros blasphème sortait de sa bouche. On se serait cru dans une réunion de loups sanguinaires; pourtant ces bonnes figures rudes et honnêtes n'accusaient aucune férocité. L'honorable orateur ne faisait que sacrifier aux goûts populaires : le peuple américain, surtout le peuple de l'ouest, aime cette grosse viande de boucherie crue et sanglante. A la fin du discours, quand le général, dans une péroraison de dix minutes, grinçant des dents comme une hyène, sifflant comme un serpent, se tordant comme un damné, déchargea tout d'une haleine sa plus grosse artillerie d'injures et termina le bouquet en adjurant les bons citoyens de « cracher avec lui sur ces puantes charognes », l'enthousiasme, l'admiration, le ravissement, n'eurent plus de bornes; les chapeaux furent jetés en l'air, les femmes agitèrent leurs mouchoirs, les bons pay-

sans se pressèrent autour de l'orateur pour lui serrer la main. Le général, au contraire, devenu tout à coup calme et pâle, épuisé de cette affreuse comédie, les remerciait simplement de leur bon accueil. Évidemment le hasard m'avait servi un haut échantillon de l'éloquence américaine.

Cet homme, direz-vous, était sans doute quelque démagogue de cabaret?... Mais prenez le journal du lieu, et lisez en tête des colonnes le *republican ticket : For president, Abr. Lincoln, of Illinois, — for governor, general O...; come, and hear this brave soldier, eloquent statesman and stern patriot* (1). Ce furieux n'était autre qu'un major général, futur gouverneur de l'Illinois, faisant son *canvass* pour les élections de novembre. — *A capital speech*, me dit le maître du cabaret où j'allai dîner avec du porc salé, des *pickled oysters* et des betteraves au vinaigre. L'orateur qui avait présenté le candidat à l'auditoire l'appelait le « meilleur *gentleman* de l'État d'Illinois », et les abominations mêmes qui m'avaient révolté lui avaient acquis, paraît-il, le respect et l'admiration des habitants de Galena.

Le *meeting* se termina par une nouvelle chanson patriotique à laquelle la foule se joignit en chœur. D'ici au mois de novembre, le général O... va courir de village en village, faisant le même sermon tous les jours. Peut-être a-t-il honoré d'un redoublement de son éloquence cette ville de Galena, qui passe pour un des repaires du *copperheadisme*, car il annonce que tout ceci n'est que le prélude du feu terrible qu'il compte ouvrir dans la partie sud de l'État d'Illinois, là où les rebelles ont beaucoup

(1) « Venez entendre ce brave soldat, cet homme d'Etat éloquent, cet austère patriote. »

de partisans. Voilà ce qui frappe l'imagination des hommes de l'Ouest. Bien sot qui leur servirait des friandises littéraires et des vins parfumés ; il faut du *gin*, du *whiskey*, du « feu d'enfer » pour leur monter la tête. Je rapprochais par la pensée cette scène étrange de nos pacifiques comices agricoles, où un monsieur de bonne compagnie s'adresse à nos bons paysans avec cet air digne et protecteur que vous savez; je la rapprochais même de ces réunions d'ouvriers où règne en général tant de décence, d'ordre et presque de bon ton, et je songeais que nulle part, chez nous, une aussi horrible comédie n'obtiendrait autre chose que des huées. On parle beaucoup de notre violence ingouvernable ; c'est même un défaut dont nous faisons volontiers parade. Venez donc en Amérique, hommes délicats et timides, et apprenez par cet exemple à mieux vous connaître vous-mêmes, apprenez à moins craindre les résultats d'une allusion plaisante ou d'une critique modérée; voyez jusqu'à quel point la violence peut aller et demeurer inoffensive. Est-ce à dire que je vous la propose en exemple? Une pareille sauvagerie de langage n'est possible que chez un peuple nouveau et dans une démocratie sans mélange. Le peuple ne veut et ne connaît ici que des égaux; il faut lui parler sa langue et se faire plus grossier que lui. Chez nous, au contraire, il se défie des courtisans qui affectent trop de s'abaisser. Si grand que soit notre amour de l'égalité, il nous reste à notre insu un vieux levain aristocratique que rien ne peut détruire. Nous sacrifions tout au masque de la politesse. Si les Américains savent être pacifiques avec des paroles sanguinaires, trop de gens chez nous sont habiles à commettre des crimes avec des gants blancs, et sans qu'il leur reste aux mains une goutte du sang versé.

Dubuque, que je quitte demain, est à mi-chemin envi-

ron de Saint-Paul et de Saint-Louis. De là tirez une ligne droite vers l'ouest, et vous arrivez, au confluent du Missouri et de la rivière Sioux, à l'emplacement d'une ville nouvelle, Sioux-City. C'est cette ligne que je vais suivre, moitié en chemin de fer, moitié en diligence. C'est un voyage de quatre jours à travers des pays perdus. Impossible d'obtenir des renseignements sur la navigation du Missouri. Je vais à l'aventure, quitte à revenir sur mes pas.

7 septembre, à bord.

Je suis souffrant et incapable de supporter les fatigues d'une expédition lointaine. Je descends donc à Saint-Louis directement par la rivière. J'ajourne mon excursion au Kansas, sans d'ailleurs y renoncer.

Le temps est triste, brumeux, mélancolique. Mes pensées ont une gravité bien naturelle à un voyageur qui n'a pas vu depuis six semaines une figure amie. Ces gens de l'Ouest sont au fond d'assez bons diables, mais j'ai avec eux trop peu de points de contact pour rechercher beaucoup leur commerce. Plus j'avance dans le pays de la démocratie, plus je me sens aristocrate à mon insu. Je n'aime pas ces compagnons débraillés, mal peignés, sans cravate; je me soucie peu de faire des avances amicales à des rustres déjà trop familiers par eux-mêmes. Et puis quel sujet de conversation aborder? Il est un point qu'il ne faut pas toucher, qu'on ne peut effleurer du moins qu'avec d'extrêmes précautions, et sur lequel l'Américain n'entend point raillerie : c'est la politique de son pays. Un étranger soigneux de ne pas se compromettre doit garder dans son langage une stricte neutralité. Les

entretiendrai-je de nos affaires? Ils me font là-dessus mille questions vagues et sottes qui m'impatientent; je coupe court à l'entretien en disant que suis absent depuis trois mois et devenu presque étranger à mon pays. — Après cela de quoi voulez-vous qu'on leur parle? Du prix du cuir ou du bois, du charbon ou des pommes de terre? Je ne suis pas savant en ces matières. Je suis donc réduit à ma propre compagnie, soit que je me promène, soit que je lise, soit que j'écrive, au grand étonnement du public qui s'agite autour de moi.

Dans cette solitude, le mouvement devient un besoin. Plus on va, plus on irrite la fièvre du voyage. Cependant on se degoûte de cette vie publique du bateau à vapeur et de l'auberge. Partout où je séjourne, je ne sais quel besoin du chez-moi me retient dans ma chambre, où je respire plus librement le verrou tiré. Je me prends d'un attachement singulier pour tous les objets que j'emporte avec moi. Si par malheur je perdais mon bagage, je me croirais bien plus isolé. Quant à une lettre d'Europe, c'est une fête qui n'est pas donnée souvent...

Les secousses nerveuses de la machine à vapeur me rendent pénible le travail d'écrire. S'il vous amuse de suivre le cours de mes transformations, sachez que j'étais tout à l'heure élève de l'école militaire et général en herbe de l'armée fédérale. A présent je suis devenu un *novelist* qui écrit ses romans en voyage. Un groupe étonné m'observe à distance : un à un, les curieux s'en détachent et viennent me poser leurs questions à brûle-pourpoint. « Monsieur l'étranger, me dit l'un d'eux qui avait vu mon nom sur le registre de l'hôtel, vous êtes de Paris? — *Yes, sir.* — Donnez-moi donc des nouvelles de X... Vous devez le connaître, il y demeure. — Vous me pardonnerez, Paris est une bien grande ville. — Oh! vous êtes

de Paris, France. Je croyais que vous étiez de Paris, Iowa. » Me voilà donc naturalisé Américain.

Rock-Island, 8 septembre.

Rock-Island est un village ou plutôt une ville de l'Illinois située sur le Mississipi, déjà prospère et populeuse. Elle a des usines, des églises, des rues larges, boueuses, tirées au cordeau, des trottoirs de bois, et deux ou trois de ces immenses caravansérails où l'on héberge les voyageurs à la gamelle et à bon marché. Il y règne une extrême activité; maisons de bois et de briques s'y élèvent à l'envi, et un *ferry* à vapeur passe sans cesse du quai de Rock-Island au quai de la ville plus considérable de Davenport, située dans l'état d'Iowa, sur la rive opposée du fleuve. Plus haut, un double pont de fer réunit les deux bords à une île qui se transforme peu à peu en arsenal et en forteresse, entre les mains de cinq ou six mille prisonniers rebelles que le gouvernement fédéral y a cantonnés. On ne les force pas à travailler, mais on les y décide par de légères récompenses. Du reste, bien couverts, bien logés, bien nourris, ils vivent dans des maisons de bois entourées de palissades et reçoivent les mêmes rations, les mêmes vêtements que les soldats des États-Unis. Un détachement de troupes de couleur veille aux abords de l'île. On dit que les prisonniers sont furieux d'être gardés par des nègres; c'est pour eux le dernier degré de l'humiliation.

Au-dessus de Rock-Island, il y a des rapides qui s'étendent sur une certaine longueur et où la navigation n'est pas possible en été. Le *steamer* de Dubuque s'arrête alors à Port-Byron, d'où nous sommes venus en chemin

de fer. Le bateau de Saint-Louis, retardé sans doute par les brouillards, se fait attendre depuis vingt-quatre heures. Je veille dans une chambre dont les murailles, jadis blanches, disparaissent sous une couche de noir de fumée, dont le tapis bourré de foin cache une poussière de plusieurs années, dont les stores pourris font peur à voir, — où enfin, malgré les deux fenêtres ouvertes, il règne un parfum de cabanon. Une vache beugle et rumine du pied du mur. Ajoutez deux chaises boiteuses, un sofa déguenillé, une nombreuse compagnie d'araignées et de moustiques. L'auberge est cependant immense, et je compte le numéro 66. Les hommes de l'Ouest ne sont pas plus délicats dans leur intérieur que dans leur tenue.

Je commence à croire que mon excursion au Kansas et au Nebraska se bornera à une tournée sur les bateaux à vapeur et dans les diligences. La prairie n'est pas sûre cette année, et les voyageurs n'osent plus s'y aventurer sans armes. Les Indiens s'agitent partout. Cette guerre indienne a un rapport secret avec la guerre civile. Les gens du Sud, pour diviser les forces du Nord, ont envoyé chez les Peaux-Rouges des missionnaires qui, sous prétexte religieux, sont de vrais agents d'insurrection. Ils leur ont promis qu'ils leur rendraient leurs territoires, et les pauvres indiens, toujours affamés et crédules, poussent le cri de guerre et commencent à massacrer les hommes blancs. Le gouvernement envoie un corps de cavalerie qui les disperse en quelques jours; on en exécute un bon nombre, on renvoie les autres, on prive la tribu du maigre subside qui la faisait vivre, et au bout de quelques mois les meurtres, les incendies recommencent, et recommenceront toujours, tant qu'il restera un Indien vivant dans les montagnes Rocheuses. Je vous laisse à juger le procédé fraternel du Sud. Les Indiens méritent plus d'in-

dulgence. Ces pauvres gens, qui ont de la morale une autre idée que nous, célèbrent comme un exploit glorieux ce que nous appelons un lâche assassinat. Il n'y a donc pas moyen de s'entendre; du reste, on en a bon marché. Deux cents cavaliers bien disciplinés, avec le sang-froid et le courage calculateur de l'Européen, mettent en déroute en quelques minutes des milliers de ces pauvres loups sauvages. Ils ont toujours leur même stratégie primitive, leurs embuscades disséminées, et ils attaquent un corps de troupes comme un ours ou un chevreuil; puis, au signal donné, ils se précipitent avec des cris frénétiques, avec une fureur qui les réduit à l'impuissance, — jusqu'à ce que la panique les prenne et qu'ils détalent comme des lièvres. — Les Indiens, me disait un jeune homme qui leur a fait la guerre, si bons tireurs à la chasse lorsqu'ils sont de sang-froid, ne nous tuent en bataille qu'un homme contre dix. — Pas un de leurs coups ne porte, et avec beaucoup de courage, beaucoup de force, beaucoup d'adresse, ils ne peuvent rien contre des ennemis dix fois moins nombreux qu'eux-mêmes.

Ainsi va s'anéantissant la race indienne. Il y a vingt-cinq ans, on voyait en Géorgie un peuple indien cultivateur; la tribu était nombreuse, riche, honnête, de mœurs douces et hospitalières; elle respectait ses voisins, observait les traités, se soumettait aux lois : l'état de Géorgie s'empara de ses terres. Près du Mississipi, les Creeks et les Cherokees avaient fondé des colonies agricoles florissantes; ils avaient des routes, des métiers et jusqu'à des journaux; leur territoire était sous la garantie solennelle du gouvernement fédéral. Ils furent néanmoins dépossédés malgré la protection impuissante du président des États-Unis. Bêtes et hommes sauvages, l'Américain pousse tout devant lui, et finira par tout détruire. Tous

yens lui sont bons pour satisfaire sa rapacité. Bien civiliser les tribus sauvages, il les rejette systéma-ent dans la barbarie; ses cruautés sont calculées ntes, ses bienfaits mêmes sont perfides. C'est en ue le gouvernement oppose à cette abominable ue une résistance timide, qu'il nomme des com-is, qu'il organise des enquêtes, qu'il morigène les qu'il destitue les fonctionnaires coupables. Ainsi le force des choses, qui pousse la race blanche à la te du continent d'Amérique. La civilisation mo-est impitoyable à qui la gêne. En dehors du cercle règne, elle n'a plus ni foi, ni humanité, ni justice(1).

l'époque même où j'écrivais ces lignes, il fut commis territoire de Colorado un acte de barbarie qui jette de lumière sur les procédés habituels de la race con-te. La tribu des Cheyennes, qui toujours s'était mon-e alliée fidèle, fit savoir au major Winkoop, en gar-Fort-Lyon avec un détachement du 3e régiment des tres de Colorado, qu'elle désirait lui remettre quelques iers blancs qu'elle avait rachetés des autres tribus. On s prisonniers, mais les Indiens furent retenus avec eux. envoya dans un lieu nommé Sand-Creek, où on leur dit dre les ordres du major Anthony, qui avait succédé au Wynkoop. Une nuit, le colonel Chivington et le major y, avec huit cents hommes, surprirent le camp des In-Le chef courut à eux avec un drapeau blanc, mais le re avait déjà commencé. Hommes, femmes et enfants égorgés indistinctement. « Les soldats, dit la com-d'enquête nommée par la chambre des représentants, contentaient pas de tuer; ils se livraient à plaisir aux e la plus révoltante barbarie... Les officiers ne firent ur les retenir... L'œuvre de sang dura deux heures. » mission demanda la destitution immédiate de tous les s qui avaient pris part au massacre et « déshonoré le nement qui les employait ». Ce n'était pas assez : il fallu faire un exemple.

Les journaux continuent leur sabbat; c'est chose curieuse que leur polémique, feu roulant de calomnies et d'injures. La politique n'est dans aucun pays semée de roses, mais nulle part elle n'exige un aussi rude épiderme qu'en Amérique. « On ne peut douter, dit la *Chicago-Tribune*, que Mac-Clellan ne soit entré dans un complot avec les ***, qui sont les plus gros porteurs de bons confédérés en Europe, pour replâtrer, s'il est élu, une paix déshonorante et forcer les États-Unis à reconnaître la dette des rebelles. » D'autres se demandent « combien Mac-Clellan a reçu. » Les journaux sont constamment au-dessus ou au-dessous du ton, et passent des plus grossières inconvenances a des dithyrambes lyriques. Ils ne se contentent pas de parler aux oreilles et de les déchirer, il faut encore qu'ils parlent aux yeux. Ils publient, par exemple, en tête de leurs colonnes les portraits rapprochés des deux candidats : le général Mac-Clellan en habit militaire, brillant, martial, la moustache frisée, l'air conquérant, — et un affreux Lincoln, noirâtre, bilieux, hypocondre, revêche, avec un regard caverneux qui semble méditer quelque horrible scélératesse. On lit d'un côté : *notre candidat*, — et au-dessous : *sa plate-forme*, un drapeau de l'Union flottant sur le monde; de l'autre : *leur candidat, le tyran et le faiseur de veuves du dix-neuvième siècle; — sa plate-forme*, une charretée de nègres.

L'argument est irrésistible : toutes les femmes seront pour Mac-Clellan. Il paraîtrait cependant qu'elles en sont peu émues. Un journal de Saint-Louis mentionne avec étonnement que, dans le dernier train d'Alton à Chicago, les passagers s'étant amusés à faire une de ces épreuves ou *test-votes* qui sont en temps d'élection la distraction favorite des bateaux à vapeur et des chemins de fer, Lin-

coln obtint parmi les *ladies* une plus grosse majorité que parmi les *gentlemen*. S'il est le « faiseur de veuves », Mac-Clellan en revanche est le « fossoyeur qui creuse des tombes. » Un journal illustré montre le général et sa bande traînés dans le char de Jaggernaut par l'Avarice, la Tyrannie et la Lâcheté, écrasant sur leur passage les nègres prosternés et conduits par Satan sur le chemin de l'enfer. Et que dites-vous de ce titre d'un article contre le président : « Agonie ! oh ! agonie ! » — ou des dix points d'exclamation qui suivent le nom de Mac-Clellan ? La grosse caisse est l'instrument national des Américains ; ils ne savent aller en guerre ni en campagne politique au son d'une autre musique. Il y a chez eux quelque chose de la naïveté grossière du sauvage qui fait sérieusement les plus ridicules et les plus grotesques contorsions...

Du Mississipi, 11 septembre.

Il n'y a pas de pays où l'on voyage plus lentement. Pensez que j'ai quitté Saint-Paul le 2 septembre, et que je ne suis pas encore arrivé à Saint-Louis. Voici, depuis Rock-Island, notre troisième jour de navigation. A chaque station, l'on embarque quelque marchandise nouvelle, tonneaux de tabac, tonneaux de farine, meubles, poêles de fonte, balles de chiffons, bottes de foin, pommes de terre, et les passagers s'impatientent en vain. Sans cesse on échoue sur les bas-fonds où le bateau traîne en grinçant. Avant-hier, dans un petit port de l'Illinois, le vent nous poussa sur le rivage, et nous nous trouvâmes si bien engravés que notre arrière était à sec, et que nos roues battaient la plage. Il fallut, avec un gros câble, attacher l'avant du bateau à la rive, puis reculer à toute

vapeur : les pilotis du port furent déracinés, mais l'arrière se dégagea, et les roues furent remises à flot.

Les côtes sont insignifiantes; elles s'abaissent tout le jour : bientôt on n'aperçoit plus ombre de colline ; on ne voit que le fleuve, la forêt, et le ciel largement ouvert à l'horizon. C'est bien le grand Mississipi, coulant sur son immense plaine, au sein de la riche végétation nourrie du limon de ses eaux, parmi des milliers d'îles qu'il entoure de ses bras sinueux. Il se déploie sur une si vaste étendue que ses rives aussi semblent des îles, et qu'on se figure voguer dans une contrée noyée dont les crêtes seules dominent. Lorsqu'on longe une des rives sous l'ombre des hautes futaies d'ormes, d'érables, de tulipiers et de chênes, où se mêlent par intervalles les ramées bleuâtres des aunes et les blanches touches du cotonnier sauvage, la lisière des forêts semble naine à l'autre bord. Des volées d'oiseaux aquatiques rasent le fleuve ; des oiseaux de proie solitaires planent au ciel. Les tortues d'eau qui se chauffent au soleil dressent partout leurs petites têtes noires sur les troncs à demi submergés de la plage, et plongent brusquement à notre approche. La soirée est lumineuse et sereine; au pied des forêts obscures, l'eau se colore d'un lilas sombre où brillent des flammèches d'or. Le soleil laisse au couchant une flamboyante auréole, puis une rougeur douce et tendre qui expire dans l'azur pâle. Une cigogne attardée regagne son gîte en traînant à fleur d'eau son long vol silencieux; puis un bruissement immense, assourdissant, remplit l'espace : c'est le concert nocturne des millions de sauterelles qui peuplent chaque broussaille, chaque brin d'herbe de la forêt. Cependant les étoiles timides commencent à se mirer sur les eaux blanches, et l'on glisse légèrement, poussé par une force invincible, dans la mystérieuse profondeur de la nuit.

Nous débarquâmes le soir à Fort-Madison, où commencent de nouveaux rapides qui descendent jusqu'à Kéokuk. Nous prîmes le chemin de fer qui nous déposa au point du jour au pied du steamer *OEil-de-Faucon*, qui offrait le spectacle le plus animé. Un équipage d'une centaine de nègres plus ou moins vêtus de haillons pittoresques y roulait des montagnes de marchandises entassées sur le port.

C'est un peu au-dessus de Kéokuk que se trouvent les ruines de l'ancienne cité de Nauvoo, les seules peut-être qu'on rencontre sur une terre où tout est nouveau. Nauvoo fut le premier établissement de cette curieuse société des mormons que le gouvernement des États-Unis a rejetée au delà des montagnes Rocheuses, où l'immigration américaine menace encore une fois de la déborder. On y voit les restes d'un temple immense que tous les efforts des nouveaux habitants n'ont pu détruire, et où les gens du voisinage viennent chercher des matériaux, comme autrefois les Romains au Colisée ou au palais des Césars. On dit que dans leur nouvelle et florissante cité du Lac-Salé les mormons ont élevé un autre de ces monuments babyloniens et impérissables, qui font un étrange contraste avec les œuvres éphémères de la civilisation américaine. N'est-ce pas un fait remarquable que toutes les théocraties aient exécuté de ces colossales entreprises qui conservent leur souvenir longtemps après qu'elles ont disparu? Rien de plus bizarre et de plus indéfinissable que la constitution de la société mormone. Mélange de judaïsme et de mahométisme, de barbarie singulière et d'extrême civilisation, d'oligarchie religieuse et de démocratie industrielle, c'est une espèce de Venise théocratique où le sénat des prophètes écrase les fidèles sous un despotisme de fer. Avec l'unité d'efforts et la disci-

pline qu'impose la tyrannie, ces sectaires ont l'énergie, l'initiative, l'esprit de labeur et d'activité qui sont ailleurs l'apanage de la liberté. Ce sont encore des voisins redoutables pour la population qui envahit chaque année les territoires de l'Ouest, et qui finira par les combler. En attendant, le gouvernement des États-Unis les ménage. Quand le congrès leur envoya pour la première fois un gouverneur comme aux *territoires* de l'Union, ils le chassèrent ignominieusement. Pour conserver au moins sa suprématie nominale, il fallut que le cabinet de Washington donnât précisément le titre de gouverneur à leur chef politique et religieux, le prophète Brigham Young. Aujourd'hui encore on les flatte, craignant qu'ils ne prennent parti pour les États du Sud. Un jour pourtant doit venir où, pressés par les populations nouvelles, les mormons auront à livrer une lutte sanglante pour la possession du sol.

C'est aussi dans l'Illinois, et non loin du Mississipi, que des aventuriers français fondèrent la fameuse colonie communiste de l'Icarie. Ceux-là ne faisaient pas ombrage au gouvernement des États-Unis; il n'était pas besoin de violence pour en purger la terre américaine : on n'avait qu'à laisser faire le temps. J'ai vu à New-York un ancien colon de l'Icarie bien dégoûté aujourd'hui des chimères qui l'y avaient amené. « Nous étions, dit-il, une bande de fainéants; nous nous disputions tous les jours; nous ne savions pas obéir. Je ne sais si nos enfants se seraient faits à la discipline. Après tout, le communisme est une folie : il n'y a que l'intérêt personnel qui nous pousse. » Voilà comment l'Amérique échappe aux maladies sociales de l'Europe. L'expérience est la meilleure école pour rectifier les idées fausses. On en cherche bien loin le remède : il n'en est d'autre que la liberté.

Hier soir, à Quincy, nous avons pris à bord une complète cargaison de bœufs et de chevaux. Le troupeau rassemblé sur la plage nous salua en mugissant. Un berger armé d'un long fouet, botté, éperonné, les pieds dans de gros étriers mexicains, galopait tout autour sur un cheval mince et actif, à la longue crinière. C'est là le berger des prairies, espèce de centaure sauvage, inséparable de sa haute selle espagnole, de son large chapeau de feutre et de ses habits de peaux. Il amenait la dîme de son troupeau, destinée sans doute au marché de Saint-Louis. Les chevaux entrèrent facilement et de bonne grâce; mais la gent cornue, comme si elle pressentait sa destinée, fut longue à prendre son parti. C'était un curieux spectacle que le troupeau ahuri de ces pauvres bêtes, pressées comme une bande de moutons, cachant leurs têtes les unes sous les autres et beuglant plaintivement, tandis que leur conducteur les accablait de coups de fouet, et qu'une troupe de matelots nègres, armés de cordes et de bâtons, les poussaient à grands cris. Plusieurs fois elles grimpèrent sur les caisses et les marchandises entassées, qui s'écroulaient avec fracas, ou, saisies d'épouvante, faillirent se jeter en masse à la rivière. Enfin les matelots, les prenant par les cornes, par les jambes, par la queue, les rouant de coups de poing et de coups de pied, les traînèrent une à une sur la passerelle, jusqu'au moment où la troupe éperdue prit une résolution soudaine et se précipita en rangs serrés. Je les retrouve ce matin dans l'entre-pont, tremblantes aux secousses de la machine, aux battements des roues, les unes tête basse, respirant à peine et n'osant rien voir autour d'elles, les autres ruminant quelques bottes de foin qu'on leur a jetées, tout en promenant sur nous leurs grands yeux doux et timides.

Nous devons offrir un singulier spectacle, flanqués de deux gros bacs chargés jusqu'aux bords, entre lesquels s'élève l'imposant édifice. Nous avons un front de bataille de trente ou quarante mètres, et ces machines-là ne seraient pas possibles sur des rivières comme celles d'Europe. Ici, dans la saison des grandes eaux, elles remontent en trois ou quatre jours de Saint-Louis à Saint-Paul. La nuit, quand vous voyez venir à toute vitesse cette montagne illuminée et mouvante, avec ses deux énormes tours noires, qui dominent de haut les rivages, et que vous entendez le terrible grondement de la vapeur échappée, vous croiriez voir flotter une île volcanique. Quand la grosse machine glisse à côté de vous avec ses fenêtres brillantes, ses fanaux colorés, ses bouches de feu et ses petites ombres noires qui sont des hommes, elle vous paraît fantastique et monstrueuse. Il y a quelque chose de magique et de grandiose dans ces puissantes créations de l'industrie humaine.

Ces distractions et celles que fournit le paysage, la grande plaine couverte de forêts, le cours large et tranquille du fleuve, les milliers d'îles luxuriantes, ne m'empêchent pas de trouver le temps long. Nous n'avons fait que soixante milles, c'est-à-dire vingt lieues dans les dernières douze heures. Du bruit, de la foule, une chaleur torride, des nuées de moustiques, point ou peu de sommeil possible, tels sont les charmes de la vie de bateau. Cette nuit, nous nous tordions sur les bancs de sable comme une grosse tortue échouée; le grondement de la vapeur, le roulement continu du cabestan, mis en mouvement par la machine, les craquements du bateau, les tintements des cloches, les grincements des poulies, les cris des matelots qui hissaient les leviers, et surtout les efforts impuissants des roues qui battaient le sable

comme si elles allaient se briser en pièces, formaient un concert effrayant à écouter. On travailla toute la nuit sans avancer d'une ligne. Victorieux enfin au point du jour, nous nous remîmes à voguer dans les brouillards du matin. Un peu d'azur tendre souriait déjà dans le ciel; les vapeurs argentées traînaient sur la rivière comme des mousselines blanches. Nous touchions à une île fraîche et sauvage, encore dans tout le luxe de sa végétation du printemps. Des flaques d'eau pâles dormaient sous le fourré des grandes herbes. De fins et délicats feuillages entrelaçaient leurs boucles légères aux arbres de la forêt. Un gros tronc décharné dressait parmi la verdure sa colonne chauve et blanchie. Une cigogne maigre vint s'y poser d'un vol gauche et comme endormi, et nous regardait gravement du haut de son perchoir aérien. — Maintenant les bords de la vallée se relèvent, le fleuve coule dans un lit moins large, entre deux rangs de rochers ou de dunes amoncelées par les crues de l'hiver. Il y a moins de ces bancs de sable où l'eau s'étend et se dissémine au point de ne plus même offrir les trois pieds indispensables à la navigation.

Il s'est passé de grands événements depuis quelques jours : d'abord la prise d'Atlanta, et cette fois sans doute possible. Ce succès signalé déconcerte les démocrates et ranime les espérances du parti national, qui déjà parle de la chute prochaine de Richmond. Ce qui n'est pas moins grave et moins favorable au gouvernement, c'est la réaction financière qui se prononce de plus en plus. Il y a une semaine, l'or était à 260; il était tombé hier à 218, et la baisse continuait. A Saint-Louis, il trouve à peine acheteur à 211. Peut-être cette réaction est-elle trop prompte, trop impétueuse pour être de longue durée. Elle est sans doute précipitée par la crainte

des spéculateurs qui ont acheté l'or aux derniers cours et qui maintenant se hâtent de s'en défaire en se résignant à la perte actuelle pour sauver le reste. Vous verrez bientôt l'oscillation s'arrêter, et le marché reprendre son équilibre entre les deux points extrêmes de la balance.

Cependant les républicains se rassurent; un moment surpris par l'unanimité singulière du vote de Chicago, ils retrouvent des forces dans la division qui de nouveau commence à se glisser au sein du parti démocrate. Le général Mac-Clellan n'a pas refusé la candidature; il n'a pas osé répudier ouvertement la politique qu'on lui a tracée; mais il y fait quelques restrictions timides, comme un homme qui n'ose pas briser la glace. Il a écrit une lettre publique où il corrige plus qu'il ne combat et interprète plus qu'il ne corrige le programme de Chicago. « L'Union, dit-il, est la seule condition de la paix. Nous ne demandons rien de plus. Laissez-moi ajouter (ce qui était, je n'en doute pas, le sentiment tacite de la convention comme du peuple qu'elle représente) que, si quelque État se décide à rentrer dans l'Union, il y sera sur-le-champ admis avec le plein exercice de tous ses droits constitutionnels. Que si un effort franc, sérieux, persévérant, pour l'obtenir échoue, la responsabilité doit en retomber sur ceux qui resteront en armes contre l'Union; mais l'Union doit être maintenue à tout risque. »

Voilà sans doute un langage pacifique et beaucoup de circonlocutions oratoires pour arriver à une déclaration qui devrait être en Amérique le cri de tous les partis. Bien modéré serait le gouvernement qui n'exigerait du Sud, pour toute réparation de la guerre civile, qu'un retour pur et simple à l'Union. Cette miséricorde ressemblerait à de la faiblesse; mais il n'en faut pas plus pour aliéner au général les démocrates extrêmes. Les journaux

copperheads commencent à lui dire des injures. Le *Daily-News*, organe des frères Wood, demande « un candidat fait pour la *plate-forme* ou une *plate-forme* faite pour le candidat. » Le *Freeman* de New-York gémit sur les infortunes du parti de la paix, réduit à mendier un candidat. George-Francis Train, qui définissait les résolutions de Chicago en deux mots, « battre Lincoln », exhale en boutades pittoresques sa mauvaise humeur intempérante. Vallandigham allait en Pensylvanie faire de la propagande, lorsqu'il trouva à Columbus la lettre de Mac-Clellan. Il s'écria : « Tout est perdu! » et, retirant lui-même sa candidature au gouvernement de l'Ohio, il s'en retourna chez lui. Il faut savoir gré au général Mac-Clellan d'un acte de franchise honnête, qui peut lui coûter la présidence; mais sa position n'en est que plus difficile : qu'il parle, et son élection est perdue; qu'il se taise, et son silence est pris pour une approbation de tout ce qu'on dit en son nom, sa chaîne est rivée à tout jamais.

On dit que le choix du candidat dément la *plate-forme*, qu'il déjouera les mauvais desseins de ses associés. On oublie que le président des États-Unis n'est pas un souverain absolu, qui puise en lui-même son pouvoir et ne doive de comptes à personne. La voix publique a déjà désigné ses ministres : on parle de Vallandigham au ministère de la guerre, de Fernando Wood au ministère d'État. Un capitaine n'est pas maître de son vaisseau avec un équipage traître ou rebelle. D'ailleurs, le chef de la république est le mandataire du peuple, l'exécuteur de la volonté nationale, et, comme tel, impérieusement astreint à servir la politique du parti qui l'a élu. Enfin il n'est pas vrai que, dans sa lettre embarrassée, le général Mac-Clellan ait affirmé son droit à ne relever que de

lui-même et à ne recevoir de lois d'aucun parti. Cette protestation, bonne tout au plus à satisfaire le scrupule d'une conscience loyale, ne saurait passer pour un programme politique.

La presse de Richmond est plus arrogante que jamais; elle discute la question de savoir si elle condescendra aux prières du Nord et écoutera ses propositions d'union nouvelle ou si elle opposera un dédaigneux silence aux supplications du président *yankee*. Le manifeste de Chicago proposait une convention générale des délégués de tous les États, où chacun déciderait dans sa volonté souveraine s'il consentait à rentrer dans l'Union. Les journaux du Sud répondent que le président des États confédérés n'a pas le droit d'ouvrir une convention internationale entre les deux peuples. D'autres pensent que la guerre est finie et qu'ils sont les maitres. « Nous dicterons, disent-ils, les conditions de la paix. » Tous voient dans le succès des démocrates l'humiliation du Nord et le triomphe assuré du Sud. Voilà ce qu'on appelle la paix équitable et sans conditions!

Les deux partis se disputent les bonnes grâces de l'armée. « Je ne pourrais, dit le général Mac-Clellan, regarder en face ceux de mes braves camarades qui ont survécu à tant de batailles sanglantes et leur dire que leurs fatigues, leurs sacrifices ont été vains. » De quel côté de la balance cette puissance politique nouvelle jettera-t-elle son poids souverain? Le général Sherman, qui, depuis la prise d'Atlanta, est le héros du jour, aurait, dit-on, manifesté le dessein d'appuyer son ancien compagnon d'armes. On en a dit autant du général Grant à l'heure même où il écrivait une lettre publique pour se plaindre de la division politique du Nord et de l'assistance secrète donnée par les démocrates aux rebelles. A

la nouvelle du choix de Mac-Clellan, une longue acclamation aurait retenti tout le long de l'armée du Potomac. Les républicains prétendent que l'acclamation venait des lignes ennemies, car les armées n'ont pas coutume de se mettre du parti de la paix.

CHAPITRE X

UN BORDER-STATE

La guerre civile au Missouri; haines sociales et haines de races; les Allemands de l'Ouest; le général Frémont et les abolitionistes. — Assassinats et brigandages; guérillas et *bushwackers*. — Les fanatiques de l'esclavage; une discussion politique; les quais de Saint-Louis. — Les fermiers de l'Ouest; un *rising-man*. — Saint-Louis; la ville, les modes, le cabaret; mœurs occidentales. — La loi martiale; exécutions sommaires. — Traîtres et conspirateurs; l'ordre des Fils de la Liberté; les *déloyaux*; gouvernement occulte. — Pillage de Memphis; invasion du général Price. — Deux meetings en présence; une émeute avortée. — Violences militaires.

Saint-Louis, 12 septembre.

Je m'aperçois que j'approche du foyer de la guerre : l'atmosphère change autour de moi. Le Missouri est presque un état rebelle et un pays conquis; les fédéraux ne s'y sont maintenus que par l'état de siége : aujourd'hui même on ne sait ce qui adviendrait s'ils retiraient leurs troupes. Les querelles de partis y sont envenimées par des haines sociales : on n'y discute pas seulement la paix ou la guerre, l'honneur ou l'humiliation nationale, mais la question cent fois plus brûlante de l'esclavage et de l'abolition. Ce n'est plus une discussion théorique, ni

une rivalité d'influence, c'est une guerre d'intérêt privé entre deux classes inconciliables. L'ancienne population franco-anglaise, attachée aux institutions du Sud, nourrit pour l'esclavage une sorte de superstition et de préjugé farouche. Vaincue, mais sourdement exaspérée, elle a la colère implacable des causes perdues. Elle ne prétend plus ressusciter ni l'esclavage, ni sa fortune passée : elle courbe la tête sous les conséquences anticipées et irréparables de l'abolition ; mais elle semble attendre en silence l'occasion de se venger.

La nouvelle population allemande est passionnée pour l'abolition. Elle apporte dans le Nouveau-Monde, avec les instincts de la démocratie européenne, ses procédés radicaux et ses doctrines absolues. Peu lui importent les préjugés séculaires et les lois surannées. Elle n'a point étudié l'histoire, elle ne sait rien du respect qu'on doit aux injustices immémoriales; mais elle a au plus haut degré ce sens moral des principes qui manque un peu à la démocratie américaine. Ce n'est pas elle qui s'effraie d'une révolution : pour détruire une institution barbare, elle met, s'il le faut, la hache aux fondements de la société. Son intérêt d'ailleurs s'unit à ses principes. Quand même ses opinions plébéiennes, son sentiment inné de justice, ne la soulèveraient pas contre l'esclavage, elle le détesterait encore comme un obstacle à sa fortune et un concurrent déloyal à son industrie.

L'émigrant arrive pauvre et vit de son travail. Nouveau venu, n'ayant rien à perdre, peu soucieux de l'intérêt des propriétaires établis, il a besoin que le travail libre soit délivré de la ruineuse rivalité du travail esclave. En même temps sa fierté réclame contre le préjugé qui s'attache au travail dans les pays d'esclavage; il veut réhabiliter sa condition. Voilà les sentiments généreux et

les intérêts légitimes qui font de l'Allemand de l'Ouest un implacable ennemi de l'esclavage. Et si malheureusement quelques colons parvenus à la fortune, qui peuvent profiter à leur tour de la grande injustice, donnent un triste exemple de l'empire de l'intérêt sur la conscience, la masse n'en poursuit pas moins avec une conviction ardente une iniquité qu'elle regarde comme la ruine de la civilisation et la honte d'un pays libre.

Vous concevez la haine mutuelle des deux partis, pour ne pas dire des deux peuples. Rien n'égale le mépris de l'Américain-né pour les intrus étrangers, sinon l'humeur agressive et batailleuse des hommes nouveaux. Ils nourrissent de part et d'autre des sentiments de guerre civile. C'est parmi ces passions toujours frémissantes que le gouvernement fédéral envoya comme chef d'armée et dictateur un homme énergique, mais le plus impropre du monde à jouer le rôle de pacificateur, le général Fremont. Le général ne tenta ni d'adoucir ni de concilier : abolitioniste et homme nouveau lui-même, il se mit résolûment à la tête du parti allemand pour écraser les amis de l'esclavage. Il forma une armée allemande, toute dévouée à son chef; il s'établit au milieu d'elle comme dans une forteresse, et sous son commandement le pays fut paisible, mais de cette paix apparente et sourdement agitée qui entretient toutes les passions et produit tous les maux de la guerre. Saint-Louis, à demi ruiné déjà par la rébellion, qui lui faisait perdre le commerce du Sud, par le blocus du Mississipi, qui détournait vers les routes du Nord les produits des États de l'Ouest, se mit à diminuer de population avec une incroyable rapidité. La paix était si précaire que le général n'entendait pas un bruit dans la rue, pas un murmure inaccoutumé, qu'il ne crût à une révolte. Il tenait ses canons chargés et ses troupes prêtes

à marcher au premier signe. Lui-même, avec la passion d'un chef de parti, se plaisait à braver ses adversaires. C'est de Saint-Louis qu'il écrivit le fameux manifeste d'émancipation qui lui valut le désaveu du président Lincoln et sa propre destitution. Il laissa dans l'Ouest le parti abolitioniste organisé, discipliné, plus fort et plus résolu, mais en revanche les sudistes plus exaspérés que jamais et la société divisée sans intermédiaire en deux camps ennemis. La moitié des citoyens sont engagés dans une secrète et perpétuelle conspiration. Tout le monde court à l'extrême : entre les abolitionistes radicaux et les amis du Sud, point de milieu unioniste et modéré. Les bandes de guérillas tiennent la campagne et désolent impunément le territoire : la politique sert de prétexte à leurs brigandages. Ils ont pour chefs des officiers de l'armée du Sud, qui reçoivent des ordres du gouvernement confédéré. Celui-ci s'avoue franchement leur complice, et la trahison, qui est partout, ferme les yeux sur les crimes qu'elle a soudoyés. Les Indiens, soulevés par les missionnaires que le Sud leur envoie, font cause commune avec les brigands patriotes. Enfin les habitants de certains districts ne les regardent pas en ennemis. Les journaux sont pleins du récit de leurs crimes ; ils attaquent et pillent les bateaux à vapeur du Bas-Missouri, et les poursuivent à coups de carabine quand ils ne peuvent s'en emparer. Les bords mêmes du Mississipi ne sont pas à l'abri de leurs ravages. Le passager qui descend le fleuve entend souvent dans les villages le tambour battre l'alarme, et voit s'assembler tranquillement la milice, accoutumée à ces alertes. Jeudi, un vieillard fut tué dans sa maison sans défense, parce qu'il était *union-man*. Samedi, un cavalier, passant sur une route déserte, fut abattu à coups de fusil. On ne sait en quoi il

avait déplu aux rebelles. Les *bushwackers*, qui d'ordinaire pillent indifféremment les deux partis, maintiennent leur rang de brigands politiques en tuant çà et là quelque homme pauvre et inoffensif. Enfin les vengeances personnelles profitent de la guerre civile : on cite des villages divisés contre eux-mêmes, où l'on se massacre de porte à porte avec une incroyable férocité. Quant aux représailles, on se les imagine. La semaine dernière, à la suite d'un meurtre publiquement commis, le général Rosencrans imposa, au profit des parents de la victime, une amende de 10,000 dollars aux habitants des comtés de Cooper et de Boone, pour les punir de leur tolérance criminelle et de leur habituelle complicité. Voilà la justice incomplète et sommaire dont il faut se contenter en ce pays. Quelquefois la justice elle-même prend les formes de l'assassinat, et je pourrais citer plus d'un meurtre militaire qui ne mérite pas d'autre nom. La ville même de Saint-Louis n'est pas sûre : on fait sauter les poudrières, on incendie les *steamers* amarrés le long du fleuve ; on a trouvé l'autre jour une machine infernale dans un magasin militaire. Vous voyez quelles passions fermentent encore dans ce pays, qu'on croit pacifié !

On ne les voit pas au premier coup d'œil : ces hommes qui mutuellement se détestent semblent vivre dans une harmonie fraternelle. Nulle séparation visible, nulle horreur apparente, nuls dehors haineux et provocateurs ; mais si par hasard la conversation tombe sur la politique, tous les regards deviennent sombres et tous les visages altérés. Il se forme un cercle d'auditeurs muets et impassibles qui semblent avoir pris le parti de se taire ; quelques-uns parlent à voix basse et semblent effrayés de leur opinion. On sent que le feu touche à la poudre, et que ces haines violentes aiment mieux ne pas être éveil-

lées. Ce n'est plus cette discussion libre, aisée, pacifique, des hommes du Nord, cette sorte de joute familière d'où la bonne humeur et la franche gaieté ne sont pas exclues. Vous ne rencontrez qu'hommes silencieux et effrayés qui murmurent quelques plaintes timides, modérés hypocrites qui semblent cacher sous leurs expressions de patriotisme attristé quelque redoutable sous-entendu de guerre civile, enfin disputeurs acharnés affectant toujours un ton d'insouciance et de bonhomie, mais haineux au fond du cœur, et laissant percer leur colère dans leurs âpres plaisanteries. La prudence veut que la politique soit bannie des entretiens, et que l'on cause de choses indifférentes au bruit même de la fusillade. On sent que le couteau suivrait de près les paroles. En général, l'abolitioniste est plus libre et plus emporté : il provoque franchement son adversaire, et lui dit, comme il le pense, que l'esclavage est une abomination et une absurdité. L'autre, plus amer et plus contenu, répond par de dédaigneux sarcasmes, quittant volontiers le champ de la discussion pour insulter l'orgueil national de son adversaire, et lui parler par exemple de son compatriote Siegel, « l'Allemand fuyard. » Si vous le ramenez à la question, il vous fera en peu de mots sa profession de foi : le nègre est d'une race différente et inférieure, destinée par le Créateur aux usages domestiques, comme le bœuf ou le cheval. Ses opinions sont si arrêtées qu'il ne consent même pas à les discuter : il regarde toute contradiction comme une insolente absurdité. Si vous invoquez la science, il se met à rire ; si vous lui parlez de l'Écriture, il lève les épaules et ne répond point. Il a sa religion à lui, dont l'esclavage est le dogme fondamental ; ses prêtres et ses pasteurs lui en prêchent la sainteté. On écrit des volumes pour prouver que la servitude est d'ins-

titution divine et enseignée dans les livres saints. Des prélats, des docteurs, se livrent à des argumentations métaphysiques dans le goût de Saint-Simon ou d'Auguste Comte, pour prôner, non plus l'égalité ni la fraternité humaines, mais l'excellence morale et les bienfaits de la servitude. Quiconque médit de l'esclavage est un blasphémateur impie et un odieux démagogue : il bouleverse les fondements de la société. Enfin l'homme du Sud est le plus curieux exemple de ce que l'éducation et l'intérêt combinés peuvent produire d'infatuation, d'aveuglement et d'iniquité.

J'ai assisté hier, sur le *steamer*, à l'une de ces conversations brûlantes, et j'y ai même pris part malgré moi. C'est toujours une chose curieuse que de voir les Américains discuter dans un lieu public. Tout le monde entre en scène sur le pied d'une égalité parfaite. Le manœuvre ou le valet de charrue n'y cède point la parole à l'homme bien disant et bien vêtu. Il l'interpelle hardiment, grossièrement même, et l'autre n'a qu'à le payer de la même monnaie. Il y avait là des fermiers, des mineurs, des soldats, des hommes de loi, un cabaretier français, un négociant suisse, et plusieurs de ces figures louches qui sortent on ne sait d'où. Quelques hommes de couleur timides rôdaient autour du groupe sans oser s'y mêler. Quelques Allemands, l'un énergique, hardi, tenace, les autres doux et flegmatiques, mais obstinés, soutenaient l'abolition contre quatre ou cinq aventuriers et deux riches planteurs coalisés. On parlait haut et fort, d'un ton à la fois goguenard et irrité. L'ironie sortait des bornes permises; les esclavagistes, avec un rire faux et forcé, répondaient aux raisons par des injures. L'Allemand, seul contre tous, avait le langage libre, impétueux, d'un homme qui se sent fort et sûr de vaincre, tandis que les autres

gardaient l'attitude hautaine et contrainte des vaincus. L'un d'eux, un émigré anglais, qui m'avait fait l'honneur de me parler la veille et de me communiquer ses sympathies pour la sécession, manant brutal, tranchant du grand seigneur parmi les humbles *Yankees*, se tourna vers moi d'un air insultant, et dit en me montrant du doigt : « Voilà un homme qui est l'ami de Vallandigham ! » Je lui coupai la parole et lui dis que c'était faux. Jusque-là silencieux et discret, je me mis à formuler mon opinion avec une netteté qui fit ouvrir les yeux à messieurs les sudistes et qui réjouit le cœur à nos bons Allemands. Je leur dis que je n'entrais pas dans leurs querelles de famille, que je n'avais ni le droit ni l'envie de m'en mêler, que je n'affichais de préférence ni de haine pour aucun des candidats à la présidence ; mais, puisqu'on me provoquait, j'exposerais toute ma pensée. Je regardais en principe l'esclavage comme un crime et comme un déshonneur. Enfin, sans avoir pour l'Amérique aucun attachement filial, je ne concevais pas qu'on pût se dire patriote et ennemi de l'Union. — Croyez-vous donc, me répliqua un *gentleman* en paletot noir qui semblait le plus lettré du groupe, que tous les hommes soient nés d'un même couple ? — Je m'étonne que des hommes qui professent tant de révérence pour la Bible osent lui donner un si formel et si audacieux démenti. — Mon adversaire, blessé au vif, invoqua le bon sens, l'expérience de tous les jours, la vue, l'odorat, la malédiction de Cham, me demanda si je voulais prendre une négresse pour femme, et s'en alla, enfin, de guerre lasse, avec l'air d'un homme à qui l'on nie qu'il fait jour en plein soleil. Je devins alors un pestiféré dont on se tint à distance prudente. Voilà l'Américain du Sud : il veut à toute force que le nègre soit un animal un peu inférieur au singe.

Quant à l'abolitioniste, souillé par ce contact impur, il inspire la même horreur et le même mépris...

La vallée du Mississipi est charmante à quarante ou cinquante milles au-dessus de Saint-Louis. Les collines sont arrondies et douces, quelquefois barrant le chemin à la rivière, qui se détourne et s'ouvre un passage entre les rochers. La végétation est d'une richesse et d'une beauté merveilleuses. La tranche des îles coupée par le courant montre dans les eaux basses vingt pieds au moins de terre végétale. Les cultures sont rares; quelquefois, en traversant l'archipel infini des îles, on entrevoit sous la feuillée une cabane dont les habitants solitaires paraissent oubliés sur leur petit continent sauvage. Depuis la guerre civile, la colonisation recule plutôt qu'elle n'avance au Missouri. Il y a des établissements florissants naguère que les habitants, chassés dans les villes, ont été forcés de rendre aux broussailles et aux déserts.

Nous avons vu hier soir une nuée de pélicans. On les aperçoit au loin, flottant par milliers sur la rivière, comme les flocons d'une neige blanche. Un soldat désœuvré leur tira un coup de pistolet. Ils s'envolèrent comme un tourbillon de neige soulevé par un ouragan. Au même instant le navire fait un violent soubresaut, puis on entend un grincement aigu, comme si quelque rocher en labourait la coque. Le *master*, une lanterne à la main, se précipite dans la cale : nous avions touché, heureusement sans dommage, un de ces troncs d'arbres cachés sous le fleuve qui sont, dans les eaux basses, le danger de cette navigation. Enfin nous longions ce matin les deux rangées de bateaux à vapeur immenses qui bordent les quais de Saint-Louis sur un espace d'une ou deux lieues. Ils sont si grands que celui qui nous porte passe à leur ombre comme un pygmée. On me dit qu'il y en avait vingt fois

plus avant la guerre. Le fangeux Missouri a jauni les eaux noires du fleuve. Une troupe de matelots nègres assis à l'avant du bateau, les pieds pendants dans la rivière, chantent en chœur un refrain singulier, sans doute un souvenir du pays de leur race. Cette mélopée n'a plus de paroles, et se dit sur des sons inarticulés. Un soliste commence d'une voix lente et grêle une sorte de récitatif sauvage, puis tous répondent en chœur et achèvent le motif comme le verset d'un chant religieux. Cette musique primitive et monotone n'est pas sans charme.

13 septembre.

J'ai fait une sorte d'amitié avec un jeune homme, voyageur comme moi et de passage seulement à Saint-Louis, que j'ai rencontré sur le bateau à vapeur, en venant de Saint-Paul. C'est le fils d'un fermier de l'Ohio, ayant lui-même manié la charrue, puis fait ses études, pris ses degrés, travaillant aujourd'hui pour devenir *lawyer* et passer peut-être ensuite à la vie politique, car le barreau, en Amérique, est comme chez nous, la pépinière des hommes politiques, et l'étude de la loi est le chemin le plus honorable ouvert aux *rising men* pour parvenir au gouvernement. Négligent des apparences et grossièrement vêtu, comme un vrai fermier de l'Ouest, mais de figure intelligente, de manières franches et décentes, d'esprit plus cultivé que beaucoup d'élégants financiers des villes, il cache un vrai *gentleman* sous une enveloppe de paysan. Cette espèce d'hommes est particulière à l'Amérique et lui fait honneur. Riche sans être opulente, simple sans être grossière, instruite sans être raffinée, elle a une indépendance et une droiture qui plaisent par

; manque même d'artifice. Vivant dans le pays le plus émocratique du monde, elle ne se sent inférieure à per-›nne : elle n'a pas cette humilité envieuse que montre ıez nous la classe aisée du peuple, elle a au contraire ; petit sentiment de fierté qu'éveille la propriété territo-ale héréditaire. Elle donne l'idée de ce que devait être robuste *yeomanry* anglaise avant le règne de l'indus-ie et de la spéculation. Cette classe est, si je ne me ompe, l'espoir de l'Amérique, le fondement de l'aristo-'atie de fait qui ne peut manquer quelque jour de s'éle-ɜr comme ailleurs du sein de la masse du peuple. Sur ; sol fraîchement remué, qui se consolidera plus tard, s tiges qui domineront et abriteront les récoltes futures ɜ sont pas assurément ces monstrueux champignons de finance, gonflés par une pluie d'orage et renversés du remier coup de vent, mais ces arbres sains et vigoureux ui ont pris solidement racine en terre, et qui s'appuient ır le ferme fondement de la propriété.

Mais, au lieu de bavarder en style figuré, promenons-ous un peu à travers la ville. Saint-Louis est sale, vul-aire et délabrée. Le quartier du sud est un amas de araques irrégulières et mal habitées; le quartier du nord st plein de magasins et d'usines à demi abandonnés. A ouest sont les rues neuves, les maisons riches, des jar-lins, des terrains vides. Dans les rues voisines du port, ɜs trottoirs et les pavés sont en fer tiré des mines et des onderies de Pilot-Knob. On me fait admirer le *Court-ıouse*, grand bâtiment corinthien des plus ordinaires, vec un péristyle banal et une coupole écrasée, qui a coûté inq millions de dollars et enrichi successivement plu-ieurs entrepreneurs, — une cathédrale catholique avec ın pauvre fronton grec mesquin et étriqué, — une église ›rotestante ornée d'un triste clocher de briques, — la

bibliothèque enfin, grande salle basse décorée de statues contrefaites. Voilà la liste des monuments de Saint-Louis! On me mène à la promenade de *Lafayette-square*, misérable enclos sans ombre et sans verdure, situé dans les champs, au bout de la ville, sur une éminence d'où l'on embrasse un vaste panorama de bâtisses inachevées. Je ne m'arrête que sur le port, devant le steamer *Mississipi*, dont les proportions dépassent tout ce que j'ai vu et imaginé jusqu'à ce jour. Les escaliers sont assez larges pour qu'il y passe vingt hommes de front; le faîte est aussi élevé que la nef d'une cathédrale. Ces bateaux de la Nouvelle-Orléans sont vraiment prodigieux.

On dit que la ville de Saint-Louis était autrefois très-aristocratiquement habitée. Il n'y paraît plus guère aujourd'hui. On n'y trouve même pas ce vernis brillant, mais un peu frelaté, qui couvre la société de l'Est, et peut à première vue faire illusion. Les hommes les plus riches, ceux qui comptent par millions leurs revenus, ne se distinguent pas de l'ouvrier des rues : ils s'en vont débraillés, la pipe à la bouche, mal peignés, mal vêtus, un chapeau gras sur l'oreille, des bottes trouées aux pieds. Quant aux hommes d'extérieur convenable, on s'en défie, ce sont des *gamblers*, des aventuriers qui veulent jeter de la poudre aux yeux. Les gens posés et respectables ne connaissent que le luxe positif des dollars. Encore la richesse ne représente-t-elle pour eux qu'un moyen d'en acquérir davantage en faisant plus d'affaires. Ils n'imaginent pas d'autre jouissance que d'ajouter une pierre à l'édifice sans cesse croulant et relevé de leur fortune; ce sont des machines à faire de l'argent, qui ne savent pas l'appliquer à leur usage. Qu'ils aient dix millions ou dix francs, ils n'en ont pas moins la même vie et les mêmes mœurs. J'ai vu le restaurant où dîne la grande

finance de la ville : c'est une échoppe borgne, où deux fois le jour les convives s'entassent autour d'une table en forme de tréteaux comme une meute de chiens affamés. Cette collation leur coûte quinze sous et s'achève par d'abondantes rasades de wiskey. En revanche, leurs femmes sont couvertes de bijoux de pacotille achetés au double de la valeur. — Saint-Louis est une des villes d'Amérique où il s'en vend le plus. Dès six heures du matin, dans les auberges où vivent les négociants de la ville, on voit descendre au déjeuner, tout caparaçonnés de pierreries, ces mannequins parés qu'on appelle des dames. Si l'on achète une maison, on la décore somptueusement, mais sans ordre et sans art. Je me suis promené dans les boutiques des marchands d'objets d'art pour étudier les goûts de la classe opulente, et je les ai trouvés dignes des nègres de Guinée. Je ne parle pas de leurs tableaux, de leurs statues, des sujets à la fois bourgeois et pompeux qu'ils préfèrent : on dirait ces papiers peints, à grandes scènes historiques, qui tapissent nos cabarets de province. L'œuvre d'art la plus estimée à Saint-Louis est une sorte de paysage en relief, avec un ciel d'émail, une mer d'ivoire, des arbres de bois et d'étoupe, des bateaux à vapeur sur les fleuves, des chemins de fer sur les rivages et des châteaux sur les montagnes. C'est presque aussi beau que ces jouets appelés par les enfants *ménageries*, où l'on voit des chênes de mousse et des peupliers de copeaux plantés sur un pied de bois peint en vert figurant la prairie. Il ne manque plus que de faire mouvoir les petites marionnettes de bois qui animent le premier plan.

On me présente à plusieurs gros bonnets de la ville : chacun m'invite à aller boire au cabaret (*take a drink*). Le *drink* est le fondement de la politesse de l'Ouest. Il

joue ici le même rôle que le calumet des Indiens et la chibouque des Ottomans. Une fois cette formalité remplie, l'homme de l'Ouest bannit de ses manières tout le superflu des compliments et des conventions sociales. Quand on l'insulte, il en tire une vengeance simple et *pratique;* il attend son ennemi au coin d'une rue pour le rouer de coups, quelquefois même, si l'injure est grave, pour lui tirer son pistolet par derrière. Ce n'est pas un spectacle extraordinaire à Saint-Louis que de voir deux hommes « respectables » mettre habit bas et se colleter publiquement. La chose faite, on remet froidement son habit et l'on passe; voilà comment se vident ici les affaires d'honneur!

14 septembre.

J'ai renoncé à tout voyage dans le Kansas. D'après les renseignements que j'ai recueillis, entre les Indiens et les guérillas, il y aurait grand danger de n'en pas revenir. Il est vrai que, si les Indiens tuent, les guérillas se contentent souvent de voler. Ces *gentlemen* ont à peu près les mêmes mœurs que leurs confrères bourboniens du royaume de Naples; mais il ne serait pas agréable d'être dépouillé de toute chose et laissé nu sur une route.

L'état de ce pays-ci est vraiment déplorable, et les habitants de l'Est, dans leur tranquille sécurité, ne se le figurent pas. Je ne m'étonne pas de voir les passions sourdement excitées au milieu des horreurs qui se commettent des deux parts. La loi martiale, qui règne dans les *border-states*, y est devenue une nécessité; le gouvernement militaire n'en est pas moins un gouvernement détestable, surtout celui de l'armée américaine, puissance

indépendante et anarchique, sur laquelle le pouvoir exécutif n'a pas de prise, ni l'opinion publique de contrôle. Une poignée de soldats peut faire ainsi la loi à des populations entières et commettre impunément des excès dont le seul récit aurait autrefois soulevé l'indignation de tous. Les exécutions militaires ne sont qu'un jeu. Un officier subalterne va saisir un citoyen, le jette en prison, le fait fusiller sans forme de procès. L'autre jour, au Kansas, exécution inexplicable et inexpliquée d'un brave agriculteur unioniste, fidèle à toutes les réquisitions, à toutes les taxes. Les journaux républicains eux-mêmes étaient révoltés. Une courte note au bas d'une page, voilà toute la réparation, voilà tout le châtiment des meurtriers. La semaine dernière, un fou vient à l'état-major de l'armée de Saint-Louis dire qu'une bande de guérillas a pénétré dans la ville et occupe telle maison dans telle rue. Le général, qui dînait, envoie négligemment au poste voisin l'ordre d'entourer la maison et d'en déloger les rebelles. Ses soldats accourent, se rangent en ligne et font feu; puis ils se précipitent, brisent, tuent, saccagent, brûlent enfin la maison suspecte... Il s'y trouvait des femmes, des enfants, un vieillard, un Allemand, artisan paisible, le plus *loyal* des citoyens; il n'y avait pas un rebelle. L'erreur alors fut reconnue; mais qu'importe? On n'ose pas sévir contre des patriotes coupables seulement de trop de zèle.

A Memphis, dans le Tennessee, c'est pis encore; on assassine en pleine rue; une troupe de soldats s'empare d'un homme, le mène sur la place publique et l'exécute. L'autorité fédérale a interdit sous les peines les plus sévères de posséder aucune monnaie d'or ou d'argent. La confiscation immédiate et un emprisonnement indéfini sont le châtiment du coupable ou de l'ignorant. Tous les

habitants sont engagés de force dans la milice; sur le refus d'en faire partie, on a vingt-quatre heures pour vider la place. Cependant les brigands confédérés rôdent par la ville en plein jour; les *déloyaux* tentent les crimes les plus hardis. On met le feu aux bateaux à vapeur, aux arsenaux; on se venge sur les choses quand on n'ose pas toucher aux personnes. Pilot-Knob, dont je comptais visiter la montagne de fer et les mines de houille, vient d'être pillée pour la seconde fois. La guerre civile est dans toute la contrée, à quelques lieues seulement de Saint-Louis, et c'est au milieu de ce désordre qu'on va faire les élections!

La balance penchera sans doute du côté du sabre. Le gouvernement l'emportera, si à l'opposition des démocrates et des sudistes coalisés il peut opposer à son tour une coalition des radicaux abolitionistes et des républicains modérés. Le général Fremont, chef du parti radical et candidat favori des patriotes missouriens, n'a aucune chance de succès dans les autres États de l'Union; si, comme tout porte à le croire, il retire sa candidature, ses amis reporteront leurs voix sur le président Lincoln. Malgré sa disgrâce déjà ancienne, le *pathfinder* laisse à Saint-Louis beaucoup de souvenirs et beaucoup de chauds partisans. J'entends raconter des choses curieuses de l'espèce de proconsulat et presque de royauté qu'il a exercée dans l'Ouest. Comme toujours, les opinions varient beaucoup sur son compte : les radicaux le dépeignent comme un homme énergique, actif, un administrateur habile et un grand général. Les démocrates, les sudistes et le petit nombre de républicains modérés qu'on rencontre au Missouri s'unissent pour l'accabler. Ils en parlent comme d'un homme ambitieux, suffisant, indécis, dévoré du besoin de faire du bruit. Ils prétendent que dans ce pays des

gloires surfaites nulle réputation n'est si usurpée. Pendant qu'il était maître à Saint-Louis, il y menait vie de prince, toujours chamarré d'or, entouré d'officiers nombreux, ne se montrant au peuple qu'en grand équipage, n'accordant une entrevue qu'avec l'étiquette d'un empereur. Tandis que la Maison-Blanche à Washington est ouverte à tous venants, blancs et noirs, et que le laboureur y vient chapeau sur tête, en gros souliers ferrés, serrer la main du président, il fallait, pour parvenir jusqu'au général Fremont, percer deux ou trois phalanges d'aides de camp et de chefs de bureau; quand on avait obtenu l'audience, on ne trouvait au fond du sanctuaire qu'une idole de bois.

On ajoute qu'il est plein de son génie et se croit destiné à jouer le rôle de dictateur dans la république américaine régénérée. Fabuleusement enrichi par la découverte d'une mine d'or dans ses propriétés de Californie, il a voulu se rendre populaire par de folles prodigalités. Les ouvriers de Saint-Louis se rappellent l'heureux temps où il les enrichissait en les faisant travailler à de gigantesques et inutiles ouvrages. Fortifications, bateaux à vapeur, monuments inachevés, que n'a-t-il pas entrepris! Enfin, quand il s'est agi de faire la guerre, Fremont a réuni des ressources immenses, de quoi faire vivre une armée de cinq cent mille hommes; puis, nouveau Xerxès, il s'est mis en campagne avec un air de triomphateur anticipé, pour s'en retourner au premier choc et laisser tout son coûteux appareil aux mains de l'ennemi. C'est alors que le gouvernement fédéral, engagé malgré lui dans d'énormes dépenses, ferma sa bourse et refusa péremptoirement de rien payer. Il fallut trouver en quelques jours cent millions, et toute la richesse du général y passa.

On l'accuse enfin d'être ambitieux et révolutionnaire. Il voulait, dit-il, séparer l'Ouest du Nord et s'y faire une sorte d'empire. Pendant tout le temps de sa dictature, il a régné pour son compte et en dépit des injonctions du président. Entre les républicains du Nord et les démocrates du Sud, il n'y avait qu'une place vide, le radicalisme, et il est devenu le chef des radicaux. Toutefois ses allures indépendantes et dictatoriales l'ont mal servi; le gouvernement, impatienté de l'opposition systématique de ce lieutenant indocile, lui a retiré son pouvoir avant qu'il se crût assez fort pour résister ouvertement. Visant à être une sorte de César nouveau dans la république américaine, il n'a trouvé nulle part et dans aucun parti le grand rôle qu'il voulait jouer. Ses partisans traitent le président Lincoln, ses généraux et ses financiers d'incapables; mais le peuple américain n'est pas de cet avis. Si le général Fremont ne retire pas sa candidature, il va essuyer un échec éclatant qui lui fermera à jamais la carrière politique.

15 septembre.

Vous vous demandez où le Sud a puisé ses forces, et par quelle vertu secrète il a trouvé en lui-même de quoi résister trois ans à un ennemi dix fois plus fort. La réponse est facile : le Sud a puisé sa force dans la complicité d'une partie du Nord. On s'est habitué chez nous à ne voir dans toute l'insurrection du Sud qu'un essai d'indépendance nationale; on oublie qu'avant d'être une nation séparée, la rébellion était un parti politique, et que la guerre n'a point brisé le lien qui l'attache à ses adhérents du Nord. De même qu'il y a au Sud des unio-

nistes opprimés, il y a dans le Nord des sudistes qui font une guerre persistante à l'Union. Il y a six semaines, le bruit courait qu'il s'était formé dans l'Ouest une grande association secrète, une sorte de charbonnerie de l'esclavage, militairement organisée, dont le grand-maître, nommé par le président des confédérés, était le célèbre Vallandigham. On ajoutait à la nouvelle toutes sortes de broderies américaines, toutes sortes de détails terribles et ridicules; en peu de jours, les journaux républicains, trop prompts à la propager, réussirent à la rendre absurde et à faire lever les épaules à tous les gens de bon sens. Il semble aujourd'hui prouvé que la rumeur était vraie, et un récent procès donne de curieux détails sur l'origine et le but de la conspiration.

L'accusé n'est pas Vallandigham, c'est un certain Harrison Dodd, délégué à la convention de Chicago, traduit devant la cour martiale d'Indianapolis, où ont été découvertes les traces du complot. L'ordre des *American knights* ou des *Fils de la liberté* semble avoir des adhérents nombreux dans l'Indiana, l'Illinois, le Kentucky et le Missouri. Dodd lui-même et quelques autres y occupent un rang élevé sous les ordres d'un commandant militaire suprême, investi de pouvoirs illimités et dont le nom reste inconnu. Le *Credo* de la conjuration déclare usurpateur le gouvernement des États-Unis, légitime la rébellion des États du Sud, et contient un engagement de prendre les armes au premier signal du chef suprême. Il s'agit de saisir les arsenaux, de mettre en liberté les prisonniers de guerre, de leur donner des armes et d'ouvrir le territoire aux rebelles. En attendant, les affiliés s'engagent à empêcher de toutes leurs forces le recrutement de l'armée fédérale. Je ne dis pas que ce soit bien terrible : peut-être les soixante-dix ou quatre-

vingt mille affidés dont se vantent les registres de l'ordre dans les seuls États d'Indiana et d'Ohio n'existent-ils que sur le papier; mais ce complot n'en prouve pas moins l'existence dans les États du Nord d'un parti de rebelles aussi décidé et plus audacieux encore que celui de Richmond.

Les *border-states* sont le foyer de ces trahisons. Le Nord les a occupés avec ses armées; il y a, comme on dit, *protégé la liberté du vote*, et sous ses auspices, une administration républicaine a surgi partout des suffrages populaires dans un pays qui compte deux tiers de partisans du Sud. La population s'y divise en citoyens *loyaux*, qui se disent fidèles à l'Union, et *déloyaux*, qui s'y disent hostiles; on a imposé le serment de fidélité aux électeurs, et une classe considérable, ayant le courage de s'avouer déloyale, s'est trouvée du même coup exclue des droits politiques. Dans le Missouri, une assemblée constituante, nommée par les soins de l'armée, a prononcé récemment, avec un sursis de dix années, l'abolition radicale de l'esclavage. Un parti puissant la réclame déjà immédiate, et si l'on touche à la dernière loi, ce ne sera point pour en allonger le terme. En attendant, l'œuvre de l'abolition a commencé : par décret du président, les esclaves des rebelles ont été mis en liberté. Ceux des loyaux, anticipant sur leur délivrance, ont pris sans façon la clef des champs; le gouvernement ne s'est pas soucié de les poursuivre, et leurs maîtres découragés n'osent plus les reprendre. L'esclavage est mort dès ce moment et tombe en désuétude avant le jour qui doit l'abroger légalement : il a diminué dans le Missouri des trois quarts, ailleurs d'une bonne moitié; l'avenir enfin, dans un court délai, doit en effacer les dernières traces. On dirait donc que l'opinion publique est décidée pour l'abolition. Re-

gardez pourtant le dessous des cartes; suivez les mouvements des déloyaux, leurs complots, leur concert occulte avec ceux qui, moins courageux ou plus politiques, n'avouent que leur opposition légale : on se dit citoyen des États-Unis, on est quelquefois au service du gouvernement fédéral, et l'on tend la main gauche à la rébellion. Les riches habitants du Missouri payent, nourrissent, choient les bandes de brigands qui désolent la contrée. Ils ont envoyé tous leurs fils, l'un après l'autre, se faire tuer sur les champs de bataille du Sud : on voit souvent dans une fonction publique un homme dont les enfants servent avec son consentement, si ce n'est par sa volonté, dans les rangs des rebelles. A moins qu'il ne soit un Romain, comme l'ancien Brutus ou le vieil Horace, je vous demande de quel côté peuvent être ses préférences. Les femmes elles-mêmes sont fanatiques. Elles ont joué un grand rôle dans cette guerre civile, portant de l'argent aux rebelles, espionnant à leur profit, courant le pays déguisées en hommes et le revolver à la main. On me nommait une jeune fille qui seule, avec un cheval et une voiture, colportait de Nashville à Atlanta des selles et des galons d'or pour les uniformes des officiers. Les journaux vous ont parlé d'une célèbre héroïne, la Clorinde du Sud, mademoiselle Belle Boyd, qui, trois fois prisonnière, presque fusillée, a trois fois recommencé son aventureux métier pour conquérir enfin à la bonne cause l'officier qui l'avait faite captive et le retourner contre ses anciens compagnons d'armes (1). Il y a à Saint-Louis toute une prison pleine de ces amazones appartenant aux meilleures familles du pays. Malheureusement leurs ex-

(1) Mademoiselle Boyd vient justement de publier elle-même le récit de ses aventures et de ses campagnes.

ploits ne sont pas toujours si chevaleresques. Vous savez peut-être avec quels transports de joie elles ont accueilli les rebelles lors de leur invasion dans le Maryland, leur ouvrant les portes des maisons sans défense, leur indiquant la retraite des fugitifs, les aidant à voler de leurs propres mains. Plusieurs ont été prises sur le fait, en flagrant délit, témoin la jeune lady de Baltimore qui s'amusa avec ses chers rebelles à dévaliser dans sa chambre un pauvre chirurgien de l'armée. Cette folie furieuse des femmes est un indice expressif des sentiments secrets nourris dans les familles. La division profonde de la société dans le Nord, l'unanimité au contraire de la société du Sud, expliquent assez la faiblesse de l'Union malgré son million de soldats.

Quand nous voyons la carte des États du Sud serrés entre les flottes et les armées fédérales, il nous semble que tout doive y être épuisé. Nous disons : Où prennent-ils des vivres? où prennent-ils de l'argent? où trouvent-ils encore des hommes? Nous avons toujours devant les yeux l'image d'une ville assiégée, que la famine réduit lentement. C'est une idée fausse. Bloquez donc un pays entier, surveillez donc une frontière qui s'étend de la Virginie au golfe du Mexique! Ces *raids*, ces incursions hardies qui vous surprennent sont inévitables dans des solitudes où, avec la plus puissante armée du monde, on ne peut occuper que des points clair-semés et lointains. Où trouvent-ils des vivres? Dans les pays environnants. Chaque jour, les campagnes devenant plus désertes, ils vont chercher plus loin leur subsistance, au cœur même du pays ennemi. Où trouvent-ils de l'or? Dans la bourse des riches des *border-states*, qui se ruinent pour les soutenir.—Enfin où trouvent-ils des hommes? Dans les familles, qui se déciment pour les sauver. Quant au blocus mari-

time, la navigation à vapeur déjoue tous les efforts des croisières fédérales. Chaque nuit, les *blockade-runners*, navires bas et rapides, passent inaperçus à travers la flotte, portant à l'île anglaise de Nassau un chargement de coton, qu'ils changent en munitions de guerre. Ce commerce durera tant que les rebelles conserveront les ports de Charleston, de Wilmington et de Mobile. A l'intérieur, tant qu'ils auront une armée, il sera impossible d'empêcher leurs communications avec leurs amis du Nord. On ne peut les emprisonner à moins d'un concert unanime de tous les habitants. Aussi se promènent-ils à l'aise tout le long des frontières. Hier, c'était le général Smith qui envahissait l'Arkansas, aujourd'hui c'est une autre expédition qui menace l'État du Missouri. Le Mississipi est aux fédéraux, c'est-à-dire qu'eux seuls y naviguent, au risque d'y être attaqués ; mais les confédérés le traversent tous les jours. Leurs troupes sont à quelques milles de Memphis, toujours mouvantes et insaisissables, et tiennent bloquée la ville avec sa garnison. Leur confiance dans la neutralité, sinon dans la connivence des habitants, leur donne une audace incroyable. Une nuit, pendant que la garnison dormait, le général confédéré Forrest envahit la ville avec cinq cents cavaliers. Le général fédéral avait soupé la veille chez un de ses amis, et à force de discourir des chances de la campagne et du mérite du wiskey, il s'était trouvé incapable de rentrer chez lui. Les rebelles courent à sa maison pour le prendre dans son lit : ils trouvent la proie échappée. On l'éveille, on lui demande des ordres : pris de terreur, il s'enfuit dans un petit fort, où il se barricade avec ses officiers. La ville contenait alors quinze mille hommes : il suffisait d'un mot pour fermer la souricière et prendre sans combat les cinq cents hommes de Forrest ; mais la

garnison, sans ordres, ne bougea point. Cependant les confédérés allaient de maison en maison, prenant l'argent et emmenant les chevaux. Au point du jour, ils se retirèrent en visiteurs paisibles, après que le général Forrest et ses officiers eurent inscrit leurs noms sur le registre de l'hôtel. On se mit à leur poursuite deux jours après.

A vrai dire le Sud-Ouest n'appartient pas plus aux fédéraux qu'aux rebelles. Ceux-ci ne se contentent pas d'y jeter leurs bandes et d'entretenir des relations clandestines avec les habitants; ils y ont organisé, — la chose semble incroyable, — un gouvernement. Sous l'édifice extérieur du gouvernement régulier de chaque État, ils ont creusé un établissement souterrain, dans l'espérance de faire un jour sauter la mine. Pendant que le peuple nomme ses représentants, son sénat, son gouverneur, les déloyaux, hypocrites ou avoués, ont aussi leur législature, leur gouverneur occulte. Ce pouvoir fait des lois, recueille des subsides, paye des guérillas et donne des ordres secrets, dont les assassinats qui frappent çà et là des têtes inoffensives ne sont trop souvent que la sanglante exécution. Le chef du gouvernement sudiste du Missouri est justement le général confédéré Sterling Price, le même qui prépare une invasion redoutable. Les fidèles n'attendent que sa venue pour jeter le masque.

Et remarquez la curieuse coïncidence! tandis que les unionistes ont pris pour candidat au gouvernement de l'État le colonel Fletcher, l'homme même qui est chargé de les défendre contre l'expédition du général Price, les *copperheads* ont choisi Thomas Price, homonyme et parent du général. N'est-il pas évident que le but qu'on se propose est la réunion en un seul des deux gouverne-

ments, celui des démocrates constitutionnels et celui des sudistes insurgés? Les ennemis du dedans donnent la main à ceux du dehors. Les unionistes le savent et s'en vengent en traitant comme traître quiconque fait une résistance légale à leur politique. A la trahison, ils opposent la force, et si vivement qu'on le regrette, on ne peut leur en faire un crime.

16 septembre.

Hier soir, deux *meetings* devaient avoir lieu à Saint-Louis en même temps et à quelques pas de distance, l'un pour la nomination d'un *Fletcher-Club* en face du café Guénaudon, l'autre en faveur de Mac-Clellan et de Price, en face de l'hôtel Lindell, où je demeure. Vers huit heures, la musique, la grosse caisse, les pétards, les cris, les fusées, m'attirèrent à la porte, et je vis qu'on faisait les préparatifs de l'assemblée : les feux de joie, les feux d'artifice des deux partis se faisaient concurrence et tâchaient de s'éclipser mutuellement. A gauche s'assemblait une foule républicaine, à droite une foule démocrate. Les orateurs montaient déjà sur l'estrade au milieu des bannières, des transparents et des lanternes. Je fis quelques pas, et je me trouvai devant le restaurant Guénaudon. L'obscurité était grande; mais, à la lueur d'une guirlande de lanternes vénitiennes, je pus voir sur la terrasse un groupe d'hommes assis. L'un d'eux se leva, et d'une voix tonnante (les Américains, habitués à parler dans les rues à des multitudes bruyantes, crient tous à tue-tête) accusait les traîtres et les déloyaux. « On ne peut pas dire, s'écriait-il, qu'on n'ait pas de liberté de parole dans un pays où je viens de rencontrer, se

rendant librement à leur assemblée séditieuse, tous les rebelles les plus détestables de la ville. » Tout à coup une grande rumeur éclate, je retourne en hâte à l'hôtel Lindell. Je cherche des yeux les orateurs, l'estrade, la lampe électrique : tout avait disparu. La foule, dispersée, silencieuse, frémissante, s'écoulait lentement par les rues latérales; je voyais partout errer les uniformes et briller les baïonnettes. On se pressait contre les murailles comme dans l'attente de la fusillade; au milieu de la rue, je pouvais voir, à la lueur mourante d'un feu de joie, un tumulte auquel je ne comprenais rien. C'étaient peut-être de bruyantes manifestations d'enthousiasme; mais que signifiaient ces coups de poing, ces coups de pierres, ces crosses qu'on voyait s'élever et s'abattre, ces fusils brillant dans l'ombre, ces officiers qui se promenaient, sabre en main, dans les groupes? Je compris alors ce qui s'était passé : les soldats avaient résolu que le *meeting* n'aurait pas lieu. Sur un signal, une grêle de pierres avait assailli la foule; la soldatesque s'était ruée sur les orateurs désarmés; en un clin d'œil, elle avait brisé les lampes, déchiré les devises, abattu l'estrade, traîné dans la boue les bannières qui portaient le nom de Mac-Clellan, et une troupe de gamins, guidés par les uniformes, s'acharnaient avec de grands cris sur les derniers débris de ces planches rebelles. Je m'attendis alors à une émeute; je crus qu'une légion de revolvers et de couteaux allaient mettre les soldats à la raison. Il n'en fut rien : l'armée est trop puissante à Saint-Louis pour qu'on lui rende ses insultes. Il y eut quelques rixes, quelques blessures, quelques pistolets tirés; on releva quatre ou cinq victimes assommées et foulées aux pieds durant le tumulte. La foule, muette et irritée, stationna longtemps, comme hésitante. La nuit était si obscure

qu'elle ne savait ni le nombre ni la force de ses ennemis. Enfin elle se dispersa en chuchotant avec des murmures : « Ces damnés soldats ! — Avaient-ils des ordres ? — Sans doute ; ils avaient leurs fusils ! » Et les républicains restèrent maîtres de la place, triomphant d'un succès qui n'était pas bien glorieux.

Je revins au *meeting* du café Guénaudon. L'éloquence y était médiocre, et franchement l'occasion mal choisie pour parler de liberté ; mais les soldats, armés et présents partout, veillaient à ce que l'enthousiasme fût unanime. Une douzaine d'orateurs se succédèrent à la file, s'indignant qu'on osât réclamer pour les déloyaux les mêmes droits que pour les patriotes. « Montrez-nous, disaient-ils, un homme connu pour être un bon et fidèle citoyen, un défenseur dévoué de l'Union, à qui jamais on ait refusé le droit de parler devant le peuple. Quant aux traitres, nous les chassons, et c'est justice : nous ne les laisserons pas répandre leurs doctrines venimeuses et envahir le gouvernement de notre pays. » En d'autres termes, nous voulons la liberté pour nous-mêmes, mais nous ne la voulons pas pour nos adversaires. — La liberté a partout de ces jaloux défenseurs, de ces adorateurs respectueux qui craignent de la souiller en la prêtant à une mauvaise cause, et qui en conservent pour eux-mêmes le dépôt sacré. — L'argument d'un major Miller me paraît digne d'être cité comme fort pittoresque. « Je connais Tom Fletcher, et je le soutiens parce que je l'aime. Quant à *big Tom Price*, il boit plus de *wiskey* à lui tout seul que Fletcher et moi à nous deux. » Ce trait d'éloquence souleva un trépignement d'admiration. Une voix malencontreuse s'avisa de crier : *Three cheers for Mac-Clellan !* Aussitôt tumulte, agitation ; un grand cri de *kick him out !* interrompt l'orateur ; on se précipite

sur l'infortuné démocrate, qui est en un clin d'œil saisi, terrassé, battu par les soldats; le malheureux, à demi brisé, s'enfuit avec la moitié du *meeting* à ses trousses. Enfin le *Fletcher-Club*, ou comité électoral républicain, fut nommé par acclamation, et je m'en retournai chez moi.

Je trouvai une scène toute différente dans le vestibule de l'hôtel; au moment de l'émeute, une foule effrayée y avait cherché refuge. Peu à peu, la colère succédant à la crainte, il s'éleva des voix séditieuses, et l'on commença à jeter des regards menaçants sur les uniformes victorieux. Un officier fédéral eut l'imprudence d'y répondre et de provoquer tout haut les démocrates. En un instant, ils devinrent furieux, se jetèrent sur lui et l'auraient mis en pièces sans le secours de deux camarades qui réussirent à le dégager. Il resta quelque temps derrière le comptoir, debout, le pistolet à la main, tenant la foule écartée. Les gens de l'hôtel l'emmenèrent de force pour prévenir une lutte sanglante, puis tout rentra dans le calme; mais je me trompe fort si ces tragédies ne se sont pas renouvelées, et si l'élection présidentielle ne se fait pas dans le Missouri au bruit du canon.

Voilà les bons exemples que donne ici la force armée: les défenseurs de la paix publique imposent à coups de pierres leur caprice aux citoyens. Au lieu de la réduire sévèrement à la discipline, ses chefs, qui sont des hommes de parti, l'encouragent dans sa turbulence. Peut-être même ne sont-ils pas fâchés de donner à l'exécution de leurs fantaisies l'apparence d'une émeute populaire. Les soldats du poste voisin se sont-ils, comme on veut bien le dire, mêlés accidentellement à la foule avec leurs officiers, et le tumulte a-t-il échauffé leurs têtes? ou bien était-ce un coup prémédité? Le général Rosencrans, qui

du balcon de l'hôtel voyait la scène, s'est-il amusé à jouer ce tour aux démocrates? Tout est possible, et ce doute même est la condamnation du système. Chez nous, le soldat est l'esclave de sa consigne, et n'exécute jamais que les ordres qu'on lui a donnés. En Amérique, son indépendance est inouïe; il va se promenant tout armé dans les villes, le fusil sur l'épaule, usant comme bon lui semble de la poudre et des baïonnettes. Engagé volontaire pour une, deux ou trois années, il n'a pas abdiqué sa liberté en touchant sa paye; il se considère non pas comme attaché à un devoir, mais comme lié par un contrat à rendre certains services. Le reste du temps, il est son maître et use à son gré de la force dont il est revêtu. L'uniforme qu'il porte est bien moins un signe d'assujettissement qu'une garantie d'impunité. — Un soldat enfin est une chose rare, chèrement achetée et doublement précieuse en sa qualité d'électeur. L'armée, en effet, n'est pas seulement une force militaire, elle est aussi un grand corps politique investi de la force au service d'un parti. Le gouvernement, qui compte sur ses suffrages, et qui a besoin de ses services, ne se soucie pas de la mécontenter : il ferme donc les yeux à ses désordres, et couvre de son nom des excès qu'il devrait punir. Le danger n'est pas tant ce despotisme si souvent et si vainement prédit à l'Amérique que l'anarchie, c'est-à-dire la tyrannie des subalternes et l'impuissance du pouvoir qui devrait les dominer.

Chez les nations européennes, l'armée est un instrument docile placé dans les mains du pouvoir. Il n'est pas à craindre qu'elle opprime pour son propre compte. Si jamais elle devient l'outil du despotisme, on sait à qui s'en prendre et sur qui faire peser la responsabilité des crimes qu'elle a commis. Elle est une chose dangereuse,

mais n'est point une chose malfaisante, et il suffit de peser sur le gouvernement pour peser en même temps sur elle. En Amérique, elle n'est ni une institution ni un instrument, mais une force irrégulière, convoquée à la hâte, mal faite à l'obéissance, agissant d'après ses passions et ses caprices plutôt que par une direction suprême qu'on n'essaye même pas de lui imprimer. C'est pourquoi un système régulier de despotisme militaire n'est pas à craindre ên Amérique, si ce n'est de la part de quelque général victorieux que détrônerait bientôt la jalousie de ses rivaux. C'est pourquoi aussi la domination de l'armée n'est pas durable, et doit peu à peu s'évanouir après la guerre, à mesure que les bandes licenciées se disperseront dans les nouveaux territoires de l'Ouest ou se perdront dans des brigandages obscurs. Jusqu'alors les violences, les crimes mêmes sont inévitables, et il faut s'en prendre, non pas à l'administration *républicaine*, mais à l'organisation même de l'armée. Cette organisation est-elle donc si mauvaise? Est-il déplorable qu'on ne puisse la changer? Il me semble que le remède serait pire que le mal. Si une fois l'armée devenait une force constituée et obéissante, si elle prenait la permanence et l'unité qui lui manquent, le despotisme sortirait nécessairement de la guerre civile. Mieux vaut souffrir temporairement son indiscipline que d'avoir plus tard à courber la tête sous la tyrannie savante dont elle serait la servante trop docile. Le mal même du présent est une garantie du mieux à venir.

CHAPITRE XI

UNE VISITE AU KENTUCKY.

De Saint-Louis à Louisville. — La métropole du *vieux Kentucky*. Un *mass-meeting* démocrate. — Un train de soldats; paysages, types militaires; une ville de cinq maisons; une auberge champêtre. — Exploits des brigands rebelles; les unionistes du Tennessee. — Johnson et Brownlow. — La caverne du Mammouth; un voyage souterrain; une famille sudiste. — Nouveau voyage infernal; la vallée de la rivière Verte.

Louisville, 17 septembre 1864.

Je retourne à New-York. Hier matin, à cinq heures, je devais partir de Saint-Louis pour Chicago; je descendais quatre à quatre l'escalier de l'hôtel Lindell : le train de Chicago était parti. Il a fallu monter dans le train de Louisville, et voilà comment j'ai changé de route.

En venant de Saint-Louis, j'ai traversé l'Illinois, l'Indiana et l'Ohio. Sauf quelques vallées et quelques rivières bordées de forêts, l'Illinois est un pays plat, triste et vulgaire. J'aime mieux l'aspect des landes que ce paysage tant renommé de la prairie. C'est le pays le plus fertile de l'Amérique; mais ces grandes plaines nues, ces cultures improvisées, ces herbages marécageux, ces villages

bâtis en planches sont à nos campagnes riches et populeuses comme les faubourgs de New-York aux beaux quartiers de Paris ou de Londres.

Il y a des choses délicieuses dans le sud de l'Indiana, des contrées montagneuses couvertes d'immenses forêts, percées çà et là de grandes cultures de maïs. J'aime l'aspect de ces beaux champs dorés arrondis à l'ombre des futaies, sur les premières croupes de la montagne. Les rivières jaunes et limoneuses, mais calmes, coulent dans des vallons pleins d'une végétation exubérante, entre deux haies de forêts séculaires, où les platanes, les sycomores aux feuilles lustrées, les ormes à la taille svelte et noble, les cotonniers aux guirlandes pâles, les chênes-lièges à fine et sombre ramure s'inclinent sur les eaux et y trempent leurs branches. Il y a dans la profondeur de ces forêts des retraites sombres et humides, où dorment sans bruit sur les feuilles mortes de petits ruisseaux noirs et encaissés. L'Ohio est moins pittoresque et plus cultivé. A la station de Mitchell, où s'embranche le chemin de fer de Louisville, nous trouvons des soldats campés le long de la voie. Des enfants vont et viennent, vendant des œufs et des gâteaux. Dans le wagon délabré où je trouve place à grand'peine, on crie, on chante; l'uniforme bleu règne et domine. Voilà mes compagnons de voyage habituels.

La population du « vieux Kentucky » diffère vivement de celle des États du Nord. Les Kentuckiens sont grands, forts, hardis, pleins de mouvement et de vie : ils plaisantent, rient, parlent haut, chantent à tue-tête. Ils n'ont pas la gravité sèche et raide des Yankees leurs cousins. Les femmes surtout ont un type marqué et singulier : grandes, viriles, dures de traits et d'expression ; elles sont d'ailleurs renommées pour la violence de leurs pas-

sions politiques. Les nègres encore esclaves abondent au Kentucky. La population allemande, venue de Cincinnati, est fort nombreuse à Louisville, et, pour compléter la revue des races diverses qu'on y rencontre, les rues sont habitées par un peuple de pourceaux nomades qui semblent mener dans les tas d'immondices une vie libre, abondante et délicieuse. Louisville est pourtant une grande et agréable ville de quatre-vingt mille âmes, située sur l'Ohio, à l'endroit où des bas-fonds et des rapides, qu'on appelle emphatiquement *les chutes*, en interrompent la navigation pendant l'été. Un canal creusé dans le roc tourne l'obstacle et peut recevoir d'assez gros *steamers*. La vallée en cet endroit est large, riante et fertile. La rue principale, bordée d'hôtels et de monuments publics, a vraiment un grand air; la ville basse, aux environs du port, est un cloaque; la ville haute au contraire, plantée d'arbres, largement percée, bâtie de petites maisons coquettes entourées de jardins fleuris, garde encore, malgré la boue et les masures sales dont elle est parsemée, un air d'élégance et d'aristocratie. Quelques monuments d'un style simple, mais assez noble, mêlent leurs masses sévères aux cottages de ce quartier tranquille. Vers le centre de la ville, sur une vaste place plantée d'arbres, s'élève la colonnade du *Court-House*. Partout les pourceaux émancipés promènent impunément sur les trottoirs leurs groins provocateurs.

Je voulais partir aujourd'hui même pour la fameuse caverne du Mammouth, qui est située sur le chemin de fer de Nashville, à peu près à mi-route. Par hasard, en me promenant dans les rues, j'achetai un journal et je vis annoncé pour le soir un grand *meeting* démocrate en face du palais de justice. Les *wards* ou quartiers

étaient convoqués d'avance dans leurs lieux de réunion respectifs, et devaient se rendre, enseignes déployées, tambours battants, sur le perron de l'édifice. Vers huit heures, au lieu d'aller au chemin de fer, je me mis à la mode américaine, c'est-à-dire que je fourrai mon pistolet dans ma poche. Le *meeting* promettait d'être nombreux et enthousiaste. Qui sait si les troupes de passage dans la ville ne s'aviseraient pas d'intervenir? On les servirait d'ailleurs à souhait, et, quoique étranger à la bagarre, il était prudent de pouvoir se retrancher sous la sauvegarde d'un bon *revolver* armé de six balles; mais la violence même des sentiments démocratiques de Louisville, la presque unanimité de la population fut justement ce qui assura au *meeting* une liberté entière. Pour faire respecter son droit, il n'est rien de tel que d'avoir la force.

Il y avait donc quelques soldats mêlés à la foule comme auditeurs, mais on ne voyait pas la queue d'un fusil ni d'un sabre. Tout Louisville était dans les rues et marchait vers la grande place. Les boutiques étaient fermées; il y avait de grands feux de joie à tous les carrefours, les pétards tonnaient, les fusées sifflaient de tous côtés; les pauvres Diogènes des rues couraient effarés à travers la foule. Rien de plus pittoresque et de plus animé que l'aspect de la grande place. Une multitude immense s'accumulait devant la façade du *Court-House*, autour d'une fragile estrade éclairée de quelques lampes fumeuses. [illegible] face, sur les degrés du palais, se tenaient rangées les députations des *wards* avec leurs torches, leurs bannières et de grandes lanternes de toile qui portaient sur leurs quatre faces des devises burlesques : *Comment vas-tu, Abraham?—Plus de Springfield-jokes aujourd'hui !* (Vous savez que le président Lincoln est célèbre pour ses *jokes* ou bons mots.) *Plus de tes drogues*,

vieux charlatan (1). — *Old Abe est un cheval, Mac-Clellan un cavalier. — Mac-Clellan est un nouveau Washington. — La lumière éclate, nos ennemis tremblent! — L'Union, la constitution et Little-Mac!* — Il y en avait aussi de plus sérieuses : *Lincoln a ruiné le pays en quatre ans. — Nous voulons nos droits, — nous demandons notre liberté, — qu'on nous rende l'habeas corpus!* — Le seul spectacle de cette mascarade sérieuse valait tous les discours; du reste elle n'avait rien de séditieux ni d'inusité. Telle est la décoration ordinaire et le cérémonial obligé de tous les *meetings* américains.

Cependant la multitude s'était tassée; on était monté sur les balcons, sur les toits, on se pressait aux fenêtres. Je m'étais glissé jusqu'au pied du *stand*, au plus dense de la cohue, et je sentais autour de moi des pistolets dans toutes les poches. Les feux de joie et les fusées flambaient de plus bellle, avec une lueur rouge d'incendie. Parfois des *chut!* passaient dans la foule murmurante et agitée. Un orateur se leva, un vieillard au front chauve, aux cheveux blancs, simplement vêtu : c'était le président du *meeting*, James Guthrie, ancien sénateur des États-Unis, ancien ministre des finances dans le cabinet de M. Buchanan. D'une voix faible, cassée, mais non sans énergie, il prononça, au milieu des détonations et des hurrahs d'une foule qui ne pouvait l'entendre, un discours modéré dans le fond, sinon toujours dans les mots, parlant beaucoup des libertés atteintes et repoussant bien loin toute pensée d'infidélité à l'Union.

Divers *speakers* se levèrent après lui. J'en remarquai deux : le premier, Judge Bullock, un grand homme mince,

(1) *No more of this rubbish, old pills!*

brun, de bonne tournure, sobre de gestes et distingué dans son langage, m'inspira tout d'abord quelque sympathie. Je vis bien cependant, dès ses premières paroles, que j'avais affaire à un dévot de l'esclavage, à un partisan à peine déguisé des rebelles. « Je veux, disait-il, défendre les droits du Nord, — et ceux du Sud aussi. » Mais l'orateur était si contenu, si lettré, en un mot si Européen, il faisait un contraste si frappant avec la déclamation commune des *meetings* populaires, que je m'abandonnai sans mauvaise volonté à son éloquence. Quand il parla de la décadence du peuple américain, des prédictions trop bien accomplies des grands écrivains qui étaient venus d'Europe admirer une nation libre et qui s'en étaient retournés annonçant au monde que ces fiers républicains avaient dégénéré, — quand il adjura ses concitoyens de les faire mentir et de saisir cette occasion dernière, quoique peut-être il fût déjà trop tard, — il me semblait voir un des représentants de cette vieille race de républicains aristocrates qui conduisaient à l'origine les affaires du pays. Ses tirades ambitieuses elles-mêmes ne me déplaisaient point. Ce n'est pas en Amérique que je reprocherai à personne d'encombrer son style d'un trop gros bagage littéraire; mais quand à la fin, dans un mouvement d'invective calculé, il jeta adroitement, comme s'ils lui échappaient, ces deux mots, « l'infernale abolition, » j'étais remonté sur mon cheval de bataille et redevenu invulnérable aux séductions oratoires.

Après lui vint un tout autre homme qui me disposa moins à l'indulgence : c'était un *attorney* de Louisville, appelé à la tribune par les cris tumultueux de la multitude, dont il semble être l'orateur favori. Il fendit la foule et grimpa sur l'estrade : un gros homme commun, jovial, débraillé, à la barbe inculte, à la longue crinière, un sou-

rire ironique aux lèvres, chapeau en arrière, l'œil goguenard et le nez au vent. Il monta sur une chaise, retroussa ses manches, défit le dernier bouton de son gilet, cracha deux ou trois fois autour de lui, avala un verre d'eau avec un geste d'escamoteur, et d'une voix perçante qui pénétrait jusqu'aux derniers rangs de la foule entonna à tue-tête son *speech* improvisé; puis, avec force grimaces et pasquinades, affectant à dessein l'accent le plus vulgaire, il débita et mima tout à la fois un long chapelet de plaisanteries en argot de cabaret. Le peuple trépignait de joie. Il y avait sans doute du sel et de la finesse au milieu de ces pantalonnades grossières : comme dans l'extérieur de l'homme, l'esprit et la malice y perçaient une épaisse enveloppe; mais c'était bien là l'*attorney* américain, ancien loustic des *bar-rooms*, devenu homme politique et courtisant sans vergogne les instincts brutaux du bas peuple. Je voyais en lui l'Amérique moderne après l'Amérique d'autrefois.

Après le *meeting*, acclamations prolongées, résolution prise de voter en masse pour Mac-Clellan, rassemblements dans les rues. On pérore auprès des feux de joie; la ville résonne toute la nuit de hurrahs pour Mac-Clellan, sans qu'il ose s'élever un seul cri d'opposition.

Les démocrates conservent à Louisville une écrasante majorité. L'état de siége et la loi martiale n'y peuvent dominer l'opinion publique. On accuse de toutes sortes d'atrocités le général Burbridge et le général Payne, qui représentent au Kentucky l'autorité fédérale. Ce dernier surtout est si honni, si détesté, que le gouvernement songe, dit-on, à le destituer. Ce n'en est pas moins une exagération singulière de dire que toute liberté est perdue dans un pays où les mœurs l'ont si profondément enracinée, que, même sous la loi de la guerre, quatre-vingt

mille personnes peuvent se rassembler publiquement pour combattre le gouvernement de leur pays et accuser de trahison le chef de l'État. L'abus de la force brutale n'y est pas l'application régulière d'un système savant de despotisme; il n'atteint pas l'ensemble des libertés publiques. Si troublées que soient les institutions de l'Amérique par les nécessités de la guerre civile, la voix populaire n'a pas cessé de s'y faire entendre, et la liberté politique y est devenue une part indestructible du caractère national.

Mammoth-Cave, 18 septembre.

Le chemin de fer de Nashville est aux mains de l'autorité militaire. Des factionnaires armés refusent l'entrée des wagons. Tout voyageur est suspect : on fouille nos bagages pour voir si nous ne portons pas d'or ou de munitions de guerre aux rebelles. Pour aller à Nashville, il faut une passe du *provost-marshal.* L'officier de garde me demande mon sauf-conduit : je n'en ai pas. Par bonheur, le passage est libre jusqu'à Bowling-Green. Enfin, après de longs pourparlers, on me laisse monter au moment même où le train s'éloigne. Je me cramponne au fourgon des bagages, heureux d'en être quitte à si bon marché.

On ne m'avait pas trompé en me vantant la nature du Kentucky. Tout en cheminant, j'admire la beauté douce et pastorale de ces riches campagnes. Des vallées à demi cultivées, entourées de petites montagnes vertes et boisées, des pâturages semés d'arbres comme les prairies d'un parc, une variété infinie de tours et de détours dans les ondulations des collines, et pourtant une certaine mo-

notonie due à la succession indéfinie des mêmes scènes, voilà le paysage kentuckien. La forêt est si belle que les montagnes se dérobent sous des touffes ondoyantes de verdure, qui pendent sur leurs flancs rapides comme une toison bouclée. Les unes sont coniques et pointues, les autres doucement arrondies. Tantôt elles s'éloignent et font place à une rivière qui coule entre deux haies penchantes de grands arbres; tantôt elles se rapprochent, prennent un aspect sauvage : les vallons resserrés deviennent des ravins tortueux. Les prairies, les champs de maïs, serpentent encore en bandes brillantes au fond du défilé. Bientôt l'espace leur manque, le ravin devient une fissure étroite, et l'on ne voit plus rien que le pêle-mêle de la forêt. On enjambe ces profondeurs sur des charpentes à claire-voie, puis on débouche sur un vaste plateau doucement ondulé où reparaissent les habitations, les cultures, mais aussi les jachères et les ruines. La population blanche presque entière a disparu. Çà et là un vieillard déguenillé ou une troupe de négrillons demi-nus rôdent autour d'une masure écroulée. Tous les hommes valides ont pris les armes; s'ils ne servent dans l'une ou l'autre armée, ils se font dans le pays cette guerre de partisans si implacable qui est la vraie guerre civile. On ne voit tout le long du chemin que désolation et ravages: ici une palissade où le canon a laissé des brèches, là une redoute de terre à demi ruinée. A Munfordsville, sur une éminence qui domine la *Green River*, est un petit fortin où, sans vivres, sans munitions, le colonel Wilder et une poignée de recrues de l'Indiana arrêtèrent pendant quarante heures les douze milles hommes de l'armée de Bragg. Çà et là un poste isolé veille au passage d'un pont. Souvent les guérillas rebelles détruisent le chemin de fer, attaquent les trains, pillent les passagers. On ne

voyage que sous bonne escorte; cependant il règne sur cette ligne un mouvement prodigieux. Presque à chaque station, on rencontre sur la voie d'évitement deux ou trois trains remplis de chevaux et de soldats. Ils campent dans les gares, ou plutôt, car il n'y a d'autres gares qu'une ou deux baraques, dans les champs voisins. On les voit sur le bord des mares faire leur toilette dans l'eau boueuse, ou bien dormir sur le sommet des wagons avec leur sac et leurs couvertures. Notre *car* offre un assortiment assez complet de types militaires : ici l'Allemand blond et frêle, d'apparence triste et souffrante; là le Kentuckien gai, remuant et robuste; là un enfant de douze ans, écrasé sous l'uniforme, à peine aussi haut que la moitié de son fusil; plus loin, la figure grave, rasée, septentrionale, d'un sergent méditatif et lettré, sans doute un homme des États de l'Est, qui lit assidûment un livre d'agriculture; enfin les grosses têtes laineuses et aplaties des nègres, qui se tiennent à l'écart, au fond de la voiture, car on les traite moins en compagnons d'armes qu'en bêtes de somme, bonnes à se faire tuer sans mérite. Leurs grands feutres pointus à larges bords sont ornés soigneusement d'un aigle de cuivre et d'une plume noire. Même sous leurs haillons militaires, les noirs conservent un goût inné pour la parure. L'uniforme d'ailleurs n'est jamais très-rigoureux, et il règne dans le costume la même liberté que dans les actes. Cependant nous redescendons insensiblement dans les vallées, et voici le but de mon voyage, la station de *Cave-City*.

Une ville sans doute, à en croire son nom? Oui, une ville de quatre ou cinq cabanes. Il n'est pas en Amérique de si petit hameau qui ne s'intitule du premier coup *cité*, et ne trace à angles droits le dessin de ses rues futures. Il y a des villes avant les maisons. Cave-City en possède

six, y compris les bâtiments de la station; elle n'a d'autre raison d'être que sa situation à la tête du chemin de Mammoth-Cave et l'appétit des voyageurs qui vont à Nashville. Les cinq ou six cents soldats qui encombrent le train descendent ici pour dîner : — les officiers et les richards à la table d'hôte moyennant la somme élevée d'un dollar, — la plèbe, d'un morceau de pain et de lard tiré du bissac. Après deux heures d'attente, arrive une voiture borgne, conduite par un cocher *gentleman* qui m'offre du tabac et porte des gants de peau : c'est le *stage* de Mammoth-Cave, et j'en suis le seul occupant.

La route est heurtée, rapide, rocailleuse, bonne tout au plus pour des mulets ; je n'en aime pas moins cette façon de voyager. D'un chemin de fer ou d'un bateau à vapeur, on ne voit guère qu'un tableau panoramique et à vol d'oiseau; c'est comme si l'on regardait le pays par le gros bout d'une lorgnette. En voiture, on en suit tous les détails et toutes les aspérités pittoresques, on en connaît les retraites intimes. Le chemin courait familièrement le long des prairies, s'enfonçait dans les bois, gravissait les premiers penchants d'une montagne escarpée. En m'élevant, je voyais la contrée se découvrir, une riche, sauvage et riante contrée, qui sous un aspect général de plaine cache des replis innombrables. Aux environs, les montagnes, vêtues de châtaigniers et de chênes, s'allongent comme les promontoires avancés d'une île; au fond, semblable à une mer, la longue ligne bleue des forêts et des plaines. La route passe sur la crête d'un bras étroit de la petite chaîne; à droite s'ouvre une vallée, et dans le lointain le large horizon; à gauche, un ravin plus rapide, plus enfermé, plus sauvage, et si touffu que les arbres obstruent la vue de leurs branches entrelacées. Arrivé au sommet, on court longtemps sur un plateau

inégal, au sein de l'éternelle forêt, où çà et là un gros arbre tombé en travers a bouché la route. Et voilà, sur la pente d'un vallon dérobé, quelques champs, une ferme, l'hôtel enfin dans sa retraite.

C'est une grande masure de bois et de plâtre, un peu branlante, qui a la simplicité propre et rustique des auberges de montagne. J'ouvre la grille, je monte au perron : deux chiens viennent à ma rencontre en aboyant, comme si les visiteurs étaient rares en ce lieu perdu. Une négresse coquette et jolie jouait avec une petite fille blonde; un esclave mulâtre accourut pour me recevoir. Corridors, escaliers, galeries, tout est ouvert au vent; une longue aile entoure une sorte d'enclos ombragé qui sert de pâturage à quelques vaches. Ma fenêtre donne sur une basse-cour où des poules, des porcs, des veaux cabriolent autour de l'étable; derrière est un potager rustique envahi par les fleurs sauvages, un champ de maïs, puis la forêt, dont le rideau impénétrable ferme tout horizon. De chaque côté de rugueux sentiers plongent sous la futaie, et de broussaille en broussaille conduisent au fond de la vallée. J'en prends un au hasard, la forêt se referme sur ma tête, et je descends, je descends toujours. Enfin un rayon de soleil perce à travers les arbres, je saute une barrière, et je me trouve en pleine lumière, dans un champ isolé, ceint tout autour de collines boisées. Pas de maison, pas de chemin, pas de trace récente de l'homme, mais seulement des arbres fruitiers à demi sauvages dont on vient ramasser la récolte quand elle est mûre, et une forêt de maïs aux tiges colossales, aux épis gros comme les deux poings, poussant presque sans culture dans un terrain à peine remué. De grands sycomores se penchent sur la clairière. On entend bien dans le lointain le mugissement d'un troupeau de bœufs; mais ce

bruit lent et vague ne trouble pas le calme silencieux du vallon. On s'y croit à mille lieues du monde, et s'il apparaissait un être humain au détour du sentier, on tressaillirait comme une bête sauvage surprise dans son gîte écarté.

Je me plais dans cette solitude après le tumulte d'un voyage à la vapeur : le sifflet du *steamer*, la cloche de la locomotive, ne viendront pas me troubler jusqu'ici. Les Kentuckiens y viennent prendre le frais dans la saison chaude ; mais à partir du mois de septembre l'hôtel est presque désert. Le rez-de-chaussée s'ouvre de plain-pied sur la prairie ; les portes sont toujours ouvertes : il n'y en a pas une dans toute la maison qui puisse être fermée. On aime jusqu'à ce délabrement qui parle de repos et de vétusté. Le soir vient, avec la fraîche rosée et tous les bruits nocturnes, le chant des cigales, le coassement des grenouilles, la note plaintive de quelque oiseau mélancolique. On s'enfonce dans la forêt, sous les ténèbres où glisse un rayon de lune, et l'Amérique, ses habitants, sa guerre civile, sont oubliés : on se croirait aussi bien sur la terre natale, sous l'ombrage de nos futaies, et à deux pas du toit paternel.

Cette apparence de paix est trompeuse : la fusillade a retenti dans cette retraite. On en voit la trace aux vitres brisées, aux portes enfoncées des chambres, à cette armoire de fer dont les débris se rouillent dans le jardin. Le propriétaire de l'hôtel a un frère dans l'armée fédérale. Un jour qu'il était allé à Louisville, les guérillas confédérés pillèrent sa maison, brisèrent ses meubles, forcèrent son coffre-fort, volèrent 15,000 dollars environ qu'il y avait laissés. On leur sait gré de n'avoir pas mis le feu : sans doute leur prochaine visite sera moins courtoise. Aujourd'hui pillés par les brigands, demain mis

à réquisition par les troupes, qui prennent leurs chevaux, leurs mules, et vivent ensuite à leurs dépens, les malheureux habitants du Kentucky et du Tennessee sont pris entre le marteau et l'enclume. Tandis que les États de l'Est, éloignés de la guerre, n'en connaissent que les charges pécuniaires, les *border-states* en sont le champ de bataille accoutumé; c'est là, sur cette limite indécise où depuis quatre ans les deux partis se rencontrent, que se fait sentir toute l'horreur de la guerre civile. La population se divise en deux camps à peu près égaux et également exaspérés. La Géorgie, la Caroline du Sud, les États les plus compromis dans la rébellion, n'ont pas souffert autant que les *border-states*. Ici l'ordonnance de sécession n'a été obtenue que par l'intimidation et la violence. Pendant les deux mois qui ont précédé les élections, on a menacé, maltraité, persécuté de toute façon les unionistes; on les a chassés des *polls;* ceux qui ont voté n'ont pu le faire que les armes à la main. On cite un M. H..., riche planteur du Tennessee, qui fut officiellement menacé de la potence, s'il ne se rangeait du parti des rebelles. Le jour de l'élection, il alla aux *polls* avec deux de ses esclaves armés jusqu'aux dents et vota contre la révolte. On le traduisit devant une commission militaire, on le mit en prison, on le ruina d'exactions, on fit camper deux régiments sur ses terres, on empoisonna son puits, on tenta de l'assassiner. Ce fut un temps d'affreuse anarchie : le frère trahissait le frère, le père trahissait le fils; d'anciens amis se dénonçaient l'un l'autre. Chacun courait sus à ses ennemis. Les haines privées prenaient le masque des inimitiés civiles, et cela dura jusqu'au jour où les armées fédérales reprirent possession du pays.

Aujourd'hui la plupart des grand planteurs ont émigré

vers le Sud, laissant leurs esclaves libres et leurs biens abandonnés. Des hommes nouveaux, énergiques, sortis des rangs du peuple, et ennemis fougueux de l'oligarchie esclavagiste, le gouverneur Johnson (1) du Tennessee, le prédicateur abolitioniste Brownlow, le *fighting parson*, comme on l'appelle, rallument au cœur du peuple un ardent patriotisme. Ce sont des hommes qui savent tour à tour parler et combattre, qui ont bravé cent fois la mort, qui paraissent dans les *meetings* le pistolet au poing, qui enfin appartiennent eux-mêmes à cette classe plébéienne des petits blancs (*mean whites*) que le système de l'esclavage tenait dans la misère et dans l'abjection. Sous leur conduite, les unionistes ont repris courage, et maintenant ils savent se défendre; mais ce gouvernement n'est encore que la guerre civile organisée. Les guérillas sont plus nombreuses, plus audacieuses que jamais : tous les voleurs, assassins, repris de justice et coupe-jarrets du pays mettent leurs crimes sous le manteau de la sécession; le gouvernement de Richmond en prend pour lui le bénéfice et la responsabilité. — Un certain Woodward, maître d'école à Hopkinsville, leva au début de la guerre quinze cents hommes, tout un régiment de cette racaille; il en a maintenant cinq ou six mille. Chaque jour, des hommes ruinés, désespérés ou altérés de vengeance, se jettent tête baissée dans cet enfer. On tue, on brûle, on n'épargne rien. Un chef de bande du nom de Ferguson ouvre le ventre à ses prisonniers. Les victimes deviennent furieuses : à leur tour, il leur faut du sang. C'est surtout parmi les gens des *border-states* que l'armée fédérale recrute ces *scouts*, ces éclaireurs, ces *enfants perdus*, dont on raconte à la veil-

(1) Aujourd'hui président des États-Unis.

lée les aventures héroïques et terribles. On tue un rebelle comme un chien ou un loup. Des hommes qui ont vu leur père pendu, leurs enfants massacrés, leurs femmes outragées, leurs récoltes et leurs maisons livrées aux flammes, appartiennent tout entiers à leur vengeance. Il n'y a point de place en eux pour la pitié.

Je vais rester ici deux jours : ce n'est pas trop pour visiter la fameuse caverne. Je regrette beaucoup d'être ignorant, car ce pays est riche en curiosités géologiques. Sur le sommet des petites montagnes répandues irrégulièrement par groupes ou par chaînes capricieuses à travers la plaine, on trouve à chaque pas des entonnoirs sans issue, comme les cratères d'un volcan. La plupart aboutissent à des fissures, plusieurs à des trous béants et insondables. Il y a près d'ici, à Munfordsville, un de ces abîmes qui semble n'avoir pas de fond. Le pays tout entier est criblé par des cavernes et miné par les eaux souterraines. Les sources minérales, les fontaines intermittentes, abondent dans les vallées. Voilà tout un monde d'observations et d'idées qui m'est fermé par mon ignorance. Je n'en vais pas moins faire mon pèlerinage dans les régions infernales.

19 septembre.

A deux pas de l'hôtel, dans un entonnoir plein de verdure, s'ouvre la gueule noire de la caverne. On y descend par quelques marches grossières, puis on s'enfonce sous la montagne une lampe à la main. Le jour s'efface, disparaît; on n'a plus d'autre clarté que la lueur jaune d'une mèche fumeuse.

On s'avance d'abord dans un long corridor, entre deux

ırailles de pierres sèches. Le guide raconte qu'en 1812 établit là une exploitation de salpêtre et une fabrique poudre à canon. On voit encore sur la terre, alors olle, mais à présent durcie, l'ornière des roues des charttes, l'empreinte des pieds des bœufs. De grands trous eusés de main d'homme, quelques échafaudages de utres, et des anneaux naturels dans le rocher, où l'on aît coutume d'attacher les attelages, sont tout ce qui ste de la fabrique. Près de là s'aligne une rangée de aisonnettes bâties, il y a quinze ans, pour les poitriıires : tous ceux qu'on y envoya moururent en peu de maines, et la caverne n'a plus maintenant pour habints que les milliers de chauves-souris, de rats et de zards qui y prennent leurs quartiers d'hiver.

Peu à peu le toit s'élève; on traverse d'immenses salles bitement éclairées par une pièce d'artifice que le guide tte adroitement sur quelque entablement du rocher. une est remarquable par les déchirures bizarres de ses rois, celle-là par son dôme circulaire, celle-ci par e masse de rochers tombés de la voûte, qui s'élève au lieu comme une estrade. Le guide les nomme succesement, — la rotonde, le vestibule, l'église méthodiste, salle de bal, — et tant d'autres dont j'oublie les noms. ırfois la voûte s'abaisse, on marche tête courbée; mais nsemble de cette longue galerie est vaste, grandiose et onumental.

Tout à coup nous tournons à droite et nous nous engeons dans une étroite fissure. Ici le chemin semble rré. La caverne est semée partout de labyrinthes et de ausse-trappes. On monte, on descend, on rampe pénilement dans un corridor escarpé; puis on entre dans ıelque vaste salle où les eaux tournoyantes ont arrondi e coupole haute de cent pieds. On rencontre ici des

abîmes noirs et inconnus, là des galeries qui plongent dans une profondeur effrayante. Le guide se démêle sans peine au milieu de ces méandres, et vous conduit d'un pied sûr, à travers les ténèbres, au bord du *bottomless pit* (puits sans fond).

Ne vous effrayez pas du nom : le *bottomless pit* a un fond, même assez rapproché, si j'en dois croire mes oreilles : j'entends très-distinctement les gouttes d'eau y tomber une à une. J'y peux même jeter une pierre sans l'exposer à la triste aventure de bondir de roche en roche et de rouler à travers l'espace sans jamais trouver de repos. Le spectacle n'en est pas moins surprenant et terrible. Imaginez une galerie horizontale brusquement interrompue : profondeur sombre sous les pieds, profondeur sombre au-dessus de la tête. Un pont de bois franchit le précipice. Imaginez enfin le silence, la solitude, l'atmosphère étouffée et sépulcrale, et nos deux ombres penchées sur l'abîme à la lueur faible de nos lampes vacillant dans les ténèbres.

La caverne a une foule de crevasses gigantesques où jadis les eaux s'engouffraient sous la terre et se précipitaient dans les réservoirs souterrains. Elles s'y glissent encore par d'invisibles fissures, et s'en échappent par des conduits submergés dont on ne peut découvrir l'entrée. Les voûtes sont ogivales, les parois taillées en piliers comme par une main cyclopéenne. Quand on s'y trouve suspendu dans l'espace, on se croirait dans la nef de quelque cathédrale haute de trois cents pieds : c'est la hauteur de l'un de ces puits, le plus profond de tous, quoiqu'il ne s'appelle pas *bottomless*. L'an dernier, un Anglais voulut en explorer la profondeur pour immortaliser son nom. On le fit descendre au bout d'une corde : il y avait un lac au fond du puits. On construisit un ba-

teau. De tous côtés s'élevait l'infranchissable barrière. L'eau était vive et courante; il fallait bien qu'elle eût une issue. Je m'étonne que le nouvel Empédocle n'ait pas plongé dans le gouffre et tenté l'aventure originale d'un voyage aquatique dans ce monde inexploré.

Les eaux se sont retirées dans la partie basse de la caverne; mais on en voit partout la trace aux formes capricieuses des roches. Ici le courant s'est brisé sur une veine dure, et, tournant l'obstacle, s'est creusé une issue tortueuse dans une pierre plus tendre. Là il s'est précipité, entraînant tout sur son passage et entassant d'immenses débris; là encore il a tourbillonné, captif dans sa prison sourde, et usé les parois circulaires de ces blanches coupoles. La pensée des cataclysmes souterrains et du mouvement mystérieux des eaux dans les entrailles du sol accompagne partout le visiteur et prête un charme fantastique à cette promenade. Il semble qu'on pénètre dans les secrets de la nature et qu'on voie revivre les scènes passées. Quelle lutte ont dû se livrer la masse robuste de la montagne et ces masses d'eau non moins puissantes qui bouillonnaient dans ses profondeurs! On se les figure dans les fissures étroites, sur les pentes rapides, précipitées avec une vitesse vertigineuse; on voit ces puits gigantesques débordants, pleins jusqu'à la gueule, et les eaux comprimées, comme souffrantes, soulever les rochers dans un effort suprême et se ruer dans quelque nouvel abîme. Tout ce que nous admirons dans les gorges étroites des montagnes où les fleuves roulent en écumant dans leurs crevasses déchirées a dû se passer ici avec bien plus de puissance et de terreur. Mais que penser de ce torrent souterrain, sorte d'Achéron tumultueux, qui entraîne au fond des abîmes les débris des forêts, des rochers et des êtres vivants



Comment vous dire les noms de tous les coins et recoins que j'ai visités? Nous allions dans les ténèbres, allumant çà et là un feu de bengale qui donnait aux sombres salles l'air de palais de fées. Je vis ainsi la *Chapelle gothique*, longue nef écrasée où des stalactites pendantes figurent de vastes colonnades de pilastres massifs et d'ogives entrelacées, assez semblable à l'église souterraine d'une ancienne basilique. Je vis enfin la célèbre *Chambre des étoiles;* c'est le site le plus merveilleux de la caverne, et nous allons nous y arrêter ensemble. Vous arrivez par une large galerie, dont la voûte élevée s'enveloppe d'ombre, ancien lit de quelque grand fleuve du monde des ténèbres. Les murs s'éloignent, le ciel s'élève, et vous regardez au-dessus de vos têtes: oui, c'est bien le ciel qui brille là-haut. La terre s'est donc ouverte? Il fait nuit : notre promenade aura duré jusqu'au soir! Mais voyez ces deux murailles blanches et leur profil qui se découpe là-haut sur le ciel; on dirait un ravin désert, lit desséché d'un torrent. Je ne vois pas encore d'étoiles; c'est bien là pourtant le ciel de la nuit, — nuit sans lune, calme et pure, animée d'une douce lueur bleue. Vous faites un pas; regardez bien, que voyez-vous briller là-haut comme une étoile qui scintille et disparait? Ne croyez-vous point voir passer sur le ciel des nuées blanches et légères? Comme le silence est profond! Quelle immobilité dans cette nuit sereine! Quelle est donc cette contrée aride, muette, désolée, où la nature perd jusqu'à ce vague et léger murmure qui accompagne son sommeil? Vous écoutez, vous retenez votre haleine; — non, pas un bruit, pas un souffle, pas une brise tiède et vivifiante dans cet air glacé. Vous vous taisez, comme si votre voix n'y pouvait retentir. Vous vous croiriez sur une de ces planètes mortes et nues où la nature minérale

règne au sein d'une solitude silencieuse et terrible, sur quelque terre que le soleil n'échauffe pas et où il n'anime aucun germe de vie.

Voici le secret de cette fantasmagorie : la voûte de la salle est d'une autre pierre que les murailles, d'un gypse noir à reflets verdâtres et tout couvert de cristallisations étincelantes. Le guide vous poste dans un coin sombre : lui-même descend dans un trou et dirige sur le ciel la lumière de sa lampe. Vous n'y voyez briller que quelques rares étoiles; puis il s'en va par une galerie latérale et vous laisse un peu de temps solitaire dans la nuit noire. Bientôt vous entendez des pas retentir au loin sur le rocher sonore; une faible lueur apparaît, puis l'homme lui-même tenant à la main le soleil. Aussitôt le ciel s'illumine : les étoiles apparaissent par myriades et forment des groupes, des nébuleuses, de longues bandes lumineuses comme la voie lactée; l'illusion ne saurait être plus complète. Voulez-vous maintenant la dissiper : le guide allumera un feu de bengale, qui d'abord fera jaillir là-haut des fusées d'étoiles, mais dont les dernières flammes, plus perçantes, vous montreront le ciel véritable et sa vitreuse surface verte.

Je ne vous parle pas des rochers, des dessins naturels, des monstres fantastiques que l'imagination populaire a baptisés de mille noms expressifs : ici c'est le *cercueil*, là l'*éléphant*, le *chat*, le *fourmilier*, puis le *géant*, sa *femme* assise sur la pointe de ses pieds, et leur *enfant* en l'air, avec lequel ils jouent à la balle. Il y a six heures que nous errons dans ces catacombes. Enfin voici un rayon jaune qui se glisse là-bas par une fissure; voici les parois du rocher qui brillent comme de l'or, puis comme un monceau de neige éblouissante en face de nous. Verdure, pierre, gazon, tout dégage une lumière éclatante et

surnaturelle. Je chancelle aveuglé; la terre que je foule étincelle; mille bruits joyeux m'assourdissent. Voilà l'air tiède et caressant, l'azur resplendissant du ciel, les chansons des oiseaux, les cris des cigales, les rayons glorieux du soleil inondant de gaieté la clairière. Je ne puis vous dire la joie, le ravissement, l'éblouissement des premières minutes : il semble qu'on ressuscite et qu'on sort d'un tombeau.

Je rentre dans le salon délabré de l'hôtel, où se prélasse une épinette édentée, d'antique apparence. Cette vénérable musicienne est aussi une victime politique. Les guérillas ont tenté de l'emporter lors du pillage; mais, désespérant de faire descendre la montagne à cette lourde masse, ils l'ont jetée au bord du chemin, à deux lieues d'ici. C'est de là qu'elle est revenue, un peu boiteuse, trôner dans son petit parloir obscur. Un grand feu petille dans l'âtre, et autour de la cheminée au large manteau est assise une famille de Nashville, avec laquelle je noue connaissance. Ce sont des sudistes déclarés, ruinés d'ailleurs par la guerre et chassés de leurs foyers, qui viennent ici chercher un peu de repos. Ils portent le nom d'un homme d'État célèbre et vénéré des sécessionistes. Quoique peu favorable à leur cause, je ne puis rester insensible au tableau qu'ils me font de la ruine de leur pays. Ils me parlent de la loi martiale qui règne au Tennessee, du régime militaire qui livre au bon plaisir des généraux la fortune et la vie des citoyens, du prétendu gouverneur André Johnson, qui exerce au nom du président une sorte de proconsulat militaire, comme en pays conquis. Agriculture, industrie, commerce, tout est ruiné; le pays ne vit plus que du passage de ces mêmes armées qui l'épuisent et l'oppriment. Les lois sont oubliées : dernièrement un soldat nègre en faction devant

le Capitole de Nashville menace un passant paisible, qui passait trop près de lui; l'autre s'éloigne docilement, mais il tombe mort, fusillé. On arrête le nègre, on l'enferme une heure, puis on le remet en faction à la même place, bravant à la fois la justice et l'indignation publique. Quand un homme est malveillant ou suspect, on lui envoie un régiment à héberger sur ses terres; s'il se plaint, il est frappé d'une amende de quatre, cinq, dix mille dollars; s'il ne se résigne de bonne grâce, l'amende est doublée. On reçoit ici l'ordre d'ouvrir sa bourse comme on recevait à Rome l'ordre de s'ouvrir les veines. Les rapines, imitées de celles que les gens du Sud ont commises. s'appellent tout simplement des tributs de guerre; elles passent pour légitimes tant qu'elles n'atteignent que des ennemis publics. Le gouverneur André Johnson a déclaré la guerre aux anciennes fortunes. Homme du peuple lui-même, garçon tailleur à vingt ans, ayant appris seul à lire et à écrire, parvenu successivement à tous les postes électifs les plus élevés de son État, M. Johnson est un type remarquable de cette espèce d'hommes fils de leurs œuvres dont l'Amérique offre tant d'exemples. Devenu membre du Congrès, puis sénateur des États-Unis, enfin dictateur du Tennessee et aujourd'hui candidat des républicains à la vice-présidence, il est demeuré toujours l'homme du peuple et l'homme du Sud, le représentant de cette classe que les grands planteurs appellent avec mépris les *petits blancs*. Quoique enrôlé au service de la politique républicaine, ce n'est ni un abolitioniste, ni un radical, ni même un *ancien whig*; c'est un vieux démocrate de l'école du président Jackson. L'abolition de l'esclavage n'est pas pour lui ni pour ses pareils une question de principes, c'est une question d'intérêt social. Comme tous les hommes de sa classe, il tient moins à

émanciper les noirs qu'à affranchir les blancs de l'influence aristocratique des grands possesseurs d'esclaves; mais il ne borne pas son aversion à l'esclavage. Il est encore et surtout l'ennemi de la grande propriété foncière, qu'il dit incompatible avec une vraie démocratie. Il déclare à qui veut l'entendre que le Sud ne sera régénéré que le jour où les grandes fortunes territoriales seront détruites, où ces vastes domaines cultivés loin du maître par des troupeaux d'esclaves seront morcelés en petites fermes et occupés par des travailleurs libres, qui seront en même temps les maîtres du sol (1). Bref le gouverneur Johnson est un révolutionnaire, et je ne m'étonne pas que mes nouveaux amis le maudissent de tout leur cœur. Ils disent que, si leur pays demeure courbé sous la tyrannie de Lincoln et de Johnson, ils prendront le parti de s'exiler en Europe. Du reste, ils proclament le Sud invincible et la cause de l'Union à jamais perdue. Ils souhaitent que Mac-Clellan soit élu pour le triomphe des confédérés; mais ils se moquent du parti chimérique qui espère encore reconstituer l'Union par la paix : pas de milieu entre l'asservissement du Sud par les armes ou son avénement comme nation séparée. Je n'ai pas entendu de plaidoyer plus éloquent pour la politique guerrière du président Lincoln que cette profession de rébellion quand même, poussée, s'il le faut, jusqu'à l'anéantissement.

(1) C'est la même idée radicale qui a dicté plus tard au président Johnson, dans son décret d'amnistie, cette exception singulière dont on lui a fait de si grands reproches, et qui refusait le bénéfice du pardon aux possesseurs de plus de 20,000 dollars. Malgré sa tendance bien connue aux lois agraires, le nouveau président a usé modérément des droits de la victoire; il incline vers les conservateurs plutôt que vers les radicaux.

Louisville, 21 septembre.

Je suis descendu hier dans la caverne pour la seconde et dernière fois. Traversant de nouveau l'espace que j'avais parcouru la veille, je me suis enfoncé vers la partie basse, où coule, à une profondeur de trois ou quatre cents pieds, cette rivière navigable où vit une race de poissons sans yeux, née pour ces régions sépulcrales. On suit un dédale de corridors raboteux, tantôt rampant dans la « vallée de l'humilité », tantôt se faufilant dans l'étroite rainure appelée *fat man's misery*, la « misère de l'homme gras ». On redresse la tête à *Great-Relief;* puis, descendant toujours, on traverse le chaos de la *Grotte des Bandits*, on jette des pierres et des torches dans la *Mer-Morte*, au fond d'un précipice; on prête l'oreille au bruit lointain d'une cascade invisible; on s'embarque enfin sur la rivière *Styx*, qui pour le moment n'est guère qu'une flaque de boue. Nous y naviguons pourtant à travers mille détours, sous une arche élevée et grandiose où la voix résonne et se répercute en traînant, comme sous les arceaux d'une cathédrale. Plus loin, la rivière a trente pieds de profondeur et deux cents pieds de large. Dans les basses eaux, quand rien ne la trouble, elle est si transparente que les rochers de son lit peuvent se voir à la lueur des torches et que l'embarcation semble flotter dans les airs. Quand au contraire elle déborde, elle s'élève à une hauteur de soixante pieds; quelquefois même la galerie entière est submergée. Nous mettons pied à terre pour marcher dans la vase le long du fleuve infernal. Çà et là coasse une grenouille solitaire, entraînée dans ce triste monde par les infiltrations

de la rivière *Green*, qui coule au-dessus de nos têtes dans la vallée. C'est ici que se pêche le poisson aveugle, indigène de la caverne. Cet étrange animal est vivipare et d'une entière blancheur : il a des rudiments d'yeux, mais point de nerf optique. On y trouve aussi des écrevisses, aveugles comme les poissons. Plus loin, dans un gouffre appelé le *Maëlstrom*, on a pris des rats d'une espèce singulière, gros comme des lapins, gris sur le dos et blancs sous le ventre; de gros grillons jaunes, lourds et muets, qui ne sautent ni ne chantent, mais se traînent comme des crapauds et se dirigent avec d'énormes antennes; enfin des lézards jaunes et tachés de noir, qui ont de gros yeux hors de la tête. On suppose qu'il y a près de là quelque ouverture cachée, par où les ancêtres de ces races mystérieuses ont pu pénétrer dans la caverne à une époque reculée.

Ici le guide s'arrête et me déclare qu'il nous est impossible d'aller plus loin : la rivière déborde, et les corridors bas qui mènent aux *Montagnes-Rocheuses* et à la *Grotte des Diamants* sont obstrués par les eaux. Force est donc de revenir sur nos pas. Je me fais conduire en revanche au Mammoth-Dome. Après un long trajet dans un tuyau écrasé où l'on rampe sur les genoux et sur les mains, on aboutit tout à coup dans une salle immense, si l'on peut appeler salle un pareil précipice. Une échelle descend au fond ou plutôt à mi-côte de l'abîme. De là on aperçoit au-dessus de sa tête, à une hauteur prodigieuse, deux ou trois cents pieds, une voûte en arceaux à forme de dôme. A gauche s'ouvre la gueule d'un gouffre obscur; à droite, une pente rapide et glissante sur une montagne de roches éboulées conduit à une galerie régulière, bordée de gros faisceaux de colonnes, pareille à la nef colossale d'une cathédrale

romane. Tout à coup un feu de Bengale illumine ce lieu plein d'horreur. Les grands piliers de la galerie haute surgissent de l'ombre à la tremblante lumière bleue; ils semblent là-haut inaccessibles comme le porche d'un palais aérien. On voudrait y placer la sombre figure de l'hippogriffe aux larges ailes qui emporte Dante et Virgile vers les régions supérieures, à travers les puits sans fond de l'enfer. J'y monte pourtant, à l'aide de mon bâton et de ma lanterne, et là, au milieu d'un pêle-mêle gigantesque de quartiers de roche entassés, je plonge des deux côtés sur l'abîme comme du haut d'un échafaudage élevé dans l'immense édifice. Le guide allume encore une fusée, et j'embrasse d'un coup d'œil l'ensemble du palais infernal. Nefs sombres, voûtes lumineuses, chapiteaux, cannelures, colonnettes, piliers gros comme des tours m'apparaissent dans un demi-désordre grandiose comme un essai prodigieux d'architecture inachevée; puis la vision lutte un instant avec les ténèbres, elle s'évanouit, et l'on n'entend plus rien que le tintement argentin des gouttes d'eau qui tombent une à une au fond du gouffre.

J'en sors comme j'y suis entré, rampant sur mes genoux; je dîne accroupi au bord d'une source, et vers le soir, je revoyais le jour. On ne parle à Mammoth-Cave que des cavernes : il y a pourtant, à deux pas de l'auberge, un fond de vallée frais et ombreux où se cachent de délicieux paysages. Vers le coucher du soleil, je pris en flânant un sentier qui descendait le long du ravin. Tout en m'enfonçant pas à pas dans la vallée, j'admirais les colonnes sveltes des érables et des sycomores, le fouillis des vignes vierges et des lianes sauvages. Là un petit ruisseau serpente sous la futaie; des sentiers courent sous des berceaux naturels de verdure; les arbres élancés semblent choisis parmi les plus beaux

et soignés comme dans un parc. Tout à coup le sentier s'enfonce : je me trouve à l'improviste au bord d'une rivière limpide, aux eaux vertes, au courant rapide, qui coule encaissée entre deux bosquets touffus de saules et de platanes inclinés, dont les longues chevelures pendent sur les eaux en guirlandes légères. Çà et là des troncs gisants dans la rivière font bondir l'eau écumante. Une petite île couverte d'osiers la divise en deux branches. J'y passe sur un arbre renversé, qui forme un pont naturel; je m'y promène sur la petite plage de fins cailloux lavée par les eaux, et je ne puis me lasser d'admirer ce tableau doux et gracieux. Les vallées des cantons montagneux de l'Amérique ont une beauté simple et ravissante dont je ne sais comment vous donner l'idée : rien de grand ni de terrible, pas de spectacles singuliers ni effrayants; ce n'est ni l'Angleterre avec la monotonie de ses chênes perpétuels et de ses prairies sans bornes, ni la Suisse avec ses sapins et ses noyers, ni l'Italie avec ses oliviers grisâtres ou ses châtaigniers éclatants. C'est quelque chose de bien plus doux, de bien plus discret, de bien plus aimable. Pas un rocher sévère, pas un feuillage triste, pas un coin de terre qui ne regorge de verdure et de fleurs. La nature semble avoir mis sa plus souriante parure. La soirée est gaie, musicale, étourdissante du chœur de ces voix sauvages qui sortent des bois à l'heure où tombe la rosée. Jamais je n'ai entendu tant de millions d'insectes chanteurs; à leur soprano aigu se mêle la basse grave et nasale d'une petite grenouille presque invisible, qui vit dans la mousse sur les troncs humides. Dans cette saison tardive, où tout chez nous semble sécher et mourir, ces forêts ont plus de vie et de joyeux murmures que nos plus belles soirées de printemps. On se croirait aux plus jeunes mois de la saison

fleurie. Pas une feuille n'est tombée; si quelques arbres çà et là prennent un reflet plus sombre, si d'autres se changent déjà en panaches roses, lilas ou dorés, d'une teinte douce et aérienne comme les nuées de l'aurore, la plupart ont gardé la tendre fraîcheur des premiers bourgeons. Je ne puis comparer ce délicieux vallon qu'à nos jardins artificiellement peuplés des arbres de ces climats. Figurez-vous-les plus gros que nos plus beaux chênes, plus altiers que nos sapins les plus élancés; couvrez-en des collines entières au pied desquelles bondit une eau vive, et vous n'aurez qu'une faible idée des beautés de la rivière Verte.

CHAPITRE XII

LA LUTTE ÉLECTORALE

Cincinnati; le Mexique et la presse; la doctrine de Monroë. — Troubles électoraux; Covington, Newport; au delà du Rhin. — Traversée des Alleghanys; la Pensylvanie à vol d'oiseau. — Un meeting monstre à New-York; orateurs polonais, irlandais, hongrois et allemands. — Les conspirations; le procès de Dodd. — Mœurs commerciales, politiques et littéraires. — Les nouvelles à sensation; le *New-York Herald*, un journal à l'enchère; la presse américaine. — West-Point; la rivière de l'Hudson. — Désordre financier; confiance publique; le *go-ahead*. — Victoires nouvelles; épuisement du Sud; le gouverneur Brown et la Géorgie. — Les démocrates à New-York; Mac-Clellan et les Copperheads; les chances de l'élection.

Cincinnati, 22 septembre.

Vous savez de quel œil mécontent les Américains voient le nouvel empire du Mexique, et comment leur colère n'est pas exempte d'un peu d'hypocrisie, puisque l'intervention française leur fournit à eux-mêmes l'occasion d'intervenir en libérateurs et de faire leurs propres affaires au nom de la nationalité mexicaine outragée. D'autre part, vous savez combien les rebelles ont jeté de regards d'espérance vers l'armée française et fait au gouverne-

ment mexicain d'avances qui n'ont pas été toujours dédaignées. En tout cas, ce que n'a pas fait un traité d'alliance, la force des choses, l'hostilité des États-Unis, menacent de le faire malgré nous, et nos troupes, en présence des Mexicains soutenus par les fédéraux, ne peuvent manquer, si la guerre dure, de prêter main-forte aux confédérés. Les Américains n'ont pas cessé de regarder le Mexique comme leur patrimoine, et aujourd'hui qu'ils ont affaire à un usurpateur étranger, ils se sentent des entrailles de frères pour ces bons voisins qu'ils allaient jadis fusiller dans leur capitale. L'opinion est là-dessus d'une vivacité qui pourrait bien justifier de notre part quelque ressentiment réciproque. Il ne se passe guère de semaine qu'on ne lise dans les journaux le récit, — vrai ou mensonger, peu leur importe, — de quelque défaite humiliante ou de quelque lâcheté honteuse des Français : c'est la pâture que réclame le patriotisme du lecteur américain. Ouvrez le *Times* ou le *Herald* de New-York, la *Tribune* de Chicago, l'*Enquirer* de Philadelphie, ou bien quelque obscure gazette de province; il est rare qu'à la première page, après la nouvelle obligée d'une victoire, remplacée, quand cette victoire manque, par l'annonce pompeuse de quelques détails réchauffés des dernières batailles, vous ne lisiez en grosses lettres : « Mexique. — Désastre des impériaux. — Triomphe du général républicain un tel. — Fuite de *Johnny-Crapaud* (c'est ici notre surnom national, imaginé sans doute pour être mis en regard de John Bull, comme la grenouille qui voudrait imiter le bœuf). » Les escarmouches insignifiantes sont annoncées comme de grands faits d'armes. Dût la lecture du texte contredire absolument le titre qui vous attire, l'effet est produit, et les grosses lettres moulées de la première page auront

toujours raison des petits caractères illisibles égarés au bas de la quatrième. Dernièrement le *Chicago-Times* mettait en vedette : « La déroute des Français continue », quand au contraire il racontait qu'une bande de guérillas mexicaines avait été fort maltraitée par une patrouille de cavalerie française.

A vivre longtemps en Amérique, on se prendrait à faire des vœux pour Maximilien et le nouvel empire. Il faut avouer pourtant que notre entreprise est bien faite pour porter ombrage aux États-Unis. La fameuse doctrine de Monroë, que nous regardons comme le prétexte grossier d'une ambition sans scrupule, est en elle-même aussi respectable que notre théorie de l'équilibre européen. Quand nous nous armons pour défendre contre l'avidité des forts l'indépendance des faibles, la justice abstraite n'est pas évidemment notre seul mobile : nous obéissons aussi à nos intérêts légitimes en empêchant de s'élever trop près de nous des puissances rivales. Les Américains ne font pas autre chose quand ils interdisent aux nations européennes de prendre pied sur leur continent. Qu'on se figure la juste colère de l'Europe le jour où les Américains s'aviseraient de la régenter, d'enlever l'Irlande à l'Angleterre, d'entourer les monarchies du continent de républiques hostiles au principe même de leur gouvernement ! Washington, dans sa lettre d'adieu, recommandait à ses concitoyens de rester étrangers aux guerres européennes : cette neutralité, devenue pour eux une loi, doit au moins être réciproque. Voilà l'esprit de la doctrine Monroë. On en a souvent abusé pour justifier des entreprises coupables, on en a fait depuis quelques années un code de piraterie et d'usurpation. Il y a, je suis le premier à le dire, une infatuation et une morgue irritantes dans cette prétention qu'affichent les Américains

d'avoir reçu du ciel en patrimoine toutes les terres qui peuvent tenter leur ambitieuse avidité. La doctrine du président Monroë n'en est pas moins le développement naturel de la politique traditionnelle des États-Unis, de la sage politique de Washington : elle proclame à la fois comme un devoir et comme un droit la neutralité mutuelle des deux continents; elle ne menace ni le Canada, ni les Antilles, ni le Mexique, — encore moins l'Europe, — mais elle nous interdit de jeter le poids de nos armes dans la politique américaine.

Les Américains d'ailleurs ressentent notre intervention plus qu'ils ne la redoutent : c'est leur guerre civile qui les inquiète, et non pas notre présence au Mexique. Ne nous ririons-nous pas de leur folie, s'ils avaient la prétention de refaire la carte d'Europe? Eux aussi, ils se rient de nos efforts pour improviser militairement la prospérité d'un pays moitié dévasté, moitié sauvage. C'est le vice de toutes nos entreprises coloniales : nous voulons toujours commencer par la fin, et imposer une tête étrangère à un corps qui n'est pas formé. Le conquérant des solitudes, le véritable agent civilisateur n'est ni un colonel ni un chef de bureau ; c'est le pionnier qui, avec sa pioche, sa carabine et sa hache, va se planter seul dans le désert et en tirer la richesse, au lieu de manger d'avance le gain d'un avenir problématique. Rien n'empêchera ces hommes de pénétrer et de s'établir un à un sur la terre mexicaine. L'Amérique du Nord tout entière doit, dans un bref avenir, appartenir, sinon à leur peuple, au moins à leur race, car ils sont les seuls capables d'y répandre la civilisation et la vie...

Il y a eu hier soir à Cincinnati un grand *meeting* unioniste, et les rues sont encore pleines d'immenses bannières presque aussi longues que les maisons sont hautes.

Il y en aura un second samedi, où M. Chase, qui renonce décidément à toute candidature, doit parler pour le président Lincoln. Hier, en même temps que les unionistes se réunissaient devant Court-Hall, les démocrates s'assemblaient à Covington, dans le Kentucky, sur l'autre bord de la rivière. Là encore il y eut une sorte d'émeute : il était venu bon nombre de soldats blessés du corps des invalides. Un des orateurs, l'honorable M. Pugh, de l'Ohio, prit plaisir à les insulter; il déclara que leurs victoires n'étaient que des mensonges télégraphiques, parla de la « bête Butler » et de la « brute Burbridge » (*beast Butler and brute Burbridge*), et dénonça la tyrannie militaire en termes des plus énergiques. Comme il s'apitoyait sur les souffrances de ses frères du Sud, un soldat de l'armée de Sherman, défiguré par une balafre au visage, s'écria : « Vous êtes un traître ! — Vous êtes des lâches ! » répliqua l'orateur. Ce fut le signal du tumulte; les soldats, furieux, le menacèrent, se ruèrent sur lui, et l'auraient tué s'il n'avait pris la fuite. En cinq minutes, la foule fut dispersée et l'estrade mise en flammes.

Les journaux démocrates signalent d'autres violences. Il paraît que dans l'Indiana plusieurs *meetings* ont été assaillis par l'armée. L'un d'eux, dispersé une première fois, s'est rassemblé de nouveau en armes; mais ces excès ne profitent à personne, encore moins aux républicains qu'aux démocrates. Les unionistes de Covington regrettent si fort les désordres dont M. Pugh a été à la fois l'auteur et la victime, qu'ils proposent de lui fournir une salle pour y convoquer une autre assemblée. Ils ne veulent pas qu'on puisse leur reprocher d'avoir étouffé la voix de leurs adversaires. En général, le souhait de tous les républicains honnêtes est de faire des élections pacifiques et libres.

Cincinnati, la reine de l'Ouest, est la plus jolie ville d'Amérique, pavée à peu près partout, largement percée, bien bâtie dans le quartier central, riche, populeuse, animée et pourtant tranquille. La situation en est admirable, sur le bord de l'Ohio, dans cette belle et féconde vallée où les villages se pressent comme en Europe, où les vignes, les cultures potagères, les champs de maïs se mêlent aux forêts. En face, dans le Kentucky, s'élèvent deux villes déjà considérables, Covington et Newport, séparées par le vallon de *Licking-River*. Un pont suspendu hardiment jeté le traverse au milieu des maisons de campagne et des jardins. On en bâtit un gigantesque sur la grande rivière, à une telle hauteur que les gros *steamers* pourront passer dessous avec leurs tours et leurs cheminées. En attendant, des *ferrys* à vapeur nagent à chaque instant d'une rive à l'autre, chargés de voitures, d'omnibus, de gros chariots attelés de quatre mules. Du faubourg de Covington, l'aspect de la ville est tout à fait pittoresque : rangée en amphithéâtre, hérissée de clochers, dominée par une colline de terre rouge à demi boisée, bordée surtout d'une double ligne de grands *steamers* blancs et d'une forêt de cheminées noires, elle s'étend à perte de vue le long de la rivière et se dissémine dans la campagne.

Ma promenade me conduit ensuite vers le nord, au delà du canal, dans les quartiers lointains qu'habitent les Allemands, et qu'ils appellent « l'outre-Rhin » ; c'est en effet une succursale de l'Allemagne : figures, langage et costumes même à l'avenant. Puis je monte par des pentes rapides jusqu'aux sommets qui environnent la ville. La vue qu'on y embrasse est riante et vaste. Cette grande cité avec ses murailles rouges, ses bâtiments et ses tours innombrables, ce cercle de collines couronnées de villas

s, ces trois rivières qui serpentent mollement dans ne, ces côtes boisées du Kentucky sur l'autre rive, uvement, ces fumées, ce murmure de vie qui s'é-'orment un ensemble riche et gracieux qui rappelle us belles villes d'Europe. On descend de là dans illée abrupte, où se groupe autour d'une rivière et anal tout le quartier industriel de la ville. C'est un x pêle-mêle de chutes d'eau, de moulins, d'usines uches, de cheminées fumantes, de machines à va-:n action. Çà et là je lis sur une muraille en lettres ales ces deux mots expressifs : *Slaughter house* alement maison de carnage) ; c'est un de ces grands irs perfectionnés où les troupeaux de porcs entrent s par milliers pour n'en ressortir qu'en barils de : salée. En face, sur le revers opposé de la vallée, euplade de vieilles maisons de bois gravit le flanc ié de la colline. De ce côté s'étendent de grands et jardins où trônent cinq ou six habitations monu-les, maisons de campagne englobées par la ville. là le quartier élégant, le *West-End* de Cincinnati. le la rivière sont les rues commerçantes et leurs :s de granit surmontés de tours florentines d'un goût cre, mais de proportions colossales. L'hôtel seul, ion dôme, ses terrasses, ses péristyles, ressemble un monument qu'à une auberge.

New-York, 26 septembre.

sortant de Cincinnati, le chemin traverse les longs irgs qui se pressent dans la vallée, puis il tourne au :t longe quelque temps le cours du Little-Miami, e champêtre et pastorale qui coule sous les noyers

et les chênes. A Columbus, capitale de l'État d'Ohio, commencent les forêts monotones et les landes sablonneuses qui couvrent ces grands plateaux. A Crestline, arrivés une demi-heure trop tard, nous trouvons le train parti. Il faut passer tout le jour dans une baraque de planches, à l'angle des deux voies. Je suis le seul parmi ces voyageurs flegmatiques qui ait l'air de trouver le temps long; les autres se couchent sur les bancs, mettent leurs pieds sur la cheminée et fument en silence. Comme aucun règlement sérieux ne protége le bien-être des passagers contre la négligence des compagnies, ces contretemps sont journaliers, et nul ne songe à s'en plaindre. Le voyageur américain s'accommode de tout : on le jette sur la voie comme un ballot pour le reprendre au train suivant, on le parque dans d'étroits espaces où l'air n'est pas respirable, ou bien, comme au dernier accident du Pensylvania-Central, on laisse brûler soixante personnes dans une voiture fermée. Les journaux racontent l'événement sans s'émouvoir, le public en lit le récit d'un œil distrait, le *coroner* prononce un verdict de mort accidentelle, et le désastre se renouvelle la semaine suivante par la même incurie.

Recueilli par l'*express* de nuit, je me réveille au point du jour dans la région la plus montagneuse des Alleghanys. La chaussée du chemin de fer longeait des vallées sauvages, sans trace de culture, mais hérissées de cheminées et de puits de mine, et sillonnées par des cours d'eau torrentueux. Une multitude de petites voies ferrées s'engagent dans les ravins tributaires. La tranche nue des montagnes montre des veines noires où l'on trouve la houille à fleur du sol. On y recueille, dit-on, le fer et le cuivre tout près du charbon. C'est la fameuse région houillère des Alleghanys, peut-être la plus riche du

monde. Nous touchons bientôt le sommet de la chaîne : une large et profonde vallée s'ouvre à nos pieds avec une vue lointaine sur des montagnes bleues dont les ondulations s'effacent dans la plaine. La descente rapide et tortueuse s'enlace en corniche aux flancs de la montagne, s'enfonce dans les vallées latérales avec des courbes brusques et heurtées. On serre les freins ; le train se replie comme une couleuvre, incline à droite, à gauche, soubresaute au bord des précipices, et en une demi-heure nous sommes au fond de la vallée, à la station d'Altona. Pendant cinq ou six heures encore, nous courons dans un pays sauvage, au fond des ravins, au bord des torrents à l'eau verte, au milieu des forêts luxuriantes qui donnent leur nom à la contrée. Il y a des passes très-grandioses et très-austères, d'étroits défilés dont les deux bords semblent se rejoindre au-dessus de nos têtes, puis de jolies vallées ornées de villages blancs et propres qu'entoure une ceinture de terres cultivées. Quelquefois, aux coudes resserrés des ravins, on embrasse d'un coup d'œil une longue perspective bornée par les Alleghanys, dont les grandes piles sombres dominent au loin forêts et pâturages. On aperçoit des chalets dans les clairières, des prairies closes de haies ; on entend le son argentin des clochettes et les mugissements des troupeaux. La Pensylvanie est la Suisse américaine, à la fois riante et sévère, sauvage et peuplée. Les populations agricoles que l'Allemagne y envoie complètent la ressemblance. On sent qu'on n'est pas dans la *wilderness* , peuplée d'hier et brutalement dévastée, mais dans un pays de culture héréditaire et d'ancienne prospérité.

Plus loin, nous débouchons dans la grande vallée de la Juniatha, un des principaux affluents de la Susquehannah, avec ses rives étagées, ses nuageux horizons, et son man-

teau de verdure où brillent, parmi les sapins noirs, les ormes dorés et les chênes roses, comme des broderies sur une robe de deuil. L'automne, plus hâtif que dans la plaine, répand déjà partout la magie de ses couleurs brillantes. Depuis l'écarlate éblouissant et l'orangé brillant comme une flamme jusqu'au lilas timide et au jaune de chrôme pâle et doré, les arbres affectent toutes les nuances les plus fantastiques : on dirait une forêt de pierres précieuses comme dans les contes de fées, — à tout le moins un parterre de fleurs. Les chênes, les érables ressemblent à d'immenses pivoines ou à des giroflées colossales, les ormes à de grosses touffes de genêts fleuris. Certains arbres ont gardé toute la fraîcheur tendre du printemps, d'autres ont pris une teinte sombre et noirâtre; souvent la même touffe est panachée de vert et de pourpre. Des bouquets d'un vermillon vif se détachent sur le gris-perle des bouleaux ou sur la noirceur bleuâtre des pins. L'effet de ces contrastes est brutal, éblouissant, et d'abord choque la vue. Les forêts de l'Amérique ressemblent à son ciel : c'est partout une violence, un luxe de couleurs à confondre toutes les idées de nos paysagistes européens; l'œil pourtant s'y habitue et finit par s'y plaire.

Mais voici la grande Susquehannah, le pont, la ville de Harrisburg. Les cultures, les villages se pressent, le pays me semble un jardin continuel. Encore quelques heures, et je traverse le Schuylkill, je passe à Philadelphie, je débarque enfin à New-York après un voyage de quarante et une heures.

New-York, 27 septembre.

Je reviens d'un grand *meeting* unioniste tenu à *Cooper's-Institute*, dont le tumulte tient encore la ville éveillée. La lutte électorale est active à New-York. Il y a eu la semaine dernière à Union-square un prodigieux *meeting* démocrate, auquel assistait une immense population venue des faubourgs et des environs. Les républicains ont voulu prendre leur revanche et faire à leur tour leur charivari. Je me guide à la lueur des feux d'artifice accoutumés, et j'arrive à une grande place triangulaire, où parmi la foule mouvante s'élèvent une douzaine de *stands* illuminés et encombrés d'orateurs volontaires qui commencent à haranguer le peuple. De chaque estrade, on tire des chandelles romaines, des serpents de feu; on lance des bombes qui éclatent avec fracas. De chaque estrade, on déclame à un groupe d'auditeurs quelque *speech* ou quelque chanson qui se perd dans le tumulte. Ces prouesses oratoires de la place publique ne sont que la queue du *meeting* régulier qui a lieu dans la salle même de Cooper's-Institute, et où je n'essaye pas de pénétrer. M. Blair, M. Noyes, d'autres hommes importants y font des discours que les journaux publieront demain; mais c'est ici l'*outside meeting*, l'assemblée vraiment populaire, dont la mise en scène est plus curieuse que tous les discours; c'est ici que viennent librement se produire toutes les inspirations extravagantes des orateurs de carrefour et des hommes d'État de cabaret. Rien de moins respectable, en vérité, que le peuple de New-York en émotion politique. Plusieurs injurient les orateurs, bien peu les écoutent : la plupart se donnent

l'intelligent plaisir de hurler sans repos des hurrahs formidables. Les parleurs eux-mêmes, du haut des estrades où ils gesticulent, au milieu des lanternes, des torches, des feux de Bengale, des soleils, des fusées dont leurs amis leur font une bruyante auréole, ressemblent à des charlatans sur leurs tréteaux. Quand on les voit, d'un *stand* à l'autre, lutter de vociférations et d'invectives, on dirait une guerre civile plutôt qu'une réunion harmonieuse d'hommes du même parti.

Mais que disent-ils? Essayons de les écouter. Ici un Allemand harangue dans sa langue native un groupe de compatriotes. Là c'est un Polonais qui vient bégayer d'un air tragique, avec force coups de poing et trépignements de pied, ce trait d'éloquence inouïe : « Si vous voulez sauver vos familles, vos enfants et votre patrie, nommez Abraham Lincoln. » L'idée était maigre et la grammaire mauvaise, mais l'intention bonne, assaisonnée de blasphèmes, et il n'est rien que ce public peu athénien n'avale avec la sauce de deux ou trois jurons poivrés. Plus loin, une sorte de géant lançait d'une voix éclatante comme une trompette une apostrophe miltonienne à Mac-Clellan, prince des enfers ; c'est la métaphore usuelle de la rhétorique américaine, et je n'ai guère entendu de discours où l'on ne fît sortir le diable de sa boîte. Ailleurs c'est un réfugié du Texas qui vient raconter ses longues souffrances pour la bonne cause et des cruautés sans doute très-réelles dont il fait par son récit un mélodrame du « boulevard du crime. » Ici le président Lincoln est appelé « l'homme immortel, » l'homme « suscité par la Providence, » le « nouveau Washington. » Là-bas on met la populace en bonne humeur en lui donnant à manger de l'Européen, mets dont elle est toujours très-friande. Un Hongrois mime éloquemment, dans un langage indes-

criptible, une imprécation contre l'Autriche. Un Irlandais saisit l'occasion d'accuser le despotisme asiatique de la monarchie anglaise. Tous les peuples du globe écorchent à l'envi la langue de leur patrie nouvelle. Enfin c'est la confusion des langues, et l'on se demande dans cette Babel cosmopolite où sont les Américains. Les trouverons-nous dans ces processions triomphales qui parcourent les rues, tambour et musique en tête? Je vois des uniformes, des galons, des drapeaux, des canons, de pleines charretées d'orateurs comme nos voitures de carnaval; mais, hélas! ce sont des figurants qu'on loue pour endosser les couleurs du *ward* et promener son drapeau par la ville. Ils figuraient l'autre jour à Union-square parmi les démocrates : ils viennent aujourd'hui avec le même enthousiasme grossir les rangs des républicains.

Cependant de petits *meetings* démocrates s'organisent dans Broadway; les processions, en passant, ont été assaillies de pierres. Les têtes commencent à s'échauffer. Tout à coup un mouvement se fait dans la foule; la pétarade redouble et s'augmente du bruit du tambour et des instruments à vent. Les délégués des *wards* débouchent au pas militaire, en longues colonnes, précédés de leurs chefs, suivis de leurs canons et de leurs chariots illuminés, couverts d'orateurs. Ceux-ci commencent à déblatérer; les injures à Mac-Clellan retentissent à tous les échos. Quelques *peace-men* protestent, interrompent à grands cris: « A bas les nègres!—*you damned scoundrels!—it is a damned nigger war* (1). » Cependant le canon tonne, la multitude rugit, la musique souffle à grand orchestre : c'est au milieu de ce vacarme que les *speakers* hurlants, écumants de fureur et de fatigue, essayent encore de se

(1) « C'est une damnée guerre de nègres. »

faire entendre. Un orateur de l'antiquité se faisait rappeler par un joueur de flûte à la mesure et à l'harmonie; que penser d'une éloquence qui prend le ton de la canonnade?

On dit que le grand *meeting* de la semaine dernière était bien autrement significatif et solennel. Non-seulement la ville entière y était venue, mais aussi les macclellanites, les *little-mackerels* (comme les appellent certains journaux mal élevés) de tout le voisinage, et jusqu'à des députations de la campagne. Union-square contenait à peine la multitude encombrée. L'*excitement* fut tel, qu'un des canons ayant éclaté par malheur et fait quelques trouées dans la foule, on emporta les blessés sans aucun signe de trouble, sans même interrompre une minute les hurrahs et les cris de joie. La manifestation des républicains est plus mesquine et fait sentir leur faiblesse; mais elle fait bien comprendre ce que c'est que la politique à New-York.

Dans cette grande cité cosmopolite et mêlée, sentine enrichie des deux mondes, on ne trouve guère de vrais citoyens. La *rabble*, la plèbe grossière y domine. J'ai vu des *meetings* où la passion profonde des auditeurs imprimait un caractère de gravité à l'appareil burlesque qui l'accompagne. Ici le fond même est d'accord avec l'apparence. La politique est une occasion de désordres, le *meeting* un spectacle; la mise en scène en est pompeuse, comme ces pièces insignifiantes qui ne valent que par les décors. C'est en vain qu'on cherche une pensée dans cette cohue, rassemblée par l'unique attrait du tapage. On dirait une manifestation commandée d'avance à quelque Barnum ou Godillot politique.

Aussi est-ce dans New-York, au cœur même des États du Nord, que le président rencontre la plus violente oppo-

sition. Sur un million cinq cent mille habitants, il faut compter six cent mille étrangers qui ne sont ni Européens, ni Américains. C'est une grande cause de trouble que cette multitude d'aventuriers sans patrie qui, pour avoir reçu, avec le nom de citoyens, le baptême improvisé du républicanisme, n'ont pas encore appris à pratiquer les droits et les devoirs des peuples libres. Elle n'a ni foi politique, ni desseins arrêtés, mais une humeur aveugle, turbulente et vénale qu'exploitent certains démagogues déshonorés. Nouvelle venue, elle a l'étrange prétention d'être affranchie des charges communes et de faire la loi au pays qui l'adopte. Tous les partis y trouvent des mercenaires : nulle part la république n'a acheté plus de soldats que dans la populace de New-York; mais elle préfère en général le service des démocrates à celui des républicains. Ceux-ci lui demandent des hommes, des subsides, des sacrifices; ceux-là lui promettent l'exemption d'impôts, lui offrent pour passe-temps l'insurrection et le pillage. Ses chefs parviennent aux charges municipales en tenant sous la menace d'une émeute les honnêtes gens timides. Dans ce pays où la liberté fait une si rude guerre à l'ignorance et aux haines sociales, le peuple de New-York en est encore à ce vague communisme qui aboutit au brigandage et à la guerre des rues. Les Américains ont bien raison de ne pas vouloir pour capitale d'une ville qui appartient à peine à leur pays.

Les démocrates comptent sur cent mille voix de majorité dans la ville. Il est probable au contraire que les campagnes nommeront Lincoln. Les populations agricoles, qui, au lieu d'être un ramassis d'émigrants comme celles des villes, se composent en Amérique de propriétaires éclairés, industrieux et honnêtes, sont en général

favorables à l'opinion républicaine. Les élections locales du Maine ont donné une majorité unioniste. Tout va donc bien du côté politique, malgré une échauffourée sanglante dans les rues de Cincinnati ; mais l'Ouest est gravement menacé par les rebelles. Les trois expéditions concertées de Smith, de Shelby et de Price bouleversent l'Arkansas et le Missouri. A Saint-Louis les affaires ont été suspendues : on enrôle dans la milice tous les hommes de seize à soixante ans. Price traîne à sa suite un certain Reynolds, qu'il prétend établir gouverneur dans Jeffersonville à main armée. Il a déclaré qu'il ne ferait quartier à personne, et pend, fusille, brûle méthodiquement. Jamais ce pays accoutumé à tant d'horreurs n'avait vu guerre si sauvage ; car si le Sud fait une défense héroïque, c'est l'héroïsme sanguinaire d'un tigre acculé.

Les conspirations continuent. Le général Hovey, qui commande dans l'Indiana, vient de faire arrêter Richard Barret, du Missouri, Josuah Bullit, du Kentucky, et le général Bowles, de l'Indiana, tous membres de l'ordre secret des *fils de la liberté* et impliqués dans le procès d'Harrison Dodd. La société secrète semble avoir passé dans les mœurs politiques du pays : ce n'est pourtant pas faute de liberté. On comprend la conspiration sous le règne d'une loi despotique qui provoque la rébellion cachée en forçant l'opposition publique à se taire ; mais dans un pays où la presse et la parole sont libres, où les citoyens peuvent s'assembler et s'associer entre eux, où la licence de la discussion va jusqu'à prêcher la guerre civile, les sociétés secrètes sont une anomalie inexplicable et propre à faire douter des vertus de la liberté. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elles ne font aucun mal, et qu'il a fallu le trouble de la guerre civile pour donner à ces affiliations inoffensives le caractère dangereux et cri-

minel dont on s'alarme aujourd'hui. Le gouvernement fédéral fait d'ailleurs bonne défense au moyen de la nouvelle autorité militaire et des tribunaux de guerre exceptionnels qu'il a institués. Devant l'inaction ou la malveillance des pouvoirs locaux, nommés souvent en opposition à sa politique, il a dû envoyer dans chaque État un général dont l'autorité, appuyée sur les baïonnettes, s'exerce à côté et parfois en dépit des lois. Les *copperheads* ont beau jeu contre un système dont les unionistes eux-mêmes savent trop bien les inconvénients. Ils crient à la constitution violée; l'arbitraire donne aux actes les plus justes un air de tyrannie. Qu'ils y songent pourtant, ces démocrates extrêmes, ces admirateurs absolus du système fédéral et de l'anarchie de tous les pouvoirs, c'est justement dans un pays comme l'Amérique que l'abus dont ils se plaignent devient le plus vite une nécessité.

30 septembre.

Rien de nouveau dans cette triste ville que les drapeaux tendus à travers les rues, les réunions électorales, les variations inexpliquées du cours de l'or, et la pluie qui depuis quelques jours tombe à torrents. Je commence à connaître sur le bout du doigt les lieux communs de l'éloquence américaine. Quand on a entendu deux ou trois *meetings* de chaque parti, on a approfondi la politique générale du pays comme l'approfondissent la plupart des citoyens. C'est se tromper que de croire, sur la foi des romans, qu'il y a en Amérique une mine inépuisable de curiosités morales. Le peuple américain a une idée fixe, et comme cette pensée dominante est l'argent,

on conçoit qu'elle donne à son génie une certaine sécheresse uniforme et déplaisante. Je dis plus : des hommes qui n'ont jamais eu l'esprit éveillé que sur une chose, et pour qui faire de l'argent est la gloire suprême, ne peuvent être des modèles d'intégrité et de puritanisme. Ils seront froids, raisonnables, réguliers, inflexibles; ils auront leurs règles morales raides et étroites, mais établies sur le principe de l'obéissance rigoureuse à l'intérêt et à la légalité, non sur des maximes chevaleresques qui les font rire. Ainsi le duel sera sévèrement jugé; on n'aura pas trop de mépris pour les criminels qui, sans utilité possible, mettent en jeu leur vie et celle du prochain. Est-ce par charité chrétienne ou esprit de soumission? Point du tout; mais seulement parce que le duel est une sottise et ne peut profiter à personne. En revanche, on attendra son voisin au coin d'un bois pour le rouer de coups ou le cribler de balles. Ce qu'on réprouve, ce n'est pas la vengeance, c'est l'espèce de générosité mal entendue qui s'y mêle.

Autre exemple : la prodigalité sera un crime irrémissible aux yeux des austères faiseurs d'argent qui adorent le dieu Dollar. Laborieux, suant pour gagner, ils n'ont pas assez de pitié pour les oisifs qui dépensent; mais on a de l'indulgence pour le banqueroutier habile qui s'enrichit de sa ruine et qui sait garder la confiance publique après ses naufrages. On ne dira pas avec mépris : « C'est un escroc, » mais avec admiration : « C'est un luron! il est *smart!* » C'est que le point de vue est différent du nôtre : des hommes accoutumés à ne compter que sur eux-mêmes et à coudoyer la foule brutale des compétiteurs voient dans l'intérêt un devoir qu'ils avouent hautement, au lieu d'afficher comme nous autres un désintéressement suspect. Mieux on sert la divinité de l'intérêt per-

sonnel bien entendu, plus on a de titres à leur estime.

Les habitudes privées se peignent, comme de raison, dans les mœurs publiques ; il n'est guère d'homme politique qu'on n'accuse de trafiquer de son influence ou de son pouvoir. Je vous ai déjà dit ce qu'il fallait penser de certaines administrations locales ; à New-York surtout, l'organisation municipale a beaucoup de petits défauts. Le corps de ville vote bien les impôts, mais on ne sait trop à quoi il les emploie. Le fait est que la voirie, qui figure au budget pour une grosse somme, est singulièrement négligée. Quand une rue devient impraticable, ce sont des pourparlers sans fin entre les propriétaires et les magistrats municipaux, qui ne consentent aux réparations nécessaires que si les intéressés payent la moitié de la dépense. Souvent même, de guerre lasse, les propriétaires font tout eux-mêmes. Comment ces abus persistent-ils malgré l'élection populaire, la liberté de la parole et le contrôle quotidien de l'opinion publique ? Les Américains éclairés vous diront qu'ils ont exagéré dans les lois municipales le principe en lui-même salutaire de la démocratie. Ils ont institué l'élection directe et annuelle des administrateurs par la masse du peuple. Si courte qu'en soit l'échéance, cet appel tumultueux à la foule ne remplace pas la surveillance active qu'exercerait une représentation communale sur un agent exécutif qu'elle aurait délégué. Une administration ainsi élue n'a d'autre souci que de flatter les passions de ses juges, et il n'est pas étonnant qu'elle mette à profit son règne éphémère jusqu'au jour où elle courbe la tête devant le pouvoir qui la maintient ou la brise. D'ailleurs elle n'est pas importune : elle fait peu de bruit et ne demande qu'à se faire oublier. Être indépendant chez lui, n'avoir pas de tracasserie à redouter dans sa maison, voilà tout ce que l'Américain

exige et ce qu'il paye volontiers; c'est un roi débonnaire qui se laisse gruger par ses favoris.

Quant aux législateurs, ils ne sont pas tous irréprochables : vous savez que la classe des *politicians* ne se recrute pas toujours parmi les plus dignes, et que les querelles des *bar-rooms* ont été la première école de plus d'un homme d'État qui siége au congrès. Le souverain populaire a, comme les rois, ses courtisans et ses parasites, qui font métier de la politique et y cherchent le soutien d'une vie besoigneuse. Ces hommes, une fois parvenus dans les législatures d'États, prennent la fortune aux cheveux. Des Américains qui ont sollicité m'assurent qu'il ne faut rien demander les mains vides. Avez-vous un droit à faire valoir, une créance à faire payer : obtenez l'appui d'un législateur qui plaidera votre cause et partagera avec vous le bénéfice. « Dernièrement, me disait un habitant du Minnesota, les Indiens firent une incursion sur le territoire de notre État et pillèrent quelques propriétés. Le gouvernemeut devant protection aux habitants et leur garantissant la sécurité de la frontière, les victimes du pillage avaient recours en indemnité. Elles avaient perdu 3,000 ou 4,000 dollars peut-être, 5,000 tout au plus : elles commencèrent par en réclamer 50,000 sur la foi du serment. L'affaire vint devant la chambre, et les plaignants obtinrent 25,000 dollars; il en resta 12,000 aux mains de l'avocat bénévole qui avait soutenu leurs intérêts. » Un colon français de Saint-Louis avait une affaire pendante devant la législature du Missouri, qui ne prenait aucun souci de sa requête et la laissait dormir depuis plus d'un an au fond du panier. De guerre lasse, il se rendit à Jeffersonville où siégeaient les chambres, acheta un tonneau de wiskey, invita ses juges à souper tous ensemble; on ne sait ce

qu'il leur dit après boire : le lendemain, vote unanime en sa faveur.

On excuse ce petit commerce des législateurs par l'insuffisance ridicule de leurs traitements : on dit qu'un homme pauvre, qui n'a pour vivre loin de chez lui que trois dollars par jour, surtout depuis la guerre et le papier-monnaie, est bien forcé, pour manger, de se faire à lui-même un supplément d'indemnité. Il en est de même des petits employés des administrations publiques. Aussi la corruption fleurit-elle surtout dans les rangs inférieurs. Les chefs du gouvernement sont, quoi qu'on en dise, à l'abri de tout reproche; cependant, si j'en devais croire les accusations d'une presse calomnieuse et déshonorée, il n'y aurait pas jusqu'au premier citoyen des États-Unis, jusqu'à celui que la voix publique a appelé l'*honest old Abe*, sur qui je ne dusse perdre mes illusions. Le *World* et le *Daily News*, journaux bien connus pour recevoir les inspirations des frères Wood, ne poussaient-ils pas hier l'infamie jusqu'à insinuer que madame Lincoln, en sa qualité de bonne ménagère, approvisionnait son garde-manger pour le temps des revers politiques? Quant à M. Seward, on le plaisante sans cesse sur ses économies; on lui demande si la « petite sonnette » qui a la vertu magique de fermer les portes des prisons a en même temps celle d'ouvrir le trésor public. M. Chase, qui reste pauvre, est accusé d'avoir fait une fortune scandaleuse. Personne n'ajoute foi à des calomnies qui ne salissent que ceux qui les écrivent, et dont les honnêtes gens dédaignent de s'émouvoir; mais c'est le sang-froid même des honnêtes gens qui m'étonne. Il faut que l'habitude de la corruption soit bien enracinée pour que de pareilles indignités se débitent sans scrupule, et qu'on les supporte si doucement. Et voyez par quel

étrange argument de morale un journal républicain réplique aux imputations des *copperheads* ; il invoque la minime proportion des escroqueries qu'on prête à M. Chase pour louer sa probité ! « A tout prendre, dit-il, M. Chase n'aurait perçu des fonds de l'État qu'un cinquième tout au plus pour cent, commission bien inférieure à celle des agents d'affaires ! » Attaque injurieuse ou défense perfide, l'outrage est le même des deux côtés. Si je vous montrais les Américains peints par eux-mêmes, je vous en ferais un triste tableau. Ils sont tellement endurcis aux soupçons déshonorants, aux insultes brutales, qu'ils les prodiguent et les acceptent tour à tour sans sourciller, comme des boutades inoffensives. Je sais bien que cette crudité démocratique vaut mieux que l'hypocrisie élégante, l'infamie dorée qui se cache sous un lambeau d'honneur faux et frelaté; mais la nature humaine est la même partout, et la sauvegarde la meilleure contre la corruption est encore dans ces conventions et dans ces chimères que les Américains tiennent en trop grand mépris.

1er octobre.

J'ai à vous annoncer une série de victoires. D'abord le général Sheridan, qui grandit tous les jours, a gagné coup sur coup deux batailles brillantes dans la vallée de la Shenandoah. De son côté, l'amiral Farragut a décidément pris Mobile, ou plutôt il s'est emparé de la baie, et sera maître de la ville quand il voudra. Hier enfin, nouvelles de Richmond, — un combat où l'on a pris une quinzaine de canons. Les confédérés ne manqueront pas de s'attribuer la victoire : il est vrai que Grant est plus

lent à « assommer la tête de la rébellion » que Sherman à en « couper la queue ».

Je vous parlerais plus souvent de la guerre, si j'étais sûr de vous dire la vérité; mais dans cette ville de spéculation et de charlatanisme les bruits se répandent et s'évanouissent avec une étourdissante rapidité. C'est dans le quartier des affaires un cliquetis de nouvelles extravagantes, souvent contradictoires, auxquelles les gens sages ont pris, pour leur repos, le parti de ne pas prêter l'oreille. Il ne suffit point, comme à Paris, de rumeurs anodines pour qu'on s'effraye, et les inventeurs américains lancent de bien autres ballons que la mauvaise humeur du sultan, la colique de l'empereur de la Chine, ou le propos guerrier tenu hier en petit comité par tel valet du prince. Lorsqu'on veut émouvoir l'opinion publique ou, plus exactement, le marché des fonds publics, on fait bel et bien écraser le général Grant par le général Lee, ou tomber devant le général Grant les murs de Richmond. Le Mexique est encore, pour les journaux embarrassés de remplir leurs colonnes, une mine inépuisable de nouvelles à sensation (*sensation news*). J'ouvre le ***New-York Herald***, et je lis ce matin, comme d'usage : « Désastres des Français. — Miramon à la tête d'une révolution républicaine. — Prise de Monterey par les Mexicains. — Première dépêche : Cortinas a battu les Français à Matamoros; ils se barricadent dans Bagdad; l'amiral Bosse est au désespoir. — Miramon est à Mexico, maître d'une partie de la ville, s'alliant au clergé contre l'empire. Maximilien est à cheval, traqué dans la campagne. » Deuxième dépêche : « Il paraîtrait que le colonel Du Pin a repris possession de Matamoros, que Cortinas s'est enfui sans combattre, et que le colonel regrette de ne l'avoir pas pendu. Mexico est tranquille,

l'empereur en bonne santé, et c'est Juarès qui s'est enfui de Monterey, poursuivi par les balles françaises. » Le *Herald* en conclut que le Mexique est la propriété des États-Unis, mais que provisoirement les Mexicains feront bien de se rallier au gouvernement nouveau, afin d'avoir le temps de s'entendre et de se soulever plus tard contre l'étranger.

Ce *Herald* est un des personnages les plus curieux, les plus spirituels et les plus influents de la presse américaine. Personne ne devine encore quelle est son opinion; à vrai dire, on ne le soupçonne pas d'en avoir une. Il ignore lui-même auquel des deux partis il appartient : il sait seulement que c'est le parti du succès. Le voilà aujourd'hui dans une grande perplexité : neutre et déclassé, boudeur, quinteux, mécontent de tous, il ne demande qu'à abdiquer son indépendance incommode pour entrer au service du plus fort. Il erre comme une âme en peine, comme un chien perdu qui n'a plus de maître, et accoste tous les passants, aboyant à l'un, flattant l'autre, disant à tous par sa pantomime : « Je suis à vendre, prenez-moi. » Tantôt il défend le président contre les calomnies du *Daily News*, tantôt il insinue des doutes perfides sur l'honnêteté de l'administration républicaine. Un jour il vengera madame Lincoln contre ceux qui l'accusent d'occuper dans le cabinet de Washington le ministère des petits profits, — le lendemain il pulvérisera Greeley pour avoir dit du mal de Mac-Clellan; puis il fera une sortie furieuse contre les traîtres de Chicago. En même temps il tourmente sans relâche « notre très-littéraire et très-classique président » pour un mot un peu rustique qui lui est échappé. Enfin Mac-Clellan devient à son tour le but de ses ironies : il lui conseille d'étudier les campagnes de Grant, lui demande s'il n'a jamais entendu parler d'un

nommé Grant. Il exploite Grant, Sherman, Sheridan, « cette glorieuse trinité, ces immenses génies » contre le « grand homme manqué » que les démocrates ont imposé au peuple. Il ne se passe pas de jour qu'il ne lui décoche avec un air bonhomme, et sous prétexte de le soutenir, quelque trait mordant et empoisonné. A le voir ainsi isolé, étranger partout, on le croirait à la recherche d'un troisième parti honnête et modéré. N'en pensez rien : ce n'est qu'un prétexte pour mieux tirailler sur les deux armées en attendant l'occasion de passer au vainqueur ; car les républicains ne lui plaisent guère mieux que les démocrates : Horace Greeley n'est pas moins sa bête noire que Fernando Wood. Il confond dans sa haine le fanatique abolitioniste et le venimeux *copperhead*, le rebelle infernal et le nègre sempiternel, la « *shent per shent* convention » de Chicago et la « *shoddy* convention » de Baltimore. Comment prévoir les évolutions capricieuses de ce *bachi-bozouk* politique ? Peut-être bien finira-t-il sa fantasque campagne au premier rang de l'armée républicaine.

Le *Herald* est le plus riche, le mieux informé, le plus répandu et l'un des mieux goûtés des journaux américains. Cela suffit pour juger des autres. Ce ne sont, pour la plupart, que des flibustiers à l'enchère, fidèles seulement à leur bourse, *bravi* passant tour à tour du pape à l'empereur et de l'empereur au pape, tout en guerroyant pour leur propre compte et harcelant à la fois tous les partis pour se faire acheter plus cher leur alliance ou leur neutralité. A part quelques exceptions rares, ils ne prétendent pas, comme chez nous, au rôle d'initiateurs et d'apôtres d'une *religion politique ;* ce sont tout bonnement des industriels qui spéculent sur les changements de l'opinion. Tout en tenant la presse à la chaîne, nous

gardons une haute idée de son pouvoir; nous lui infligeons des châtiments et lui rendons des honneurs exagérés; nous en faisons tour à tour une souveraine et une martyre. La liberté américaine en a fait tout simplement une affiche; loin de la rendre, comme nous le craignons toujours, arrogante et dictatoriale, elle l'a réduite au rôle de servante et d'instrument matériel de publicité. La presse américaine est assurément celle qui se rapproche le plus de la perfection souhaitée par un de nos plus fameux diseurs de paradoxes. Ce n'est pourtant pas qu'elle soit impuissante pour avoir le droit d'être libre; loin de là : elle est, au contraire, l'intermédiaire indispensable sans lequel les partis ne peuvent se former, les opinions se produire et se répandre dans le pays. Supprimez la presse, et vous n'avez plus en Amérique ni organisation des partis, ni contrôle de l'opinion, ni liberté, ni vie politique. Seulement elle n'a pas pour cela le monopole de l'esprit public, et elle ne prend pas ces airs d'autocrate et de prophète qui réussissent si bien chez nous. Quand le *Herald* rappelle avec orgueil qu'il a devancé la voix populaire, il se vante non pas de l'avoir dirigée, mais de l'avoir devinée et suivie d'avance. En un mot, la presse américaine publie, elle n'enseigne pas : toute libre qu'elle est, elle est moins dangereuse, s'il est possible, qu'une presse docile et bâillonnée.

Ce n'est pas, à ce qu'il paraît, l'avis du général Wallace, commandant fédéral dans le Maryland. L'autre jour, il supprimait une feuille sudiste de Baltimore afin de la protéger contre les violences auxquelles il prévoyait que le peuple ne tarderait pas à se livrer contre elle : le prétexte est ingénieux et digne d'être inventé de l'autre côté de l'Océan.

2 octobre.

J'ai fait hier une promenade charmante sur la rivière de l'Hudson. Bien que je l'eusse déjà parcourue dans le brouillard d'un bout à l'autre, je n'avais aucune idée de ce charmaut paysage : je n'ai rien vu d'aussi beau dans tout l'Ouest. L'Hudson est un long estuaire, une sorte de route liquide qui s'enfonce à cent milles dans les terres, à travers un chaînon des Alleghanys. Un chemin de fer en suit tous les détours, entre New-York, bâtie sur une des îles de son embouchure, et Albany, sise à la tête de sa navigation; mais c'est par eau qu'il faut le remonter. On dit qu'il ressemble au Rhin. La nature y est sauvage, mais partout habitée, et les passages les plus rudes, les plus sévères, empruntent au continuel mouvement de l'homme un air de vie et de gaieté. Bien qu'attristé hier par un ciel sombre et pluvieux, l'Hudson est en habits de fête : les feuillages rouges, violets, lilas, dorés de l'automne, émaillent la verdure des rives. A gauche s'élève la longue et sourcilleuse barrière des *palissades*, dont le nom seul indique la structure abrupte. A droite s'étend une côte toute brillante de maisons blanches et de jardins fleuris, parsemée de bourgades industrieuses, au pied desquelles se pressent des forêts de navires. En face, les horizons bleus des montagnes ondulent à perte de vue. Tout à coup la rivière se détourne, se resserre, et entre dans un grand défilé bordé de hautes murailles : c'est ce qu'on appelle les *Highlands*.

Je ne puis vous dire la grâce et la sauvagerie de ce passage, les masses heurtées de la montagne, sa végétation pastorale, la noirceur des ravins, les anses retirées

sous les grands arbres, les maisons de campagne isolées qui se cachent sous la verdure. Plus loin se dresse West-Point, perché sur un escarpement granitique, au bord du lac. Le village blotti dans le ravin, au fond d'une coupe verte arrondie, l'hôtel assis sur une pile de roches massives, les côtes richement vêtues, et derrière, les montagnes, debout dans leur grandeur sévère, forment un tableau charmant qui se déroule au tournant de la rivière. C'est là que je mets pied à terre. Sur le rocher s'étend un petit plateau fermé par des collines : un ruisseau vient des sommets, s'y arrête, forme un petit lac limpide, puis bondit de roche en roche jusqu'à la rivière. Plus bas, un petit hameau, un moulin, quatre ou cinq maisons rustiques s'accoudent au précipice. La vue plonge sur les eaux dormantes, à travers les châtaigniers, les pins noueux et tordus qui poussent alentour; elle se repose sur un troupeau de barques balancées par leurs voiles blanches, ou bien, suivant les ondulations de la rive, passant par-dessus les golfes bleus et les promontoires, elle s'arrête à une muraille lointaine de montagnes vaporeuses, sur une ligne argentée qui brille à leur pied.

L'hôtel où je descends est la demeure habituelle du vieux général Scott, le vainqueur du Mexique, une des seules ruines américaines auxquelles s'attache une vénération durable. A quelques pas s'élève la fameuse école militaire de West-Point. Enchanté de ce beau site, je ne songe ni à voir le vieux général, ni à visiter le collége, ni même à monter à Fort-Putnam, d'où se découvre un beau panorama de toute la contrée. Le bateau passe, et je m'en retourne à New-York, trouvant ma journée bien remplie.

4 octobre.

Il y a eu des troubles graves, une sorte d'émeute à Chicago. Depuis quelque temps, les événements militaires ont terriblement agité le marché et fait danser le cours de l'or. Enfin la dernière baisse a fait tomber à Chicago deux banques importantes, où diverses associations avaient fait des dépôts qui se trouvent engloutis dans la faillite. L'un de ces dépôts était le fruit d'une souscription volontaire, et devait servir à racheter les citoyens pauvres du *draft* ou de la conscription. Or le *draft* avait lieu le jour même, et le peuple en fureur courut aux bureaux des banques pour en tuer les directeurs; il a fallu le secours des troupes pour les empêcher d'être pendus. Le bien lui-même a son mauvais côté, et le peuple, qui reprochait au gouvernement l'insuccès de la guerre, va maintenant lui reprocher encore la crise inévitable qu'amènent les récentes victoires.

On craint qu'il n'en arrive autant aux banques de New-York. Le commerce est paralysé; les négociants qui n'ont pas suspendu leurs affaires jouent un jeu très-périlleux. Quand la valeur du numéraire change d'un cinquième en huit jours, à moins de spéculer sur le danger même, on aime mieux laisser dormir son argent. Le spéculateur qui joue sur des valeurs fictives, sur du coton qui n'est pas planté, sur du porc salé qui n'est pas tué encore, se meut aisément dans le désordre des fluctuations financières. Il est là dans son élément, et sa facilité d'évolutions est grande, puisque ses magasins sont vides et sa cargaison imaginaire. Il peut vendre, racheter et revendre encore, comme un joueur qui passe de la noire à la rouge et de

la rouge à la noire. C'est un pirate qui suit la vague, qui se retourne au gré du vent, qui épie les naufrages et qui se joue des tempêtes; il a au moins autant de chances de gain que de perte; mais le commerçant sérieux est sûr de perdre. Il lui faut du temps pour opérer sur les valeurs réelles; il ne peut pas en un jour vider son magasin ni jeter son lest à la mer. Il fait un voyage au long cours, et il faut qu'il aille contre vents et marées. Si même il prend le parti de liquider les affaires présentes, sa cargaison est lourde et lente à décharger : il est ruiné avant d'en avoir pu tirer un sou.

Il y a ici un journal, le *Herald*, qui a pour système d'attribuer toutes ces variations à des tripotages officiels: la hausse était une *flouerie*, la baisse est un vol, et les voleurs vengent les uns sur les autres l'honnêteté publique outragée. Il est bien possible que le gouvernement aide à la baisse; on assure qu'il a jeté depuis quelques jours une grande quantité d'or sur le marché. Ce n'est, en tout cas, qu'une goutte d'eau dans la mer, et je sais par notre expérience l'effet insignifiant de ces manigances pour faire remonter le courant aux lourdes masses des fonds publics.

Cette crise aura, dit-on, de graves conséquences : le contre-coup s'en fera sentir jusqu'en Europe, et les Américains se consolent de leurs embarras en espérant que la Banque d'Angleterre, et par suite la Banque de France, sauteront. Quant à eux, leurs mesures sont prises, et ils se vantent de l'heureux système qui les met à l'abri de ces catastrophes. En effet, il n'y a aucun danger que le trésor américain suspende ses payements, puisqu'il n'en fait plus : la banqueroute, dont le papier à cours forcé n'est qu'un déguisement, est devenue ici un état permanent.

N'exagérons rien toutefois. S'il y a un pays au monde dont la richesse soit pour ainsi dire élastique, et qui puisse supporter un état financier ruineux partout ailleurs, ce sont les États-Unis. Cette reprise si rapide du papier-monnaie dès la première victoire prouve leur vitalité. Il fallait bien qu'après une émission folle, indéfinie, dépassant de beaucoup, je ne dis pas seulement la somme des espèces, mais le besoin des transactions quotidiennes, la valeur du numéraire diminuât d'autant que la quantité en était accrue; mais, sitôt passé l'effroi de la guerre, on commence à voir que les *greenbacks* ne représentent pas au cours actuel une somme de numéraire suffisant, et qu'après la paix la renaissante prospérité du pays les absorbera vite. Souvent, sur le marché de New-York, tout le numéraire est dévoré en quelques heures, et il se fait alors sur le papier des hausses momentanées qui jusqu'à présent cédaient toujours devant la continuelle et extravagante émission par laquelle M. Chase faisait face aux dépenses. Aujourd'hui les *greenbacks* n'ont pas plus qu'autrefois de garantie positive et de certitude de remboursement; mais il suffit d'une victoire, d'une espérance, de l'intention annoncée par M. Fessenden de briser la planche aux assignats, pour qu'immédiatement la confiance renaisse.

Chez nous, le commerçant est un homme prudent qui ne s'engage qu'à bon escient, pèse et repèse les denrées, compte et recompte son or, le garde dans sa bourse, et s'enrichit par l'économie. Il ne se contente pas d'une demi-promesse, et toute valeur sans garantie tombe vite à néant. Tout autre est l'Américain. Sa fortune roule toujours; il n'en laisse pas une parcelle oisive, et la risque tout entière incessamment. Les valeurs qui passent dans ses mains n'y séjournent guère; il en use comme d'un

moyen d'échanges, et se soucie peu du reste, si elles ont cours sur le marché. Il vit au jour le jour; il est comme un créancier pressé d'argent, qui accepterait de son débiteur de la fausse monnaie, comptant la repasser lui-même à ses créanciers, ou bien comme un navigateur impatient qui s'embarque sur un navire avarié : que lui importe, pourvu qu'il fasse la traversée? Il n'y a pas de perte si lourde qu'il redoute plus qu'un jour de retard ou d'inaction.

Aussi l'Amérique est le pays des chimères. Elle adopte les yeux fermés les théories financières les plus extravagantes, et le succès lui donne raison. Elle accomplit par enchantement les tours de force les plus téméraires. Dans ce pays où la richesse sort pour ainsi dire de terre tout armée, le sol s'affermit sous les pieds de ceux qui s'aventurent au delà des chemins battus. Les capitaux qui n'existent pas sont dévorés d'avance par les mille entreprises d'une industrie hasardeuse, mais confiante dans le succès. Pour aller plus vite, on gagne à représenter par un crédit fictif la valeur qui n'est pas encore créée : c'est une manière d'emprunter à gros intérêts. C'est même à cet esprit d'aventure et de spéculation intrépide que les Américains doivent en partie leur rapide et merveilleuse prospérité. Ils parlent du *go a head* comme de leur plus grande vertu nationale. Sans doute il serait insensé de vouloir en faire un système applicable à des sociétés anciennes, à ce que sera l'Amérique elle-même le jour où la charrue aura partout remplacé la hache, et où le coup de baguette du spéculateur ne fera plus rien jaillir du désert épuisé. Rien de si funeste que la théorie qui prétend développer une richesse sans limite avec des emprunts et des crédits illimités. L'heure viendra donc où les États-Unis ne pourront plus supporter ces onéreuses

hypothèques sur l'avenir qui sont aujourd'hui leur ressource; mais la limite est lointaine encore, si lointaine qu'on ne peut la fixer. Les Américains peuvent largement anticiper sur les gains de l'avenir sans compromettre les épargnes du passé. A moins que la guerre ne dure beaucoup d'années, à moins que le fardeau ne les écrase, ils ne seront pas hommes à se laisser abattre par une timidité vaine. Qu'ils la payent ou la répudient, la dette sera vite oubliée; le papier-monnaie reviendra au pair et sera absorbé par de nouveaux besoins. Le jeu hardi que joue l'Amérique dépend seulement du maintien de l'Union. Si l'Union subsiste et se consolide, il ne faut s'effrayer de rien, ni de la dette, ni des impôts, ni du papier. Si fort que soit l'enjeu, la partie alors est gagnée, et payera cent fois les sacrifices.

7 octobre.

Depuis les deux victoires de Sheridan, le général Grant semble piqué d'honneur : il livre au général Lee une série de combats peu brillants, mais effectifs, qui le mènent pas à pas jusqu'aux murs de Richmond. Ce Grant, qui ne frappe pas de grands coups et n'a pas certainement « l'immense génie » que lui prête ici l'exagération populaire, est néanmoins un homme énergique, laborieux et persévérant. Il avance lentement, parce qu'il rencontre à chaque pas les ouvrages élevés depuis trois ans par les rebelles comme une ceinture impénétrable autour de leur capitale. Le général Lee a fait là ce que les Russes faisaient à Sébastopol, avec cette différence qu'en Crimée la guerre concentrée sur un étroit espace devait finir tout d'un coup, au lieu qu'ici les opérations de

la seule armée de Grant s'étendent sur plus de cinquante milles, et ne peuvent être poussées qu'avec une grande lenteur. Il y a des fous qui voudraient culbuter Richmond avant la bataille électorale : je n'y compte pas avant l'année prochaine, et dans le cas seulement où nul changement politique ne viendrait troubler la conduite de la guerre. Quand on dit que les confédérés souhaitent que Lincoln soit élu, on dit une folie ou un mensonge, car l'élection de Lincoln, c'est la guerre poursuivie énergiquement et sans trêve. Or l'élection de Mac-Clellan signifie ce que vous savez : avant même la transmission du pouvoir, elle aurait sur l'administration républicaine et sur la conduite de la guerre une influence désastreuse ; elle serait pour Lincoln un motif de jeter le manche après la cognée. C'est l'habituelle injustice des peuples que d'imputer au dernier venu les fautes ou les bienfaits de ceux qui l'ont précédé. L'administration vaincue pourrait donc ne pas être désireuse de laisser aux démocrates le triomphe trop facile d'une victoire préparée et d'une paix glorieuse. Ils sont rares en effet les hommes assez désintéressés pour faire le bien de leur pays au profit de leurs ennemis politiques.

Les journaux du Sud affectent d'être indifférents aux événements du Nord. Il est aisé pourtant de voir qu'ils ont joué leur dernière carte sur l'élection de novembre, et qu'ils attendent avec anxiété un vote qui sera leur charte d'indépendance ou leur arrêt de mort. Chaque jour ajoute à l'épuisement du Sud. Depuis longtemps, il n'avait de secours et de communication avec l'Europe que par les trois ports de Charleston, de Wilmington et de Mobile. Voilà Mobile étroitement bloqué ; Charleston n'a pas encore succombé, mais son port est emprisonné, sa baie aux mains de l'ennemi, et la fièvre jaune aide la

canonnade. Il ne reste plus que Wilmington, où les fédéraux vont concentrer tous leurs efforts, et qui ne tardera pas à subir le sort de Mobile. Le président Davis est inébranlable; mais il lui manque les deux nerfs de la guerre, les hommes et l'argent. Ses emprunts sont tombés à néant depuis ses dernières défaites; ses bons nationaux remboursables dix ans après la guerre ne valent pas le vingtième de ceux des États-Unis. Quant aux hommes, il en est réduit, pour recruter son armée, aux plus déplorables expédients; on dit même qu'il songe à enrôler les nègres en leur offrant la liberté, sacrifiant à la fureur de la résistance jusqu'au principe sacré de l'esclavage. En attendant ce scandale, les guérillas saisissent et envoient au général Lee tout ce qu'ils peuvent ramasser d'hommes. Dernièrement, des habitants de la Louisiane échappés au joug fédéral s'étaient enfuis jusqu'au Texas, à Brownsville, dans le camp du colonel confédéré Ford. Celui-ci leur dit qu'il était bien fâché, mais qu'il était obligé de les envoyer sans retard à l'armée de Virginie, qui avait besoin de renforts, et il expédia sous bonne garde au général Lee ces héros involontaires de la rébellion.

Ceci doit dégriser les énergumènes qui crient dans le Nord à la tyrannie. S'ils regrettent si fort de ne point combattre avec leurs frères, il ne manque pas de gens, dans le Sud, qui sont prêts à changer de place avec eux. La lassitude y est grande et amène la division. M. Jefferson Davis est forcé, pour soutenir sa popularité chancelante, de courir le pays d'un bout à l'autre, soufflant le feu qui va s'éteindre. Dans une curieuse harangue qu'il vient de prononcer à Montgomery, dans l'Alabama, il avoue les dernières défaites, mais il dénonce énergiquement l'erreur grossière et pernicieuse de ceux qui se figurent que l'avénement de tel ou tel candidat dans le Nord

peut rétablir l'ancienne Union. — La guerre, dit-il, ne finira que par l'indépendance, et le citoyen du Sud qui, au lieu de prendre son fusil, a recours aux négociations et aux intrigues est un déserteur et un traître. La réprimande est visiblement à l'adresse de ce gouverneur Brown, de la Géorgie, dont on annonçait ces jours derniers la défection. Depuis longtemps, le gouverneur est las de la guerre; depuis la chute d'Atlanta, il a retiré au général Hood les milices d'État qui avaient défendu la ville; on a même dit qu'il avait fait au général Sherman des ouvertures pacifiques.

La nouvelle a été démentie, mais on y croyait à Richmond autant qu'à New-York. Les journaux virginiens ne trouvent pas assez de paroles amères pour cette Géorgie qui, après les avoir *traînés à la sécession*, les abandonne à l'heure suprême, quand leur cause est désespérée. Aujourd'hui le gouverneur Brown se justifie avec indignation des rumeurs injurieuses qui ont couru sur son compte, et nie absolument qu'il ait fait au général Sherman aucune proposition de paix. Je ne le crois pas aussi calomnié qu'il veut bien le dire. Si furibond qu'il ait été jadis pour la révolte, il a des terres encombrées de cotons qui expliquent sa conversion récente. Ce sont d'anciennes récoltes dont il n'a pu vendre les produits: encore quelques mois de guerre et sa ruine est consommée; la paix au contraire, une paix faite à propos, le sauve et l'enrichit. Notez enfin que, si la Géorgie veut se séparer de la confédération nouvelle, la théorie de la sécession l'y autorise. Quand les États du Sud brisèrent le lien fédéral, ils nommèrent des *conventions* extraordinaires pour voter des *ordonnances de sécession*. Ce qu'a défait la dernière convention, une autre peut le refaire, et cette convention, il est au pouvoir du gouverneur Brown

de la convoquer. Sitôt l'ordonnance annulée, l'État rentre en pleine possession de sa souveraineté démocratique, et se trouve, d'après la doctrine même de la constitution confédérée, affranchi de tout devoir de fidélité envers le gouvernement qu'il répudie. Il est curieux de voir la rébellion dissoute à son tour par le principe destructif qu'elle a invoqué contre l'Union.

Cependant le *canvass* se poursuit avec ses incidents accoutumés. Pour le moment, les grands *meetings* se taisent, et les citoyens se réunissent en petites conventions locales pour organiser leurs forces. Ils préparent le feu d'artifice des derniers jours, et l'on se demande encore avec anxiété s'ils n'y mettront pas des boulets de canon.

Il est difficile de dire quelle est précisément la force des partis, car, à mesure que l'heure de la bataille approche, chacun d'eux se vante de ses recrues nouvelles et de son triomphe assuré. Il y a ici, comme ailleurs, une masse indécise qui ne prend parti qu'à la dernière heure, et qui se trouve, en définitive, l'arbitre du combat. Pourtant, s'il est un pays où l'on puisse prévoir le résultat d'une élection politique, ce sont les États-Unis, car nulle part les partis n'ont une discipline plus régulière, une organisation plus puissante et plus étendue. A la veille de toute élection, il y a quelques semaines d'épreuves durant lesquelles chaque armée dénombre ses combattants. Les comités locaux envoient aux comités d'États les listes qu'ils ont dressées, et ceux-ci en forment de nouvelles listes qu'ils adressent au comité central. Ce mécanisme compliqué fonctionne avec une aisance et une précision parfaites. Les élections locales sont aussi comme des épreuves préparatoires rarement contredites par le jugement définitif. Jusqu'à présent elles sont favorables au président Lincoln : les démocrates n'ont la majorité que

dans trois ou quatre *border-states* et dans la ville même de New-York. Reste à savoir si l'État ne matera pas la ville.

Ils ont pourtant les puissances pour eux : le gouverneur de l'État, M. Seymour, est un de leurs chefs. Quant à l'administration municipale, elle se fait plus royaliste que le roi, plus démocrate encore que New-York. Le maire est un M. Gunther, marchand de fourrures et pauvre politique, mais qui a le mérite de dire très-haut ses opinions. Il pousse la rigidité puritaine jusqu'à avouer publiquement sa sympathie pour les rebelles et prendre le deuil à chaque victoire de son pays. Le conseil des *aldermen* ayant voté une illumination pour célébrer les récentes victoires, le maire y a mis sèchement son *veto*, et écrit ou (disent les mauvaises langues) fait écrire aux journaux une lettre fort hautaine pour développer ses raisons. Il ne veut pas, dit-il, fournir à ceux qui se réjouissent des derniers événements une occasion d'insulter aux sentiments des bons citoyens qui s'en affligent, ni faire à la bourse du pauvre un appel qui ne mérite pas d'être écouté. Cet acte de malveillance maladroite et brutale vaudra plus de voix aux républicains qu'aux démocrates; mais le maire Gunther sait, dit-on, faire, lui aussi, le miracle de la multiplication des votes, et les vides accidentels qui se font dans le parti sont vite comblés par le flot de l'émigration européenne et le procédé non moins européen de la naturalisation *in extremis*. Il ne se passe pas de jour, — on le dit du moins, — que trois ou quatre cents Irlandais, Italiens, Français ou Allemands ne soient expédiés à la mairie et admis sommairement aux bienfaits du droit de cité, sur leur promesse formelle de voter pour Mac-Clellan. Il y a bien une loi qui prescrit aux étrangers, avant leur naturalisation, une résidence de cinq ans sur la terre

américaine; mais qu'importe? Autant de gagné sur la loi, et quant aux conditions exigées, les nouveaux citoyens auront le temps de les remplir après l'élection.

On avait pu croire un instant que le parti de la trahison allait déserter le candidat de Chicago et lui opposer un *copperhead* de meilleur aloi; mais, toute réflexion faite, les Wood, les Vallandigham, les Voorhees et toute leur séquelle ont compris qu'il était plus sage de soutenir Mac-Clellan. Le *Daily News*, journal du *copperheadisme* avancé, affirme que le général a eu connaissance des résolutions de Chicago deux mois avant la convention, qu'elles lui ont été soumises au nom du parti démocrate par Alfred Edgarton de l'Indiana, et qu'il en a approuvé sans réserve l'esprit et la lettre. Si c'est une calomnie, pourquoi ne la point démentir? Fernando Wood, dans un récent discours, justifie son candidat, non pas du reproche de faiblesse, mais du soupçon de patriotisme auquel l'exposent un passé honorable et une loyauté connue. « Il sera, dit-il, notre agent, notre créature; il ne peut désobéir à la voix publique... Quant à sa lettre, tant pis pour qui s'y trompe : ce n'est qu'un subterfuge, une ruse de guerre. » De tels éloges sont des flétrissures. Peut-être, en prenant une attitude plus ferme, le général Mac-Clellan pouvait-il dérober au président Lincoln l'honneur de défendre l'Union. A présent le dé est jeté, et il ruinerait sa candidature, s'il tentait de répudier des alliés infâmes.

Qu'on ne l'oublie point : ce n'est pas une lutte ordinaire où il soit permis de consulter des préférences et des sympathies personnelles. Jamais l'Amérique n'a traversé crise si dangereuse et si solennelle; jamais révolution pacifique n'a enveloppé de si redoutables conséquences, et lorsqu'on songe à la gravité des intérêts, à la violence

des passions qui sont en jeu, on s'étonne que l'Amérique ne soit pas encore plus déchirée, et que chaque assemblée de cette lutte électorale ne devienne pas un champ de bataille. Néanmoins cette patience dont seul peut donner l'exemple un peuple instruit à la discipline des luttes politiques par un long exercice de la liberté, cette patience extraordinaire ne peut pas être éternelle. Il ne faut pas seulement que le président Lincoln soit élu, il faut encore qu'il obtienne une imposante majorité. Sinon, il est à craindre que les démocrates ne se tiennent pas pour vaincus et qu'ils jettent le poids des armes dans la balance. Il importe plus que jamais de remporter sur les rebelles cette victoire de l'intérieur qui sera le présage et le commencement de l'autre.

CHAPITRE XIII

DE BOSTON A MONTRÉAL

Boston ; la *vieille colonie ;* le parc, le State-House, les monuments. — Un homme d'État en robe de chambre; le grand marché; Faneuil Hall. — M. Chase et les radicaux; convention des hommes de couleur à Syracuse. — De Boston à Portland ; le peuple des campagnes. — Le Grand-Trunk railway; Gorham; les Montagnes-Blanches; le mont Washington. — Sherbrooke, Montréal.

Boston, 9 octobre 1864.

Bien que la journée du dimanche, plus triste encore à Boston qu'à Londres, me laisse une impression désolée, je n'ai que du bien à vous dire de cette ville et de ses habitants. Les hommes, les choses, les manières, les vêtements, jusqu'à l'aspect des maisons et de la campagne, tout est différent de ce que je m'étais habitué à considérer comme le type américain, et dont j'avais vu à New-York la quintessence élégante. En vérité ce n'est plus l'Amérique, c'est l'Angleterre, et le pays est bien nommé, *New-England.* Je n'en vois aujourd'hui que la physionomie extérieure; j'y reviendrai plus tard pour en respirer l'atmosphère morale. L'automne m'avertit de courir

d'abord au Canada avant que cette Sibérie américaine n'ait revêtu pour cinq mois son manteau de glace et de neige.

Vendredi, après avoir expédié à la hâte quelques visites d'adieu, j'ai pris un des trois chemins de fer de New-York à Boston. J'ai peu de chose à vous dire du pays, parcouru à vol d'oiseau, entre ces deux villes, sinon qu'on suit les bords de la mer, que les côtes en général sont arides, qu'on traverse vingt rivières sur des ponts, trois estuaires en *ferry-boat*, et qu'on côtoie une succession de golfes et de rades abritées. D'abord Long-Island allonge ses côtes basses au fond de l'horizon maritime; on traverse Norwalk, Bridgeport, villes florissantes, New-Haven, assise aux deux bords d'un golfe bleu, puis les campagnes du Connecticut, riches et populeuses malgré une terre ingrate. La vallée de la Nouvelle-Tamise et la rivière Connecticut, cette dernière surtout, sont des accidents agréables dans une région monotone; nous y passons comme une flèche, apercevant à peine la riante vallée, son cours sinueux, ses croupes molles et boisées, qui brillent de toute leur splendeur d'automne. On sent déjà l'approche de l'hiver; nous arrivons à Boston par une nuit de décembre.

Le lendemain, dès le premier pas que je fis dans la rue, je fus frappé de l'aspect nouveau de cet autre monde : un peuple actif, quoique sérieux et presque sévère, moins affairé et plus décemment vêtu qu'à New-York; pas de faux luxe dans l'apparence, pas de colifichets fragiles dans l'architecture : on dirait Londres ou Liverpool. Les maisons sont bâties pour la plupart de beau granit grisâtre, à fortes et massives assises; elles n'ont pas non plus cette hauteur démesurée qui les fait ressembler à des châteaux de cartes, ni ces misérables

auvents de bois qui leur donnent un air de pauvreté sordide. Les rues ne sont pas démesurément larges, ni coupées régulièrement à angles droits avec une ennuyeuse monotonie. Enfin Boston n'est point, comme la plupart des villes américaines, un grand village qui a fait fortune, une perpétuelle banlieue sans cité. La rue où je demeure longe un grand parc appelé *Boston Common*, planté de beaux arbres, et qui contraste avec les *squares* négligés de New-York. Le *State-House*, un assez beau bâtiment de granit qui est le siége du gouvernement, élève à côté, sur une éminence, ses terrasses, sa coupole et ses escaliers ornés de statues. En face court une avenue en pente, ouverte sur la promenade, et dont l'unique rangée de maisons, flanquées de rotondes ou de demi-tourelles en saillie, est coquette et gaie comme les jolis *cottages* des environs de Londres. C'est d'ailleurs le quartier élégant de la ville, espèce de Piccadilly sans tumulte, sans boue, au-dessus d'un pli de terrain gracieux et d'une vue qui vaut cent fois celle de *Green-Park*. Derrière le *State-House*, sur le flanc de la colline qu'elle gravit en pente raide, est une rue retirée, soignée, irréprochable, où toutes les maisons sont entourées de grilles de fer; je ne sais quoi dans leur aspect annonce un intérieur chaud, confortable et tranquille. Par cette froide bise du nord, le passant jette un regard curieux et jaloux sur les glaces polies des fenêtres. C'est là, dans une petite maison proprette, arrangée avec amour et pleine d'objets d'art recueillis en Europe, que vit mon digne ami M. Sumner.

Je n'avais encore vu que le Sumner ennuyé, affairé, de Washington, campé au milieu des liasses diplomatiques, retenu par la chaîne de son titre à un labeur qui ne lui laissait pas toute la liberté de sa bonne humeur et de son aimable esprit. Il faut à présent que je vous le

montre chez lui, épanoui dans son élément *congenial*, entouré de ses livres, de ses estampes, de ses statues, les soignant avec l'amour d'un vieux garçon, soignant sa personne aussi, bibliophile, lettré, antiquaire et homme du monde, presque élégant quand il se promène dans cette ville de Boston où chacun le connaît et l'aime, où on le salue à chaque pas. Il faut que je vous introduise, malgré l'indiscrétion, dans ce cabinet tendu de gravures précieuses, plein de vieux livres, de manuscrits, de missels gothiques et d'éditions rares, près de cet homme grand et de stature robuste, semblable à un Américain de la vieille roche, et qui vous fait en souriant les honneurs de son petit musée. Cependant il vous questionne sur la littérature, sur la philosophie, sur les mœurs de votre pays, sans préjugé ni parti pris, comme un curieux qui cherche sans cesse à refaire son opinion. La politique, où il joue un si grand rôle, est pour lui le métier, le travail qu'on oublie aux heures de loisir. Si vous l'interrogez, quelques mots un peu sentencieux, mais pleins de conviction sincère, et il se hâte de revenir à ses entretiens favoris. Il semble heureux de vous prouver que ses études encyclopédiques n'ont laissé inexploré aucun champ de la littérature et de l'histoire, qu'il a longtemps couru l'Europe en artiste, en étudiant et en observateur; mais il ne prétend pas vous imposer ses vues. Vous pouvez d'ailleurs lui dire franchement tout le bien que vous pensez de lui : rien ne le caresse plus doucement; mais sa juste opinion de lui-même n'est ni irritable, ni défiante, ni importune : elle ne donne ni faste à son langage, ni hauteur à ses manières, ni ostentation à sa bienveillance. Homme bon, simple, cordial, sincère, satisfait des autres comme de lui-même, heureux de répandre sur tous ceux qui l'approchent le contentement que lui inspi-

rent sa renommée noblement acquise et l'estime des honnêtes gens! Je l'ai vu quatre fois à peine, et je me figure l'avoir toujours connu.

M. Sumner s'empara de moi, me guida par la ville, me montra la poste, la banque, la douane, d'autres monuments publics, — tous bâtis dans un style massif, dont la lourdeur même plut à mes yeux fatigués des baraques de New-York. Nous parcourûmes les quartiers commerçants et populaires, les marchés enfin, dont l'exquise propreté, l'ordre parfait, l'élégance même, font l'orgueil des Bostoniens. Quand on se rappelle nos hangars sales, fétides, ouverts à tous les vents, auprès desquels on ne passe jamais sans dégoût, on admire ces longues galeries fermées qui sont à la fois une charmante promenade d'hiver et une mine de tableaux pittoresques. De chaque fenêtre jaillit un rayon de soleil qui se joue sur les étalages, sur les arrangements coquets de fruits, de légumes, de gibiers, de volailles, d'oiseaux aux plumes brillantes, sur les chapelets de saucissons qui pendent en festons aux murailles, sur les quartiers de viande empourprée ou les poissons dorés étalés sur des tables de marbre, enfin sur les marchands nègres et leurs têtes de cuivre bronzé. Au bout du grand marché, nous visitons Faneuil-Hall, une salle contemporaine de l'indépendance, berceau de l'éloquence américaine, dont elle reste le sanctuaire vénéré. Si laide que soit cette bâtisse jaune, on se garderait bien d'y toucher une brique. C'est là qu'a retenti l'écho de toutes les grandes voix qui ont ému l'Amérique, là qu'aujourd'hui encore mon cicérone a coutume de parler à sa ville natale. Il me montre à côté l'emplacement où fut versée la première goutte de sang qui donna lieu à la guerre de l'indépendance. Les *red-coats* occupaient l'ancien bâtiment de la douane; ici s'é-

tait assemblée la foule irritée. C'était l'hiver : quelques boules de neige frappèrent les soldats, qui firent feu. Les gens de couleur aiment à rappeler qu'il y eut un nègre parmi ces premiers martyrs de la patrie américaine : c'est leur lettre de noblesse et leur titre à la liberté.

De là, jetant un coup d'œil au passage sur les *Boston water works*, vastes réservoirs de granit adossés à la colline, nous revînmes encore au *State-House*, point culminant d'où la vue embrasse la ville et les bras de mer qui entourent la presqu'île où elle est bâtie. Nous allâmes chez le gouverneur, qui était absent, chez le poëte Longfellow, que nous ne pûmes voir. Nous dînâmes à l'*Union-Club*, où mon aimable hôte me fit boire « du vin de mon pays » ; puis nous montâmes en voiture pour nous promener dans ces jolis environs de Boston, qui méritent bien leur renommée. Les pièces d'eau dormantes dans les vallées, les coteaux couverts de jardins et de maisons de campagne, les chemins creux qui serpentent sous les massifs de pins et de cèdres, forment un dédale riant où viennent courir le soir les phaétons et les cavalcades.

On parle ici des démêlés secrets du parti abolitioniste avancé avec la fraction plus modérée du parti républicain que représente le président Lincoln. Depuis qu'on reproche au président de faire la guerre à l'esclavage aux dépens de l'intérêt national, il a singulièrement abaissé le drapeau de l'abolition. Il semble qu'il ait à cœur de prouver que l'émancipation est le moindre de ses soucis, et plutôt une arme de guerre qu'un but politique. Le nom d'abolitioniste a été si longtemps une injure qu'on rougit encore aujourd'hui de prendre ouvertement part contre l'esclavage, et le gouvernement a grand'peine à se faire pardonner de la majorité unioniste les coups irré-

parables qu'il a portés à l'institution du Sud. De leur côté, les chefs de l'abolitionisme, MM. Chase, Wendell-Phillips et, dit-on, M. Sumner lui-même, mécontents de ces timidités, se sont demandé s'ils ne susciteraient pas à M. Lincoln un concurrent radical, qui eût été sans doute le général Fremont. M. Chase, récemment exilé du ministère, et qui d'ailleurs avait des prétentions personnelles à la présidence, ne s'était pas déclaré encore; mais il courait le pays, prêchant le radicalisme et ne ménageant point au président les paroles amères. Il y a trois semaines, on l'a vu tout à coup changer de langage. En même temps le général Fremont, abandonné, perdait toute espérance, et écrivait, pour retirer sa candidature, une lettre mal résignée qui laisse le champ libre à M. Lincoln.

A la coalition des démocrates et des rebelles, les républicains répondent maintenant par l'alliance intime de tous les partisans de l'Union. Nulle part leur victoire n'est plus certaine que dans cette ville de Boston, foyer du libéralisme philosophique qui transforme aujourd'hui l'Amérique. L'abolition n'y est pas seulement la doctrine de quelques penseurs, c'est la conviction d'un grand parti. On s'en aperçoit aux immunités dont jouissent ici les nègres. Ils tiennent des *meetings*, organisent des clubs, convoquent les blancs à leurs assemblées. Ils ont même le droit de suffrage, bien qu'ils n'en usent pas facilement, et qu'un préjugé implacable persiste à tenir dans un demi-servage ceux que les lois ont affranchis. Les démocrates, au premier rang desquels se signalent toujours les Irlandais émigrés, assaillent souvent de huées et de pierres leurs assemblées pacifiques. C'est de Boston pourtant qu'est partie la première idée de cette convention générale des gens de couleur qui se tient en ce

mement même à Syracuse, et excite à la fois tant de scandale et de curiosité. La populace, soulevée par les démocrates, voulait, dit-on, user de violence et assommer les délégués comme des chiens. On s'extasiait de l'insolence du noir prétendant à compter pour un homme; une assemblée de bœufs et de chevaux revendiquant leurs droits outragés n'eût pas soulevé plus d'étonnement et d'indignation. Il a fallu aux gens de couleur beaucoup de patience et de courage pour qu'on souffrît leurs réunions. La presse, qui d'abord s'en était moquée, finit par s'y rendre, attirée par l'intérêt et la nouveauté du spectacle. Enfin les journaux publient aujourd'hui leurs résolutions, qui sont, avec une certaine pompe africaine, un morceau d'éloquence autrement sérieux que le manifeste de Chicago. Il y a dans ces quelques lignes un sentiment profond de dignité blessée, de droit méconnu et de sincère patriotisme. Quelle pauvre figure font devant cette simple protestation de l'opprimé les sophismes froids et hypocrites des philosophes de l'esclavage!

Portland, 11 octobre.

Éveillé hier par des fanfares et des coups de canon, je trouve la ville de Boston pavoisée de drapeaux. Que se passe-t-il? A-t-on pris Richmond, ou remporté quelque victoire problématique fêtée comme un triomphe? Quelques détachements de soldats traversent les rues au milieu d'une foule affairée qui ne semble pas les voir. C'est pourtant en leur honneur que le canon tonne. Tout le long du chemin de fer de Portland, je vois les stations encombrées de monde : ce sont les parents, les amis, les fiancées qui attendent les soldats en congé; ce sont aussi

les familles en deuil de ceux qui sont tombés qui viennent fêter tristement le retour des vivants. Et l'on ose dire qu'il n'y a que des mercenaires étrangers dans l'armée des États-Unis!

On est émerveillé lorsqu'on songe à ce que devait être avant la guerre la prospérité de ce pays. Dans ces provinces de la Nouvelle-Angleterre, pourtant si peu favorisées de la nature, vous ne voyez encore aucune trace de misère et d'abandon. Je me trompe : vous rencontrez quelquefois de vastes manufactures délaissées, comme en France et en Angleterre, faute de coton. Il y a vers les confins du Massachusetts et du Maine un village appelé Lawrence, créé il y a peu d'années par l'établissement de plusieurs grandes filatures. Le voyageur est confondu lorsqu'il découvre au loin les murailles colossales, les tours, les cheminées, les dômes de ces prodigieux édifices, à présent déserts et silencieux. A côté de la cité manufacturière abandonnée s'élève le village agricole de Lawrence, cottages blancs, jardinets fleuris, fermes coquettes éparses dans les vergers. Le peuple grave et décent qui se presse sur notre passage ressemble aux *bourgeois* de nos campagnes. Je fais un triste retour sur nos humbles chaumières et sur leurs rudes habitants. Il faut avouer que l'Amérique est un kaléidoscope mouvant ; son territoire immense présente à la fois tous les degrés et tous les étages de la civilisation. La Nouvelle-Angleterre, après deux siècles d'existence, n'est pas loin de surpasser l'Europe : qui sait si la société nomade et brutale de l'Ouest ne la rejoindra pas en peu d'années? Si contestables que soient ses vertus politiques, la démocratie en définitive a des avantages positifs qui doivent primer tous les goûts et toutes les raisons idéales. Elle est la forme de gouvernement la plus propre à assurer au

plus grand nombre ce bien-être dont la poursuite est le continuel effort des sociétés humaines. On peut aimer les vieilles civilisations et les anciennes mœurs, comme ces costumes surannés dont les guenilles pittoresques nous plaisent mieux que le drap commun des habits modernes. Mieux valent pourtant l'élégance un peu douteuse de ces filles de fermiers en chapeaux à plumes et la raideur étriquée de ces artisans empesés dans leur triste habit noir.

Portland, d'où je vous écris, est au nord de Boston, dans l'état du Maine, — jolie ville située entre deux bras de mer, sur une presqu'île enfermée elle-même par d'autres promontoires. L'hôtel de ville, ouvert à tous venants, a une coupole où nous montons sans qu'il soit besoin d'invoquer ni la clef du gardien ni le babil du cicérone. Il n'y a point en Amérique de ces parasites oisifs qui passent leur vie à tirer un rideau sur un mur ou à tourner la clef d'une porte ouverte. La vue s'étend sur les côtes, sur la grande mer, sur une rade superbe où peuvent mouiller les plus grands navires, sur la ville gaie, proprette, et ses avenues de platanes, enfin sur la campagne rouge, jaune, brune, omnicolore, bornée au loin par des lignes de montagnes parmi lesquelles on discerne le pâté bleu des Montagnes-Blanches. C'est là que je m'achemine par le chemin de fer de Montréal.

13 octobre.

Voilà décidément l'hiver, le froid, les pluies, les tristes aspects du ciel. Au physique et au moral, je me replie sur moi-même, et comme l'hiver fait qu'on se blottit au coin du foyer, il reporte aussi ma pensée vers le *home*

abandonné. Il n'est pas gai, lors même qu'on en a pris l'habitude, de rester quinze heures durant enfermé dans une salle d'auberge, cherchant en vain à réchauffer son corps et ses idées, écoutant machinalement dans le silence d'une nuit d'automne la cadence de la pluie qui tombe ou le battement régulier de la montre qu'on a posée devant soi pour voir fuir les heures.

Mais où suis-je? me demanderez-vous. — A Sherbrooke, petite ville du Bas-Canada, station du *Grand-Trunk railway*, où je suis arrivé la nuit dernière, venant de Gorham, dans le New-Hampshire, au pied du mont Washington. Il faisait froid dans ces montagnes. De Portland à Gorham, le pays se désole et se dépeuple à mesure qu'on avance. D'abord c'est le paysage accoutumé de la Nouvelle-Angleterre avec ses prairies, ses bois un peu maigres, ses jolies rivières encaissées dans des vallons touffus, avec l'écarlate de ses feuillages tranchant sur les grisailles d'automne; plus loin, des vallées arides, parsemées de pauvres villages, puis un pays heurté, hérissé d'arêtes rocheuses parmi lesquelles se faufilent de petits torrents montagneux ou s'épandent des lacs solitaires, — des forêts de sapins et de mélèzes jaunis, enfin les grandes montagnes où nous pénétrons au crépuscule par la vallée de la rivière Androscogin. Nous circulons dans une suite de vallées désertes, bordées de forêts sombres : elles ont le soir un aspect septentrional qui glace plus encore que la bise qui s'y engouffre.

Le Grand-Trunk est bien le plus lent et le plus mal tenu des chemins de fer. Entre Portland et la frontière canadienne, la compagnie n'accorde aux voyageurs qu'un seul train par jour. Il y a trois mois, près de Montréal, tout un train d'émigrants était précipité, au passage d'une rivière, sur un *steamer* qui passait. Le mécanicien, nou-

veau et mal instruit, n'avait point tenu compte des signaux qui l'avertissaient que le pont tournant était ouvert. L'autre jour, il s'en est fallu de peu que le même accident n'arrivât. Quant aux déraillements, ils sont quotidiens, et l'on attend pour réparer la voie qu'elle se soit brisée d'elle-même. Cette fois il ne s'agit que d'un train de marchandises qui a roulé du sommet d'une digue; l'accident n'a pas causé mort d'homme, mais il nous tient deux heures immobiles au fond d'un ravin désert, affamés, grelottants sous le vent glacial qui fait gémir la nuit. A cent mètres devant nous retentissent des coups de marteau sonores, brillent de grands feux rougeâtres. Sept ou huit wagons renversés gisent sur les talus, laissant échapper des caisses et des tonneaux par leurs flancs entr'ouverts. — Étrange scène à cette heure et dans ce lieu perdu!

Nous repartîmes enfin. Je m'assis en face de deux *backwoodsmen* du Maine qui avaient retourné mon banc pour y étaler leurs bottes sales. L'un d'eux, un jeune homme avec qui je m'étais entretenu quelques minutes, m'appelait poliment *capitaine* (les titres militaires sont en Amérique un signe de respect) et semblait avoir pour moi toute sorte d'égards. Tout à coup je vois s'étendre une grosse botte boueuse qui vient se poser au niveau de ma joue sur le dossier où j'appuyais ma tête; puis la pareille se lève et vient se poser de l'autre côté. Qu'est-ce à dire? Me cherche-t-on querelle? Nullement : c'était mon interlocuteur si poli qui reposait gracieusement dans la posture favorite des Américains. Je l'aurais fort surpris si j'avais rudoyé les deux agréables voisines qui effleuraient mon visage. Je riais trop d'ailleurs pour me fâcher. On se demande pourquoi la classe supérieure se résigne en Amérique à l'impuissance et à l'inaction : c'est qu'elle

a la tête prise, elle aussi, entre les bottes sales de la démagogie.

Gorham, où je descends, est un hameau de misérable apparence, sans qu'une trace de misère réelle en explique le triste aspect. Des fenêtres du vaste hôtel construit là pour les touristes, le soleil levant me montre, non pas le mont Washington lui-même, mais la cime neigeuse d'un des grands dignitaires qui entourent le trône du dieu de cet olympe : les monts Webster, Jefferson, Adams, Madison, Jackson et tant d'autres que l'imagination populaire a groupés autour du sommet dominateur où plane le grand nom de Washington. Les nuages l'ont bientôt envahi, et les radieuses promesses de l'aurore menacent de se résoudre en neige. Je pars néanmoins pour la montagne, dans une voiture légère conduite par un *gentleman* à qui l'aubergiste m'a confié. « Monsieur, dit-il, sait la route, et vous servira de guide. » Mon compagnon tire un cigare de sa poche, me demande si je fume, si la fumée du tabac m'incommode. Je ne savais en vérité à qui j'avais affaire, et la question ne fut résolue que le soir, quand je vis le même *gentleman* porter ma malle au chemin de fer et me remercier pour un dollar que je lui mis dans la main.

Nous entrons dans une vallée sauvage, animée par un beau torrent aux eaux pures et fermée au fond par la grosse masse encapuchonnée du mont Washington, toujours plus sombre à mesure que les nuées s'abaissent. On me montre au-dessus de la région des forêts une ligne noire dans la neige : c'est la route récemment ouverte jusqu'au sommet. Un vent froid siffle à travers la forêt dépouillée, son manteau doré s'effeuille à chaque rafale. *Glen-House*, une auberge solitaire abandonnée l'hiver au milieu des neiges, s'élève dans une prairie où courent

des chevaux en liberté. Un ours enchaîné à un piquet devant la porte promène en rond sa tête branlante et son épais manchon de fourrure brune : l'ours est le chamois des Montagnes-Blanches.

Une longue montée dans des bois de sapin, puis le givre saupoudrant les arbres, puis la neige formant sur les broussailles des draperies et des dentelles, enfin la glace pendant en stalactites à la place des ruisseaux saisis ; — en même temps une épaisse nuée neigeuse s'abat sur la montagne. Impossible d'embrasser le grand panorama des lacs ; je n'entrevois plus qu'à peine les forêts aux mille couleurs étendues dans la vallée comme un tapis brillant et bariolé. Je n'en demandai pas davantage. Les Montagnes-Blanches ne sont après tout ni bien imposantes, ni bien variées ; elles ne sont que coquettes et gracieuses, parsemées de petits lacs, arrosées de mille ruisseaux bouillonnants et couvertes d'une végétation à la fois montagneuse et douce qui doit être charmante au printemps. En cette saison, elles prennent un air inhospitalier, une mine sombre et sévère qu'égayent seulement les lumineux feuillages des forêts. Rien de plus étrange que ces lueurs fantastiques qui courent sur la montagne et dessinent de brillantes arabesques dans l'ombre violette et veloutée du soir. C'est surtout par les crépuscules sombres et les jours nuageux qu'elles étincellent : elles dégagent alors de la lumière, elles ressemblent à des broderies de feu. On dirait des coulées de lave mal éteintes, ou bien ces franges de pourpre qu'un soleil couchant de décembre met aux masses obscures des nuages amoncelés.

Sherbrooke est une gentille ville qui plairait sous un autre ciel, champêtre, villageoise, étagée sur des collines au confluent de deux belles rivières. L'une, la rivière

Saint-François, coule à pleins bords au fond de la vallée; l'autre, qui vient du lac Memphremagog, tombe de la colline en cascades, au milieu des buissons, des cottages et des moulins.

Montréal, 14 octobre.

C'est toujours le même temps lamentable. Je renonce décidément aux lacs, aux montagnes, aux paysages, et je prends le chemin de fer de Montréal. J'émerveille la fille d'auberge en lui mettant dans la main une pièce blanche; je fais ouvrir de grands yeux au garçon qui porte ma malle à la station en lui donnant trente sous pour sa peine. « C'est trop ! » fait-il naïvement, et il s'en va répandre le bruit qu'un prince a passé par Sherbrooke.

Bonnes gens que les Canadiens! je m'extasiais sur leur honnêteté primitive et me sentais le cœur ouvert à une bienveillance générale pour les paysans abrités avec moi de la pluie battante sous l'auvent du chemin de fer. Ils n'étaient cependant pas jolis : la rudesse de leur climat sibérien semblait avoir passé dans leurs accoutrements et jusque dans leurs figures. Leurs gros habits de laine, leurs grandes bottes boueuses, leurs casquettes de fourrures qui leur donnaient un air hérissé, faisaient songer à la Laponie ou à la Norvége. Les Français s'agaçaient de plaisanteries et jouaient comme des enfants aux combats simulés. D'autres, plus graves, plus refrognés, se promenaient en silence. L'un d'eux, un Anglais pourtant, m'accoste et me demande... un *quarter dollar* pour s'acheter du tabac. Adieu alors l'honnêteté canadienne! C'est le premier mendiant que j'aie rencontré en Amérique.

Le chemin de fer de Montréal descend la riche vallée de la rivière Saint-François, à travers des forêts de sapins et des prairies. Le torrent bondit de rapide en rapide, avec une allure vive et capricieuse. Plus loin, on s'engage dans une plaine vaste et monotone : à gauche s'élèvent des collines pointues qui dans leur isolement semblent de grandes montagnes. On arrive enfin à Montréal.

La *métropole* du Canada ne m'apparaît point sous un bel aspect. Vieille sans être pittoresque, elle n'a pas l'apparence d'une ville de plus de cent mille âmes. Les rues sont étroites, à la française, bordées de trottoirs mesquins, les boutiques laides et villageoises, les maisons basses et pauvres, comme les masures de nos petites villes de province. Par ce temps gris, les toits en fer-blanc semblent couverts de neige. Enfin une mer de boue envahit la ville en octobre, et, respectée par le balai, ne la quitte plus qu'en mai ou juin. Les journaux se plaignent, le public murmure, et la municipalité délibère. On se promène dans les rues en grandes bottes, comme dans un égout. On montre avec orgueil le palais de justice et la banque, grands bâtiments de pierre grise des plus insignifiants, et le *Victoria bridge*, le fameux pont tubulaire, où je viens de passer en venant de Sherbrooke. C'est un long tunnel de trois quarts de lieue environ : telle est ici la moindre largeur du Saint-Laurent. Les immenses massifs de maçonnerie qui portent les tubes ressemblent à des pyramides. Le tout a coûté environ trente-cinq millions. En hiver, les glaces encombrent le fleuve, et sans ce coûteux ouvrage Montréal resterait quatre mois privé de débouchés.

CHAPITRE XIV

QUÉBEC ET LE BAS-CANADA

Le Canada et les colonies anglaises; projet d'union fédérale; les délégués à Québec. — Le Haut et le Bas-Canada; anciennes rivalités des deux provinces; assimilation anglaise; Québec, une vieille ville française. — La société; un bal officiel; les chutes de Montmorency. — Sagesse des Anglais; institutions locales; le clergé catholique, la dîme; seigneurs et seigneuries; l'université, les écoles. — Lorette, un vilage indien. — La Chaudière; l'*habitant* canadien; le parti rouge; souvenir et oubli de la France. — Retour à Montréal; fêtes et banquets; clôture des conférences; projet de constitution. — L'annexion aux États-Unis.

Québec, 17 octobre.

Je voulais attendre à Montréal que le ciel me fît grâce; mais les nuages gris ont continué à rouler obstinément et à se distiller en pluie fine sur les rues changées en marécages. La Montagne-Royale, d'où la ville a pris son nom, n'apparaissait que comme un contour indécis à travers la brume. A quoi bon y monter pour ne rien voir? A quoi bon visiter le village indien de Caghnawaga? A quoi bon enfin rester les bras croisés à Montréal? Je m'embarquai donc avant-hier soir sur le paquebot de

Québec. Je pus au moins, du pont du *steamer*, considérer à la nuit tombante les quais et le port de Montréal, qui ne manquent pas d'une certaine grandeur. Il y a là un hôtel de ville couronné d'une coupole ; à cette heure, les ombres, les lumières qui s'agitent, les bruits du port, le mouvement de la rivière n'annoncent point le village de province caché dans les rues centrales. Montréal, situé sur son ile, au confluent de toutes les grandes voies liquides du pays, est d'ailleurs la capitale naturelle et le centre de tout le Canada. La population, qui s'y multiplie avec une extrême rapidité, prouve que ce n'est pas là un de ces établissements artificiels que nous avons semés à tous les coins du globe. Il s'y bâtit chaque année de cinq à six cents maisons. Si le gouvernement anglais ne se payait de chimères, au lieu de reléguer l'administration dans ce désert d'Ottawa, dont les communications sont interrompues à l'heure présente, il la mettrait dans cette ville mi-française, mi-anglaise, qui représente le double élément de l'union canadienne.

Le choix de la capitale est d'autant plus grave aujourd'hui que l'Angleterre aspire, vous le savez, à réunir en un seul faisceau toutes ses possessions de l'Amérique du Nord. Les délégués des provinces sont en ce moment même réunis à Québec pour discuter le plan de la confédération nouvelle. Ils sont tous logés dans l'hôtel où je demeure, et trois ou quatre fois le jour le *waiter*, faisant l'office d'huissier, frappe bruyamment à leurs portes pour les avertir que l'heure de la réunion est venue. Hier on me fit l'honneur de me prendre pour un délégué, et je fus averti que la séance allait s'ouvrir. J'aurais été fort curieux d'y assister, car ces messieurs se sont donné parole de garder le plus grand secret, et rien ne transpire de leurs délibérations que quelques propos insigni-

fiants. Ils veulent, paraît-il, se mettre d'accord avant de rien livrer à la publicité; mais ce qui ne peut rester caché, c'est que le sentiment général de la délégation, comme du pays, est favorable à la fédération. Ce mot a tant de pouvoir et pour ainsi dire de magie, que les oppositions les plus violentes de l'intérêt local s'effacent devant la seule idée d'un gouvernement général et indépendant de toutes les provinces anglaises de l'Amérique. Les Anglo-Américains ont une ambition, celle de tenir tête aux États-Unis et de balancer leur influence. Ce projet d'Union nationale flatte leur orgueil, blessé par les pitiés dédaigneuses de leurs voisins redoutables. Ils comptent avec satisfaction le nombre déjà imposant des citoyens de la république nouvelle : quatre millions dès à présent, qui, selon la proportion d'accroissement observée depuis cinquante ans, seront huit millions au moins dans une vingtaine d'années. Ils mesurent aussi (ceci est plus futile) l'étendue du territoire que doivent embrasser leurs frontières, et, mettant ensemble les déserts glacés du Nord, les forêts inhabitées du Labrador et les solitudes encore presque impénétrables de l'Ouest, ils forment avec orgueil un total supérieur à la superficie de l'Union américaine.

Les Américains, de leur côté, voient avec une indulgence hautaine les efforts de leurs voisins pour se constituer en grande nation. Ils affichent la certitude que l'union des provinces britanniques est un premier pas vers leur absorption dans le grand corps fédéral. Cette prétention des *Yankees* n'est pas la moindre cause de l'ensemble avec lequel on travaille ici à aplanir les difficultés et à concilier les rivalités locales. Les Acadiens (tel sera probablement le nom du nouveau peuple) veulent prouver aux Américains qu'ils peuvent se soutenir et

prospérer seuls. Ils disent qu'ils armeront le pouvoir central d'une autre force que la constitution des États-Unis, et que, venus plus tard, ils sauront profiter de l'expérience du voisin pour fonder quelque chose de plus sensé et de plus durable.

Ce n'est pas que la nation nouvelle soit unanime. La vieille discorde séculaire du Haut et du Bas-Canada, bien que noyée dans ce projet d'union, comme un combat singulier dans la mêlée d'une bataille, a laissé des traces qui ne s'effaceront pas de sitôt, et, comme toujours, la menace des mécontents est qu'ils vont passer à l'ennemi, c'est-à-dire aux États-Unis. Autrefois le foyer de la révolte était au sein du pays français. Après la dernière insurrection, la politique sage et impartiale de l'Angleterre pacifia tout en accordant aux deux provinces des constitutions séparées et libres avec une représentation égale dans le gouvernement; mais depuis plusieurs années, tandis que la partie française du Canada s'est réconciliée avec la domination étrangère, le Haut-Canada commence à son tour à murmurer.

Il y a vingt ans, la population du Haut-Canada était encore inférieure à celle du Bas-Canada : aujourd'hui elle lui est tellement supérieure qu'elle ne veut plus se contenter de l'égalité. Sa richesse a grandi à proportion, et les impôts se sont élevés avec la richesse. Il se plaint donc, non sans justice, de ne contribuer que pour une moitié au gouvernement, quand il contribue pour les deux tiers aux dépenses. De là ces troubles nouveaux, cette guerre civile au sein de la législature, ces menaces de révolte (au fond peu sincères), auxquelles l'Angleterre, toujours habile et modérée, a mis fin par le grand projet d'union nationale qui se discute aujourd'hui.

L'effet en fut immédiat : les francophobes du Haut-

Canada, qui, disaient-ils, « ne s'en trouveraient pas plus pauvres d'un dollar, » s'ils ne voyaient plus jamais un Français dans leur pays, — qui se plaisaient à montrer sur la carte combien était artificielle la frontière des lacs et ne parlaient de rien moins que de transporter derrière l'Ontario la frontière des États-Unis, abandonnèrent des projets hasardeux dont, à vrai dire, depuis la guerre civile et la maladie financière de leurs voisins, ils ne faisaient plus qu'une vaine menace. Ils avaient incontestablement raison quand ils disaient que tout les pousse dans le mouvement commercial de la république américaine : leur situation, le voisinage des États-Unis, ces lacs mêmes; qui, loin de les séparer, rendent entre eux les communications si faciles, — et nul doute qu'ils n'y fussent entraînés, si les questions de nationalité se décidaient uniquement par la position géographique des peuples. Leurs produits, au lieu de suivre la route longue et difficile de Saint-Laurent, encombrée la moitié de l'année par les glaces, s'écoulent par les chemins de fer et les canaux, qui les concentrent sur le marché de New-York. Mais la formation des peuples obéit à d'autres lois que ces causes *à priori*, auxquelles résistent souvent les habitudes et les traditions. Par cela seul qu'une population a gravité durant un ou deux siècles autour d'un certain centre politique, elle a contracté avec ses nationaux mille liens, mille affinités, qui, pour rester cachés, n'en seraient pas moins difficiles à rompre.

Ce n'est pas d'ailleurs sans regret que les Français du Bas-Canada voient disparaître leur nationalité ; aujourd'hui encore le Bas-Canada, tout anglicisé qu'il est par une longue habitude, demeure une province essentiellement française, parce que l'émigration n'en a que très-peu modifié les premiers éléments. Il tient à ses

vieilles mœurs, à ses vieilles institutions politiques et religieuses, à ses vestiges de féodalité, au catholicisme conservé comme religion d'État. Rien de tout cela ne sera ébranlé par la constitution fédérale; mais le mélange progressif de toutes les petites nationalités dont se composera l'*union* étouffera dans un temps plus ou moins long le noyau de la nationalité française. Enfin le Bas-Canada, en souscrivant à l'union nouvelle, renonce à ses traditions, et quiconque a seulement traversé ce pays sait avec quel amour on les y conserve. Tandis que la France d'Europe faisait bon marché du passé et se lançait dans toutes les voies que lui ouvrait l'esprit révolutionnaire, ce rejeton planté au delà des mers gardait l'ancien esprit monarchique de la métropole, et nourrissait, sous une domination étrangère, toutes les vieilles coutumes qui disparaissaient chez nous; son isolement même le tenait à l'écart du mouvement révolutionnaire; il grandissait à sa façon, sans rien renier du passé, et tout ce que la domination anglaise a laissé subsister de français appartient plus à l'ancien régime qu'à la France moderne. On comprend que cette vieille société se plie mal au changement et se résigne avec peine à l'assimilation anglaise qui la menace.

Elle s'y résigne pourtant, et à l'exception d'une coterie qui veut la ruine de tout gouvernement protégé par l'Angleterre, fût-il composé de Français, la reine n'a pas de sujets plus fidèles que les Bas-Canadiens. Presque toutes les familles de l'aristocratie de Québec ont contracté des alliances avec les Anglais, et parlent plus souvent la langue officielle que la langue natale. Le gouvernement en est plein. Deux hommes qui m'ont accueilli avec une grande bonté, M. Duval, *chief-justice*, et M. Tessier, président de la chambre haute du parlement

canadien, tout en gardant au fond du cœur un vif sentiment d'affection pour le nom français et pour la petite nationalité de leurs pères, m'ont paru les partisans dévoués de la couronne britannique. J'en dis autant de M. Taché, de M. Cartier, les deux ministres dirigeants du cabinet canadien, de M. Belleau, président de la chambre des représentants, et de bien d'autres. M. Taché, l'insurgé de 1837, le compagnon d'armes de Papineau, est aujourd'hui premier ministre et anobli par la reine sous le nom de sir Étienne Taché. Si j'en dois croire mes oreilles, M. Cartier, ministre de la justice, qui est, avec M. Mac-Donald, l'homme actif du cabinet, parle un anglais plus pur que son français bas-normand. Son *alter ego* politique est M. Brown, qui fut toujours le représentant des intérêts du Haut-Canada. En un mot, l'union est intime entre les hommes éclairés des deux provinces : ils comprennent qu'il faut faire disparaître les distinctions de peuples avec les hostilités de races. Mais s'il y a une province que le système américain attire et menace d'absorber, ce n'est point l'Est avec ses institutions locales, ses vestiges d'aristocratie et son nationalisme obstiné, — c'est l'Ouest, province moderne, peuplée d'habitants nouveaux et formée sur le modèle de ses voisins des États-Unis. Le Bas-Canada, tout en maintenant son droit à l'indépendance locale et à la liberté politique, comprend qu'il ne peut rester dans l'isolement, et que la formation d'une grande union coloniale est la garantie nécessaire de son autonomie. Il comprend que sans cet appui il sera infailliblement dévoré par le minotaure américain ou réduit à l'insignifiance. L'union nouvelle, qui le fait disparaître comme nation, le protége comme société indépendante, et c'est de toutes les combinaisons la plus favorable à ses intérêts.

Quant aux gens du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Écosse, de l'île du Prince-Édouard, de Terre-Neuve, ils doivent sentir l'avantage qu'ils auraient à sortir de leur isolement. Leur situation géographique leur assure le monopole du trafic maritime du nouveau peuple le jour où, comme on l'espère, l'effort concerté de toutes les provinces aurait détourné de leur côté une partie du commerce qu'attirent aujourd'hui les grandes voies de communication et les grands marchés cosmopolites des États-Unis. On les dit pourtant mal disposés à tenter l'aventure et résolus d'avance à mettre à leur concours de lourdes conditions. De leur côté, les provinces hautes ont quelque répugnance à s'unir à ces lointaines colonies de l'Est, que leurs relations attachent à la Nouvelle-Angleterre de la même manière que le Haut-Canada aux États de l'Ouest. Le parti américain, bien que fort affaibli, n'est donc pas désarmé, et quand ses adversaires répondent que la loi d'attraction peut bien agir en sens inverse et absorber le Maine, le New-Hampshire et le Vermont dans la confédération nouvelle, ils oublient que les gros poissons ont souvent mangé les petits, mais qu'il n'est jamais arrivé que les petits aient mangé les gros. Néanmoins tout le monde a bon espoir. Qu'il procède soit d'une fraternité sincère, soit d'une haine et d'une jalousie communes, le lien moral sans lequel il n'y a pas de peuple, le sentiment national paraît formé. On croit que les résistances s'évanouiront d'une part devant ce sentiment nouveau, de l'autre devant la sage politique de l'Angleterre, bien décidée à relâcher autant qu'elles le voudront les liens qui rattachent ses colonies à son empire (1).

(1) On sait que ces espérances ont été déçues : le projet d'union a échoué par l'opposition persistante de ces provinces

Québec est une vieille ville perchée sur un rocher, au bord du Saint-Laurent, entourée de vieilles fortifications délabrées. La ville basse s'étend sur le rivage, au pied de la colline, et comprend les quartiers commerçants et populaires. Le quartier aristocratique est dans la ville haute. On y monte par une rampe tortueuse, escarpée, qui passe sous une poterne noire. Au sommet, dans un jardin qui fait face à la rivière, se dresse un obélisque où le patriotisme canadien a inscrit côte à côte les deux noms ennemis de Wolfe et de Montcalm. A droite sont les fossés et l'enceinte d'une citadelle moderne qui domine la ville. Du reste, ni églises, ni palais, ni monuments remarquables; mais la situation est admirable. De la terrasse qui sert de promenade, on a sous les yeux un tableau gracieux et tranquille qui ne lasse jamais : le port qu'on domine, le fleuve, tantôt calme, tantôt tourmenté par la marée, un horizon de promontoires et de montagnes brumeuses, la grande île voisine d'Orléans, les gros navires de guerre mouillés dans la rade, les villages et les forteresses dispersés sur l'autre rive. Il y a le soir une heure charmante : c'est celle où les barques des pêcheurs remontent en louvoyant la rivière et où toute la flottille étend ses ailes blanches autour des gros vaisseaux de la rade ; mais je vois tout cela dans une saison pluvieuse et triste. Je commence à me lasser de ces ruelles boueuses, de ces vieux porches croulants, de ces maisons nues comme celles des villages de montagnes et de tous les pays de grande froidure. Toute cette tristesse déteint sur l'esprit. Heureusement l'accueil obligeant que je trouve,

maritimes qui dès lors semblaient froidement l'accueillir. Aussi le parti américain a-t-il relevé la tête et menace-t-il sérieusement l'empire de la métropole.

la nécessité de faire bon visage à cette bonne vieille société qui met tant d'empressement à recevoir les Français de l'ancienne France, me tirent malgré moi de ma torpeur.

21 octobre.

Je mène une vie fort dissipée : bals, soirées, concerts, ne discontinuent pas. Je m'accommode très-bien de cette oisiveté, car tout le monde ici me témoigne une bienveillance extrême, quelques-uns même une véritable amitié. Je ne suis déjà plus un étranger. Dans la famille de M. D..., où j'ai établi mon quartier général, on me reçoit comme un enfant de la maison ; j'y reste des journées entières, j'y dîne, j'y passe agréablement les heures longues et monotones de la soirée d'un voyageur. J'ai à me louer aussi de l'accueil excellent que m'a fait M. Gautier, notre consul général à Québec. Il a voulu me mener lui-même chez le gouverneur, lord Monck, m'a présenté dans le monde, inscrit au cercle, m'a ouvert enfin sa porte avec une hospitalité tout américaine. A peine arrivé, je songe à repartir; mais en si peu de jours il me semble que je laisserai de vieux amis au Canada.

J'ai dîné hier chez le gouverneur général. Que vous dirai-je de sa maison? Elle ressemble à celle du vice-roi d'Irlande : appareil de prince quant à l'étiquette, extrême simplicité pour tout le reste. La table est entourée d'officiers anglais en uniforme, tous courtois et distingués. Il n'y a rien à remarquer là que je n'aie vu en Europe : j'aime mieux vous montrer une soirée officielle chez un haut fonctionnaire canadien.

Notre hôte est un homme simple, modeste, familier,

sans ostentation ni vanité aucune, bien qu'il se promène au milieu du bal avec un uniforme chamarré. Lui-même il donne l'exemple et se mêle aux quadrilles sans rien perdre de son sérieux. La maîtresse de la maison, qui n'est plus jeune, va de groupe en groupe, poussant les récalcitrants à la danse, ou bien danse elle-même par devoir, avec le même flegme imperturbable et le même air résigné. Il y a là toute une foule d'hommes politiques. Causez avec eux, vous les trouvez en général simples, bienveillants, éclairés, et, si j'ose le dire, un peu bourgeois, mais sans l'ombre d'affectation ni de ridicule. Ils ne cherchent pas à vous éblouir de leur mérite; ils n'ont pas l'air de considérer leur position comme une chose qui les élève beaucoup au-dessus de vous. Le gouvernement est pour eux une fonction comme une autre, et non pas une distinction qui les oblige à prendre de grands airs.

Je fais la connaissance du premier avocat de la ville. Il a étudié en Europe. Il me dit qu'à Paris le ton ampoulé de nos avocats l'étonne : ici les affaires se plaident tout simplement, à la bonne franquette, sur le ton de la conversation, et je vous jure que si l'avocat ne parle pas plus correctement que le causeur, les audiences de la haute cour doivent ressembler aux séances d'un conseil municipal de campagne. Ces hommes-là ne comptent pour rien la forme; c'est à vous de découvrir sous leurs propos insignifiants ou rustiques le bon sens, le mérite solide, la droiture de jugement qui y est cachée.

Il y a dans la société de Québec deux courants distincts, qui, comme le Rhône et la Saône, ne se mêlent qu'à demi. L'un découle immédiatement de source anglaise; renouvelé sans cesse par l'immixtion de l'aristocratie britannique, par le passage continuel du monde militaire, qui y apporte les habitudes et les manières de Londres,

il n'est qu'une copie en miniature de la société anglaise : c'est assez vous dire qu'il est froid, décent, formaliste et raide. J'aime mieux la bonhomie de la vieille société franco-canadienne : celle-ci ressemble à nos bourgeoisies de province dans nos villes les plus retirées et les plus patriarcales, peu occupées de choses sérieuses, et ne songeant guère qu'à se divertir, mais à la façon du bon vieux temps. Ainsi dans les bals du monde catholique les *fast dances* (nom effrayant pour les danses tournantes) sont rigoureusement interdites : on ne danse que des quadrilles de neuf heures du soir à deux heures du matin, mais avec un entrain, un acharnement, un air de bonheur indicible. Vieux et jeunes, tout le monde s'en mêle : les grand'mères dansent avec leurs filles, les cheveux blancs et les perruques n'ont pas honte de s'amuser comme des enfants. On mange des pommes, on boit de la bière, préférées souvent à des soupers somptueux ; on cause du bal d'hier, du bal de demain, de l'influence de la comète et de la lune sur les pluies, et l'on proclame bien haut que le bal est délicieux.

Ce monde aimable et gai commence à aimer le luxe. Ce ne sont tous les soirs que promenades en équipages et cavalcades aux environs. Tout le monde se connaît : on passe le temps à faire Longchamps sur les remparts, à adresser des saluts, à rendre des visites. Les Canadiens disent avoir conservé les manières de l'ancienne France, et le fait est qu'ils en ont au moins gardé la chaude hospitalité. Quand ils me disent que, si je restais longtemps à Québec, je serais ravi de cette société, la plus charmante, la plus distinguée, la plus spirituelle qu'il y ait au monde, ne croiriez-vous pas entendre l'écho d'un de ces cimetières vivants enfouis au fond de nos provinces, où un petit monde vieillot secoue encore les derniers

grains de poudre de sa perruque et les derniers grelots de ses habits de cour? Comment pourrait-il en être autrement? C'est le rat qui vit heureux dans son fromage, et qui ne voit rien de mieux au dehors.

J'ai vu l'autre jour les chutes de Montmorency, une imposante rivière qui se précipite d'un bond dans le Saint-Laurent du haut d'un escarpement de deux cent cinquante pieds. C'est la hauteur du Niagara. Elle arrive, bondissant de roche en roche, dans un vallon plein de verdure. Un moulin, une prise d'eau, situés au-dessus de la cascade, brisent le courant limpide, qui glisse follement au bord de l'abîme. Plus bas, un pavillon bâti sur une saillie du rocher, à deux pas de la masse écumante, plonge sur la profondeur où tournoient les eaux éperdues. Tout au fond on aperçoit la nappe verte du grand fleuve à travers les vapeurs blanches soulevées par la cascade; mais il grésillait, je grelottais, et je ne m'y suis pas longtemps attardé. Aujourd'hui le soleil, si longtemps absent du ciel, brille doucement sous des nuages légers. Je n'en jouis guère dans mon réduit sombre de l'hôtel Saint-Louis, au fond d'une cour qui ressemble à un puits. L'hôtel est une baraque branlante, aux corridors étroits, où tous les bruits sont des roulements de tonnerre. J'y partage d'ailleurs les attentions de l'hôte avec les correspondants des grands journaux anglais, personnages considérables et reçus avec autant d'honneurs qu'un ministre ou un prince. Il ont en effet l'oreille d'un prince, d'un souverain dont le règne est absolu à Westminster et à Saint-James : je veux dire l'opinion publique anglaise, et c'est à l'Angleterre que les Canadiens témoignent en leur personne tant de déférence et de respect. Quant à moi, le *Journal de Québec* annonçait hier pompeusement mon séjour dans cette ville. Me voilà donc aussi un person-

nage, et je vais ce soir honorer de ma présence le bal des *bachelors* de Québec.

22 octobre.

Le Canada donne en ce moment l'étrange spectacle d'une métropole qui offre l'indépendance et d'une colonie qui ne la veut pas tout entière. Depuis longtemps les Anglais ont eu le bon sens de comprendre que le régime du monopole énerve les colonies et oblige ensuite la mère patrie à des efforts coûteux pour les soutenir. Ils ont donc laissé le commerce du Canada libre, se réservant seulement quelques avantages insignifiants et l'influence générale que leur donne ce pied en Amérique; mais cela même ne compense pas l'obligation qu'ils s'imposent de protéger leur colonie. En cas de danger, cette protection deviendrait trop onéreuse, sinon tout à fait impossible. Il s'agit donc pour eux, non de posséder le Canada en maîtres, mais de le fortifier assez pour qu'il puisse se faire respecter tout seul.

Or le projet actuel est un acheminement vers cette situation nouvelle. Les Anglais ne retirent pas leurs troupes, mais ils stipulent qu'ils ne seront chargés, en cas de guerre, que de la défense des forteresses. L'immensité des territoires ne permet pas davantage à une armée de quinze mille hommes, et c'est tout ce que les Anglais veulent laisser au Canada. Que les Canadiens s'organisent eux-mêmes pour tout le reste, qu'ils choisissent le genre de gouvernement qu'ils préfèrent, république élective, ou, comme c'est plus probable, monarchie constitutionnelle sous la forme d'une vice-royauté : les Anglais ne se réservent rien que la position d'alliés, de protec-

teurs et d'amis. Que cette voie conduise à l'indépendance absolue, cela frappe les yeux de tout le monde. L'Angleterre ne s'en effraye pas, et elle a le bon sens de comprendre que les colonies ne sont pas des esclaves dont on exploite le travail, mais des mineurs qui doivent s'affranchir au jour de leur force et de leur âge mûr. Il ne manque pas au contraire de Canadiens à qui paraît fort dure l'obligation de se défendre eux-mêmes, et qui accorderaient volontiers à l'Angleterre plus de pouvoir en échange d'une protection militaire plus efficace.

La question financière aussi est difficile à résoudre. Le Canada a de grandes ressources, mais une dette; les provinces de l'est ont de faibles revenus, mais point de dettes. Il faut qu'elles acceptent les charges de la dette canadienne en échange des ressources nouvelles que le Canada leur apporte, et il faut que le Canada, à son tour, consacre ses capitaux à des entreprises qui, sans lui, seraient inexécutables. Aujourd'hui la voie de Portland est encore la plus prompte du Saint-Laurent à la Nouvelle-Écosse et au Nouveau-Brunswick; il faut passer par les terres du voisin pour aller de l'un chez l'autre. Et en hiver, quand le Saint-Laurent est bloqué par les glaces, c'est-à-dire pendant cinq mois de l'année, le commerce des deux Canadas prend tout entier le chemin du Sud. Il importe donc à l'union des provinces de l'Est qu'un chemin de fer soit ouvert jusqu'au Nouveau-Brunswick à travers des déserts encore inhabités. Une partie de ce chemin est achevée déjà jusqu'à la rivière Saint-Jean. Il faut que le reste soit exécuté au plus tôt avec l'argent du Canada, qui en retour y gagnera un débouché toujours libre. En même temps le Haut-Canada, en demandant le rachat du privilége de la compagnie de la baie d'Hudson, concessionnaire de tous les rivages des grands lacs, parle

aussi d'un chemin de fer du Pacifique, qui doit lui ouvrir les solitudes de l'Ouest et attirer de son côté le flot de l'immigration européenne. Il n'est pas besoin de dire combien ce projet, qui sera exécuté un jour ou l'autre, serait pour le moment ruineux et prématuré.

Enfin la religion est aussi un obstacle. Dans le Bas-Canada, le clergé catholique lève la dîme (1), tandis que le clergé protestant, par tout le Canada, ne se soutient que par les donations, les contributions volontaires, les héritages et les secours de l'État. Si l'on veut passer sur le Canada un niveau d'uniformité, il faut abolir la dîme et la remplacer par une taxe régulière équitablement répartie entre tous les cultes; mais, outre que la répartition serait difficile, l'institution du clergé catholique au Bas-Canada est une chose ancienne, respectée et respectable, à laquelle il serait dangereux de toucher.

Il est vrai que la difficulté est plus apparente que réelle. La dîme, au Canada, n'est pas cette institution abusive dont l'Irlande montre une si injuste application; le nom a été conservé, la chose même a disparu. Il n'y a rien d'obligatoire dans la taxe de l'Église. Les jurisconsultes ont admis, depuis le temps de la conquête anglaise, que le droit inviolable de l'individu faisait fléchir la règle ecclésiastique. Ne paye donc la dîme que qui consent à la payer : le simple refus est admis comme une dispense. La dîme en effet est perçue non point en vertu d'une loi, mais d'un septième commandement de l'Église supprimé chez nous, et il est impossible que, dans un pays où règne une parfaite liberté de conscience, on en impose

(1) La dîme au Canada n'est pas du dixième, comme on pourrait le croire, mais du vingt-sixième des produits de la terre. L'*habitant* canadien la paye en nature.

l'exécution à celui qui refuse les enseignements de l'Église. Il suffit donc de dire qu'on n'est pas catholique pour se dispenser de toute redevance ; l'action légale que le clergé a contre les réfractaires tombe devant ce désaveu, et le bras séculier ne prête sa force à l'Église que pour faire respecter sa loi dans son propre sein. On peut dire que l'Église catholique est au Canada une institution privilégiée, mais qu'elle n'est pas une institution oppressive. C'est une sorte d'association libre qui impose d'étroites obligations à ses membres, qui exige qu'ils les remplissent tant qu'ils en font partie, mais leur permet toujours de s'y soustraire en reniant ses doctrines.

N'est-ce pas là une transformation remarquable? N'est-il pas curieux de voir comment l'esprit moderne peut conserver les coutumes et les traditions du passé, et la démocratie se mouler dans les formes de la féodalité? Voilà un privilége séculaire qui se trouve, sans révolution violente, sans ruines, sans désordres, par la seule intervention de deux idées nouvelles, celle de l'indépendance individuelle et celle de la liberté de conscience, transformé en usage à peu près semblable au système américain des contributions volontaires. Ainsi, tandis que le nom effraye encore nos préjugés modernes, ce pays jouit en réalité d'une liberté religieuse inconnue chez nous. Chacun y paye, sans contrainte, l'exercice de son propre culte, sans qu'une loi d'oppression uniforme impose également à tous, sous prétexte d'impartialité, l'entretien de cultes indifférents ou hostiles.

L'usage d'ailleurs vaut encore mieux que l'institution. Il est presque sans exemple que jamais action soit intentée par le prêtre pour le payement du vingt-sixième qui lui est dû. Le prêtre canadien n'est pas, comme le *clergyman* anglais, un *gentleman* raffiné qui a besoin d'un gros re-

venu pour vivre; c'est un fils de paysan vivant de peu, remettant la taxe aux pauvres qui ne peuvent la payer, consacrant les trois quarts de son revenu à des charités ou à des travaux utiles. Le clergé n'est pas ici une aristocratie oisive qui dépense somptueusement ses dotations, c'est un agent civilisateur actif, aussi occupé de la prospérité matérielle des fidèles que de leur progrès moral. La plupart de ces colonies, qui chaque année reculent la limite des terres habitées en faisant tomber les forêts de quelque canton nouveau, sont fondées, stimulées, soutenues par les prêtres. La civilisation n'avance point par des trouées hardies dans la solitude, comme à l'ouest des États-Unis, mais par une lente et continuelle inondation. Le colon de la Nouvelle-Angleterre défriche, bâtit, cultive, et s'en va plus loin, après avoir vendu, recommencer son entreprise aventureuse. Celui du Canada meurt la plupart du temps où il a vécu, sur la terre que ses mains ont aplanie; mais à chaque génération nouvelle il se fait un mouvement en avant et un pas de plus vers la conquête agricole qui se poursuit avec les siècles; à chaque génération, il se peuple un *rang* de paroisses nouvelles. Le mot d'ordre du clergé et du parti français est de s'emparer de la terre, d'arrêter l'émigration aux États-Unis, de développer la population canadienne, de grossir en un mot la nationalité menacée et de la rendre assez forte pour résister à la lente action de la domination étrangère. Le clergé canadien joint donc à son rôle civilisateur un rôle politique; il s'associe aux souvenirs français et s'en fait le représentant fidèle, tout en donnant des exemples de tolérance qui étonneraient les plus libéraux de nos prêtres. On ne se dispute pas ici les âmes avec l'acharnement de brigands sur une même proie : on les laisse venir, et chacun fait sa moisson en respectant le champ

du voisin. Le clergé catholique est le premier dans cette joute de libéralisme qui scandaliserait nos fougueux convertisseurs. Je n'en veux pour preuve que cette fondation de l'université Laval, élevée au frais des catholiques, où l'enseignement est donné sans distinction aux jeunes gens des deux religions aussi bien par des professeurs protestants que par des catholiques. L'établissement a coûté plus de deux millions et absorbe tous les ans un gros revenu. On y enseigne le droit, la médecine, les lettres, les sciences, la théologie, et l'on y délivre des diplômes pour toutes les facultés. La plupart des professeurs ont étudié à Paris; on les envoie tout exprès prendre leurs degrés en Europe. Les études de droit durent trois ans, celles de médecine en durent quatre; les examens sont fréquents et sévères, et j'entendais le recteur, M. l'abbé Taschereau, qui avait la bonté de m'accompagner lui-même dans ma visite, se plaindre du grand tort que font à l'université Laval ces écoles à l'américaine, vraies fabriques de diplômes, où études et examens sont expédiés en quelques mois. Dans ce mouvement rapide de la civilisation américaine, où le succès appartient moins à la science approfondie qu'à la pratique audacieuse, on est moins préoccupé de faire bien que de faire vite, et l'université catholique de Québec est délaissée trop souvent pour l'université protestante de Montréal.

Il en est de même de ce qu'il est convenu d'appeler encore les vestiges de la féodalité au Canada. Quand les Américains parlent des institutions canadiennes, c'est pour crier à l'abomination et à la tyrannie. On croirait, à les entendre, que leurs infortunés voisins du Bas-Canada en sont encore aux seigneuries, aux droits du seigneur, à toutes les barbaries du moyen âge. Il est vrai que le nom s'est maintenu, mais la chose est abolie de-

puis des années. Il y avait autrefois (et c'était le mode ordinaire de la propriété) des terres concédées moyennant une redevance perpétuelle, qu'on pouvait dire véritablement inféodées. Le seigneur, outre la rente perpétuelle servie par le vassal, percevait à chaque vente un droit de mutation de 12 pour 100. La législature du Canada, après de longues hésitations et de longues disputes, a complétement aboli pour le présent et interdit pour l'avenir cette espèce de tenure féodale. On a indemnisé tant bien que mal les anciens seigneurs, qui se sont résignés à un gros sacrifice. Comme dans la loi française, on a substitué la rente foncière rachetable à la redevance perpétuelle, et fait du contrat entre le seigneur et le vassal une vente pleine et entière de la propriété. Ainsi, de cette féodalité épouvantable qui indigne si fort les purs démocrates, on n'a gardé aujourd'hui que le nom, qui, comme celui de la dîme, fait illusion à distance, mais n'a plus d'autre valeur que celle des souvenirs.

Je voudrais enfin vous donner quelques détails sur l'organisation de l'instruction publique au Canada, aussi différente du système américain que du nôtre, et qui me semble concilier dans une juste mesure les droits de l'initiative locale et l'intervention souveraine de l'Etat. Taxe scolaire communale sur la propriété foncière et sur chaque tête d'enfant, qu'il aille ou n'aille pas à l'école, — obligation pour chaque paroisse de nommer elle-même un comité qui fixe et lève l'impôt et choisit l'instituteur, — droit et obligation pour le gouvernement de pourvoir d'autorité à ces divers soins quand les paroisses y manquent, — encouragement et subvention de l'État égale à celle que la paroisse a spontanément ou forcément fournie, — fonds de réserve pour secourir les paroisses pauvres, — tels sont en deux mots les principaux traits

de ce système. Ce qui me frappe surtout dans les institutions canadiennes, c'est la *spécialité* et pour ainsi dire la localisation des taxes. Chacun paye pour ses propres besoins, à ses propres députés, la somme qu'il leur a donné mandat d'exiger, ou bien, quand l'impôt est fixe, le produit n'en est pas moins perçu et appliqué dans la localité. Chez nous, au contraire, l'État est comme le soleil qui pompe les nuages, les amasse au ciel et les fait également retomber en pluie. Je ne nie pas la beauté apparente du système; mais il a l'inconvénient de cacher aux contribuables l'emploi et la distribution de leurs ressources. Ils voient bien leurs revenus s'en aller en fumée; mais, ne voyant pas d'où vient la pluie qui les féconde, ils s'habituent à considérer les exigences de l'État comme des exactions, et ses bienfaits comme un don naturel.

Je suis allé ce matin voir le village indien de Lorette et acheter au chef de la tribu (qui est un Français aussi blanc que moi) une collection de babioles indigènes. La race rouge a disparu partout où elle s'est trouvée en contact avec la race blanche, s'imprégnant d'une teinture de plus en plus française, jusqu'à ce que l'origine primitive se reconnût à peine à quelques signes obscurs. Les Hurons de Lorette n'en ont pas moins leurs chefs, comme dans le vieux temps, et, chose étrange après deux siècles de civilisation, l'agriculture n'est pas encore leur occupation favorite. A côté du soin de leurs champs, la chasse et les petits ouvrages ingénieux occupent beaucoup de leurs heures : ce sont des canots, paniers, pelotes, mocassins brodés, éventails de plumes, dont je fais ample provision, et ces grands patins ou traîneaux à marcher sur la neige, faits de cordes tendues dans un cadre de bois dur, espèces de raquettes longues d'un mètre et

demi, dont on vend aux voyageurs de charmantes miniatures nouées avec des faveurs roses.

Il y a à Lorette un joli ravin, une jolie cascade; mais les chutes d'eau, si délicieuses en été, m'inspirent plutôt de la répulsion par ce temps froid et sombre. Je reviens sur l'autre bord de la rivière Saint-Charles, traversant les villages semés le long du chemin, où les paysans en bonnets de laine rouge rentrent au logis, la bêche sur l'épaule, d'un pas alourdi par les travaux du jour. Des brouillards flottent dans la vallée, le soleil couchant répand sur les nuages noirs un flot de lumière sanglante dont tout le ciel est embrasé; en face, sur la colline, les clochers de Québec, étincelant à travers la brume, se dressent du sein des vapeurs comme une vision merveilleuse.

24 octobre.

Laissez-moi aujourd'hui vous parler de la nature canadienne, puisque je n'ai rien de mieux à vous dire, et que l'huis clos des délégués ne laisse pas percer la plus petite indiscrétion. Charles est venu me rejoindre ici depuis deux jours. Nous sommes allés hier à la cascade de la Chaudière, malgré le dimanche, qui, en ce pays comme en Amérique, est un jour d'immobilité systématique et d'ennui volontaire. Des voyageurs n'ont pas le droit de perdre ainsi leurs journées. Nous avons donc, bravant le scandale et débauchant un *hackman*, fait cinq lieues de route en plein dimanche, au grand mécontentement de nos voisines de l'hôtel, qui en observaient religieusement l'oisiveté sédentaire, mais comptaient sur nous pour l'égayer. Un *ferry* à vapeur, luttant avec la marée, nous

dépose à Pointe-Lévi, sur l'autre bord du fleuve, où passe le chemin de fer de Montréal. Tous ces environs sont riants, peuplés, bien que le sol n'y soit pas riche. En parcourant ces collines inégales, ces champs maigres, ces petites prairies arrosées dans les vallons, je songe que pendant presque une moitié de l'année tout cela est enseveli sous une neige sibérienne, et je m'étonne encore de tant d'aisance et de prospérité. Les maisonnettes sont blanches, soignées, entourées, avec les champs voisins, de barrières de bois. Quelques têtes de bétail, un ou deux chevaux paissent à l'entour de chaque ferme. Enfin les *habitants* endimanchés ont un air de contentement, de propreté, de bonheur, qui le cède à peine à celui des entreprenants colons de la Nouvelle-Angleterre. Il faut avouer que cette humeur sédentaire, qui pour un peuple est un vice, peut être une qualité chez les individus. Un pays grandit moins vite au milieu des lentes et laborieuses conquêtes du laboureur courbé sur le même sillon que parmi les aventures hardies d'une civilisation affamée de richesse. Les longs efforts du fermier canadien ne sont pourtant pas stériles, et si le pays est moins riche dans son ensemble, l'ordre, l'économie, la persévérance, donnent l'aisance aux familles, qui savent vivre aussi heureuses avec moins de ressources.

En revanche, si le pays est pauvre, il est éminemment pittoresque. Le large fleuve épandu entre deux bords élevés et abrupts, des bois de pins et de bouleaux mêlés aux rochers sur ces côtes, à leur pied de petits villages adossés à des pentes rapides, de belles rivières encaissées dans des ravins sauvages qui viennent se noyer dans des baies tranquilles que troublent seulement les courants de la marée, des routes en corniche parmi les forêts ou sur les plateaux sillonnés de vallées humides, au mi-

lieu des vastes prairies entourées partout d'une barrière de sapins sombres et bornées au loin par des formes de montagnes bleues, tout ici a un caractère de grandeur, d'immensité triste et sévère, qui n'est pas sans charme. — La Chaudière est une des rivières innombrables qui coulent au Saint-Laurent. Comme le Niagara, dont elle est un peu la miniature, elle déchire brusquement un ravin au milieu des collines et tombe à pic dans l'entonnoir qu'elle a creusé : c'est une gorge des plus sauvages, où elle bondit entre deux barrières d'escarpements et de forêts. D'en haut, la vue domine toute la scène et embrasse, avec le cours sinueux du torrent, la couronne de montagnes calmes et brumeuses qui trônent à l'horizon. La chute elle-même n'est pas très-haute, elle n'a guère qu'une centaine de pieds; mais sa masse d'eau, les vapeurs blanches qui sans doute lui ont valu son nom, surtout la gracieuse disposition des rochers boisés qui l'encadrent, en font de beaucoup la plus belle des environs.

Nous sommes descendus en rampant jusqu'à un petit cap de rochers qui s'avance au milieu du courant sous le vent des cascades. Mais leur pluie, mêlée à celle du ciel, nous en a vite chassés. Nous regagnons à travers les bois la ferme où est restée notre carriole, enjambant barrières et troncs d'arbres, clapotant dans des trous pleins d'eau et de boue que déguise un tapis trompeur de feuilles mortes entassées : promenade accidentée qui nous fait comprendre l'utilité des grandes bottes canadiennes.

En revenant, nous nous arrêtons dans une maison de paysans pour manger un morceau de pain et boire une tasse de lait. « Êtes-vous Français ou Anglais? demandai-je. — Monsieur, je suis Canadien. » La réponse est caractéristique et montre combien sont chimériques les idées de nationalité opprimée chez nos compatriotes du

Canada. Le fait est que les deux races s'unissent de plus en plus, qu'elles se confondent volontiers sous une même dénomination nationale, et qu'aujourd'hui la rivalité n'est plus entre les deux langues, mais entre les intérêts des deux provinces. Le vieux parti français, celui qui rêve l'affranchissement et, s'il le faut, l'union aux États-Unis, le parti *rouge*, comme on l'appelle ici, bien qu'il soit encore imbu de légitimisme et ennemi de la liberté de la presse, ce parti se sent impuissant et s'en irrite. Il y a quelques jours, on a élu un membre du conseil législatif dans la circonscription des Laurentides, qui comprend le comté de Québec, Beaufort et tout le bas Saint-Laurent, c'est-à-dire la partie la plus française du Canada. M. Price, Anglais, l'a emporté sur M. Laterrière, Français, à une immense majorité, environ douze contre un. Une centaine de voix tout au plus, voilà ce qu'a pu réunir le parti de l'anglophobie dans un pays où l'on parle français. Et cependant, par une sorte d'inconséquence, tout en servant fidèlement l'Angleterre, quelques Canadiens gardent pour la mère patrie un amour platonique et persévérant. Ainsi, au bal des *bachelors*, un jeune homme en uniforme anglais s'approche de moi et me dit : « Vous êtes Français, monsieur? — Oui, monsieur. — Eh bien! monsieur (et il me prit la main avec chaleur), souvenez-vous qu'il y a ici, sous l'uniforme anglais, des cœurs qui battent pour la France. »

Montréal, 28 octobre.

La pluie me poursuit avec une obstination irritante. Parti hier de Québec en nombreuse compagnie, je trouve ici le même déluge qu'il y a quinze jours. Donegana-

Hotel a fait faillite, les autres auberges sont pleines; bien heureux de pouvoir trouver quelque part un abri. Il y a ce soir un grand bal donné aux délégués, qui, avec les mœurs errantes des Américains, poursuivent leurs délibérations en se promenant de ville en ville et de fête en fête, traînant à leur suite la moitié de la société de Québec.

Il est probable qu'en fondant la monarchie du Canada, les rédacteurs de la constitution imiteront de très-près les institutions anglaises. Une des questions épineuses était celle de l'élection de la chambre haute ou *conseil législatif* de la confédération nouvelle, parce qu'elle enveloppe, à vrai dire, le principe même du gouvernement. Le conseil législatif des deux Canadas, qui procédait autrefois de l'élection directe de la couronne, est issu maintenant du suffrage populaire, sauf le droit acquis de quelques anciens membres qui ont été maintenus à vie; mais pour l'union nouvelle une foule de systèmes sont en présence. Le conseil sera-t-il héréditaire, à vie, élu temporairement, nommé par la couronne, par les législatures locales, par le peuple, ou bien adoptera-t-on un système mixte? Quelques-uns soutiennent le système que Stuart-Mill a préconisé dans son livre, et que j'appellerai l'*élection de droit*, c'est-à-dire l'aristocratie politique à vie des anciens juges, grands fonctionnaires et ministres désignés par la constitution pour faire partie de la chambre, et promus de droit en sortant de charge, sans que le gouvernement puisse les choisir. C'est assurément une idée féconde, et peut-être ce qu'il y avait de plus sage était-il de combiner ce système avec celui de l'élection, en réservant un certain nombre de siéges à la désignation des législatures provinciales; mais alors les siéges de la chambre haute ne pouvaient ni être fixes en nombre, ni

se répartir toujours également entre les provinces, et ce système avait peu de chance d'être adopté dans une assemblée où se rencontrent des ambitions rivales qui ont besoin de limites précises.

L'hérédité soulève les mêmes objections : elle ne peut d'ailleurs prendre racine dans un pays accoutumé à l'élection populaire. Il y a encore le système américain d'un sénat élu tout entier par les législatures des États, et c'était évidemment le meilleur parti à prendre. Il paraît pourtant que les délégués sont décidés à en confier le choix à la couronne. Reste à savoir quels tempéraments on apportera au principe pour empêcher que la chambre haute ne devienne un corps de domestiques ou un hôpital d'invalides. Il est vrai qu'avec le gouvernement sage, impartial, éclairé de l'Angleterre, un pareil danger n'est guère à craindre; mais ce n'est pas une raison pour faire une constitution boiteuse, dont l'avenir dira peut-être les inconvénients.

Outre la question politique générale, il y a celle des intérêts locaux. On s'est vite trouvé d'accord pour distribuer, suivant la population des provinces, les siéges de l'assemblée législative ou *chambre d'assemblée*. Elle comptera 194 membres, dont 82 pour le Haut-Canada, 65 pour le Bas-Canada, 39 seulement pour les États maritimes; mais les siéges de la chambre haute seront autrement répartis. Ainsi l'Acadie (Nouveau-Brunswick, Nouvelle-Écosse, île du Prince-Édouard) aura droit, dit-on, à 24 députés, Terre-Neuve à 3, le Haut et le Bas-Canada chacun à 24 seulement. Autre question non moins disputée : comment organiserait-on le pouvoir exécutif dans chacun des États formant la confédération nouvelle? Le pouvoir exécutif serait-il aux mains d'un ministère responsable ou d'un gouverneur élu comme aux États-Unis?

Si l'on en croit les bruits qui courent, on laisse à chaque province le droit de décider elle-même sur quel patron sera taillé son gouvernement. L'accord s'établit, parce que le pays veut qu'il s'établisse, et que dans ce dessein il a composé la délégation mi-partie de membres du parti anglais, mi-partie de membres de l'ancienne opposition française aujourd'hui au pouvoir. Les *rouges* n'ont pas obtenu une nomination.

C'est que la guerre civile des États-Unis inspire aux Canadiens une crainte salutaire de cette annexion dont leurs terribles voisins les menacent. Elle leur donne en même temps l'audace de résister à ce qu'ils considèrent au fond comme leur destinée, car le danger de l'annexion est ajourné, mais non pas vaincu. Les embarras de l'Amérique, si déplorables à tant d'égards, sont après tout l'unique espoir de salut de la petite nationalité canadienne. Malgré sa pauvreté relative, malgré le déficit annuel de son budget, le Canada peut encore avec avantage opposer sa dette actuelle de 400 millions aux milliards incalculables de la dette des États-Unis. Il a fait de grosses dépenses pour l'armement de ses milices; mais sous ce rapport les États-Unis n'ont rien, que je sache, à lui envier. Les Canadiens, qui n'ont jamais eu pour la république américaine qu'un zèle douteux et intéressé, font aujourd'hui des vœux pour qu'elle reste divisée; mais, sitôt la guerre achevée, l'Union rétablie, la dette américaine éteinte ou répudiée, ne se laisseront-ils pas de nouveau convaincre qu'ils auraient profit à l'annexion? A vrai dire, sans trop l'avouer à personne, sans peut-être se l'avouer à eux-mêmes, ils en sont convaincus d'avance, et le projet actuel n'est qu'une autre forme du besoin qui les y pousse. Si fort que l'on tienne au maintien de la petite nationalité canadienne, si fort aussi

qu'on admire la sagesse du gouvernement britannique dans ses rapports avec ses colonies, on ne peut nier ce qu'il a d'artificiel dans leur union à une métropole située au delà des mers, quand elles ont à leur porte, avec un peuple de même race, l'un des plus grands et des plus riches pays du monde.

Autrefois, quand un monopole réciproque enchaînait l'Angleterre aux colonies, elle pouvait encore s'abuser sur les prétendus bienfaits d'une union qui était leur ruine. Aujourd'hui que le mariage commercial des États-Unis et du Canada est depuis longtemps consommé par le sage libéralisme de la mère patrie, l'évidence éclate à tous les yeux. Sur 45 millions de dollars, chiffre total des importations pendant l'année 1863, 23 millions venaient des États-Unis, 22 millions seulement de tous les autres pays du monde. Sur 37 millions de dollars, somme des exportations, 20 millions allaient aux États, 17 seulement au reste du monde. La population émigre aussi vite qu'elle se multiplie; elle va chercher aux États-Unis de plus gros salaires, une vie plus large et plus abondante, un plus vaste théâtre pour son activité. La petite colonie française, abandonnée de la mère patrie, qui a pu, en un siècle et sous la sujétion d'une race étrangère, croître spontanément de soixante-cinq mille à un million d'âmes, n'a pas perdu sa vitalité extraordinaire. Elle déborde dans toute l'Amérique, peuple le Mexique, la Plata, les Antilles, remplit en ce moment les armées du Nord et du Sud; mais elle ne s'étend plus guère chez elle : le trop-plein coule ailleurs. En 1863, l'émigration a augmenté de 17 pour 100 sur 1862; pour les neuf premiers mois, l'émigration de 1864 dépasse déjà de 32 p. 100 celle de 1863. N'était l'attachement des Franco-Canadiens pour leurs foyers, la population s'éclaircirait plus vite encore.

L'agriculture est routinière et se traîne dans les vieux errements. Aujourd'hui encore, à huit lieues de Québec, on est au bout du monde : il n'y a plus rien au delà que des déserts. Les terres n'ont pas de valeur, parce qu'elles manquent de débouchés. Les routes sont rares, mauvaises, obstruées pour la plupart de péages onéreux. Aussi, tandis que les produits du sol surabondent dans les campagnes et qu'il règne dans certains districts écartés un bon marché désastreux, l'Angleterre semble avoir communiqué aux grandes villes quelque chose de sa cherté. Québec même est loin d'avoir aujourd'hui toute son ancienne importance commerciale. Les canaux de l'État de New-York lui enlèvent tout le commerce des grands lacs; les chemins de fer des États de l'Est détournent son propre négoce vers les voies toujours ouvertes des ports américains. Plus les moyens de communication deviendront nombreux, rapides et économiques, plus le courant qui écoule les produits du Canada abandonnera les régions septentrionales, qui en étaient jadis la seule issue. On multipliera les canaux, les chemins de fer vers New-York, Boston et Portland; mais on ne fera pas fondre les glaces qui obstruent pendant cinq mois l'embouchure du Saint-Laurent. Le Canada n'aura même plus sa saison d'activité intermittente et temporaire pour racheter son temps annuel d'engourdissement forcé. Chaque année, la navigation du Saint-Laurent diminue : les deux canaux creusés à grands frais pour ouvrir aux lacs l'accès de la mer, le canal Welland, qui tourne les cataractes du Niagara, et celui qui sert à éviter les rapides entre Montréal et Prescott, ne sont plus assez larges et ne rapportent rien. Sur le canal Welland, le transit a diminué de 12 1/2 p. 100 dans les six premiers mois de l'année. Sur les canaux du Saint-Laurent, la décroissance est en-

core plus inquiétante; elle est de 33 p. 100 sur l'année dernière. Remarquez que la diminution est d'autant plus grande qu'on se rapproche de la mer et qu'on dépasse une à une les voies ouvertes récemment par l'industrie américaine. Sur les canaux de l'État de New-York, il passe aujourd'hui des barques de 210 tonnes, ce qui réduit les frais de transport au point de tuer la marine canadienne et de rapporter chaque année un profit net de 5 millions de dollars. Ainsi, le commerce du Saint-Laurent, au lieu d'arriver à la mer grossi du tribut des lacs et d'enrichir les provinces riveraines de son embouchure, semble au contraire rebrousser le courant du fleuve et reléguer au dernier rang les territoires du nord-est.

Je vois donc, en dépit de la confiance que tout le monde ici m'a montrée, le Canada condamné, dans son isolement, à un avenir insignifiant et stationnaire. L'annexion, au contraire, aurait pour lui mille avantages : elle lui vaudrait un commerce libre, des marchés assurés, des routes, des chemins de fer, des canaux, des transports faciles, l'établissement immédiat d'une foule d'industries attirées par le bon marché de la main-d'œuvre, enfin l'immigration au lieu de l'émigration. Elle répandrait une vie, un sang nouveau dans ce corps étiolé où la croissance s'arrête. Les Canadiens le sentent et aimeraient mieux le taire; mais les Américains, qui le savent aussi, se chargent de le crier sur les toits.

Le Canada n'est, à vrai dire, qu'une dépendance des États-Unis; sans ce voisin, à la fois bienfaisant et redoutable, ce serait un pays perdu, sans ressources et sans avenir. Il ne peut maintenir son indépendance à côté du colosse aux cent bras qu'à la condition de former une puissance qui tienne la balance égale. Or ceux mêmes qui détestent le plus la république américaine doivent en

comprendre la difficulté. L'alliance même ou la protection de l'Angleterre ne serait d'aucun secours au Canada contre un coup de main des États-Unis; tout au plus pourrait-elle y jeter une armée qui serait prise jusqu'au dernier homme. N'est-elle pas forcée l'hiver d'emprunter aux Américains leur rade de Portland pour y faire aborder les paquebots-poste du Canada? Les États-Unis n'ont qu'à vouloir, et le Canada, séparé du monde, investi comme une place assiégée, livré sans défense aux incursions de leurs armées, n'a plus d'autre ressource que de se jeter dans leurs bras. Les Américains se croient bien certains de n'en faire qu'une bouchée. Le projet d'union des provinces les irrite comme une barrière qu'on essaye d'élever contre eux; ils voient d'un mauvais œil la coïncidence malheureuse de l'établissement d'un empire au Mexique et de la formation d'une nation rivale au Canada. Enfin la conduite de l'Angleterre durant la guerre civile ajoute à ce grief un vif désir de vengeance. Les Canadiens, en ce moment, essayent d'un expédient temporaire pour éluder leur destinée : ils voudraient, s'il était possible, satisfaire aux exigences de leurs intérêts matériels sans renoncer à leurs antipathies et à leurs affections nationales; mais je crains beaucoup qu'ils ne puissent résister à la pente fatale.

En 1849, le parti de l'annexion forma à Montréal une association puissante, dont le chef était M. Benjamin Holmes, membre du parlement canadien. Elle publia un manifeste qui exposait tous les inconvénients de l'union de la colonie à cette mère patrie lointaine qui, sans la tenir attachée par aucun lien naturel, la forçait à vivre en antagonisme avec le pays dont tous ses intérêts devaient la rapprocher. Elle y énumérait tous les remèdes à la stérilité et à la décadence dont cette union contre nature

avait, disait-elle, frappé les deux provinces. C'étaient : la protection des produits canadiens sur les marchés de la Grande-Bretagne, — la protection locale des manufactures, — une confédération des provinces, — l'établissement d'une république fédérale indépendante, — et en dernier lieu l'annexion aux États-Unis, à son avis seule efficace. Telle est en effet la gradation et la fin probable des tentatives de l'Angleterre pour consolider ces provinces : elle a renoncé depuis longtemps au système ruineux de la protection; elle essaye aujourd'hui d'une confédération coloniale. Elle se résignera, s'il le faut, à la république indépendante; mais de là à l'annexion il n'y aura plus qu'un pas. Le bon sens de l'Angleterre commence, je crois, à le comprendre; il dénoue peu à peu et rompra un beau jour le lien fragile et artificiel qui la rattache à ses colonies. Le lendemain, les deux Canadas feront partie des États-Unis.

CHAPITRE XV

DE MONTRÉAL A CHICAGO

Les rapides du Saint-Laurent; le *raid* de Saint-Albans; brigandages et pirateries des confédérés. — Le général Sheridan; les Thousand Islands; Kingston, Toronto. — Polémique électorale : *l'arch-rebel* et *l'arch-fiend;* fraudes des démocrates. — L'armement des noirs : derniers efforts des États rebelles. — Port-Sarnia, le lac Saint-Clair; les rebelles du Canada. — Chicago; la cité, le port, les abattoirs, les faubourgs. — Défaite des fédéraux devant Richmond; bruits sinistres; carnaval électoral; trahisons des démocrates — Un spéculateur honnête homme; banqueroutes scandaleuses; romans judiciaires. — Droits dangereux des femmes.

29 octobre.

Je dis adieu au Canada et à ses pompes. De Chicago, où je me dirige, je gagnerai Columbus, Cincinnati, Pittsburg, tout ce que j'ai sauté à pieds joints la dernière fois. L'élection d'ailleurs approche, et l'Ouest est le pays le plus curieux à observer au moment de la lutte, parce que les partis y combattent à armes égales. On voulait m'entraîner à Ottawa, où la délégation va terminer sa promenade triomphale. Enfin me voici en route, non pas en chemin de fer (c'est demain dimanche, et tous les trains s'arrêtent à l'heure du service), mais sur le *steamer* de Toronto,

remontant depuis trois heures d'écluse en écluse le long canal qui borde les rapides du Saint-Laurent.

Les habitants de Montréal ont offert ce matin aux délégués un banquet, suivi de longues harangues : ceux-ci persistent à envelopper de mystère le résultat de leurs conférences ; ils veulent soumettre leurs résolutions à l'Angleterre avant de les rendre publiques. Leurs discours d'ailleurs respirent un royalisme irréprochable. M. Cartier, du Bas-Canada, a donné l'exemple de la courtoisie en choisissant la langue anglaise pour se mieux faire entendre de ses auditeurs ; il a été jusqu'à dire que les Canadiens dès l'origine avaient compris combien étaient creuses les institutions purement démocratiques (1), et qu'aujourd'hui, bien loin de se démentir, ils souhaitaient plutôt d'augmenter la prérogative royale.

Après le succès de la conférence, le grand événement du jour est le *raid* des confédérés dans l'État de Vermont. Vous avez sans doute entendu parler de cette curieuse expédition, à laquelle les Américains accusent le Canada d'avoir prêté aide, mais qui semblait n'être au fond que le coup de main hardi d'une poignée de brigands. Il y a peu de semaines, le village paisible de Saint-Albans, dans l'État de Vermont, était réveillé la nuit par un bruit de guerre. Une bande d'hommes armés avaient envahi les rues, forcé la porte de la banque, tué le gardien qui tentait de la défendre, volé l'argent, les chevaux, et mis le feu aux maisons. Le lendemain, ils avaient passé la frontière et cherché l'abri de la neutralité canadienne. Ni la police, ni la loi, ni la main même des habitants ne pouvaient les atteindre au delà de cette barrière idéale élevée par la foi des peuples.

(1) « The hollowness of purely democratic institutions. »

Leur brigandage s'était préparé sur la terre canadienne : ils y recélaient maintenant leur butin et leur impunité; mais le gouvernement des États-Unis avait le droit de la plainte, et il s'unit aux victimes pour demander justice.

On hésite à la lui rendre. Il paraît maintenant avéré que ces pirates ne sont pas des voleurs vulgaires, que ce sont de véritables *rebelles* envoyés du Sud, commandés par des officiers de l'armée confédérée, et agissant d'après leurs ordres officiels. Une lettre récente du fameux émissaire de la rébellion George Saunders, l'ami et le confident intime de l'*archi-rebelle* (comme les journaux *yankees*, dans leur style biblique, appellent Jefferson Davis), et qui, depuis la comédie pacifique de Niagara, est resté sur la frontière du Nord le grand organisateur des conspirations et des pirateries (1), atteste qu'en vérité les prétendus malfaiteurs de Saint-Albans sont de loyaux serviteurs du gouvernement de Richmond. Eux-mêmes se vantent de leur brigandage comme d'un glorieux fait d'armes et d'une juste représaille des dévastations du général Sheridan dans la vallée de Shenandoah. Une faction nombreuse les soutient et applaudit à leur audace. Il ne manque pas au Canada de gens qui croient faire du patriotisme en prenant chaudement leur parti. Ils n'en sont pas moins aux mains de la justice, enfin réveillée de son indulgence, et, quoique défendus par les premiers avocats du pays, ils courent grand risque d'être pendus. La justice canadienne ne pourrait leur faire grâce

(1) C'est le même M. Saunders, soupçonné depuis de complicité avec les assassins du président Lincoln, et dont l'arrestation, non la *tête* (comme l'ont dit certains déclamateurs plus ou moins naïvement aveugles), a été mise à prix par le président Johnson.

sans justifier les imputations des Américains et encourir aux yeux de l'Europe un grave soupçon de complicité.

Puisque j'ai prononcé le nom du général Sheridan, laissez-moi vous dire un mot de sa nouvelle victoire. Il a fait l'autre jour une chose que les historiens ne manqueraient pas d'appeler un prodige, si c'était l'œuvre d'Alexandre ou du grand Condé. Son armée était en déroute, lui-même à vingt lieues de là. On l'appelle, il accourt, il entend la canonnade, il arrive haletant, et, pour employer une phrase classique, « par sa seule présence étonne l'ennemi ». Le fait est qu'en une heure il avait retourné la victoire, et que le gouvernement de Washington n'a pas eu moins à se glorifier que celui de Richmond.

Cet héroïque Sheridan, le plus heureux et déjà presque le plus populaire des chefs de l'armée fédérale, n'a pas encore trente ans. Son armée tout entière est commandée par des jeunes gens comme lui. On cite un de ses généraux à peine âgé de vingt-deux ans, exemple non moins surprenant à notre époque que celui de Pitt ministre à vingt-trois ans dans d'autres temps. C'est peut-être à cette jeunesse des chefs qu'on doit les brillants succès de l'armée.

Le jour baisse, et il faut me taire. Nous avons déjà remonté une douzaine d'écluses, et le canal ne semble pas près de finir. Les rapides du Saint-Laurent sont fort grandioses. Dans une immense plaine, parmi des milliers d'îles, le fleuve roule sur une étendue de plusieurs lieues avec la rapidité d'un torrent de montagne. Ne craignez pas d'ailleurs que je vous décrive longuement le plus grand des fleuves du monde : la corde du pittoresque est rompue, ou du moins rouillée en cette saison. Ce n'est pas devant les horizons dénudés de l'hiver qu'aime à

s'éveiller la muse descriptive : elle s'endort, comme une marmotte, à la chute des feuilles.

30 octobre.

Notre navigation se prolonge, et ne finira pas avant demain. Je m'occupe à regarder le Saint-Laurent, qui m'apparaît maintenant sous un aspect nouveau. Les *Thousand-Islands* ne sont pas indignes de leur renommée. Il y a au-dessus des rapides d'étroits passages où l'énorme masse d'eau se déchire un chemin au milieu des îles avec une telle violence que la surface en bouillonne comme une mer agitée et que le bateau s'arrête, avançant à grand'peine, comme un nageur combattu par la marée. Qu'est-ce donc dans la partie voisine du canal, où le fleuve descend par une sorte d'escalier de cascades submergées avec la largeur d'un bras de mer et une profondeur telle que les plus gros navires y passent en toute saison! On dirait un lac troublé dans son équilibre et coulant tout entier par-dessus un continent. Les îles, que l'été dernier je vous dépeignais arides et brûlées, se composent de masses de rochers capricieuses et couvertes d'une vaste forêt de pins où paraissent à peine de place en place quelques cabanes. La terre est couverte de buissons rampants, rouges comme du sang, dont la feuille résiste à la gelée. Les forêts, éclaircies par l'hiver, gardent encore des touffes d'un brun roussi qui se mêlent aux verts bouquets des pins, des thuyas et des genévriers. Des bouées, des phares élevés sur les promontoires nous indiquent notre route tortueuse à travers les passes difficiles. Parfois il s'ouvre une large échappée, une sorte de bassin plus calme, où les eaux sembleraient immobiles,

sans les petits tourbillons huileux qui trahissent leur incessante agitation.

Le capitaine nous tient en panne et nous annonce une tempête sur le lac. Kingston, d'où je vous écris, est une vieille ville fortifiée à l'entrée du lac Ontario et à l'extrémité du canal d'Ottawa. Je ne sais s'il y règne pendant la semaine quelque animation; mais son habit des dimanches est, comme toujours, un habit d'enterrement.

Toronto, 1er novembre.

L'orage sur le lac était une hallucination du capitaine. Hier soir, à peine débarqué à Toronto, je suis allé voir mes amis anglais du Lac-Supérieur. La petite coterie de Sault-Sainte-Marie était dispersée aux quatre vents du ciel. Les seuls qui fussent restés au bercail étaient le capitaine et madame L..., qui m'ont fait le plus gracieux accueil. On m'a mené dans le monde; j'ai entendu un concert, un théâtre de société. Ce ne sont pas les relations agréables qui me manquent ici, et j'y ai le plaisir, rare en voyage, de retrouver des figures connues; mais la ville elle-même n'a rien qui me retienne: c'est une grande cité inachevée, à l'américaine, pleine encore de boue, de terrains vagues et de masures, quoique taillée dans des proportions colossales et ornée de monuments massifs qui lui donnent déjà un grand air. Je reviens à l'Amérique, où les événements se précipitent et tirent à leur fin. Je pars cette nuit même pour Chicago, et pour faire ma rentrée dans la politique américaine je parcours en attendant les journaux de New-York.

Je passe sur les récits de batailles. Le journalisme amé-

ricain excelle à servir le *réchauffé*, ou, si vous aimez mieux, le *refroidi*. Quinze jours après une victoire, vous en retrouvez les récits arrangés de telle manière qu'au premier coup d'œil vous pouvez croire à une victoire nouvelle, et que vous achetez le journal sur la foi du titre. Voilà le but et la raison de cette miraculeuse multiplication des nouvelles. Pour le moment, les journaux des deux partis ont pris plus que jamais leurs allures de combat. La *Tribune* est pleine de petits articles courts et exclamatoires, tels qu'on les lance à la dernière heure pour rallier les timides et les conduire à l'assaut. Le *Herald* n'a pas encore fait son choix. Dans sa majesté de journal à l'enchère, il a élevé, lui aussi, sa *plate-forme* en opposition aux deux *plates-formes* officielles, et somme Mac-Clellan ou Lincoln de s'y conformer. Ces airs de législateur sont bien ridicules, surtout avec les gros mots et les plaisanteries charivaresques qui accompagnent ses oracles. Il y a quinze jours, il exposait comme quoi le président Lincoln devait indubitablement triompher. Aujourd'hui il fait remarquer que les républicains ont perdu trente mille voix sur les élections dernières, et dans un article habilement balancé berne les deux candidats comme une paire de dés dans un gobelet. Quant au *World*, au *Daily News*, au *Chicago Times* et à tout le moindre fretin de l'armée sudiste, je leur croyais la voix éraillée à force d'avoir crié; mais voilà qu'ils élèvent encore le ton de leurs invectives. Lincoln n'était jusqu'à présent qu'*old Abe*, le vieux charlatan, le bouffon sanguinaire, et l'emphase mélodramatique des injures qui lui étaient lancées gardait toujours une nuance de gros rire brutal de cabaret. A présent le lyrisme échauffé des orateurs et des écrivains démocrates lui a trouvé un nom plus digne de la solennité de leurs derniers appels : on le surnomme

l'*arch-fiend*, le roi des démons, comme Jefferson Davis l'*arch-rebel;* mais je laisse ces petits détails et je cours aux faits.

Il n'est question partout que de l'audacieuse fraude électorale commise à Baltimore par les commissaires chargés de recueillir les votes des soldats de l'État de New-York. Vous savez quelle importance a le vote de l'armée. Il y a des États qui, dans leurs élections locales, ont donné la majorité aux démocrates, mais où le vote militaire rendra sans nul doute l'avantage aux républicains. Il paraîtrait que les démocrates ont imaginé de tourner à leur profit cet appoint décisif de la majorité républicaine. La chose est bien simple quand on songe que le vote se divise par États, et que les commissaires chargés d'y présider sont nommés par les gouverneurs, qui peuvent être aussi bien démocrates que républicains. Or un certain Edward Donohue, nommé par le gouverneur Seymour pour ce travail important, a inventé un moyen de falsifier les pièces mêmes du vote. Il s'est procuré les rôles de l'armée, les noms des électeurs, ceux des officiers, ceux des commandants, et avec une audace inouïe s'est mis à fabriquer de faux bulletins. Ce n'est pas tout : ressuscitant les anciens cadres, il faisait voter les soldats morts, les déserteurs, les vétérans licenciés, jusqu'à des soldats imaginaires qui n'avaient jamais existé, s'exposant à une découverte certaine le jour où, supputant le nombre des votants, on en aurait trouvé plus que d'électeurs. C'était un faux matériel, car le vote de chaque soldat devait porter, avec son nom, la signature de l'officier, qui en garantit l'authenticité, et celle du quartier-maître, qui répond de l'identité de l'officier lui-même; mais Donohue, Ferry et leurs complices ne sont pas hommes à reculer pour si peu. Peut-être même leur mensonge aurait-il

passé inaperçu, s'ils n'avaient compté dans leurs rangs un espion qui les a dénoncés.

Voilà les faits tels qu'on les raconte. Est-ce une invention des républicains, ou, comme les démocrates voudraient nous le faire croire, une comédie de la police? Je ne le pense pas, car il y a des témoignages concluants, et le réquisitoire, demandant la peine de mort, est d'une sévérité qui écarte tout soupçon de complicité entre l'accusé et ses juges. On insinue, non sans raison, que la fraude ne pouvait réussir qu'avec la complicité du gouverneur, et qu'il serait bien juste de faire remonter la responsabilité du crime de l'agent à l'instigateur, de la créature du gouverneur à ce haut personnage lui-même. En attendant, les prévenus ont été traduits devant un conseil de guerre au lieu d'être livrés à la justice ordinaire de leur État, et la raison qu'on en donne montre bien le côté faible des institutions américaines. Le crime ne tombe, dit-on, ni sous le coup des lois des États, ni sous le coup des lois de l'Union; il y a du reste conflit de juridiction entre les tribunaux de l'État de New-York, auquel les accusés appartiennent, et ceux de l'État du Maryland, où le crime a été commis. L'autorité militaire, ce grand *deus ex machinâ* qui tranche avec le sabre toutes les difficultés politiques, devait donc s'en emparer. La vérité est que, le gouverneur ayant trempé dans le complot, le président ne pouvait s'en remettre à lui de la poursuite; l'affaire, abandonnée à l'État de New-York, tombait entre les mains de juges démocrates qui auraient acquitté les yeux fermés.

Tout en s'indignant contre ces expédients criminels, les journaux républicains tonnent contre le pacifique Canada, qu'ils accusent d'entretenir à la fois une pépinière de voleurs rebelles et une armée de votants illégitimes, prêts

à envahir le pays à la veille de l'élection. Les magistrats locaux reçoivent l'ordre de surveiller strictement les listes électorales et d'exiger des électeurs des certificats de notoriété. Enfin la lutte est si vive, si pressante, qu'on craint que le moindre cheveu ne change les poids de la balance. L'or remonte, ce qui n'indique pas grande confiance. Il court des bruits fâcheux aux armes fédérales. De leur côté, les gens du Sud trouvent des ressources nouvelles dans un effort inattendu. On dit que, pour résister plus longtemps, ils sacrifieront jusqu'à leur *institution sainte*. Les gouverneurs des États de Virginie, des deux Carolines, de la Géorgie, de l'Alabama et du Mississipi se sont réunis en convention le 17 octobre pour signer ensemble une proclamation solennelle d'union obstinée jusqu'au dernier sou et jusqu'au dernier homme. Ils offrent de mettre les esclaves de leurs états respectifs à la disposition du gouvernement confédéré pour en faire des soldats. On donnerait aux survivants seize acres de terre et la liberté. Cinq cent mille nègres seraient ainsi armés, comme ces esclaves et ces prisonniers que les Romains envoyaient à la boucherie en leur promettant la liberté. On recommande aux planteurs de ne pas laisser leurs esclaves s'enfuir aux armées fédérales, afin de les garder en réserve pour la dernière effusion de sang. « Après avoir épuisé nos blancs, nous ferons, dit un journal de Richmond, tuer nos nègres jusqu'au dernier. » L'enrôlement des nègres tue à la fois et l'esclavage, dont c'est le coup de grâce, et cette malheureuse race noire, qu'on extermine en l'émancipant.

Chicago, 3 novembre.

Je suis à l'heure qu'il est dans un dénûment complet. Arrivés à Détroit avec un long retard, on nous embarque sans nos bagages, qui arriveront Dieu sait quand. La locomotive siffle, le train s'ébranle, le facteur court après le mécanicien. « John ! il en reste, ce n'est pas tout. — *All right, never mind !* » Et nous voilà partis. Si je m'en plains, l'agent s'offense ; il va me répondre comme on a répondu un jour à l'un de mes amis : « Mon garçon, c'est votre faute, je n'y puis rien. » Les *cars* sont pleins de monde : à chaque station, un flot de passagers se précipite et se promène piteusement sans trouver place ; mais le conducteur nous dit : « Restez debout. » C'est traiter le voyageur avec un peu trop de sans-façon.

J'ai peu de chose à vous dire de la route ; c'est la monotonie habituelle du paysage américain : des plaines et encore des plaines, des forêts et toujours des forêts, çà et là des villages, des fermes, une bande de terres défrichées sur les deux bords du chemin de fer. J'ai cependant pu observer combien le Haut-Canada était encore sauvage, combien l'État de Michigan était encore peu habité, sauf dans la partie sud qui touche à l'Illinois et à l'Indiana. Il y a place pour une immense population ; cette uniformité même, qui ennuie le voyageur, favorise le progrès de l'agriculture. Vous savez qu'en Amérique la colonisation suit les chemins de fer : encore deux ou trois percements de la péninsule isolée entre les trois lacs, et les populations vont s'y abattre en foule. Cette Amérique est vraiment destinée par la nature à servir l'ambition démesurée de ses habitants. Pas de variété

naturelle, pas d'obstacles au mouvement des peuples, pas de pittoresque inutile et gênant. De la Nouvelle-Orléans jusqu'aux grands lacs, des Alleghanys jusqu'aux montagnes Rocheuses, le continent tout entier n'est qu'une vaste plaine. Jamais terre n'a été mieux faite pour recevoir une civilisation improvisée et multiplier en peu d'années les peuples. Les divisions, les particularités nationales n'y peuvent guère prendre racine. L'unité de la nation américaine est nécessaire au mouvement continuel de ses populations nomades, et ce mouvement, ce mélange même, la ramèneront toujours à l'unité.

Mais je m'égare bien loin de mon itinéraire. De Toronto à Port-Sarnia, au-dessus du lac Saint-Clair, j'ai suivi le *Grand-Trunck railway*, de mauvaise renommée. Le lac Huron se déverse là tout entier par un canal étroit, qui n'est pas deux fois aussi large que la Seine, mais dont la profondeur énorme et la prodigieuse rapidité disent la masse d'eau qui s'y écoule. On le traverse sur un bateau à vapeur qui, pour lutter contre le courant, doit se tenir dans une direction presque parallèle au rivage. De là on se rend à Détroit ou plutôt à la *jonction*, car je n'ai rien vu de la ville, puis par le *Michigan Central*, autour du lac Michigan, jusqu'à Chicago. La ville me paraît immense et bien plus taillée dans le grand que New-York elle-même. Plus les villes américaines sont récentes, et plus elles sont colossales. Un Français qui a vécu à San-Francisco me disait que la cité californienne est de beaucoup la plus vaste, la plus riche et la plus luxueuse des États-Unis.

La querelle s'aigrit entre le Canada et l'Amérique. Ceux mêmes qui chez eux font des vœux pour les rebelles ne pardonnent pas à une terre anglaise de servir de refuge aux pirates du Sud. Ceux-ci deviennent plus au-

dacieux que jamais. Ils viennent de saisir en mer *le Roanoke*, un paquebot qui revenait de la Havane; ils ont failli l'autre jour tenter un coup hardi sur Buffalo, et n'en ont été détournés que par l'avis donné à temps aux magistrats de la ville par les autorités anglaises. Vous voyez que le Canada fait son devoir, et qu'il serait injuste d'exiger plus; mais c'est pour la haine des deux peuples une occasion de se déployer. Il paraît qu'à Montréal, où s'instruit le procès des brigands sudistes, l'opinion est toujours très-vive en leur faveur : folie non moins grande que celle des provocations américaines. Ce n'est ni pour l'un ni pour l'autre peuple le moment d'entamer des disputes d'où la guerre peut naître.

Il est vrai que l'Angleterre s'y prend mal pour les apaiser. Ne riez-vous pas de l'admonition paternelle que l'Anglais sir H. Houghton et ses trois cent mille compatriotes adressent, au nom de l'humanité, à leurs frères cadets d'Amérique pour les décider à cesser une guerre fratricide et à se donner le baiser de paix ! Cette pièce est un chef-d'œuvre de sotte maladresse et de naïve infatuation. Comme ces airs de bon apôtre conviennent bien au peuple anglais ! Quelle sollicitude, et combien doivent en être touchés les Américains, qui savent toute la sympathie qu'on a pour eux chez nos voisins, tous les efforts qu'a faits le cabinet de Londres pour mettre à la raison les corsaires audacieux qui viennent s'équiper dans les ports neutres de la Grande-Bretagne ! Il est vrai que les principaux signataires de l'adresse internationale sont connus pour des partisans déclarés de la sécession; ils l'ont publiquement assistée jusqu'à ce jour de leur influence, de leur parole et de leur argent. Ils ne pouvaient d'ailleurs imaginer rien de mieux pour stimuler l'humeur guerrière de leurs bons cousins.

4 novembre.

Tout le monde sait l'histoire de Chicago. Ce n'é
il y a trente ans, qu'un hameau de huttes indiennes.
a dix ans, elle n'avait que 34,000 habitants; au der
recensement de 1860, elle en comptait près de 110,(
Aujourd'hui enfin on évalue sa population à 175,
âmes. Elle est la métropole de l'Ouest, la grande é
de l'émigration sur le chemin de la prairie, le centre
réseau immense de chemins de fer et de canaux, l'en
pôt du commerce des lacs, la rivale heureuse de S
Louis et de Cincinnati. Elle exporte du charbon, du
des bois de construction, des peaux, des viandes sa
des grains surtout : on l'a surnommée l'Odessa de l'A
rique. Elle commande la navigation des grands
comme New-York commande celle de l'Océan. Co
New-York aussi, elle est le creuset où viennent se fo
et s'assimiler toutes les nations du monde. On est p
que effrayé lorsqu'on se figure ce que Chicago
devenu dans cinquante ans.

Je viens de me promener dans cette grande aggl
ration de carrés séparés par des rues immenses où r
plus à l'aise une activité aussi grande que celle de N
York. A New-York, le quartier des affaires est un e
encombré de marchandises. Ici les tonneaux, les ca
s'entassent au bord de la chaussée, et un large es
reste ouvert aux piétons. Les maisons sont monum
tales et majestueuses, dans ce genre bazar et bou
qui est celui du génie américain. On sent bien pou
que la ville est nouvelle et improvisée; elle est plein
disparates choquantes : on y voit des pavés défo

des trottoirs de bois, à côté de magnifiques dallages de granit. Les habitants aussi laissent à désirer : on dirait des ouvriers ou des campagnards endimanchés; c'est le type ordinaire de l'Ouest. On voit des hommes grossièrement vêtus conduire d'élégants attelages. Enfin, à deux pas des grandes rues, on entre dans des cloaques de chemins boueux et de maisons de bois clair-semées, où rôde une population germanique et irlandaise d'aspect encore très-rustique : voilà la vraie ville de Chicago.

Un ami fait l'été dernier à Saratoga, en une demi-heure, me mène dans ces tristes faubourgs visiter les grandes boucheries qui font aujourd'hui concurrence à celles de Cincinnati. On les a assez décrites pour que je me dispense de vous y promener longtemps parmi les chairs palpitantes et les cuves pleines de sang. — En une minute, l'animal est saisi, assommé, échaudé dans de grandes chaudières, éventré, raclé avec de grands couteaux par mille mains actives, et suspendu sous un hangar à des crochets de fer au bout d'une file innombrable de cadavres. C'est par la division du travail qu'on arrive à tant de promptitude. Les équarrisseurs ont du sang jusqu'aux épaules, — leurs vêtements en sont imprégnés. Je vois sans beaucoup de pitié les porcs tomber sous le maillet de l'exécuteur, leurs hurlements affreux ne m'inspirent que du dégoût; mais je ne puis entendre le beuglement d'angoisse des grands bœufs terrassés sous le marteau qui leur enfonce un coin d'acier dans la tête. Ailleurs des nègres de taille athlétique découpent à grands coups de hache les carcasses saignantes dont les quartiers roulent par une trappe à l'étage inférieur : c'est là qu'on les sale et qu'on les prépare. Cette horrible industrie est une des grandes richesses de Chicago.

En revenant nous parcourons ***Michigan avenue,*** une

longue allée qui s'étend au bord du lac, entre une grande plage sablonneuse où les vagues déferlent et une rangée irrégulière de belles habitations entourées de serres et de jardins. Des troupeaux de vaches nomades y errent en liberté, broutant l'herbe maigre qui croît dans les fossés. C'est là pourtant, et dans *Wabash avenue*, que demeure le monde riche et élégant de la ville. Encore un pas, et nous sommes dans *Lake street*, le *Broadway* de Chicago, au milieu du bruyant tumulte de la cité commerçante. Ce noyau central est entouré de trois côtés par le lac et par la rivière Chicago : des ponts tournants le rejoignent aux faubourgs du Nord. Les grands bateaux à vapeur des lacs vont et viennent sans cesse dans la rivière, qui forme un port naturel sur une longueur de cinq milles au-dessus de son embouchure. Tout le long se dressent les hautes tours de bois de ces *élévateurs* où passent, dit-on, chaque année vingt millions de boisseaux de blé.

C'est dans quatre jours qu'a lieu l'élection. Il me semble que le parti républicain, sans être sérieusement compromis, commence un peu à s'affaiblir. Les dernières victoires, qu'on a tant célébrées, n'ont servi qu'à verser du sang. Grant, de qui on attendait quelque prochain coup de tonnerre, se contente de fortifier sa position, sans avoir toujours l'avantage dans les combats quotidiens des avant-postes. Il a fait tuer en une seule campagne plus d'hommes qu'il n'en fallait il y a cinquante ans pour soumettre tout un empire. Il a payé chaque pouce de terrain d'une vie humaine. On l'accuse maintenant d'être un *sluggard*, un de ces généraux dont tout l'art consiste à sacrifier obstinément les hommes, et qui pour franchir une rivière y font une jetée de cadavres. Sans doute le président Lincoln souhaite ardemment de pouvoir jeter dans la balance, à la veille de l'élection,

le nom d'une victoire nouvelle; mais la bonne volonté ne suffit pas contre les triples et quadruples lignes dont les rebelles ont environné leur capitale. Meade a livré la semaine dernière à contre-cœur, et pour obéir à des ordres positifs, un assaut funeste à l'armée fédérale. Les journaux démocrates savent bien qu'ils mentent lorsqu'ils menacent le général Sherman d'une déroute : je n'ajoute foi ni à leurs bruits de défaites dans l'Arkansas, d'invasions dans le Kentucky et dans le Tennessee, ni à leurs comptes apocryphes d'ennemis innombrables. Toujours est-il que Grant matériellement n'avance pas, tandis que Sherman a beaucoup à faire de tenir ses communications libres contre les bandes armées qui harcèlent ses derrières.

Quant aux finances, l'or monte, la dette fait boule de neige, le papier-monnaie, dont la source avait dû être tarie, coule aussi abondamment que jamais sous la forme des billets des *banques nationales*, dont la réserve est déposée à Washington en bons de l'emprunt des États-Unis, et sous celle de ces obligations portant intérêt, ingénieux, mais ruineux déguisement du papier-monnaie. On calcule d'après les pièces officielles que la dette augmente de onze millions par jour, déduction faite des énormes emprunts contractés par les États et les localités pour satisfaire aux exigences du gouvernement central et lui fournir les millions d'hommes qu'il a dévorés.

Vous pensez quel parti les démocrates tirent de ces dangers, quelle joie leur inspirent toutes ces inquiétudes, et combien, il faut le dire, à ce dernier moment de la lutte les préoccupations nationales sont noyées dans les rivalités politiques. Je sais que c'est le sort inévitable des oppositions, en temps de guerre, que de se trouver de fait, et souvent malgré elles, alliées à l'ennemi public;

mais il faut être bien endurci à la brutalité de la presse américaine pour ne pas frémir en lisant certaines feuilles démocrates, qui ne sont au fond que des feuilles rebelles. Écoutez ces titres significatifs mis en tête du *Chicago Times* : « Inaction de Sheridan. — Condition véritable de l'armée *en déroute* d'Early. — Grant fait une nouvelle tentative, et échoue *comme de raison*. — Hancock et Meade refusent de conduire leurs hommes à un carnage inutile. » Ne croirait-on pas lire les journaux de Richmond? Le *Times* n'est pourtant que le disciple fidèle et l'organe favori des héros de la convention démocratique. En août dernier, les ardents du parti lui donnaient des ovations et des sérénades pour le récompenser de son courage *patriotique*. Que penser d'un parti qui met sa gloire dans l'humiliation nationale? Les mêmes hommes, je le sais encore, font des protestations hypocrites : tandis que la main droite trempe dans la trahison, la main gauche fait des charités pompeuses aux blessés et aux veuves. La semaine dernière, au *meeting* démocratique de Joliet (Illinois), au milieu des oripeaux, des mascarades, des chars attelés de dix chevaux, chargés, comme la voiture du bœuf gras, de groupes allégoriques et d'orchestres ambulants, on a promené quelques charretées de bois de chauffage et quelques tonneaux de farine pour les familles des soldats blessés; mais je me défie d'une bienfaisance qui fait ainsi parade d'elle-même. Si le parti démocrate tient à prouver son patriotisme, qu'il se soumette à la conscription, qu'il paye sans murmurer les impôts, plutôt que d'acheter des ornements d'or et des bannières de soie pour les déesses de la Liberté qu'il promène dans ses mascarades. « Qu'on dise, s'écrie le *Chicago Times* avec une indignation burlesque, que nous ne sommes pas dévoués à l'Union! Vit-

on jamais plus de drapeaux des États-Unis que dans le *meeting* de Joliet? Il y avait vingt mille personnes présentes; la procession avait cinq milles de long. » Voilà, en vérité, une manifestation bien imposante! mais ces porteurs de bannières nationales n'en veulent pas moins abaisser leur pays devant une minorité rebelle et déchirer en lambeaux le « glorieux emblème des ***stars and stripes!*** »

Ils font cependant la cour à l'armée. Ceux mêmes qui voudraient la voir exterminée par les rebelles professent pour elle une sorte de culte hypocrite et intéressé. Ils publient tous les jours par douzaines des lettres de soldats supposés qui annoncent l'unanimité de leurs corps pour Mac-Clellan et se plaignent de la pression qu'on exerce sur leurs votes. L'armée d'ailleurs est l'oracle infaillible qu'invoquent tous les partis. Ils trouvent commode de mettre dans la bouche d'un soldat leurs calomnies et leurs injures. Veut-on donner au président Lincoln un *satisfecit* populaire, on suscite un soldat écrivain qui, dans son éloquence militaire, envoie poliment Mac-Clellan *to hell*. Veut-on dénoncer au peuple de l'Illinois l'ivrognerie et l'incapacité de son futur gouverneur O***, vite le *Chicago Times* forge un vétéran qui a servi sous ses ordres et adjure ses concitoyens de ne pas nommer ce « damné lâche! » Veut-on reprocher au président Lincoln son refus d'échanger les prisonniers, mesure terrible dont son cœur a dû saigner plus que tout autre, mais rendue nécessaire par la barbarie des confédérés (1),

(1) On a osé dire que le président Lincoln était seul coupable des tortures infligées à ses soldats dans les prisons du Sud, puisqu'il avait refusé l'échange des prisonniers. On s'est même indigné bruyamment de la cruauté savante d'un gouvernement

voici la lettre d'un de ces prisonniers « qui a perdu un poumon et un œil, » et fulmine contre le tyran dans un style ampoulé et théâtral qui n'est pas assurément sorti du fond d'un cachot. Tel est en ce moment le prestige du sabre : tout le monde le flatte et l'adore, et il n'y a pas de vérité qui obtienne autant de crédit qu'un mensonge revêtu de l'uniforme des *boys in blue*.

Vallandigham et ses amis suivent le courant. Ils se sont un peu relâchés de leur vertu farouche, et se contentent d'un *copperheadisme* mitigé à l'usage des gens timides. Pendleton, leur créature et leur âme damnée, a enfin rompu son obstiné silence. Ils se disent tous aujourd'hui unionistes fidèles; ils se diront tout ce qu'on voudra, pourvu qu'ils fassent triompher la politique de désarmement qui anéantira le gain de quatre années de guerre et mettra le Nord aux pieds du Sud : la foule malheureusement n'en voit pas si long. On lui promet la paix avec l'Union, on lui dit que ce but tant désiré, pour lequel on a fait tant de sacrifices, est sous sa main, et qu'après avoir combattu les États rebelles, elle n'a qu'à

qui abusait de l'avantage du nombre, et laissait périr des milliers de vies humaines pour épuiser plus vite les armées du Sud. C'est une audacieuse et indigne calomnie. Tout le monde sait l'auteur véritable de cette nécessité cruelle : ce sont les confédérés qui, les premiers, se sont mis à massacrer systématiquement tous les prisonniers qu'ils faisaient aux troupes de couleur engagées dans l'armée fédérale. Le président Davis (dont je voudrais pouvoir respecter l'infortune) a déclaré que les prisonniers noirs seraient passés par les armes, et leurs officiers mêmes traduits en conseil de guerre pour être punis suivant les lois des États du Sud. C'est alors que le président Lincoln a dû rompre à son tour la convention d'échange, jusqu'au jour où les prisonniers de couleur seraient traités comme les prisonniers blancs.

s'avouer vaincue pour les ramener dociles et repentants. Elle aime mieux écouter le charlatan qui promet l'impossible que l'honnête homme qui dit la vérité. Je crois que le président Lincoln sera élu, parce que l'Union est le premier, l'unique vœu de la majorité du peuple; mais parmi les électeurs mêmes de Mac-Clellan il y en aura beaucoup qui croiront, en le nommant, sauver l'Union.

5 novembre.

J'ai faim d'une autre nourriture que ces grossiers journaux que je dépouille consciencieusement tous les matins, et qui, malgré leur poivre et leur eau-de-vie, paraissent maintenant insipides à mon palais blasé. Pour se plaire en ce pays, il faut y être né, en avoir reçu l'éducation sèche et sommaire, s'être proposé le gain pour unique affaire et la spéculation pour unique plaisir. Si vous voulez vivre en Illinois, retranchez d'abord de votre esprit toutes ces branches superflues que développe l'éducation européenne, et qui ne peuvent fleurir au vent froid du positivisme américain. Soyez tout matière et arithmétique, mais encore plus arithmétique que matière, car votre vie sera partagée entre le comptoir, le cabaret et le *meeting* politique. Heureux peut-être les hommes qui peuvent réduire leur vie à ces termes simples!

Ce serait un reproche banal que d'accuser les Américains d'aimer l'argent : il en est de même dans tous les pays. Ce que je leur reproche, c'est l'unité fatigante de leur point de vue mercantile. S'agit-il de vanter un monument, une œuvre d'art, on vous dit ce qu'elle a coûté; un roman, ce qu'il a été vendu à l'éditeur. Le dollar est l'unité de valeur, la commune mesure, le pivot autour

duquel tout gravite : coutume qui simplifie bien des choses, qui peut-être a ses avantages, mais qui indique, sinon une corruption du sens moral, au moins l'absence de certaines idées. L'esprit des Américains est comme un clavier où plusieurs touches manquent. Ils ne connaissent qu'un emploi de leur vie, et ils s'y jettent tête baissée, avec la fureur sérieuse du joueur endurci.

Le hasard m'a mis en rapports avec un des commerçants les plus estimés de Chicago : c'est un homme grand, maigre, anguleux, avec un front grave et soucieux, des traits durs, un regard sombre et calculateur, un visage qui ne sourit jamais, courtois d'ailleurs et hospitalier, mais si froid, si rigide, qu'il ressemble plus à une statue qu'à un homme. Mon nouvel ami s'habille de noir tous les dimanches, et assiste régulièrement au prêche dans le temple qu'il a contribué à bâtir. On le dit fort généreux : il a donné de grosses sommes pour le rachat des conscrits lors des derniers appels du président. Hier à dîner, il me racontait que dans la spéculation, c'est-à-dire dans les affaires, qui ne sont pas autre chose, on perdait de temps en temps tout son avoir. « Pour ma part, dit-il, j'ai fait trois fois faillite, j'ai été trois fois jeté sur le pavé sans ressources. Eh bien ! — et il se versait à boire, — je n'étais pas plus troublé qu'en buvant ce verre de champagne. — Et ce jeu périlleux, lui dis-je, n'en êtes-vous pas fatigué ? A présent que vous voilà au sommet de la vague, ne mettrez-vous rien en réserve pour le prochain plongeon ? — Peut-être ; je me fais vieux. Après tout, s'il faut recommencer, je n'ai peur de rien. Il faut de l'esprit, du courage et de l'*impudence* ; avec cela, on remonte sur l'eau. »

Voilà qui est parler tout droit, sans modestie ni fausse honte : le jeu, vous le voyez, s'appelle ici franchement

Ce n'est pas seulement aux banqueroutiers frauduleux que les lois américaines se montrent indulgentes. Il y a d'autres négoces où la honte lucrative est souvent le chemin de la richesse estimée. Je ne puis vous taire certains procès scandaleux que les lois encouragent, et qui s'étalent dans les journaux avec une impudence et une crudité tout américaines, je veux parler des procès en séduction. On a tout dit des formes défectueuses et sommaires de ce mariage américain qui peut, suivant les caprices d'une législation irrégulière, être contracté devant le premier *clergyman* ou le premier magistrat venu, ou même devant témoins, être tenu secret jusqu'au jour où on le conteste et où l'on fait comparaître les témoins, être suppléé enfin tant bien que mal par une possession d'état contestable ; on sait aussi les facilités singulières que ce chaos légal donne à la bigamie, et le grand nombre de doubles, triples et quadruples mariages découverts chaque année par la jalousie féminine. Ce qu'on ne sait pas assez, ce sont les droits exorbitants que l'usage et la loi confèrent aux ingénues qui se plaignent qu'on ait surpris leur vertu. On ne leur répond pas par l'axiome légal : *Nemo auditur turpitudinem suam allegans*. Au contraire, on leur fait gloire d'un aveu qui, dit-on, relève leur honnêteté, et qui certainement prouve leur sagesse ; on n'exige d'elles aucune réserve hypocrite, aucune pudeur fausse et outrée. Si elles ont été faibles, au moins ont-elles le courage et le bon sens de tirer parti de leur faiblesse. Tantôt c'est un riche habitant de Chicago traduit en justice par une jeune et entreprenante *lady* qui lui demande, le couteau sur la gorge, le mariage ou vingt mille dollars. Elle raconte que le roman s'est passé dans un *sleeping-car* du chemin de fer de Chicago à Détroit. On rencontre çà et là sur les chemins, dans les bateaux, dans les auberges,

au-dessous de ses affaires et qu'il a résolu de les liquider, il nomme un *trustee*, un fondé de pouvoirs, entre les mains duquel il consigne sa maison. Ce dernier a pendant un an contrôle exclusif et disposition absolue des biens à lui confiés. Il liquide comme il peut les affaires de son commettant, et les créanciers n'ont pas le droit de contrarier sa gestion jusqu'au jour où il leur paye en tout ou en partie ce qui leur est dû. On a vu de grandes maisons se soustraire ainsi à une ruine certaine, et reprendre ensuite avec honneur leurs affaires, interrompues par une gêne momentanée; mais les conséquences habituelles de cette législation sautent aux yeux : quand le failli est malhonnête, le *trustee* n'est qu'un compère qui prend sa part des bénéfices de la fraude. Cependant le banqueroutier se prélasse, va aux eaux, voyage en Europe ou se repose dans sa famille; ses créanciers le rencontrent, l'abordent comme autrefois, lui demandent poliment des nouvelles de ses affaires, si toutefois il condescend à satisfaire leur indiscrète curiosité. Ces scandales sont quotidiens. Et pourtant n'y aurait-il pas dans cette législation singulière un bon exemple à suivre? Que de commerçants tombent par suite d'embarras momentanés, d'insolvabilités passagères, qui le lendemain auraient fait honneur à tous leurs engagements! S'il suffit pour faire banqueroute de ne pas avoir sous la main de quoi liquider, est-ce que les institutions de banque ne sont pas en faillite perpétuelle? Que deviendrait la Banque de France, si demain tous les porteurs de ses billets venaient en exiger le remboursement? Quant aux fraudes, rien de plus simple que de les éviter : au lieu d'un agent du failli, il suffit de confier ces fonctions de gérant liquidateur à un arbitre choisi de l'agrément de tous; ceci d'ailleurs soit dit en passant.

Ce n'est pas seulement aux banqueroutiers frauduleux que les lois américaines se montrent indulgentes. Il y a d'autres négoces où la honte lucrative est souvent le chemin de la richesse estimée. Je ne puis vous taire certains procès scandaleux que les lois encouragent, et qui s'étalent dans les journaux avec une impudence et une crudité tout américaines, je veux parler des procès en séduction. On a tout dit des formes défectueuses et sommaires de ce mariage américain qui peut, suivant les caprices d'une législation irrégulière, être contracté devant le premier *clergyman* ou le premier magistrat venu, ou même devant témoins, être tenu secret jusqu'au jour où on le conteste et où l'on fait comparaître les témoins, être suppléé enfin tant bien que mal par une possession d'état contestable ; on sait aussi les facilités singulières que ce chaos légal donne à la bigamie, et le grand nombre de doubles, triples et quadruples mariages découverts chaque année par la jalousie féminine. Ce qu'on ne sait pas assez, ce sont les droits exorbitants que l'usage et la loi confèrent aux ingénues qui se plaignent qu'on ait surpris leur vertu. On ne leur répond pas par l'axiome légal : *Nemo auditur turpitudinem suam allegans*. Au contraire, on leur fait gloire d'un aveu qui, dit-on, relève leur honnêteté, et qui certainement prouve leur sagesse ; on n'exige d'elles aucune réserve hypocrite, aucune pudeur fausse et outrée. Si elles ont été faibles, au moins ont-elles le courage et le bon sens de tirer parti de leur faiblesse. Tantôt c'est un riche habitant de Chicago traduit en justice par une jeune et entreprenante *lady* qui lui demande, le couteau sur la gorge, le mariage ou vingt mille dollars. Elle raconte que le roman s'est passé dans un *sleeping-car* du chemin de fer de Chicago à Détroit. On rencontre çà et là sur les chemins, dans les bateaux, dans les auberges,

de ces voyageuses hardies qui cherchent fortune : manière comme une autre de chasser au mari. Tantôt c'est un pauvre ouvrier allemand qui, dans un bal de barrière, s'est montré d'une galanterie un peu trop vive pour une des dames *patronnesses* de l'endroit. Le lendemain, arrêté, accusé par cette fille, condamné enfin pour séduction à une grosse amende, il ne se tire d'affaire qu'en promettant de remplacer les dommages-intérêts qu'il ne peut payer par une rente prélevée sur son salaire. Tantôt c'est une vaillante et innocente héroïne qui, trompée, trahie, délaissée pour une autre, donne un dernier rendez-vous à son séducteur, et le tue d'un coup de pistolet à bout portant : son procès n'est qu'un long triomphe; elle est acquittée, acclamée, célébrée partout.

Rien n'est si frappant dans tout l'Ouest que ces immunités, cette hautaine domination des femmes. Le voyageur, dans les auberges, peut encore donner des ordres aux serviteurs mâles : quand leur fierté démocratique se révolte, le dollar les apaise vite; mais qu'il se garde bien de rien demander aux servantes : ce sont des *ladies*, et elles le lui font rudement sentir. Il y a quinze ans, dans ces colonies nouvelles, les femmes étaient encore, comme à présent en Australie ou dans les territoires récemment peuplés du Pacifique, des objets rares et disputés (1) : on faisait tout pour les obtenir, on avait pour

(1) Dans la Nouvelle-Angleterre, la population féminine surpasse au contraire la population mâle. Tout dernièrement, le gouverneur du territoire de Washington, dans la région du Pacifique (qu'il ne faut pas confondre avec le district de Colombie), envoya deux délégués à Boston négocier avec le gouverneur Andrew l'importation sur le territoire de six cents femmes et filles de Massachusetts destinées aux travaux domestiques. Un bateau à vapeur frété par le territoire devait

elles une sorte de culte grossier et farouche. Elles en profitaient, comme de raison, et mettaient à haut prix leur conquête. Aujourd'hui le progrès de la population, la guerre surtout, qui dévore tant d'hommes, ont rétabli une plus juste proportion. Les femmes pourtant n'ont rien rabattu de leur morgue, ni rien perdu de leurs privilèges : ce sont des êtres dangereux et tyranniques qui tiennent notre liberté et notre vie même à leur discrétion.

La loi veut qu'un seul témoignage oblige le juge, et que l'accusateur puisse en même temps être témoin. Vous sentez l'immense pouvoir qu'elle donne aux imposteurs de tout genre qui veulent vous perdre. Si ce droit n'est pas réservé, comme ailleurs, aux seuls agents du pouvoir, et appartient indifféremment au premier venu, ce n'est là, vous me l'avouerez, qu'une bien maigre consolation. Enfin, si l'on sondait une à une toutes les plaies morales de la société américaine, on les trouverait aussi laides que les nôtres; mais nous sommes un corps vieux et malingre que les maladies épuisent; l'Amérique, au contraire, est pleine de jeunesse et de sève, et sa robuste nourriture l'entretient dans un état de vigueur et de santé générales en dépit de ses corruptions.

En somme, les Américains ont de grandes vertus que je ne veux pas méconnaître. Laborieux, inventifs, intrépides, ils n'ont aucun des vices qu'engendrent la misère et l'oisiveté. Ils n'ont rien du petit voleur mendiant à l'occasion, qui tantôt dit des patenôtres, tantôt prend le mouchoir dans les poches. Ils ont un souverain mépris pour les petits moyens, les petits mensonges et les petites

les prendre sur le quai de Boston : on leur promettait de gros salaires et des maris assurés.

lâchetés. Cela tient surtout aux circonstances où la nature les a placés. L'Amérique est le seul pays moderne où, dans tous les sens, au propre et au figuré, l'homme ait de l'espace devant lui, le seul où il n'ait pas besoin, comme dans nos sociétés anciennes et encombrées, de vivre en parasite sur la richesse d'autrui. On y respecte la propriété, parce qu'elle y est à la portée de tous : avant de songer à dépouiller le voisin, il y a des conquêtes plus faciles et plus fécondes à faire sur le domaine de la nature inoccupée. On y est généreux, parce qu'au lieu de tourner dans un cercle étroit et de s'épuiser à des luttes stériles, on pousse en avant sans prendre garde à ce qu'on laisse tomber derrière soi. Quand je compare les habitudes si larges des Américains à nos mœurs défiantes et chicanières, il me semble voir d'un côté un coureur hardi qui s'allége pour atteindre plus vite le but désiré, de l'autre un flâneur qui s'arrête pour ramasser tous les cailloux de la route. L'un est affairé, taciturne, tendu vers son unique pensée : s'il ne vous renverse au passage, il vous repoussera brusquement de son chemin ; l'autre est sans contredit plus aimable, et tous ces petits cailloux inutiles qu'il aime à ramasser sont les plaisirs et les ornements de la vie.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE

DES CHAPITRES DU TOME PREMIER

CHAPITRE III

L'INVASION DU MARYLAND

CHAPITRE IV

SARATOGA, LA VIE DES EAUX

CHAPITRE V

TRENTON ET NIAGARA

CHAPITRE VI

LE SAINT-LAURENT, ET L'OTAWA

CHAPITRE VII

DU LAC HURON AU LAC SUPÉRIEUR

CHAPITRE VIII

DE SAINTE-MARIE A SAINT-PAUL

CHAPITRE IX

LE HAUT MISSISSIPI

CHAPITRE X

UN BORDER-STATE

CHAPITRE XI

UNE VISITE AU KENTUCKY

CHAPITRE XII

LA LUTTE ÉLECTORALE

CHAPITRE XIII

DE BOSTON A MONTRÉAL

CHAPITRE XIV

QUÉBEC ET LE BAS-CANADA

CHAPITRE XV

DE MONTRÉAL A CHICAGO.

Paris. — Imp. Poupart-Davyl et Cie, rue du Bac, 30.

HUIT MOIS

EN

AMÉRIQUE

LETTRES ET NOTES DE VOYAGE

1864-1865

PAR

ERNEST DUVERGIER DE HAURANNE

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Cie, ÉDITEURS

à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1866

BARTH (le Docteur H.)

Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrio et centrale. Traduit de l'allemand. 4 beaux volumes in- carré et gravures. — Prix : 24 francs.

DU BOSCH (A.-J.)

La Chine contemporaine d'après les travaux les plus ré Traduit de l'allemand, 2 vol. Charpentier. — Prix : 7 franc

EYMA (Xavier)

La République américaine; ses institutions, ses hom 2 vol. in-8°. — Prix : 12 francs.

Les trente-quatre étoiles de l'union américaine. toire des États et des Territoires, 2 vol. in-8°. — Prix 12

Légendes du nouveau monde. 2 vol. Charpentier. — P 7 francs.

FRŒBEL (Julius)

A Travers l'Amérique. Traduit de l'allemand; 3 beaux Charpentier. Prix : 10 fr. 50.

VERHAEGHE (L.)

Voyage autour de la Sicile. (1862-1863). 1 vol. in Prix : 2 francs.

IMP. POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30

